This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

638

9.C.

Sam Medley

3 ...

LCN = 15137926
system 1 ... = N13984891

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA POESIE ET SUR LA PEINTURE.

Nouvelle édition revuë, corrigée & considerablement augmentée.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez PIERRE-JEAN MARIETTE, rüe Saint Jacques, aux Colonnes d'Hercules.

M. DCCXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

UT PICTURA POESIS.

Hor. de Arte Poët.

TABLE DES MATIERES

SECONDE PARTIE.

Section. I. *DU génie en general.* pag. 1.

Sect. 2. *Du génie qui fait les Peintres & les Poëtes.* 13.

Sect. 3. *Que l'impulsion du génie détermine à être Peintre ou Poëte ceux qui l'ont apporté en naissant.* 24.

Sect. 4. *Objection contre la proposition précedente, & réponse à l'objection.* 35.

Sect. 5. *Des études & des progrez des Peintres & des Poëtes.* 44.

Sect. 6. *Des Artisans sans génie.* 58.

Sect. 7. *Que les génies sont limitez.* 67.

Sect. 8. *Des Plagiaires, en quoi ils different de ceux qui mettent leurs études profit.* 77.

Sect. 9. *Des obstacles qui retardent*

le progès des jeunes Artisans. 92.
Sect. 10. *Du temps où les hommes de génie parviennent au mérite dont ils sont capables.* 110.
Sect. 11. *Des ouvrages convenables aux gens de génie, & de ceux qui contrefont la maniere des autres.* 121.
Sect. 12. *Des Siecles illustres & de la part que les causes Morales ont au progrès des arts.* 128.
Sect. 13. *Qu'il est probable que les causes Physiques ont aussi leur part aux progrez surprenans des Arts & des Lettres.* 144.
Premiere reflexion. Qu'il est des pais & des temps où les lettres & les arts ne fleurissent pas. 148.
Seconde reflexion. Que les arts parviennent à leur elevation par un progrès subit, & que les effets des causes morales ne les sçauroient soutenir sur le point de perfection, où ils semblent s'être élevez par leurs propres forces. 173.
Troisiéme reflexion. Que les grands Peintres furent toujours les Contemporains des grands Poëtes leurs Compatriotes. Qu'il paroît qu'il se répande alors sur les hommes un esprit de perfection proportionné aux qualitez particulieres de

chacun d'eux Passage de Velleius Paterculus, où cette observation se trouve faite. 222.

Sect. 14. *Comment il se peut faire que les causes Physiques aïent part à la destinée des siecles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.* 237.

Sect. 15. *Le pouvoir de l'air sur le corps humain prouvé par le caractere des Nations.* 251.

Sect. 16. *Objection tirée du caractere des Romains & des Hollandois. Réponse à l'objection.* 276.

Sect. 17. *De l'étendue des climats plus proprés aux arts & aux sciences que les autres. Des changemens qui surviennent dans ces climats.* 289.

Sect. 18. *Qu'il faut attribuer la difference qui est entre l'air de differens païs, à la nature des émanations de la terre, qui sont differentes en diverses regions.* 294.

Sect. 19. *Qu'il faut attribuer aux variations de l'air dans le même païs, la difference qui s'y remarque entre le génie de ses habitans en des siecles differens.* 304.

Sect. 20. *De la difference des mœurs & des inclinations du même peuple en des siecles differens.* 323.

Sect. 21. *De la maniere dont la reputation des Poëtes & des Peintres s'établit.* 319.

Sect. 22. *Que le public juge bien des Poëmes & des Tableaux en general. Du sentiment qui est en nous pour connoître le mérite des ouvrages.* 323.

Sect. 23. *Que la voïe de discussion n'est pas aussi bonne pour connoître le mérite des vers & des tableaux, que celle du sentiment.* 341.

Sect. 24. *Objection contre la solidité des jugemens du public, & réponse à l'objection.* 354.

Sect. 25. *Du jugemens des gens du métier.* 365.

Sect. 26. *Que les jugemens du public l'emportent à la fin sur les jugemens des gens du métier.* 374.

Sect. 27. *Qu'on doit plus d'égard aux jugemens des Peintres qu'à ceux des Poëtes. De l'art de reconnoître la main des Peintres.* 382.

Sect. 28. *Du temps où les Poëmes & les Tableaux sont apprétiez à leur juste valeur.* 389.

Sect. 29. *Qu'il est des païs où les ouvrages sont plûtôt apprétiez à leur valeur qu'en d'autres.* 395.

Sect. 30. *Objection tirée des bons ou-*

vrages que le public a paru désapprouver, comme des mauvais qu'il a loüez, & réponse à l'objection. 409.

Sect. 31. *Que le jugement du public ne se retracte point, & qu'il se perfectionne toujours.* 422.

Sect. 32. *Que malgré les Critiques, la réputation des Poëtes que nous admirons, ira toujours en s'augmentant.* 431.

Sect. 33. *Que la veneration pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toujours. S'il est vrai que nous raisonnions mieux que les anciens.* 452.

Que les découvertes qui ont le plus enrichi la Physique sont dûës au hazard, & non pas à des recherches methodiques. 459.

Sect. 34. *Que la réputation d'un systême de Philosophie peut être détruite. Que celle d'un Poëme ne sçauroit l'être.* 488.

Sect. 35. *De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des anciens dans les originaux, s'en doivent former.* 512.

Sect. 36. *Des erreurs où tombent ceux qui jugent d'un Poëme sur une traduction & sur les remarques des Critiques.* 534.

Sect. 37. *Des défauts que nous croïons*

voir dans les Poëmes des anciens. 538.

Sect. 38. *Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poëmes, & qu'on ne la quitte que pour lire des Poëmes meilleurs.* 553.

Sect. 39. *Qu'il est des professions où le succès dépend plus du génie que du secours que l'art peut donner, & d'autres où le succés dépend plus du secours qu'on tire de l'art, que du génie. On ne doit pas inferer qu'un siecle surpasse un autre siecle quant aux professions du premier genre, parce qu'il le surpasse quant aux professions du second genre.* 583.

Fin de la Table.

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA POESIE ET SUR LA PEINTURE.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Du génie en general.

LE ſublime de la poëſie & de la peinture eſt de toucher & de plaire ; comme celui de l'éloquence eſt de perſuader. Il ne ſuffit pas que vos vers ſoient beaux, dit Horace, en ſtile de Legiſlateur, pour donner plus de poids à ſa

décision, il faut encore que ces vers puissent remuer les cœurs, & qu'ils soient capables d'y faire naître les sentimens qu'ils prétendent exciter.

Non satis est pulchra esse Poëmata, dulcia sunto,
Et quocumque volent animum Auditoris agunto.

Horace auroit dit la même chose aux Peintres.

Un poëme, ainsi qu'un tableau, ne sçauroit produire cet effet, s'il n'a pas d'autre mérite que la régularité & l'élegance de l'execution. Le tableau le mieux peint, comme le poëme le mieux distribué & le plus exactement écrit, peuvent être des ouvrages froids & ennuïeux. Afin qu'un ouvrage nous touche, il faut que l'élegance du dessein & la verité du coloris, si c'est un tableau, il faut que la richesse de la versification, si c'est un poëme, y servent à donner l'être à des objets capables par eux-mêmes de nous émouvoir & de nous plaire. (a) *Ars enim cùm à natura profecta sit, nisi natura moveat & delectet, nihil sanè egisse videatur.*

Si les Heros du Poëte tragique ne

(a) Cicer. lib. 3. de Orat.

m'interessent point par leurs caracteres & par leurs avantures, sa piece m'ennuïe, quoiqu'elle soit écrite purement, & quoiqu'il n'y ait pas de fautes contre ce qu'on appelle les regles du Théatre. Mais si le Poëte m'expose des avantures, s'il me fait voir des caracteres qui m'interessent autant que ceux de Pyrrhus & de Pauline, sa piece me fait pleurer, & je reconnois l'Artisan qui se joüe ainsi de mon cœur, pour un homme (*a*) qui sçait faire quelque chose de divin.

Ille per extensum funem mihi posse videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.

La ressemblance des idées que le Poëte tire de son génie, avec les idées que peuvent avoir des hommes qui se trouveroient être dans la même situation où ce Poëte place ses personnages; le pathetique des images, qu'il a conçûës avant que de prendre la plume ou le pinceau, font donc le plus grand mérite des Poëmes, ainsi que le plus grand mérite des tableaux. C'est à l'intention du Peintre ou du Poëte: c'est à l'invention des idées & des images propres à

(*a*) *Horat. Ep. pr. lib. 2.*

nous émouvoir, & qu'il met en œuvre pour executer son intention, qu'on distingue le grand Artisan du simple manœuvre, qui souvent est plus habile ouvrier que lui dans l'execution. Les plus grands Versificateurs ne sont pas les plus grands Poëtes, comme les Dessinateurs les plus *réguliers* ne sont pas les plus grands Peintres.

On n'examine pas long-temps les ouvrages des grands Maîtres sans s'appercevoir qu'ils n'ont pas regardé la régularité & les beautez de l'execution comme le dernier but de leur art, mais bien comme les moïens de mettre en œuvre des beautez d'un ordre superieur.

Ils ont observé les regles afin de gagner notre esprit par une vrai-semblance jamais démentie, & capable de lui faire endurer que notre cœur s'attendrit sur une fiction. Ils ont mis en œuvre les beautez d'execution, afin de nous prévenir en faveur de leurs personnages, par l'élegance de leur extérieur, ou par l'agrément de leur langage. Ils ont voulu arrêter nos sens sur les objets destinez à toucher notre ame. C'est le but de l'Orateur, quand il s'assujettit aux préceptes de la Grammaire & de la Réthorique; Sa derniere

sin n'est pas d'être loüé sur la correction & sur le brillant de sa composition; deux choses qui ne persuadent point, mais de nous amenet à son sentiment par la force de ses raisonnemens, ou par le pathétique des images que son invention lui fournit, & dont son art ne lui enseigne que l'œconomie.

Or il faut être né avec du génie pour inventer, & l'on ne parvient même qu'à l'aide d'une longue étude à bien inventer. Un homme qui invente mal, qui produit sans jugement, ne mérite pas le nom d'Inventeur. *Ego porrò ne invenisse quidem credo eum, qui non judicavit*, dit Quintilien, (*a*) en parlant de l'invention. Les regles qui sont déja réduites en méthode, sont des guides qui ne montrent le chemin que de loin, & ce n'est qu'avec le secours de l'expérience, que les génies les plus heureux, apprennent d'elles comment il faut appliquer dans la pratique leurs maximes succinctes & leurs préceptes trop generaux. Soïez toûjours pathétiques, disent ces regles, & ne laissez jamais languir vos spectateurs ni vos auditeurs. Voilà de grandes maximes, mais l'homme né sans génie, n'entend

(*a*) *Inst. Orat., Lib.* 3. *cap.* 3.

rien au précepte qu'elles renferment ; & le génie le plus heureux ne devient pas même capable en un jour de les bien appliquer. Il convient donc de traiter ici du génie & des études qui forment les Peintres & les Poëtes.

Si cet enthousiasme divin, qui rend les Peintres Poëtes, & les Poëtes Peintres, manque à nos Artisans, s'ils n'ont pas, comme le dit Monsieur Perrault, (a)

Ce feu, cette divine flâme,
L'Esprit de notre esprit, & l'Ame de notre ame.

Les uns & les autres restent toute leur vie de vils ouvriers, & des manœuvres, dont il faut païer les journées, mais qui ne méritent pas la consideration & les récompenses que les Nations polies doivent aux Artisans illustres. Ils sont de ces gens dont Ciceron dit : (b) *Quorum opera non quorum artes emuntur.* Ce qu'ils sçavent de leur profession, n'est qu'une routine qui se peut apprendre comme on apprend les autres métiers. Les esprits les plus communs, sont capables d'être des Peintres & des Poëtes médiocres.

On appelle génie, l'aptitude qu'un

(a) *Epitre du génie à M. de Fontenelle.*
(b) *De Officiis lib. pri.*

homme a reçû de la nature, pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sçauroient faire que très-mal, même en prenant beaucoup de peine. Nous apprenons à faire les choses pour lesquelles nous avons du génie, avec autant de facilité que nous en avons à parler notre langue naturelle.

Un homme né avec le génie du commandement à la guerre, & capable de devenir un grand capitaine à l'aide de l'expérience, c'est un homme dont la conformation organique est telle que sa valeur n'ôte rien à sa presence d'esprit, & que sa présence d'esprit n'ôte rien à sa valeur. C'est un homme doüé d'un jugement sain, d'une imagination prompte, & qui conserve le libre usage de ces deux facultez dans ce boüillonnement de sang qui vient à la suite du froid que la premiere vûë des grands dangers jette dans le cœur humain, comme la chaleur vient à la suite du froid dans les accès de fiévre. Dans cette ardeur qui fait oublier le péril, il voit, il délibere, & il prend son parti comme s'il étoit tranquille sous sa tente. Aussi découvre-t-il d'un coup-d'œil le mauvais mouvement que fait son ennemi,

& que des Officiers plus vieux que lui regarderont long-temps, avant que d'en appercevoir le motif ou le défaut.

On n'acquiert point la disposition d'esprit dont je parle ; on ne l'a jamais si on ne l'a point apportée en naissant. La crainte de la mort intimide ceux qui ne s'animent point à la vûë de l'ennemi, & ceux qui s'animent trop, perdent cette présence d'esprit, si nécessaire pour voir distinctement ce qui se passe, & pour découvrir ce qu'il conviendroit de faire. Quelqu'esprit qu'ait un homme, quand il est de sang froid, il ne sçauroit être un bon General, si l'aspect de l'ennemi le rend, ou fougueux ou timide. Voilà pourquoi tant de gens, qui raisonnent si bien sur la guerre dans leur cabinet, la font si mal en campagne. Voilà pourquoi tant de gens vont à la guerre toute leur vie sans se rendre capables d'y commander.

Je sçais bien que l'honneur & l'émulation font faire souvent à des hommes nez timides, les démarches & les démonstrations que font ceux qui sont nez braves. Les plus impétueux obéissent de même à ceux qui leur défendent de s'avancer où leur ardeur les porte. Mais les hommes n'ont pas le même empire

sur leur imagination que sur leurs jambes. Ainsi la discipline militaire, quoiqu'elle puisse contenir le fougueux dans son rang, & retenir le timide dans son poste, ne sçauroit empêcher que l'interieur de l'un & de l'autre ne soit bouleversé, pour me servir d'une expression de Montagne, & que l'ame de l'un n'avance, quand l'ame de l'autre recule. L'un & l'autre ne sont plus capables d'avoir dans le danger cette liberté d'esprit & d'imagination que les Romains mêmes loüoient dans Annibal. (a) *Plurimum consilii inter ipsa pericula.* C'est ce que nous appellons être general dans l'action.

Il en est de toutes les professions, comme de celle de la guerre. La gestion des grandes affaires, l'art d'appliquer les hommes aux Emplois pour lesquels ils sont nez; la medecine, le jeu même, tout a son génie. La nature a voulu répartir ses talens entre les hommes, afin de les rendre nécessaires les uns aux autres, parce que les besoins des hommes sont le premier lien de la societé. La nature a donc choisi les uns pour leur distribuer l'aptitude à bien faire certaines choses impossibles à d'autres, & ces derniers

(a) *Livius lib.* 21.

ont pour des choses differentes une facilité qu'elle a refusée aux premiers. Les uns ont un génie sublime & étendu en une certaine sphhere, d'autres ont dans la même sphere, le talent de l'application & le don de l'attention, si propre à conduire les détails. Si les premiers sont nécessaires aux seconds pour les guider, les seconds sont nécessaires aux premiers pour operer. La nature a fait un partage inégal de ses biens entre ses enfans, mais elle n'a voulu deshériter personne, & l'homme entierement dépourvû de toute espece de talent, est aussi rare qu'un génie universel. Des hommes sans aucun esprit, sont aussi rares que les monstres, dit celui de tous les hommes qui s'est fait la plus grande réputation dans la profession d'instruire les enfans. (a) *Hebetes verò & indociles non magis secundùm naturam hominis edunur, quàm prodigiosa corpora & monstris insignia.*

Il semble même que la Providence n'ait voulu rendre certains talens & certaines inclinations plus communes parmi un certain peuple que parmi d'autres peuples, qu'afin de mettre entre les Nations la dépendance récipro-

(a) *Quintil. lib. pr. cap. pr.*

que qu'elle a pris tant de soin d'établir entre les particuliers. Les besoins qui engagent les particuliers d'entrer en societé les uns avec les autres, engagent aussi les Nations à lier entr'elles une societé. La Providence a donc voulu que les Nations fussent obligées de faire les unes avec les autres, un échange de talens & d'industrie, comme elles font échange des fruits differens de leurs païs, afin qu'elles se recherchassent réciproquement, par le même motif qui fait que les particuliers se joignent ensemble pour composer un même peuple: le desir d'être bien, ou l'envie d'être mieux.

De la difference des génies, naît la diversité des inclinations des hommes, que la nature a pris la précaution de porter aux emplois, pour lesquels elles les destine, avec plus ou moins d'impétuosité, suivant qu'ils doivent avoir plus ou moins d'obstacles à surmonter, pour se rendre capables de remplir cette vocation. Les inclinations des hommes ne sont si differentes que parce qu'ils suivent tous le même mobile, je veux dire l'impulsion de leur génie.

Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis, quot capitum vivunt totidem studiarum
Millia. (a)

D'où vient cette difference? Demandez-le, dit le même Philosophe, au génie d'un chacun, qui peut seul vous en rendre compte : chaque particulier a le sien qui ne ressemble pas à celui des autres; il en est même qui sont aussi differens que le blanc & le noir.

Scit genius natale comes qui temperat astrum
Natura Deus humana, mortalis in unum
Quodque caput, vultu mutabilis, albus & ater. (b)

C'est ce qui fait qu'un Poëte plaît sans observer les regles, quand un autre déplaît en les observant. (c) *In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant.* Le caractere que les hommes apportent en naissant, fait que les uns plaisent par leurs défauts mêmes, quand les autres déplaisent par leurs bonnes qualitez.

Mon sujet ne veut pas que je parle

(a) *Horat. sat. pr. lib.* 2.
(b) *Ep.* 2. *lib.* 2.
(c) *Quintil. Inf. lib.* 11. *cap.* 3.

plus au long de la difference qui se rencontre entre le génie des hommes, & même entre le génie des siecles & des Nations. Ceux qui voudroient s'en instruire & perfectionner par des lumieres acquises, cet instinct naturel qui nous fait faire le discernement des hommes, peuvent lire *l'Examen des esprits* par Huarté, & *le Portrait du caractere des hommes, des siecles & des nations*, par Barclai. On peut profiter beaucoup dans la lecture de ces ouvrages, quoiqu'ils ne méritent pas toute la confiance du Lecteur : je ne dois parler ici que du génie qui fait le Peintre & le Poëte.

SECTION II.

Du génie qui fait les Peintres & les Poëtes.

JE conçois que le génie de leurs Arts consiste dans un arrangement heureux des organes du cerveau, dans la bonne conformation de chacun de ces organes, comme dans la qualité du sang, laquelle le dispose à fermenter durant le travail, de maniere qu'il fournisse en abondance des esprits aux ressorts qui

servent aux fonctions de l'imagination. En effet, l'extrême lassitude & l'épuisement, qui suivent une longue contention d'esprit, rendent sensible que les travaux d'imagination font une grande dissipation des forces du corps. J'ai supposé que le sang de celui qui compose s'échauffât; car les Peintres & les Poëtes ne peuvent inventer de sang froid: on sçait bien qu'ils entrent en une espece d'entousiasme, lorsqu'ils produisent leurs idées. Aristote parle même d'un Poëte qui ne composoit jamais mieux, que lorsque sa fureur poëtique alloit jusques à la phrenesie. Le Tasse n'enfantoit ces peintures admirables, qu'il nous a faites d'Armide & de Clorinde, qu'au prix de la disposition qu'il avoit à une démence véritable, dans laquelle il tomba avant la fin de sa vie; Apollon a son yvresse, ainsi que Bacchus. Croïez-vous, dit Ciceron (a) que Pacuvius composât de sang froid? cela ne peut être. Il faut être inspiré d'une espece de fureur, pour faire de beaux vers. *Pacuvium putatis in scribendo leni animo ac remisso fuisse? Fieri nullo modo potuit, sæpè enim audivi Poëtam bonum neminem, sine inflammatione animorum*

(a) De Orat. lib. 3.

existere posse, & sine quodam afflatu quasi furoris.

Mais la fermentation du sang la plus heureuse ne produita que des chimeres bizarres dans un cerveau composé d'organes, ou vicieux ou mal disposez, & par consequent incapables de représenter au Poëte la nature, telle qu'elle paroît aux autres hommes. Les copies qu'il fait de la nature ne ressemblent point, parce que son miroir n'est pas fidele, pour ainsi dire. Tantôt rampant, & tantôt dans les nuës, il n'est dans le vrai que durant quelques instans, parce qu'il n'y est que par hazard. Tels ont été parmi nous l'Auteur du poëme de la Magdeleine & celui du Poëme de Saint Louis, deux esprits pleins de verves, mais qui n'ont jamais peint la nature, parce qu'ils l'ont copiée d'après les vains phantômes que leur imagination brûlée en avoit formez : tous deux se sont également éloignez du vrai, quoiqu'ils s'en soient écartez par des routes differentes.

D'un autre côté, si ce feu qui provient d'un sang chaud & rempli d'esprits manque en un cerveau bien disposé, ses productions seront régulieres, mais elles seront froides.

Impetus ille jacet vatum qui pectora nutrit. (a)

Si le feu poëtique l'anime quelquefois, il s'éteint bien-ôt, & il ne jette que des lueurs. Voilà pourquoi on dit que l'homme d'esprit peut bien faire un couplet; mais qu'il faut être Poëte pour en faire trois. L'haleine manque à ceux qui ne sont pas nez Poëtes dès qu'il faut s'élever sur le Parnasse. Ils entrevoïent ce qu'il faudroit faire dire à leurs personnages; mais ils ne peuvent le penser distinctement, & encore moins l'exprimer. Ils demeurent froids en s'efforçant d'être touchans. *Nervi deficiunt animique.*

Lorsque la qualité du sang est jointe avec l'heureuse disposition des organes, ce concours favorable forme, à ce que je m'imagine, le génie poëtique ou pittoresque; car je me défie des explications physiques, attendu l'imperfection de cette science dans laquelle il faut presque toûjours déviner. Mais les faits que j'explique sont certains, & ces faits, quoique nous n'en concevions pas bien la raison, suffisent pour appuïer mon systême. J'imagine donc que cet assem-

(a) Ovid. de Pont. lib. 4. El. 2.

blage heureux est, physiquement parlant, cette divinité que les Poëtes disent être dans leur sein pour les animer.

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo,
Impetus hic sacra semina mentis habet. (a)

Voilà en quoi consiste cette fureur divine, dont les anciens ont tant parlé, & sur laquelle un moderne (b) composa un sçavant Traité, il y a quarante-cinq ans. C'est ce qui fait dire à Montagne: (c) *Les saillies poëtiques, qui emportent leur Auteur & le ravissent hors de soi: pourquoi ne les attribuerions-nous à son bonheur? puisqu'il confesse lui-même qu'elles surpassent ses forces, & les reconnoît venir d'ailleurs que de soi, & ne les avoir aucunement en sa puissance. Il en est de même de la peinture, où il échappe par fois des traits de la main du Peintre, surpassans sa conception & sa science qui le tire lui-même en admiration & qui l'étonne.*

Ce bonheur est celui d'être né avec du génie. Le génie est ce feu qui éleve les Peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures, & du mouvement dans leurs compositions. C'est l'enthousiasme qui

(a) *Ovid. Fast. lib. 1.*
(b) *Petitus de furore Poët.*
(c) *Essais liv. premier ch. 23.*

borné, & qui rend un homme plus méprisable aux yeux des Philosophes, que ne l'est aux yeux des Courtisans, le laquais chargé de la livrée d'un Ministre disgracié. Je parle de cette hauteur qui consiste dans la noblesse des sentimens du cœur, & dans une élevation d'esprit, & qui fait mettre un juste prix aux *avancemens* où l'on peut aspirer, comme à la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, sur tout quand il est question de les solliciter auprès de personnes qu'on ne croit pas être des Juges compétens du mérite. Enfin les vertus rendent bien capable des grandes places, mais il arrive souvent dans tous les siecles qu'on n'y puisse parvenir que par des bassesses & par des vices. Il doit donc arriver que plusieurs génies, nez propres aux grands Emplois, meurent sans avoir manifesté leurs talens. On n'a pas voulu leur confier le commandement des Armées, ni des Provinces à conduire. On n'a pas voulu donner à celui qui étoit né avec le génie de l'architecture, la conduite d'un bâtiment où son talent pût se déploïer.

Mais les hommes nez pour être de grands Peintres ou de grands Poëtes,

ne sont point de ceux, s'il est permis de parler ainsi, qui ne sçauroient se produire que sous le bon plaisir de la fortune. Elle ne sçauroit les priver des secours necessaires pour manifester leurs talens : c'est ce que nous allons discuter.

La méchanique de la peinture est très-pénible, mais elle n'est pas rebutante pour ceux qui sont nez avec le génie de l'art. Ils sont soûtenus contre le dégoût par l'attrait d'une profession à laquelle il se sentent propres, & par le progrès sensible qu'ils font dans leurs études. Les éleves trouvent encore par tout des Maîtres qui leur abrégent le chemin. Que ces Maîtres soient de grands hommes ou des ouvriers médiocres, il n'importe, l'Eleve qui aura du génie, profitera toûjours de leurs enseignemens. Il lui suffit que ces Maîtres lui puissent enseigner une pratique, qu'on ne sçauroit ignorer quand on a professé cet art durant quelques années. Un Eleve qui a du génie, apprend à bien faire en voïant son Maître faire mal. La force du génie change en bonne nourriture les préceptes les plus mal digerez. Ce qu'un homme né avec du génie fait de mieux, est ce que per-

sonne ne lui a montré à faire. Il en est des leçons que les Maîtres donnent, dit Seneque, comme des graines. La qualité du fruit que les graines produisent, dépend principalement de la qualité de la terre où elles sont semées. La plus chetive donne un bon fruit dans une terre excellente. Ainsi quand les préceptes tombent en un esprit disposé, ils germent heureusement, & cet esprit, pour ainsi dire, rapporte une graine de meilleure qualité que la graine qui lui fut confiée. (a) *Eadem præceptorum ratio, quæ seminum: multùm efficiunt & si angusta sint, tantùm, ut dixi, idonea mens accipiat illa, & in se trahat: Multa invicem generabit, & plus præstet quàm acceperit.* Combien d'hommes illustres en toutes sortes de professions, ont appris les premiers élemens des professions qui les ont rendus si célebres, de Maîtres qui n'acquirent jamais d'autre réputation que celle de les avoir eu pour Eleves.

Ainsi Raphaël instruit par un Peintre médiocre, mais soûtenu par son génie, s'éleva fort au-dessus de son Maître, après quelques années de travail. Il n'avoit eu besoin des enseignemens de

(a) Epist. 38.

Pierre Perugin, que pour apprendre comment il falloit étudier. Il en a été de même d'Annibal Carache, de Rubens, du Poussin, de le Brun, & des autres Peintres dont nous admirons le génie.

Quant aux Poëtes, les principes de la pratique de leur art sont si faciles à comprendre & à mettre en œuvre, qu'ils n'ont pas même besoin d'un maître qui leur montre à les étudier. Un homme né avec du génie, peut s'instruire lui-même en deux mois de toutes les regles de la poësie Françoise. Il est même capable bien-tôt de remonter jusques à la source de ces regles, & de juger de l'importance de chacune d'elle par l'importance des principes qui l'ont fait établir. Aussi le monde n'attacha-t-il jamais aucune gloire au bonheur d'avoir enseigné les élemens de la poësie à des Eleves qui auront remplis tous les siecles du bruit de leur réputation. On ne parla jamais du Maître en poësie de Virgile, ni de celui d'Horace. Nous ignorons qui sont ceux qui peuvent avoir enseigné à Moliere & à Corneille, si voisins de nous, la césure & la mesure de nos vers. On n'a point crû que ces Maîtres eussent assez de part à la

gloire de leurs Eleves, pour mériter qu'on sedonnât la peine de demander & de retenir leurs noms.

SECTION III.

Que l'impulsion du génie détermine à être Peintre ou Poëte, ceux qui l'ont apporté en naissant

EN effet, il n'y a pas un grand mérite à mettre la plume à la main d'un jeune Poëte, le premier venu, son génie seul la lui auroit fait prendre. Le génie ne se borne pas à une simple sollicitation, pour obliger celui qui l'a reçû à se produire. Le génie ne se rebute point, parce que ses premieres impulsions n'auroient pas eu d'effet: il presse avec perseverance, & il sçait enfin se faire jour à travers l'inapplication & la dissipation de la jeunesse.

Des emplois, ou trop élevez ou trop bas, une éducation qui semble éloigner l'homme de génie de s'appliquer aux choses pour lesquelles il est né, rien ne sçauroit l'empêcher de montrer du moins qu'elle étoit sa destinée, quand même il ne la remplit pas. Ce qu'on lui propose

propose pour être l'objet de son application, ne sçauroit le fixer, si cet objet n'est pas celui que la nature veut qu'il suive. Il ne s'en laisse jamais écarter pour long-temps, & il y révient toûjours malgré les autres, & quelquefois malgré lui-même. De toutes les impulsions, celle de la nature, dont il tient son penchant, est la plus forte.

Custode & curâ naturæ potentior omni. (a)

Tout devient palettes & pinceaux entre les mains d'un enfant doüé du génie de la peinture. Il se fait connoître aux autres pour ce qu'il est, quand lui-même il ne le sçait pas encore.

Les Analistes de la peinture rapportent une infinité de faits qui confirment ce que j'avance. La plûpart de grands Peintres ne sont pas nez dans les atteliers. Très-peu sont des fils de Peintre, qui, suivant l'usage ordinaire, auroient été élevez dans la profession de leurs peres. Parmi les Artisans illustres qui font tant d'honneur aux deux derniers siecles, le seul Raphaël, autant qu'il m'en souvient, fut le fils d'un Peintre. Le pere du Georgeon & celui du Titien, ne manierent jamais ni pinceaux ni ci-

(a) *Juven. sat.* 10.

zeaux, Leonard de Vinci, & Paul Veronése, n'eurent point de Peintres pour peres. Les parens de Michel-Ange vivoient, comme on dit, noblement, c'est-à-dire, sans exercer aucune profession lucrative. André del Sarte étoit fils d'un Tailleur, & le Tintoret d'un Tinturier. Le pere des Caraches, n'étoit pas d'une profession où l'on manie le craïon. Michel-Ange de Caravage étoit fils d'un Masson, & le Correge fils d'un Laboureur. Le Guide étoit fils d'un Musicien, le Dominiquin d'un Cordonnier, & l'Albane d'un Marchand de soïe. Lanfranc étoit un enfant trouvé, à qui son génie enseigna la peinture, à peu près comme le génie de M. Paschal lui enseigna les Mathematiques. Le pere de Rubens, qui étoit dans la Magistrature d'Anvers, n'avoit ni attelier ni boutique dans sa maison. Le pere de Vandick n'étoit ni Peintre ni Sculpteur. Du Fresnoy, dont nous avons un poëme sur la Peinture, qui a mérité d'être traduit & commenté par M. de Piles, & dont nous avons aussi des tableaux au-dessus du médiocre, avoit étudié pour être Medecin. Les peres des quatre meilleurs Peintres François du dernier siecle, le Valentin, le Sueur, le Poussin & le

Brun, n'étoient pas des Peintres. C'est le génie de ces grands hommes qui les a été chercher, pour ainsi dire, dans la maison de leurs parens, afin de les conduire sur le Parnasse. Les Peintres montent sur le Parnasse, aussi-bien que les Poëtes.

Tous les Poëtes, dont le nom s'est rendu célebre, sont une preuve encore plus forte de ce que j'avance sur la force de l'impulsion du génie. Il n'y auroit point de Poëte, si l'ascendant du génie ne déterminoit pas de certains hommes à faire leur profession de la poësie. Jamais pere ne destina son fils à faire la profession de Poëte. Il y a même quelque chose de plus: ceux qui prennent soin de l'éducation d'un enfant de seize ans, tâchent toûjours; & l'on sçait bien pourquoi, de le détourner de la poësie, dès qu'il témoigne un peu trop de goût pour les vers. Le pere d'Ovide ne s'étoit pas même borné à des remontrances pour éteindre la verve de son fils. Mais telle est la force du génie que le petit Ovide, dit-on, promettoit en vers, de ne plus faire des vers, quand on le châtioit pour en avoir fait. La premiere profession d'Horace, fut de porter les armes. Virgile étoit une es-

occupations de son fils, il l'auroit appliqué à toute autre chose qu'à la poësie. Enfin le monde sçait par cœur les vers dans lesquels Despreaux fils, frere, oncle & cousin de Greffier, rend compte de la vocation qui l'appella de la poudre du Greffe au Parnasse. Tous ces grands hommes ont montré que c'est la nature, & non pas l'éducation, qui fait les Poëtes. (a) *Poetam natura ipsa valere & mentis viribus excitari, & quasi divino quodam spiritu afflari.*

Sans sortir de notre temps, jettons un coup-d'œil sur l'histoire des autres professions qui demandent un génie particulier. Nous verrons que la plûpart de ceux qui se sont rendus illustres en exerçant ces professions, n'y ont pas été engagez par les conseils & par l'impulsion de leurs parens, mais par une inclination naturelle qui venoit de leur génie. Les parens de Nanteüil firent les mêmes efforts pour l'empêcher d'être Graveur, que les parens font ordinairement pour obliger les enfans à s'instruire dans quelque profession. Nanteüil étoit obligé de monter sur un arbre & de s'y cacher pour dessiner.

Le Févre, né pour être Algebriste &

(a) Cicer. pro. Arch. Poët.

grand Astrologe, commença de remplir sa destinée en faisant le métier de Tisseran à Lisieux. Les fils de sa toile furent pour lui l'occasion de se former dans la science des calculs. Roberval, en gardant des moutons, ne put échapper à son étoile, qui l'avoit destiné pour être un grand Géometre. Avant que de sçavoir qu'il y eut au monde une science nommée Géometrie, il l'apprenoit. Il traçoit sur la terre des figures avec sa houlette, quand il se rencontra une personne qui fit attention sur les amusemens de cet enfant, & qui se chargea de lui procurer une éducation plus convenable à ses talens que celle qu'il recevoit du païsan qui le nourrissoit. Tant de gens ont pris soin de publier l'avanture arrivée à M. Pascal, qu'elle est sçuë de toute l'Europe. Son pere, loin de le pousser à l'étude de la Géometrie, lui avoit caché avec une attention suivie, tout ce qui pouvoit lui donner l'idée de cette science, dans la crainte qu'il ne se livrât avec trop d'affection à ses attraits. Mais il se trouva que le génie seul de cet enfant n'avoit pas laissé de le mener jusques à l'intelligence de plusieurs propositions d'Euclide. Dénué de guide & de maître, il avoit fait déja des

progrès surprenans dans la Géometrie, sans qu'il eut songé à étudier une science.

Les parens de M. Tournefort avoient fait leur possible pour éteindre en lui le génie qui le portoit à l'étude de la Botanique. Il falloit pour aller herboriser qu'il se cachât comme les autres enfans se cachent pour perdre leur temps. M. Bernoulli, qui s'étoit acquis dès la jeunesse une si grande réputation, & qui mourut il y a vingt-sept ans, Professeur en Mathematiques dans l'Université de Basle, s'étoit livré à cette science malgré les efforts que son pere avoit faits durant long-temps pour l'en détourner. Il se cachoit pour étudier les Mathematiques; & c'est ce qui lui avoit fait prendre pour Devise un Phaëton avec ces mots: *Invito patre sidera verso.* C'est ainsi qu'elle est écrite au bas de son portrait, placé dans la bibliotheque de la ville de Basle. Que le Lecteur se souvienne enfin de ce qu'il a lû, comme de ce qu'il a entendu dire à des témoins oculaires, sur le sujet dont il s'agit ici. Je l'ennuïerois par les histoires, qui prouvent que rien ne fait un obstacle insurmontable à l'impulsion du génie, il les sçait déja. N'est-ce pas malgré ses parens que l'Auteur moderne de

la vie de Philippe Auguste & de Charles VII. (*a*) s'est adonné à composer l'histoire, pour laquelle il a reçû de grands talens de la nature ? Hercules, Soliman, & plusieurs autres pieces de Theatre, auroient-elles été composées jamais, si le génie n'avoit fait violence à leurs véritables Auteurs, & s'il ne les avoit pas forcez de s'occuper à son gré, en dépit de l'éducation qu'ils avoient reçûë, & de la profession qu'ils avoient embrassée ? Que seroit-ce si nous sortions de la Republique des Lettres, pour parcourir l'histoire des autres professions, & principalement celle des Capitaines illustres ? N'est-ce point ordinairement malgré les conseils des parens, que ceux qui ne sont point nez dans une famille, dont l'emploi est d'aller à la guerre, embrassent la profession des Armes ?

La naissance des hommes peut être considerée de deux côtez. On peut la considerer du côté de leur conformation physique & des inclinations naturelles qui dépendent de cette conformation. On peut aussi la considerer du côté de la fortune & de la condition

(*a*) *M. Baudot de Julli Receveur des Tailles à Sarlat.*

dans laquelle ils naissent comme membres d'une certaine societé. Or la naissance physique l'emporte toûjours sur la naissance morale. Je m'explique. L'éducation, laquelle ne sçauroit donner un certain génie ni de certaines inclinations aux enfans qui ne les ont point, ne sçauroit aussi priver de ce génie, ni dépoüiller de ces inclinations, les enfans qui les ont apportées en naissant. Les enfans ne sont contraints, ils ne sont gênez que durant un temps, par l'éducation qu'ils reçoivent en consequence de leur naissance morale; mais les inclinations qu'ils ont, en conséquence de leur naissance physique, durent plus ou moins vives, aussi longtemps que l'homme même. Elles sont l'effet de la construction & de l'arrangement de ses organes, & sans cesse elles le poussent au penchant où est sa pente,

Naturam expellas furca tamen usque recurret.

dit Horace. Il arrive encore que ces inclinations sont dans toute leur impétuosité, précisément dans l'âge où cesse la contrainte de l'éducation.

SECTION IV.

Objection contre la Proposition précedente, & Réponse à l'Objection.

ON me dira que je n'ai pas une idée juste de ce qui se passe dans la société, quand je suppose que tous les génies remplissent leur vocation. Vous ignorez, ajoûtera-t-on, que les besoins de la vie asservissent, pour ainsi dire, la plûpart des hommes à la condition dans laquelle ils ont été élevez dès l'enfance. Or la misere de ces conditions doit étouffer un grand nombre de génies, qui se seroient distinguez, s'ils fussent nez dans des conditions plus relevées.

Ut sæpe summa ingenia in occulto latent!
Hic qualis Imperator, nunc privatus est. (a)

La plûpart des hommes, appliquez dès l'enfance à de vils métiers, vieillissent donc sans avoir eu l'occasion d'apprendre ce qu'il étoit necessaire qu'ils sçussent, afin que leur génie pût prendre

(a) *Plaut Captiv. Act. prim. Sc. 2.*

son essort ? On me dira en stile poëtique, que ce cocher couvert de haillons en lambeaux, qui gagne pauvrement sa vie, en assommant de coups de fouet deux chevaux étiques, liez à un carosse prêt à s'écrouler, seroit peut être devenu un Raphaël ou bien un Virgile, si né dans une famille honnête, il avoit reçû une éducation proportionnée à ses talens naturels.

Je suis déja tombé d'accord que les hommes, qui naissent avec le génie du commandement des armées, ou bien avec le génie de tous les grands emplois, & même, si l'on veut, avec le génie de l'architecture, ne peuvent se manifester qu'ils ne soient secondez par la fortune, & servis par les conjonctures. Ainsi j'avouë que la plûpart de ces hommes passent quelquefois comme les hommes vulgaires, & qu'ils meurent sans laisser un nom qui apprenne à la posterité qu'ils ont été. Leurs talens restent enfoüis, parce que la fortune ne les déterre pas. Mais il n'en est pas de même des hommes qui naissent Peintres ou Poëtes, & c'est d'eux qu'il est ici question uniquement. Par rapport à ces derniers, je regarde l'arrangement des conditions diverses qui forment la

societé, comme une mer. Les génies médiocres sont submergez; mais les génies puissans trouvent enfin le moïen d'aborder au rivage.

Les hommes ne naissent pas ce qu'ils sont à l'âge de trente ans. Avant que d'être Massons, Laboureurs, ou Cordonniers, ils sont long-temps des enfans. Ils sont durant long-temps des adolescens, propres à faire encore l'apprentissage d'une profession, à laquelle ils seroient appellez par leur génie. Le temps que la nature a donné aux enfans destinez à être de grands Peintres, pour faire leur apprentissage, dure jusques à vingt-cinq ans. Or le génie qui rend Peintre ou Poëte, prévient dès l'enfance l'asservissement de celui qui en est le dépositaire aux emplois mécaniques, & il lui fait chercher de lui-même les voïes & les moïens de s'instruire. Supposé qu'un pere soit assez dénué de toute protection, pour être hors d'état de procurer l'éducation convenable à son enfant, qui témoigne une inclination plus noble que celle de ses pareils, un autre en prend soin. Cet enfant la cherche de lui-même avec tant d'ardeur, qu'enfin le hazard la lui fournit. Quand je dis le hazard, j'entens chaque occasion pri-

la vûë de procurer de bons sujets à leurs Eglises. Ces enfans devenus de jeunes gens, ne se tiennent pas toûjours obligez de suivre les vûës pieuses de leurs bienfaicteurs. Si leur génie les pousse à la poësie, ils s'y livrent, & ils prennent un emploi, pour lequel ils n'avoient pas été destinez, mais dont leur éducation les a rendus capables. Comment croire qu'il reste de bonnes graines sur la terre, quand le monde recueille avec soin, celle qui donne la moindre esperance?

Je dirai encore plus. Quand la malignité des conjonctures auroit asservi l'homme de génie à une profession abjecte avant qu'il eut appris à lire, voilà ce qu'on peut supposer de plus odieux contre la Fortune, son génie ne laisseroit pas de se manifester. Il apprendra à lire à vingt ans, pour joüir indépendemment de personne du plaisir sensible que font les vers à tout homme qui est né Poëte.. Bien-tôt il fera lui-même des vers. N'avons-nous pas vû deux Poëtes se former dans les boutiques de deux métiers, qui ne sont pas certainement des plus nobles : le fameux Menuisier de Nevers, & le Cordonnier, *Reparateur des Brodequins d'Apollon*? Aubry Maître Paveur à Paris, n'a-t-il pas fait

représenter depuis soixante ans des Tragédies de sa façon ? Nous avons même pû voir un cocher, qui ne sçavoit pas lire, faire des vers, très-mauvais à la verité, mais qui ne laissent pas de prouver que la moindre étincelle du feu poëtique le plus grossier, ne sçauroit être si bien couverte, qu'elle ne jette quelque lueur. Enfin ce ne sont pas les Lettres qu'on enseigne à un homme qui le rendent Poëte: c'est le génie poëtique, que la nature lui donna en naissant, qui les lui fait apprendre, en le forçant de chercher les moïens d'acquerir les connoissances propres à perfectionner son talent.

L'enfant né avec le génie qui fait les Peintres, craïonne avec du charbon, dès l'âge de dix ans, les Saints qu'il voit dans son Eglise : vingt années se passeront-elles avant qu'il trouve une occasion de cultiver son talent ? Ce talent ne frappera-t-il personne, qui le menera dans une Ville voisine, où, sous le Maître le plus grossier, il se rendra digne de l'attention d'un plus habile, qu'il ira bien-tôt chercher de Province en Province ? Mais je veux bien que cet enfant reste dans sa bourgade : il y cultivera son génie naturel, jusques à ce

que ses tableaux surprennent quelque passant. Telle fut la destinée du Correge, qui se trouva être un grand Peintre avant que le monde eut entendu dire qu'il y avoit dans le bourg de Corregio un jeune homme d'une grande esperance, & qui montroit un talent nouveau dans son art. Si la chose arrive rarement, c'est qu'il naît rarement des génies aussi puissans que celui du Correge, & qu'il est encore plus rare que de tels génies ne se trouvent point en leur place dès l'âge de vingt ans. Les génies qui demeurent ensevelis toute leur vie, j'ai l'ai déja dit, sont des génies foibles; ce sont de ces hommes qui n'auroient jamais songé à peindre ni à composer, si l'on ne leur avoit pas dit de travailler; de ces hommes qui ne chercheroient jamais l'art d'eux-mêmes, mais ausquels il faut l'indiquer. Leur perte n'est pas grande; ils n'étoient pas nez pour être d'illustres Artisans.

L'histoire des Peintres, des Poëtes & des autres gens de lettres, est remplie de faits qui convaincront pleinement que rien ne sçauroit empêcher les enfans, nez avec du génie, de franchir la plus grande distance que la naissance puisse mettre entr'eux & les Ecoles. En

une pareille matiere, les faits sont plus éloquens que le raisonnement ne peut l'être. Que ceux qui ne voudront pas se donner la peine de lire cette histoire, fassent du moins refléxion sur la vivacité de la jeunesse, sur sa docilité, sur les voïes sans nombre, dont nous n'avons indiqué qu'une partie, & qui peuvent toutes en particulier, conduire un enfant jusques à une situation où il puisse cultiver ses talens naturels. Ils seront convaincus qu'il est comme impossible, que de cent génies, un seul demeure toûjours enseveli, à moins que par une bizarrerie particuliere le hazard ne le fit naître parmi les Tartares Calmucs, ou qu'on ne l'eut transporté dès son enfance chez les Lappons.

SECTION V.

Des Etudes & des progrès des Peintres & des Poëtes.

LE génie est donc une plante, qui, pour ainsi dire, pousse d'elle-même; mais la qualité, comme la quantité de ses fruits, dépendent beaucoup de la culture qu'elle reçoit. Le génie le plus

heureux, ne peut être perfectionné qu'à l'aide d'une longue étude.

Natura fieret laudabile carmen an arte,
Quæsitum est, ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium alterius sic
Altera poscit opem res & conjurat amicè. (a)

Quintilien, un autre grand maître dans les ouvrages d'esprit, ne veut pas même qu'on agite la question, si c'est le génie, ou si c'est l'étude qui forme l'Orateur excellent. Il n'est pas de grand Orateur, dit-il, sans le concours de l'art du génie. (b) *Scio quæri natura ne plus conferat ad eloquentiam quàm doctrina. Quod ad propositum nostri quidem operis non pertinet. Nec enim consummatus artifex, nisi ex utraque fieri potest.*

Mais un homme né avec du génie, est bien-tôt capable d'étudier tout seul, & c'est l'étude qu'il fait par son choix, & déterminé par son goût, qui contribuë le plus à le former. Cette étude consiste dans une attention continuelle sur la nature. Elle consiste dans une reflexion sérieuse sur les ouvrages des grands maîtres, suivie d'observations sur ce qu'il convient d'imiter, & sur ce qu'il

(a) *Hor. de Arte.* (b) *Quint. Inst. L. XI.*

faudroit tâcher de surpasser. Ces observations nous enseignent beaucoup de choses, que notre génie ne nous auroit jamais suggerées de lui-même, ou dont il ne se seroit avisé que bien tard. On se rend propre en un jour des tours & des façons d'operer, qui coûterent aux Inventeurs des années de recherche & de travail. En supposant même que notre génie auroit eu la force de nous porter un jour jusques-là, quoique la route n'eut pas été frajée, nous n'y serions parvenus du moins, avec le seul secours de ses forces, qu'au prix d'une fatigue pareille à celle des Inventeurs.

Michel-Ange avoit apparemment travaillé durant long-temps avant que de parvenir à peindre la majesté du Pere Eternel avec ce caractere de fierté divine qu'il a sçû lui donner. Peut être que Raphaël, né avec un génie, moins hardi que le Florentin, ne seroit jamais parvenu, en volant de ses propres aîles, au sublime de cette idée. Du moins n'y seroit-il arrivé qu'après une infinité de tentatives inutiles, & au prix de grands efforts réïterez plusieurs fois. Mais Raphaël voit un moment le Pere Eternel peint par Michel-Ange; Frappé par la noblesse de l'idée de ce puissant génie,

Raphaël colorioit encore foiblement quand il vit un tableau du Georgeon. Il conçut en un moment, que l'art pouvoit tirer des couleurs qu'il emploïe, bien d'autres beautez que celles que lui-même il en avoit tirées jusques-là. Il comprit qu'il avoit ignoré l'art du coloris. Raphaël tenta de faire comme le Georgeon avoit fait, & devinant par la force de son génie, la façon d'operer du Peintre qu'il admiroit, il approcha de son modele. Raphaël fit son essai d'imitation (*a*) en peignant le tableau qui représente un miracle arrivé à Bolséne, où le Prêtre qui disoit la messe devant le Pape, & qui doutoit de la transubstantiation, vit l'hostie consacrée, devenir sanglante entre ses mains. Le tableau dont je parle, s'appelle communément, la messe du Pape Jules, & il est peint à fresque au-dessus & aux côtez de la fenêtre, dans la seconde piece de l'appartement de la Signature au Vatican. Il suffit que le Lecteur sçache que cette peinture est du bon temps de Raphaël, pour être persuadé que la poësie en est merveilleuse. Le Prêtre qui doutoit de la présence réelle, & qui a vû l'hostie qu'il avoit consacrée devenir

(*a*) *Bell. Pitt. di Raph. p.* 38.

sanglante

sanglante entre ses mains durant l'élevation, paroît penetré de terreur & de respect. Le Peintre a très-bien conservé à chacun des assistans son caractere propre ; mais sur tout l'on voit avec plaisir le genre d'étonnement des Suisses du Pape, qui regardent le miracle du bas du tableau où Raphaël les a placez. C'est ainsi que ce grand Artisan a sçû tirer une beauté poëtique de la necessité d'observer la coûtume, en donnant au souverain Pontife sa suite ordinaire. Par une liberté poëtique, Raphaël emploïe la tête de Jules II. pour représenter le Pape, devant qui le miracle arriva. Jules regarde bien le miracle avec attention, mais il n'en paroît pas beaucoup ému. Le Peintre suppose que le souverain Pontife fut trop persuadé de la présence réelle, pour être surpris des évenemens les plus miraculeux qui pussent arriver sur une hostie consacrée. On ne sçauroit caracteriser le chef visible de l'Eglise, introduit dans un semblable évenement par une expression plus noble & plus convenable. Cette expression laisse encore voir les traits du caractere particulier de Jules II. On reconnoît dans son portrait l'assiegeant obstiné de la Mirandole.

Mais le coloris de ce tableau, qui est cause que nous en avons parlé, est très-superieur au coloris des autres tableaux de Raphaël. Le Titien n'a pas peint de chair où l'on voïe mieux cette molesse qui doit être dans un corps composé de liqueurs & de solides. Les draperies paroissent de belles étoffes de laine & de soïe que le tailleur viendroit d'emploïer. Si Raphaël avoit fait plusieurs tableaux d'un coloris aussi vrai & aussi riche, il seroit cité entre les plus excellens coloristes.

Il en est de même des jeunes gens qui sont nez Poëtes : les beautez qui sont dans les ouvrages faits avant eux les frappent vivement. Ils se rendent propre facilement la façon de tourner les vers & la mécanique des Auteurs de ces ouvrages. Je voudrois que des mémoires fidéles nous apprissent à quel point l'imagination de Virgile s'échauffat & s'enrichit, lorsqu'il lut l'Iliade pour la premiere fois.

Les ouvrages des grands maîtres ont encore un autre attrait pour les jeunes gens qui ont du génie : c'est de flatter leur amour propre. Un jeune homme qui a du génie, découvre dans ces ouvrages des beautez & des graces, dont

il avoit déja une idée confuse, mises dans toute la perfection dont elles sont susceptibles. Il croit reconnoître ses idées propres dans les beautez d'un chef-d'œuvre consacré par l'approbation publique. Il lui arrive l'avanture qui arriva au Correge lorsqu'il vit pour la premiere fois, & quand il étoit encore un simple Bourgeois du lieu de Corregio, un tableau de Raphaël. Je dis un simple Bourgeois, quoiqu'une ancienne établie rabaisse le Correge à la condition d'un païsan, & d'un pauvre païsan. Monsieur Crozat a extrait des Registres de l'Abbaïe de saint Jean de Parme plusieurs preuves, qui font voir que Vasari se trompe dans l'idée qu'il donne de la fortune du Correge, & sur tout dans le récit qu'il fait des circonstances de sa mort.

Le Correge qui n'étoit pas encore sorti de son état, quoiqu'il fut déja un grand Peintre, étoit si rempli de ce qu'il entendoit dire de Raphaël, que les Princes combloient à l'envi de présens & d'honneurs, qu'il s'étoit imaginé qu'il falloit que l'Artisan, qui faisoit une si grande figure dans le monde, fût d'un mérite bien superieur au sien qui ne l'avoit pas encore tiré de sa médiocri-

té. En homme sans expérience du monde, il jugeoit de la superiorité du mérite de Raphaël sur le sien, par la difference de leurs fortunes. Enfin le Correge parvint à voir un tableau de ce Peintre si célebre : après l'avoir examiné avec attention : après avoir pensé à ce qu'il auroit fait, s'il avoit eu à traiter le même sujet que Raphaël avoit traité, il s'écria : *Je suis un Peintre aussi-bien que lui.* La même chose arriva peut-être à Racine, lorsqu'il lut le Cid pour la premiere fois.

Au contraire, rien ne décele mieux l'homme né sans génie, que de le voir examiner avec froideur, & discuter de sens rassis, le mérite des productions des hommes qui excellerent dans l'art qu'il veut professer. Un homme de génie ne sçauroit parler des fautes que les grands maîtres ont commises, qu'après plusieurs éloges donnez aux beautez de leurs productions. Il n'en parle que comme un pere parle des défauts de son fils. Cesar, né avec le génie de la guerre, fut touché jusques aux larmes en voïant une statuë d'Alexandre. La premiere idée qui lui vint à la vûë de la statuë de ce heros Grec, dont la renommée avoit porté la gloire aux extrémitez

de la terre, ne fut point l'idée des fautes qu'Alexandre avoit faites dans ses expeditions. Il ne les opposa point à ses belles actions : Cesar fut saisi.

Je ne dis point pour cela qu'il faille prendre à mauvais augure la critique d'un jeune homme qui remarque des défauts dans les ouvrages des grands maîtres : il y en a véritablement, car ils étoient des hommes. Le génie, loin d'empêcher qu'on ne voïe ces fautes, les fait même appercevoir. Ce que je regarde comme un mauvais présage, c'est qu'un jeune homme soit peu touché de l'excellence des productions des grands maîtres : c'est qu'il n'entre point dans une espece d'enthousiasme en les lisant : c'est qu'il ait besoin, pour connoître s'il doit les estimer, de calculer les beautez & les défauts qu'il y compte, & qu'il ne forme son avis sur leur mérite qu'après avoir soudé son calcul. S'il avoit la vivacité & la délicatesse de sentiment, qui sont inséparables du génie, il seroit tellement saisi par les beautez des ouvrages consacrez, qu'il jetteroit sa balance & son compas pour en juger, ainsi que les hommes en ont toûjours jugé, je veux dire par l'impression que ces ouvrages feroient sur lui. La ba-

lance est peu propre à décider du prix des perles & des diamans. Une perle baroque & de vilaine eau, de quelque poids qu'elle soit, ne sçauroit valoir la fameuse *peregrine*; cette perle, dont un Marchand avoit osé donner cent mille écus, en songeant, dit-il à Philippe IV, qu'il y avoit un Roi d'Espagne au monde. Cent mille beautez médiocres mises ensemble ne valent pas, ne pesent pas, pour ainsi dire, un de ces traits qu'il faut bien que les modernes, mêmes ceux qui font des églogues, loüent dans les poësies Bucoliques de Virgile.

Le génie se fait sentir bien-tôt, dans les ouvrages des jeunes gens qui en sont doüez; ils donnent à connoître qu'ils ont du génie, dans un temps où ils ne sçavent point encore la pratique de leur art. On voit dans leurs ouvrages des idées & des expressions qu'on n'a point vûës encore. On y voit des pensées nouvelles. On y remarque à travers bien des défauts, un esprit qui veut atteindre à de grandes beautez, & qui, pour y parvenir, fait des choses que son maître n'a point été capable de lui enseigner. Si ces jeunes gens sont Poëtes, ils inventent de nouveaux caracteres, ils disent ce qu'on n'a jamais lû, & leurs

vers sont remplis de tours & d'expressions qu'on n'a point vûës ailleurs. Par exemple, les versificateurs sans génie qui écrivent des Opera, ne sçavent autre chose que de retourner ces phrases & ces expressions si souvent rebattuës, *que Lulli réchauffoit des sons de sa musique*, pour parler avec Despreaux. Comme Quinault étoit l'auteur & l'inventeur de ce stile particulier aux Opera; il montre que Quinault n'étoit pas sans genie; mais ceux qui ne peuvent faire autre chose que de les repeter, en manquent. Au contraire, un Poëte capable par son génie de donner l'être à de nouvelles idées, est capable en même-temps de produire des figures nouvelles, & de créer des tours nouveaux pour les exprimer. Il est bien rare qu'il nous faille emprunter d'autrui des expressions pour rendre ce que nous avons pensé. Il est même rare qu'il les faille chercher avec peine. La pensée & l'expression naissent presque toûjours en même-temps.

Le jeune Peintre qui a du génie, commence donc bien-tôt à s'écarter de son maître, dans les choses où le maître s'écarte de la nature. Ses yeux à peine entr'ouverts la découvrent déja. Sou-

vent il la voit mieux que ceux qui prétendent la lui montrer. Raphaël n'avoit que vingt ans, & il étoit encore Eleve de Pierre Perrugin, lorsqu'il peignoit à Sienne. Néanmoins Raphaël se distingua si bien qu'on lui distribua des tableaux dont il fit la composition. On y voit que Raphaël cherchoit déja comment il feroit pour varier les airs de tête, qu'il vouloit donner de l'ame à ses figures, qu'il dessinoit le nud sous les drapperies, enfin qu'il faisoit plusieurs choses que son maître ne lui enseignoit point apparemment. Le maître devint même le disciple. On voit par les tableaux que le Perrugin a faits à la chapelle de Sixte au Vatican, qu'il avoit appris de Raphaël.

Un autre indice de génie dans les jeunes gens, c'est de faire des progrès très-lents dans les arts & dans les usages, & les pratiques qui font l'occupation generale du commun des hommes durant l'adolescence, en même temps qu'ils s'avancent à pas de geant dans la profession à laquelle la nature les a destinez entierement. Nez uniquement pour cette profession; leur esprit paroît au-dessous du médiocre, quand ils veulent l'appliquer à d'autres choses. Ils les

apprennent avec peine, & ils les font de mauvaise grace. Ainsi le Peintre Eleve, dont l'esprit s'abandonne aux idées qui ont rapport à sa profession, qui se forme plus lentement pour le commerce du monde, que les jeunes gens de son âge; que sa vivacité fait paroître étourdi, & que la distraction, qui vient de son attention continuelle à ses idées, rend gauche dans ses manieres, devient ordinairement un Artisan excellent. Ses défauts mêmes sont une preuve de l'activité de son génie. Le monde n'est pour lui qu'un assemblage d'objets propres à être imitez avec des couleurs. Ce qu'il trouve de plus heroïque dans la vie de Charles-Quint, c'est que ce grand Empereur ait ramassé lui-même le pinceau du Titien. Ne désabusez pas si-tôt un jeune Artisan, trop prévenu sur la consideration que son art mérite, & laissez-lui croire du moins durant les premieres années de son travail, que les hommes illustres dans les arts & dans les science, tiennent encore aujourd'hui le même rang dans le monde qu'ils y tenoient autrefois en Grece. L'experience ne le désabusera peut-être que trop-tôt.

SECTION VI.

Des Artisans sans génie.

Nous avons dit qu'il n'y avoit pas d'hommes, generalement parlant, qui n'apportât en naissant quelque talent propre aux besoins ou aux agrémens de la societé, mais tous ces talens sont differens. Il est des hommes qui viennent au monde avec un talent déterminé pour une certaine profession : d'autres naissent propres à differentes professions. Ils sont capables de réussir en plusieurs, mais aussi leurs succès n'y sçauroient être que médiocres. La nature les met au monde pour suppléer à la disette des hommes de génie, destinez à faire des prodiges dans une sphere hors de laquelle ils n'auront point d'activité.

Véritablement un homme propre à réussir dans plusieurs professions est très-rarement un homme propre à réussir éminemment dans aucune. C'est ainsi qu'une terre propre à nourrir plusieurs especes de plantes, ne sçauroit donner à aucune de ces plantes la même perfe-

ction, où elle parviendroit dans un terroir qui lui seroit propre si spécialement, qu'il ne conviendroit point aux autres espéces. Une terre aussi propre à porter des raisins qu'à porter du bled, ne rapporte ni du vin exquis ni du bled excellent. Les mêmes qualitez qui rendent une terre spécialement propre pour une certaine plante, font qu'elle ne vaut rien pour une autre plante.

Quand un de ces esprits indéterminez, qui ne sont propres à tout que parce qu'ils ne sont propres à rien, est conduit sur le Parnasse par les conjonctures, il apprend les regles de la poësie, assez bien pour ne point faire des fautes grossieres. Il s'attache ordinairement à quelque Auteur qu'il choisit pour son modele. Il se nourrit l'esprit des pensées de son original, & il charge sa mémoire de ses expressions. Comme les personnes dont je parle, destinées pour être la pepiniere des Artisans médiocres, n'ont pas les yeux ouverts par le génie, notre imitateur ne sçauroit appercevoir dans la nature même ce qu'il y faut choisir pour l'imiter. Il ne peut les discerner que dans les copies de la nature, faites par des hommes de génie. Si cet Artisan imitateur a du sens, quoi-

que né pauvre, pour ainsi dire, il subsiste honorablement du butin qu'il fait dans le patrimoine d'autrui. Il versifie si correctement, & sur tout, il rime si richement, que ses ouvrages nouveaux ne laissent pas d'avoir un certain cours dans le monde. Si leur Auteur n'y passe pas pour un génie, il y passe du moins pour être bel esprit. Il est impossible, dit on, de composer de meilleurs vers à moins que d'être Poëte. Qu'il évite seulement de se commettre avec le public attroupé, je veux dire de composer pour le théatre. Les vers les mieux faits, mais vuides d'invention, ou riches uniquement d'une poësie empruntée, ne veulent être produits qu'avec un grand ménagement. Il n'y a que certains réduits qui soient propres à leur servir de berceaux. Il faut qu'ils ne voïent le jour d'abord que devant certaines personnes, & que les indifferens ne les entendent qu'après avoir été informez que tels & tels les ont approuvez. La prévention que ces applaudissemens inspirent, en impose du moins durant quelque temps.

Si notre Artisan imitateur manque de sens, il emploïe hors de propos les traits & les expressions de son modele, & ses

vers ne nous offrent que des reminiscences mal placées : il se conduit dans la production de ses ouvrages comme dans leur composition : il affronte le public rassemblé avec plus d'intrepidité, que Racine & Quinault n'en avoient dans de pareilles avantures. Sifflé sur un théatre, il va se faire huer sur l'autre. Plus méprisé à mesure qu'il est plus connu, son nom dévient enfin l'appellation dont le public se sert pour désigner un méchant Poëte. Il est heureux quand sa honte ne lui survit pas.

Ces esprits médiocrement propres à beaucoup de choses, ont la même destinée quand on les applique à la peinture. Un homme de cette trempe, que les conjonctures engagent à se faire Peintre, imite servilement plûtôt qu'exactement le goût de son maître dans les contours & dans le coloris. Il devient un dessinateur correct, s'il ne devient pas un dessinateur élegant, & si l'on ne sçauroit loüer l'excellence de son coloris, du moins n'y remarque-t-on pas de fautes grossieres contre la verité; il est des regles pour n'en point faire : mais comme les regles ne peuvent enseigner qu'aux personnes de génie à réussir dans l'ordonnance & dans la composition poëtique,

ses tableaux sont très-défectueux dans ces deux parties. Ses ouvrages ne sont beaux que par endroits, parce que n'aïant pas imaginé tout son plan, mais l'aïant fait seulement piece à piece, rien n'y est ensemble.

Infelix operis summa quia ponere totum
Nesciet. (a)

C'est en vain qu'un pareil sujet fait son apprentissage sous le meilleur maître, il ne sçauroit faire dans une pareille école les mêmes progrès qu'un homme de génie fait dans l'école d'un maître médiocre. Celui qui enseigne, comme le dit Quintilien, ne sçauroit communiquer à son disciple le talent de produire & l'art d'inventer, qui font le plus grand mérite des Peintres & des Orateurs. *Ea quæ in oratore maxima sunt, imitabilia non sunt. Ingenium, inventio, vis, facilitas & quidquid arte non traditur.* Le Peintre peut donc faire part des secrets de sa pratique, mais il ne sçauroit faire part de ses talens pour la composition & pour l'expression. Souvent même l'Eleve dépourvû du génie ne peut atteindre la perfection où son maître est parvenu dans la mécanique de

(a) *Horat. de Art.*

l'art. L'imitateur servile doit demeurer au-dessous de son modele, parce qu'il joint ses propres défauts aux défauts de celui qu'il imite. D'ailleurs si le maître est homme de génie, il se dégoûte bientôt d'enseigner un pareil sujet. Il est au supplice quand il voit que son Eleve n'entend qu'avec peine ce qu'il comprenoit d'abord, lorsque lui-même il étoit Eleve. (a) *Quod enim ipse celeriter arripuit, id cùm tarde percipi videt, discruciatur.*

On ne trouve rien de nouveau dans les compositions des Peintres sans génie, on ne voit rien de singulier dans leurs expressions. Ils sont si stériles qu'après avoir long-temps copié les autres, ils en viennent enfin à se copier eux-mêmes; & quand on sçait le tableau qu'ils ont promis, on devine la plus grande partie des figures de l'ouvrage. L'habitude d'imiter les autres nous conduit à nous copier nous-mêmes. L'idée de ce que nous avons peint est toûjours plus présente à notre esprit que l'idée de ce qu'ont peint les autres. C'est la premiere qui s'offre aux Peintres qui cherchent la composition, & les figures des tableaux qu'ils ont entrepris plûtôt

(a) Cic. Pro Roscio.

dans leur mémoire que dans leur imagination. Les uns, comme le Bassan, se livrent de bonne foi à une repetition sincere de leurs ouvrages. Les autres en voulant cacher les larcins qu'ils se font à eux-mêmes, reproduisent sur la Scéne leurs personnages déguisez, mais non pas méconnoissables, & ils rendent ainsi leurs larcins encore plus odieux. Le public regarde un ouvrage dont il est en possession, comme un bien qui lui seroit devenu propre, & il trouve mauvais qu'on lui fasse acheter une seconde fois ce qu'il croit avoir déja païé par ses loüanges.

Comme il est plus facile de marcher sur les pas d'un autre que de se fraïer de nouvelles routes, un Artisan sans génie parvient bien-tôt au dégré de perfection où il est capable de s'élever. Il atteint bien-tôt cette grandeur propre à chaque homme, & après laquelle il ne croît plus. Ses premiers essais se trouvent souvent aussi beaux que les ouvrages qu'il fait dans les temps de sa maturité. Nous avons vû des Peintres sans génie, mais devenus célebres pour un temps, par l'art de se faire valoir, travailler plus mal durant l'âge viril qu'ils ne l'avoient fait durant la jeu-

nesse. Leurs chef d'œuvres sont dans les païs où ils avoient fait leurs études. Il semble qu'ils eussent perdu la moitié de leur mérite en repassant les Alpes. En effet, ces Artisans de retour à Paris, n'y trouvoient pas aussi facilement qu'à Rome l'occasion de dérober des parties & souvent des figures entieres pour enrichir leurs compositions. Leurs tableaux se sont appauvris dès qu'ils n'ont plus été à portée de rencontrer à point nommé dans les ouvrages des grands maîtres, la tête, le pied, l'attitude, & quelquefois l'ordonnance dont ils avoient besoin.

Je comparerois volontiers ce superbe étalage de chef-d'œuvres anciens & modernes, qui rendent Rome la plus auguste Ville de l'Univers, à ces boutiques où l'on étale une grande quantité de pierreries. En quelque profusion que les pierreries y soient étalées, on n'en rapporte chez soi qu'à proportion de l'argent qu'on avoit porté pour faire son emplette. Ainsi l'on ne profite solidement de tous les chef-d'œuvres de Rome, qu'à proportion du génie avec lequel on les regarde. Le Sueur, qui n'avoit jamais été à Rome, & qui n'avoit vû que de loin, c'est à-dire, dans

des copies, les richesses de cette capitale de beaux arts, en avoit mieux profité, que beaucoup de Peintres qui se glorifioient d'un sejour de plusieurs années au pied du Capitole. De même un jeune Poëte ne profite de la lecture de Virgile & d'Horace qu'à proportion des lumieres de son génie, à la clarté desquelles il étudie les anciens, pour ainsi dire.

Que les hommes nez sans un génie déterminé, que ces hommes propres à tout s'appliquent donc aux Arts & aux Sciences, où les plus habiles sont ceux qui sçavent davantage. Il est même des professions où l'imagination, où l'art d'inventer est aussi nuisible, qu'il est necessaire dans la poësie & dans la peinture.

SECTION VII.

Que les genies sont limitez.

LEs hommes qui sont nez avec un génie déterminé pour un certain art, ou pour une certaine profession, sont les seuls lesquels y puissent réussir éminemment ; mais aussi ces professions & ces arts, sont les seuls où ils puissent réussir. Ils deviennent des hommes au-dessous du médiocre aussi-tôt qu'ils sortent de leur sphere. On n'apperçoit plus alors en eux cette vigueur d'esprit, ni cette intelligence qu'ils montrent, dès qu'il s'agit des choses pour lesquelles ils sont nez.

Non-seulement les hommes dont je parle n'excellent que dans une profession, mais ils sont encore bornez ordinairement à n'exceller que dans quelques-uns des genres dans lesquels cette profession se divise. *Il est comme impossible*, dit Platon, (a) *que le même homme excelle en des ouvrages d'un genre different. La Tragédie & la Comédie, sont de toutes les imitations poëtiques celles qui*

(a) *Liv.* III. *de la Republ.*

se ressemblent davantage. Cependant le même Poete n'y réussit pas également. Les Acteurs qui récitent les Tragédies, ne sont pas encore les mêmes que ceux qui joüent les Comedies. Ceux des Peintres qui ont excellé à peindre l'ame des hommes, & à bien exprimer toutes les passions, ont été des Coloristes médiocres. D'autres ont fait circuler le sang dans la chair de leurs figures; mais ils n'ont pas sçû l'art des expressions aussi-bien que les ouvriers médiocres de l'école Romaine. Nous avons vû plusieurs Peintres Hollandois, doüez d'un talent merveilleux pour imiter les effets du clair-obscur dans un petit espace renfermé; talent, dont ils avoient l'obligation à une patience d'esprit singuliere, laquelle leur permettoit de se clouer long-temps sur un même ouvrage sans être dégoûtez par ce dépit qui s'excite dans les hommes d'un temperamment plus vif, quand ils voïent leurs efforts avortez plusieurs fois de suite. Ces Peintres flegmatiques ont donc eu la perseverance de chercher par un nombre infini de tentatives, souvent réïterées sans fruit, les teintes, les demi-teintes, enfin toutes les diminutions de couleurs necessaires pour dégrader la couleur des objets,

& ils sont ainsi parvenus à peindre la lumiere même. On est enchanté par la magie de leur clair-obscur. Les nuances ne sont pas mieux fonduës dans la nature que dans leurs tableaux. Mais ces Peintres ont mal réussi dans les autres parties de l'art, qui ne sont pas les moins importantes. Sans invention dans leurs expressions : incapables de s'élever au-dessus de la nature qu'ils avoient devant les yeux, ils n'ont peint que des passions basses & une nature ignoble. La Scéne de leurs tableaux est une boutique, un corps de garde, ou la cuisine d'un païsan: leurs heros sont des *faquins*. Ceux des peintres Hollandois, dont je parle, qui ont osé faire des tableaux d'histoire, ont peint des ouvrages admirables pour le clair-obscur, mais ridicules pour le reste. Les vêtemens de leurs personnages sont extravagans, & les expressions de ces personnages sont encore basses & comiques. Ces Peintres peignent Ulisse sans finesse, Susanne sans pudeur, & Scipion sans aucun trait de noblesse ni de courage. Le pinceau de ces froids Artisans, fait perdre à toutes les têtes illustres leur caractere connu. Nos Hollandois, au nombre desquels on voit bien que je ne comprens pas ici les

Peintres de l'Ecole d'Anvers, ont bien connu la valeur des couleurs locales, mais ils n'en ont pas sçû tirer le même avantage que les Peintres de l'Ecole Venitienne. Le talent de colorier, comme l'a fait le Titien, demande de l'invention, & il dépend plus d'une imagination fertile en expedients pour le mêlange des couleurs, que d'une perseverance opiniâtre à refaire dix fois la même chose.

On peut mettre en quelque façon Teniers au nombre des Peintres dont je parle, quoiqu'il fût né en Brabant, parce que son génie l'a déterminé à travailler plûtôt dans le goût des Peintres Hollandois que dans le goût de Rubens & de Vandick ses Compatriotes, & même ses Contemporains. Aucun Peintre n'a mieux réussi que Teniers dans les sujets bas : son pinceau étoit excellent. Il entendoit très-bien le clair-obscur, & il a surpassé dans la couleur locale ses concurrens. Mais Teniers, lorsqu'il a voulu peindre l'histoire, est demeuré au-dessous du médiocre. On reconnoît d'abord les pastiches qu'il a faits en très-grand nombre, à la bassesse comme à la stupidité des airs de tête des principaux personnages de ces tableaux. On appelle communément des *pastiches* les tableaux

que fait un Peintre imposteur, en imitant la main, la maniere de composer & le coloris d'un autre Peintre, sous le nom duquel il veut produire son ouvrage.

On voit à Bruxelles dans la gallerie du Prince de la Tour de grands tableaux d'histoires, faits, pour servir de cartons à une tenture de tapisserie, qui représente l'histoire de Turriani de Lombardie, dont descend la maison de la Tour-Taxis. Les premiers tableaux sont de Teniers, qui fit achever les autres par son fils. Rien n'est plus médiocre pour la composition & pour l'expression.

M. de la Fontaine étoit né certainement avec beaucoup de génie pour la poësie; mais son talent étoit pour les contes & encore plus pour les fables, qu'il a traitées avec une érudition enjoüée, dont ce genre d'écrire ne paroissoit pas susceptible. Quand la Fontaine voulut faire des Comédies, le sifflet du parterre demeura toûjours le plus fort. On sçait la destinée de ses Opera. Chaque genre de poësie demande un talent particulier, & la nature ne sçauroit gueres donner un talent éminent à un homme, que ce ne soit à l'exclusion des autres talents. Ainsi, loin d'être surpris que M. de la Fontaine ait fait de mau-

vaises Comédies, il faudroit s'étonner s'il en avoit fait d'excellentes. Si le Poussin eut colorié aussi-bien que le Bassan, il ne seroit pas moins admirable parmi les Peintres, que Jules Cesar l'est parmi les Heros. C'est celui de tous les Romains qui feroit le plus d'honneur à l'humanité, s'il avoit été juste.

Il est donc également important aux nobles Artisans, dont je parle, de connoître à quel genre de poësie & de peinture leurs talens les destinent, & de se borner au genre pour lequel ils sont nez propres. L'art ne sçauroit faire autre chose que de perfectionner *l'aptitude* ou le talent que nous avons apporté en naissant; mais l'art ne sçauroit nous donner le talent que la nature nous a refusé. L'art ajoûte beaucoup aux talens naturels, mais c'est quand on étudie un art pour lequel on est né. *Caput est artis decere quod facias. Ita neque sine arte, neque totum arte tradi potest*, dit Quintilien. (*a*) Tel Peintre demeure confondu dans la foule qui feroit au rang des Peintres illustres, s'il ne se fût point laissé entraîner par une émulation aveugle, qui lui a fait entreprendre de se rendre habile dans des genres de la

(*a*) *Inst. lib.* xi.

Peinture

Peinture, pour lesquels il n'étoit point né, & qui lui a fait négliger les genres de la Peinture ausquels il étoit propre. Les ouvrages qu'il a tenté de faire sont, si l'on veut, d'une classe supérieure. Mais ne vaut-il pas mieux être un des premiers parmi les Païsagistes que le dernier des Peintres d'histoire? Ne vaut-il pas mieux être cité pour un des premiers faiseurs de portraits de son temps, que pour un miserable arrangeur de figures ignobles & estropiées.

L'envie d'être reputé un génie universel dégrade bien des Artisans: quand il s'agit d'apprétier un Artisan en general, on fait autant d'attention à ses ouvrages médiocres qu'à ses bons ouvrages. Il court le risque d'être défini comme l'auteur des premiers. Que de gens seroient de grands auteurs s'ils avoient moins écrit. Si Martial ne nous avoit laissé que les cent Epigrammes, que les gens de Lettres de toutes Nations sçavent communément par cœur, si son livre n'en contenoit pas un plus grand nombre que le livre de Catulle, on ne trouveroit plus une si grande difference entre cet ingénieux Chevalier Romain & Martial. Du moins jamais bel-esprit n'eut été assez indigné de les voir com-

parer, pour brûler avec céremonie toutes les années un exemplaire de Martial, afin d'appaiser, par ce sacrifice bizarre, les manes poëtiques de Catulle.

Revenons aux bornes que la nature a prescrites aux génies le plus étendus, & disons que le génie le moins borné, c'est le génie donc les limites sont moins resserrées que ceux des autres. *Optimus ille qui minimis urgetur.* Or rien n'est plus propre à faire appercevoir les bornes du génie d'un Artisan, que des ouvrages d'un genre, dans lequel il n'est point né pour réussir.

L'émulation & l'étude ne sçauroient donner à un génie la force de franchir les limites que la nature a prescrites à son activité. Le travail peut bien le perfectionner, mais je doute qu'il puisse lui donner réellement plus d'étenduë qu'il n'en a. L'étenduë que le travail semble donner aux génies n'est qu'une étenduë apparente. L'art leur enseigne à cacher leurs bornes, mais il ne les recule pas. Il arrive donc aux hommes, dans toutes les professions, ce qu'il leur arrive dans la science des jeux. Un homme parvenu dans un certain jeu au point d'habileté dont il est capable n'avance plus, & les leçons des meilleurs maî-

tres, ni la pratique même du jeu, continuée durant des années entieres ne peuvent plus le perfectionner davantage. Ainsi le travail & l'experience font bien faire aux Peintres, comme aux Poëtes, des ouvrages plus corrects, mais ils ne sçauroient leur en faire produire de plus sublimes. Ils ne sçauroient leur faire enfanter des ouvrages d'un caractere élevé au-dessus de leur portée naturelle. Un génie à qui la nature ne donna que des aîles de tourterelle, n'apprendra jamais à s'élever d'un vol d'aigle. Comme le dit Montagne, on n'acquiert gueres, en étudiant les ouvrages des autres, le talent qu'ils avoient pour l'invention. (a) *L'imitation du parler suit incontinent. L'imitation de juger & de l'inventer ne va pas si vîte. La force & les nerfs ne s'empruntent point. Les atours & le manteau s'empruntent.*

Les leçons d'un maître de musique habile développent nos organes, & nous apprennent à chanter méthodiquement; mais ces leçons ne peuvent changer que très-peu de choses dans le son & dans l'étenduë de notre voix naturelle, quoiqu'elles la fassent paroître plus douce & tant soit peu plus étenduë.

(a) *Essais liv. 1. ch. 5.*

Or ce qui fait la difference des esprits, tant que l'ame demeure unie avec le corps, n'est pas moins réel que ce qui fait la difference des voix & des visages. Tous les Philosophes, de quelque secte qu'ils soient, tombent d'accord que le caractere des esprits vient de la conformation de ceux des organes du cerveau qui servent à l'ame spirituelle à faire ses fonctions. Or il ne dépend pas plus de nous de changer la conformation ni la configuration des organes du cerveau, qu'il dépend de nous de changer la conformation & la configuration des muscles & des cartilages de notre visage & de notre gosier. S'il arrive quelque alteration physique dans ces organes, elle n'y est pas produite par un effort de notre volonté; mais par un changement physique qui survient dans notre constitution. Ces organes ne s'alterent que comme les autres parties de notre corps viennent à s'alterer. Les esprits ne deviennent donc semblables, à force de se regarder les uns les autres, que comme les voix & les visages peuvent devenir semblables. L'art n'augmente l'étenduë physique de notre voix, il n'augmente notre génie qu'autant que l'exercice, dans lequel

consiste la pratique de l'art, peut changer réellement quelque chose dans la configuration & dans la conformation de nos organes. Or ce qu'y peut changer cet exercice est bien peu de chose. L'art ne supprime pas plus les défauts d'organisation lesquels il apprend à cacher, qu'il augmente l'étenduë naturelle des talens physiques que ses leçons perfectionnent.

SECTION VIII.

Des Plagiaires. En quoi ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.

MAIS, me dira-t-on, un Artisan ne peut-il pas suppléer au peu d'élevation, & à la stérilité de son génie, en transplantant dans ses ouvrages les beautez qui sont dans les ouvrages des grands maîtres? Les conseils de ses amis ne peuvent-ils pas l'élever où les forces de son génie n'auroient pû le porter.

Je répons, quant au premier point, qu'il fut toûjours permis de s'aider de l'esprit des autres, pourvû qu'on ne le fasse point en plagiaire.

Ce qui constituë le plagiaire, c'est de donner l'ouvrage d'autrui comme son propre ouvrage. C'est de donner, comme étans de nous, des vers entiers que nous n'avons eu aucune peine ni aucun mérite à transplanter d'un Poëme étranger dans le nôtre. Je dis que nous avons transplanté sans peine dans notre ouvrage, car lorsque nous prenons les vers dans un Poëte, qui a composé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faisons pas un *plagiat*. Ce vers devient nôtre en quelque façon, à cause que l'expression nouvelle que nous avons prêtée à la pensée d'autrui nous appartient. Il y a du mérite à faire un pareil larcin, parce qu'on ne sçauroit le faire bien sans peine, & sans avoir du moins le talent de l'expression. Il faut autant d'industrie pour y réussir qu'il en falloit à Lacedemone, pour faire un larcin en galant homme. Trouver en sa langue les mots propres, & les expressions équivalentes à celles dont se sert l'auteur ancien ou moderne qu'on traduit : sçavoir leur donner le tour necessaire, pour qu'elles fassent sentir l'énergie de la pensée, & qu'elles presentent la même image que l'original, ce n'est point la besogne d'un

Ecolier. Ces pensées transplantées d'une langue dans un autre ne peuvent réussir qu'entre les mains de ceux qui du moins ont le don de l'invention des termes. Ainsi, lorsqu'elles réussissent, la moitié de leur beauté appartient à celui qui les a remises en œuvre.

On ne diminue donc gueres le mérite de Virgile, en faisant voir qu'il avoit emprunté d'Homere une infinité de choses. Fulvius-Ursinus auroit pris une peine fort inutile, s'il n'avoit recüeilli tous les endroits que le Poëte Latin a imitez du Poëte Grec que pour diminuer la réputation du Poëte Latin. Virgile s'est, pour ainsi dire, acquis à bon titre la proprieté de toutes les idées qu'il a prises dans Homere. Elles lui appartiennent en Latin, à cause du tout élegant & de la précision avec laquelle il les a renduës en sa langue, & à cause de l'art avec lequel il enchasse ces differens morceaux dans le bâtiment régulier dont il est l'Architecte. Ceux qui se seroient flattez de diminuer la réputation de M. Despreaux, en faisant imprimer, par forme de commentaire mis au bas du texte de ses ouvrages, les vers d'Horace & de Juvenal qu'il a enchassez dans les siens, se seroient bien

abusez. Les vers des anciens, que ce Poëte a tournez en François avec tant d'adresse, & qu'il a si bien rendus la partie homogene de l'ouvrage, où il les insere, que tout paroît pensé de suite par une même personne, font autant d'honneur à Despreaux, que les vers qui sont sortis tout neufs de sa veine. Le tour original qu'il donne à ses traductions, la hardiesse de ses expressions, aussi peu contraintes que si elles étoient nées avec sa pensée, montrent presque autant d'invention, qu'en montre la production d'une pensée toute nouvelle. Voilà ce qui fit dire à la Bruyere (*a*) que Despreaux paroissoit créer les pensées d'autrui.

C'est même donner une grace à ses ouvrages que de les orner de fragmens antiques. Des vers d'Horace & de Virgile bien traduits, & mis en œuvre à propos dans un Poëme François y font le même effet que les statuës antiques font dans la Gallerie de Versailles. Les Lecteurs retrouvent avec plaisir, sous une nouvelle forme, la pensée qui leur plût autrefois en Latin. Ils sont bien aises d'avoir l'occasion de réciter les vers du Poëte ancien, pour les comparer avec

(*a*) *Harangue à l'Academie.*

les vers de l'imitateur moderne qui a voulu lutter contre son original. Il n'y rien de si petit dont l'amour propre ne fasse cas quand il flatte notre vanité. Aussi les Auteurs les plus vantez pour la fecondité de leur génie, n'ont-ils pas dédaigné d'ajoûter quelquefois cette espece d'agrément à leurs ouvrages. Etoit-ce la stérilité d'imagination qui contraignoit Corneille & la Fontaine d'emprunter tant de choses des anciens? Moliere a fait souvent la même chose, & riche de son propre fonds, il n'a pas laissé de traduire dix vers d'Ovide de suite dans le second Acte du Misantrope.

On peut s'aider des ouvrages des Poëtes qui ont écrit en des langues vivantes, comme on peut s'aider de ceux des Grecs & des Romains; mais je crois que lorsqu'on se sert des ouvrages des Poëtes modernes, il faut leur faire honneur de leur bien, sur tout si l'on en fait beaucoup d'usage. Je n'approuve point, par exemple, que M. de la Fosse ait pris l'intrigue, les caracteres & les principaux incidens de la Tragédie de Manlius, (*a*) dans la Tragédie Angloise de Monsieur Otwai, intitulée, *Ve-*

(*a*) *Manlius fut joüé en 1697.*

nise preservée, (*a*) sans citer l'ouvrage dont il avoit tant profité. Tout ce qu'on peut alléguer pour la défense de M. de la Fosse, c'est qu'il n'a fait qu'user de représailles en qualité de François, parce que M. Otwai avoit pris lui-même dans l'histoire de la Conjuration de Venise par l'Abbé de Saint-Real (*b*), le sujet, les caracteres principaux & les plus beaux endroits de sa piece. Si M. de la Fosse a pris à M. Otwai, quelque chose que l'Anglois n'eut pas emprunté de l'Abbé de Saint-Real, comme l'épisode du mariage de Servilius & la catastrophe, c'est que celui qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemi, est censé le maître de la marchandise que l'ennemi peut avoir ajoûtée à la charge de ce vaisseau.

Comme les Peintres parlent tous, pour ainsi dire, la même langue, ils ne peuvent pas emploïer les traits célebres, dont un autre Peintre s'est déja servi, lorsque les ouvrages de ce Peintre subsistent encore. Le Poussin a pu se servir de l'idée du Peintre Grec qui avoit représenté Agamemnon la tête voilée au sacrifice d'Iphigenie, pour mieux donner à comprendre l'excès de la douleur.

(*a*) *Jouée en 1682.* (*b*) *Imprimée en 1674.*

du pere de la victime. Le Poussin a pu se servir de ce trait pour exprimer la même chose, en représentant Agrippine qui se cache le visage avec les mains dans le tableau de la mort de Germanicus. Le tableau du Peintre Grec ne subsistoit plus, quand le Peintre François fit le sien. Mais le Poussin auroit été blâmé d'avoir volé ce trait s'il se fût trouvé dans un tableau ou de Raphaël ou du Carrache.

Comme il n'y a point de mérite à dérober une tête à Raphaël ou une figure au Dominiquin : Comme le larcin se fait sans grand travail, il est défendu sous peine du mépris public. Mais comme il faut du talent & du travail pour animer le marbre d'une figure antique, & pour faire d'une statuë un personnage vivant, & qui concoure à une action avec d'autres personnages, on est loüé de l'avoir fait. Qu'un Peintre se serve donc de l'Apollon de *Belveder* pour representer Persée ou quelque autre Héros de l'âge de Persée, pourvû qu'il anime cette statuë, & qu'il ne se contente pas de la dessiner correctement pour la placer dans un tableau telle qu'elle est dans sa niche. Que les Peintres donnent donc la vie à ces statuës, avant que de

les faire agir. Voilà ce qu'a fait Raphaël, qui semble, nouveau Promethée, avoir dérobé le feu céleste pour les animer. Je renvoïe ceux qui voudroient avoir des éclaircissemens sur cette matiere à l'écrit latin de Rubens, touchant l'imitation des statuës antiques. Qu'il seroit à souhaiter que ce puissant génie eût toûjours pratiqué dans ses ouvrages les leçons qu'il donne dans cet écrit!

Les Peintres qui font de l'antique le même usage que Raphaël, Michel-Ange & quelques autres en ont fait, peuvent être comparez à Virgile, comme à Racine & à Despreaux. Ils se sont servis des poësies anciennes par rapport au temps où ils composoient, comme les Peintres illustres que j'ai citez, se sont servis des statuës antiques. Quant à ces Peintres sans verve, qui ne sçavent faire autre chose en composant que mettre, pour ainsi dire, à contribution les tableaux des grands maîtres, taxant l'un à deux têtes, imposant l'autre à un bras, & celui qui est plus riche à un grouppe: Brigands, qui ne fréquentent le Parnasse que pour y détrousser les passans, je les compare aux coureurs de centons les plus méprisez de tous les faiseurs de vers. Qu'ils évitent de tomber entre les

mains du Barigel que le Boccalin établit sur le double Mont. Il pourroit les faire flétrir.

Il y a bien de la difference entre emporter d'une Gallerie l'art du Peintre, entre se rendre propre la maniere d'operer de l'Artisan qu'on vient d'admirer, & remporter dans son portefeüille une partie de ses figures. Un homme sans génie n'est point capable de convertir en sa propre substance, comme le fit Raphaël, ce qu'on y remarque de grand & de singulier. Sans saisir les principes generaux, il se contente de copier ce qu'il a dessous les yeux. Il emportera donc une des figures, mais il n'apprendra point à traiter dans le même goût une figure qui seroit de son invention. L'homme de génie devine comment l'ouvrier a fait. Il le voit travailler, pour ainsi dire, en regardant son ouvrage & saisissant sa maniére, c'est dans l'imagination qu'il remporte son butin.

Quant aux avis des personnes intelligentes, il est vrai qu'ils peuvent empêcher les Peintres & les Poëtes de faire des fautes; mais comme ils ne suggerent pas les expressions ni la poësie du stile, ils ne sçauroient suppléer au génie. Ils peuvent bien redresser l'arbre,

pression, il eut continué de marcher avec les brodequins de son dévancier. Il est donc naturel que les jeunes Poëtes, qui, au lieu d'imiter la nature du côté que le génie la leur montre, s'imitent du côté par lequel les autres l'ont imitée, qui forcent leur talent, & le veulent assujettir à tenir la même route qu'un autre tient avec succès, ne fassent d'abord que des ouvrages médiocres. Ce sont des aînez indignes ordinairement de leurs cadets.

Il seroit inutile cependant de vouloir engager de jeunes gens, pressez par l'émulation, excitez par l'activité de l'âge, & entraînez par un génie impatient de s'annoncer au public, d'attendre à se produire qu'ils eussent connu l'espece dont est leur talent, & qu'ils l'eussent perfectionné. On leur représenteroit en vain qu'ils peuvent gagner beaucoup à surprendre le public: Que le public auroit bien plus de vénération pour eux, s'il ne les avoit jamais vû des apprentifs: Que des chef-d'œuvres inesperez, contre lesquels l'envie n'a point eu le temps de cabaler, font bien un autre progrès que des ouvrages attendus long-temps, qui trouvent les rivaux sur leurs gardes, & dont on peut définir l'auteur par

un poëme ou par un tableau médiocre. Rien n'est capable de retenir la fougue d'un jeune homme, séduit encore par la vanité, dont l'excès seul est à blâmer dans la jeunesse. D'ailleurs, comme dit Ciceron, (a) *Prudentia non cadit in hanc ætatem.*

Ces ouvrages précipitez demeurent; mais il est injuste de les reprocher à la mémoire des Artisans illustres. Ne faut-il pas faire un apprentissage dans toutes les professions? Or tout apprentissage consiste à faire des fautes, afin de se rendre capable de n'en plus faire. S'avisa-t-on jamais de reprocher à celui qui écrit bien en Latin les barbarismes & les solécismes, dont ses premiers thêmes ont été remplis certainement. Si les Peintres & les Poëtes ont le malheur de faire leur apprentissage sous les yeux du public, il ne faut pas du moins que le public mette en ligne de compte les fautes qu'il leur a vû faire, lorsqu'il les définit après qu'ils sont devenus de grands Artisans.

Au lieu que les Artisans sans génie, qui sont aussi propres à être les Eleves du Poussin que du Titien, demeurent durant toute leur vie dans la route où le

(a) *Pro Cælio.*

hazard les peut avoir engagez, les Artisans doüez de génie, s'apperçoivent, quand le hazard les égare, que la route qu'ils ont prise n'est point celle qui leur convient. Ils l'abandonnent pour en prendre une autre; ils quittent celle de leur maître pour s'en faire une nouvelle. Par maître, j'entens ici les ouvrages aussi bien que les personnes. Raphaël, mort depuis deux cens ans, peut encore faire des Eleves. Notre jeune Artisan, doüé de génie, se forme donc lui-même une pratique pour imiter la nature, & il forme cette pratique des maximes résultantes de la reflexion qu'il fait sur son travail & sur le travail des autres. Chaque jour ajoûte ainsi de nouvelles lumieres à celles qu'il avoit acquises précedemment Il ne fait pas une élegie ni un tableau, sans devenir meilleur Peintre ou meilleur Poëte; & il surpasse enfin ceux qui peuvent avoir été plus heureux que lui, en maîtres & en modeles. Tout est pour lui l'occasion de quelque reflexion utile, & dans le milieu d'une plaine, il étudie avec autant de profit que s'il étoit dans son cabinet. Enfin, son mérite parvenu où il peut atteindre, se soûtient toûjours jusques à ce que la vieillesse affoiblissant les organes, sa

main tremblante se refuse à l'imagination encore vigoureuse. Le génie est dans les hommes, ce qui vieillit le dernier. Les vieillards les plus caducs se raniment : ils redeviennent de jeunes gens, dès qu'il s'agit des choses qui sont du ressort de la profession dont la nature leur avoit donné le génie. Faites parler de guerre cet Officier décrépit, il s'échauffe comme par inspiration; on diroit qu'il se soit assis sur le trépied : il s'énonce comme un homme de quarante ans, & il trouve les choses & les expressions avec la facilité que donne, pour penser & pour parler, un sang petillant d'esprits.

Plusieurs témoins oculaires m'ont raconté, que le Poussin avoit été jusques à la fin de sa vie un jeune Peintre du côté de l'imagination. Son mérite avoit survécu à la dextérité de sa main, & il inventoit encore quand il n'avoit plus les talens nécessaires à l'éxecution de ses inventions. A cet égard, il n'en est pas tout-à-fait des Poëtes comme des Peintres. Le plan d'un long ouvrage, dont la disposition pour être bonne, veut être faite dans la tête de l'Inventeur, ne peut être produit sans le secours de la mémoire; ainsi ce plan doit se sentir de l'affoiblissement de cette faculté : suite trop

ordinaire de la vieillesse. La mémoire des vieillards est infidéle pour les choses nouvelles. Voilà d'où viennent les défauts qui sont dans le plan des dernieres Tragédies du Grand Corneille. Les évenemens y sont mal amenez, & souvent les personnages s'y trouvent dans des situations où ils n'ont naturellement rien de bon & de naturel à dire : mais on y reconnoît de temps en temps à la Poësie du stile l'élevation, & même la fertilité du génie de Corneille.

SECTION IX.

Des Obstacles qui retardent le progrès des jeunes Artisans.

TOus les génies se manifestent bien, mais ils ne parviennent point tous au dégré de perfection où la nature les a rendus capables d'atteindre. Il en est dont le progrès est arrêté au milieu de la course. Un jeune homme ne sçauroit faire dans l'art de la peinture tout le progrès dont il est capable, si sa main ne se perfectionne pas en même-temps que son imagination. Il ne suffit pas aux Peintres de concevoir des idées nobles, d'imaginer les compositions les plus éle-

gantes, & de trouver les expressions les les plus pathétiques, il faut encore que leur main ait été renduë docile à se fléchir avec précision en cent manieres differentes, pour se trouver capable de tirer avec justesse la ligne que l'imagination lui demande. Nous ne sçaurions faire rien de bien, dit du Fresnoi, dans son Poëme de la Peinture, si notre main n'est pas capable de mettre sur la toile les beautez que nôtre esprit produit.

Sic nihil ars operâ manuum privata supremum
Exequitur, sed languet iners uti vincta lacertos,
Dispositumque typum non linguâ pinxit Apelles. (a)

Le génie a, pour ainsi dire, les bras liez dans un Artisan, dont la main n'est pas dénoüée. Il en est de l'œil comme de la main. Il faut que l'œil d'un Peintre soit accoûtumé de bonne heure à juger par une operation sûre & facile en même-temps, quel effet doit faire un certain mêlange, ou bien une certaine opposition de couleur, quel effet doit faire une figure d'une certaine hauteur dans un Grouppe, & quel effet un cer-

(a) *De Art. Graph. Vers.* 56.

tain Grouppe fera dans le tableau, après que le tableau sera colorié. Si l'imagination n'a pas à sa disposition une main & un œil capables de la sedconer à son gré, il ne résulte des plus belles idées qu'enfante l'imagination, qu'un tableau grossier, & que dédaigne l'Artisan même qui l'a peint, tant il trouve l'œuvre de sa main au-dessous de l'œuvre de son esprit.

L'étude nécessaire pour perfectionner l'œil & la main, ne se fait point en donnant quelques heures distraites à un travail interrompu. Cette étude demande une attention entiere & une perseverance continuée durant plusieurs années. On sçait la maxime qui défend aux Peintres de laisser écouler un jour entier sans donner quelque coup de pinceau: maxime qu'on applique communément à toutes les professions; tant on la trouve judicieuse. *Nulla dies sine linea.*

Le seul temps de la vie qui soit bien propre à faire acquerir leur perfection à l'œil & à la main, est le temps où nos organes tant interieurs qu'exterieurs achevent de se former. C'est le temps qui s'écoule depuis l'âge de quinze ans jusques à l'âge de trente ans. Les organes contractent sans peine durant ces

années, toutes les habitudes dont leur premiere conformation les rend susceptibles. Mais si l'on perd ces années précieuses, si l'on les laisse écouler sans les mettre à profit, la docilité des organes se passe sans que tous nos efforts puissent jamais la rappeller. Quoique notre langue soit une organe bien plus souple que notre main ; cependant nous prononçons toûjours mal une langue étrangere, que nous apprenons après trente ans.

Malheureusement pour nous, ces années si précieuses sont celles où nous sommes distraits le plus facilement de toutes les applications sérieuses. C'est le temps où nous commençons à prendre confiance en nos lumieres, qui ne sont encore que le premier crépuscule de la prudence. Nous avons déja perdu cette docilité pour les conseils des autres, qui tient lieu aux enfans de bien des vertus; & notre perseverance aussi foible que notre raison, n'est point à l'épreuve des dégoûts. Horace (a) définit un Adolescent

Monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus aris,
Sublimis, cupidusque & amata relinquere pernix.

(a) *De Arte Poët. v.* 163.

D'ailleurs tout est pour cet âge l'occasion d'un plaisir plein d'attraits. Les goûts d'un jeune homme sont des passions, & ses passions sont des fureurs. Le feu de l'âge en donne plusieurs à la fois, & c'est beaucoup, si la raison encore naissante peut être la maîtresse durant quelques momens.

Je dois encore ajoûter une reflexion; c'est que le génie de la poësie & celui de la peinture n'habitent point dans un homme d'un temperament froid & d'une humeur indolente. La même constitution qui le fait Peintre ou Poëte, le dispose aux passions les plus vives. L'histoire des grands Artisans, soit en poësie, soit en peinture, qui n'ont pas fait naufrage sur les écueils dont je parle, est remplie du moins des dangers qu'ils y ont courus; quelques-uns s'y sont brisez, mais tous y ont échoüé.

J'ignore quel sujet peut avoir été cause que l'Evêque d'Alba se soit surpassé lui-même dans la peinture qu'il nous donne des inquiétudes & des transports d'un jeune Poëte tyrannisé par une foiblesse qui lutte contre son génie, & qui le distrait malgré lui-même des occupations pour lesquelles il est né.

Sæpè & enim tectos immitis in ossibus ignes
Versat amor, mollisque est intus flamma medullas
Nec miserum patitur Vatum meminisse, nec unda
Castalia, tantum suspirat vulnere caeco,
Ante oculos simulacra volant noctesque diesque
Nuncia virginei vultus quem perditus ardet,
Nec potis est alio fixam traducere mentem
Saucius. (a)

La nature des eaux de l'Hipocrene, ne les rend pas encore bien propres à éteindre de pareils incendies.

La passion du vin est encore plus dangereuse que l'autre. Elle fait perdre beaucoup de temps, & met encore un jeune Artisan hors d'état de faire un bon usage de celui qu'elle lui laisse. L'excès du vin n'est pas même un de ces vices dont l'âge corrige les hommes. Cependant en quelques années, il ôte à l'esprit sa vigueur, & au corps une partie de ses forces. Un homme trop adonné au vin, est morne quand il n'est pas à table, & il n'a plus d'esprit qu'autant que lui en donnent les digestions d'un estomac, qui s'use enfin avant le temps.

(a) *Vida. Poëv. lib. prim.*

Quand Horace parle sérieusement, il dit, que le jeune homme qui veut se rendre habile, doit être temperant. (a) *Abstinuit venere & vino.* Petrone, le moins austère des Ecrivains, exige d'un jeune homme qui veut reussir dans ses études, d'être sobre. *Frugalitatis lege palleat exacta.* Juvenal, (b) en parlant des Poëtes de son temps qui composoient de grands ouvrages, dit qu'ils s'abstenoient du vin, même dans les jours que la coutume établie destinoit aux plaisirs de la table.

Fuit utile multis
Pallere & vinum toto nescire Decembri.

On ne m'accusera pas du moins de citer les jeunes gens, à qui je veux faire le procès, devant des Juges trop severes.

Enfin, comme le succès ne sçauroit répondre toujours à la précipitation d'un jeune Peintre, il peut bien se dégoûter de temps en temps d'un travail laborieux, dont il ne voit pas naître un fruit qui le satisfasse. L'impatience naturelle à cet âge, fait qu'on voudroit moissonner un instant après avoir semé. L'attrait qu'un travail où nous pousse notre génie, a pour nous, aide beaucoup à vaincre ces dégoûts, comme à résister

(a) De Arte Poët. (b) Juv. Sat. 7.

aux distractions : mais il est bon encore que le desir de faire fortune vienne au secours de l'impulsion de notre génie. Il est donc à souhaiter qu'un jeune homme, que son génie détermine à être Peintre, se trouve dans une situation telle qu'il lui faille regarder son art comme son établissement, & qu'il attende sa consideration dans le monde, de la capacité qu'il acquerera dans cet art. Si la fortune d'un jeune homme, loin de le porter à un travail assidu, concourt avec la legereté de son âge pour le distraire du travail : Qu'augurer de lui, sinon qu'il laissera passer le temps de former ses organes sans le faire? Un travail souvent interrompu, & distrait encore plus souvent, ne suffit pas à perfectionner un Artisan. En effet, le succès de notre travail dépend presque autant de la disposition dans laquelle nous sommes lorsque nous nous appliquons, il dépend presque autant de ce que nous faisions avant que de commencer notre travail, & de ce que nous avons projetté de faire après que nous l'aurons quitté, que de la durée même de ce travail. Quand la force du génie ramenera notre jeune Peintre à une étude plus sérieuse de son art, parce que l'yvresse de

la jeunesse sera passée, sa main & ses yeux ne seront plus capables d'en bien profiter. S'il veut faire de bons tableaux; qu'après les avoir imaginez, il les fasse peindre par un autre.

Les Poëtes dont l'apprentissage n'est pas aussi difficile que celui des Peintres, se rendent toujours capables de remplir leur destinée. La premiere ardeur que donne le génie, suffit pour apprendre les regles de la poësie; ce n'est point par ignorance de regles, que tant de gens pechent contre les regles. La plûpart de ceux qui manquent à les observer les connoissent bien, mais ils n'ont point assez de talent pour mettre leurs maximes en pratique.

Il est vrai qu'un Poëte peut être dégoûté de nous donner de grands ouvrages par la peine que coûte la disposition de leur plan. La perséverance n'est pas la vertu des jeunes gens. S'il n'est point de travail si pénible & si difficile, qu'ils ne s'y portent avec ardeur, c'est à condition que ce travail ne durera point long-temps. Il est donc heureux pour la societé, que les jeunes Poëtes soient déterminez par leur fortune à un travail assidu.

Je n'entens point par necessité de fai-

te fortune, la necessité de subsister. Cette extrême indigence qui force à travailler pour avoir du pain, n'est propre qu'à égarer un homme de génie, qui sans consulter ses talens, s'attache, pressé par le besoin, aux genres de poësie qui sont plus lucratifs que les autres. Au lieu de composer des allegories ingénieuses & des satires excellentes, il fera de mauvaises pieces de théatre : le théatre est en France le Perou des Poëtes.

L'enthousiasme poëtique, n'est pas un de ces talens, que la crainte de mourir de faim sçait donner. Si, comme le dit Perse, qui nomme le ventre le pere de l'industrie, *Ingenii largitor venter*, les entrailles à jeûn font croître l'esprit, ce n'est pas aux Ecrivains,

Horace a bû son saoul quand il voit les Menades.

dit Despreaux après Juvenal. En effet, comme ce Poëte Latin l'expose très-bien, mettre les pieds dans l'Olimpe, entrer dans les projets des Dieux, & donner des fêtes aux Déesses; ce n'est point la besogne d'un mal vêtu, qui ne sçait point où il pourra souper. Si Virgile, ajoûte Juvenal, n'avoit pas eu les commoditez de la vie, ces Hidres, dont il

ſçait faire des monſtres ſi terribles, n'auroient été que des couleuvres ordinaires. La furie qui porte la rage dans le ſein de Turnus & d'Amata, n'auroit été, pour parler à notre maniere, qu'une furie pareille à la tranquille Eumenide de l'Opera d'Iſis.

Magna mentis opus, nec de lodice paranda
Attonita, currus & equos faciesque Deorum
Aspicere & qualis Rutulum confundat Erinnis.
Nam si Virgilio puer & tolerabile deſit
Hoſpitium, caderent omnes à crinibus Hydri. (a)

L'extrême beſoin dégrade l'eſprit, & le génie, réduit par la miſere à compoſer, perd la moitié de ſa vigueur.

D'un autre côté, les plaiſirs détournent les Poëtes du travail, auſſi-bien que le beſoin. Il eſt vrai que Lucain compoſa ſa Pharſale malgré toutes les diſtractions qui viennent à la ſuite de l'opulence. Il reçut les complimens de ſes amis ſur le ſuccès de ſon Poëme dans ſes jardins enrichis de marbre : mais un ſeul exemple ne conclut pas. De tous les Poëtes qui ſe ſont acquis un grand nom, Lucain eſt le ſeul, autant

(a) *Juv. Sat.* 7.

qu'il m'en souvient, qui dès sa jeunesse ait pû vivre dans l'abondance. Tout le monde sera de mon avis, quand j'avancerai que Moliere n'auroit jamais pris la peine necessaire pour se rendre capable de produire les Femmes sçavantes, ni celle de composer ensuite cette Comédie, après s'être rendu capable de le faire, s'il se fût trouvé un homme de condition, en possession de cent mille livres de rente dès l'âge de vingt ans Je crois rencontrer quelle est la situation où l'on peut souhaiter que soit un jeune Poëte, dans un bon mot de notre Roi Charles IX. Il faut, disoit ce Prince, en se servant de la langue Latine, dont le bel usage permettoit alors aux personnes polies, de mêler quelques mots dans la conversation. Que les chevaux & les Poëtes soient bien nourris, mais non pas engraissez. *Equi & Poëtæ alendi sunt, non saginandi.* On doit pardonner la comparaison à la passion demesurée des Seigneurs de ce temps-là pour leurs écuries : la mode l'autorisoit. L'envie d'augmenter sa fortune excite un Poëte qui se trouve dans cette situation, sans que le besoin lui rabaisse l'esprit, ni l'oblige à courir après un vil salaire, comme ont fait les ouvriers mercenaires de

tant de Poëmes Dramatiques, qui ne se soucioient gueres de la destinée de leurs pieces, attentifs uniquement à toucher l'argent qui devoit leur en revenir.

Gestit enim nummum in loculos demittere, post hoc
Securus, cadat an recto stet fabula talo. (a)

Comme la mécanique de notre poësie, si difficile pour ceux qui ne veulent faire que des vers excellens, est facile pour ceux qui se contentent d'en faire de médiocres, il est parmi nous bien plus de mauvais Poëtes, que de mauvais Peintres. Toutes les personnes qui ont quelque lueur d'esprit, ou quelque teinture des Lettres, veulent se mêler de faire des vers, & pour le malheur des Poëtes, elles deviennent ainsi des Juges qui prononcent sur tous les Poëmes nouveaux, avec la sévérité d'un concurrent. C'est depuis long-temps que les Poëtes se plaignent du grand nombre de rivaux, que la facilité de la méchanique de la poësie leur procure. Celui qui n'est pas Pilote, dit Horace, n'ose s'asseoir au gouvernail. On ne se mêle point de composer des remedes,

(a) Horat. Ep. pr. lib. 2.

quand on n'a pas étudié la vertu des Simples. Il n'y a que les Medecins qui ordonnent la saignée aux malades. Ce n'est même qu'après un apprentissage qu'on exerce les plus vils métiers, mais tout le monde capable ou non, veut faire des vers.

Navem agere ignarus navis timet, Abrotonum agro
Non audet, nisi qui didicit, dare; quod medicorum est
Promittunt Medici; tractant fabrilia fabri.
Scribimus indocti doctique Poëmata. (a)

Les versificateurs les plus ineptes, sont même ceux qui composent le plus couramment. Delà naissent tant d'ouvrages ennuïeux, qui font prendre en mauvaise part le nom de Poëte, & qui empêchent que personne veuille s'honorer d'un si beau titre.

Il me souvient de ce que dit Monsieur Despreaux à M. Racine, concernant la facilité de faire des vers. Ce dernier venoit de donner sa Tragédie d'Alexandre, lorsqu'il se lia d'amitié avec l'Auteur de l'art poëtique. Racine lui dit en parlant de son travail, qu'il trouvoit une facilité surprenante à faire ses

(a) *Horat. Ep. pr. lib. secund.*

vers. Je veux vous apprendre à faire des vers avec peine, répondit Despreaux, & vous avez assez de talent pour le sçavoir bien-tôt. Racine disoit que Despreaux lui avoit tenu parole.

Mais ces peines & ces contradictions ne sont point capables de dégoûter de la poësie un jeune homme qui tient sa vocation d'Apollon même, & qu'excite encore le desir de se faire un nom & une fortune. Il parviendra, soit un peu plûtôt, soit un peu plus tard, au dégré du Parnasse où il est capable de monter : mais l'usage qu'il fera de sa capacité, dépendra beaucoup du temps où son étoile l'aura fait naître. S'il vient en des temps malheureux, sans Auguste & sans Mécene, ses productions ne seront ni fréquentes, ni de si longue haleine que s'il étoit né dans un siecle plus fortuné pour les arts & pour les sciences. Virgile encouragé par l'attention qu'Auguste donnoit à ses vers : Virgile excité par l'émulation a produit l'Eneïde : il a emploïé une infinité de veilles à composer un Poëme de longue haleine, qui malgré le goût que son génie devoit lui donner pour ce travail, doit l'avoir fatigué souvent jusques à la lassitude. Si Virgile avoit vécu dans un temps, sans

Auguste, sans Mécene, & sans concurrens, Virgile auroit bien été déterminé par l'impulsion du génie, & par le desir de se distinguer à cultiver son talent. Il se seroit bien rendu capable de composer une Eneïde, mais on peut croire qu'il n'auroit pas eu la perseverance necessaire pour terminer un si long ouvrage. Peut-être n'aurions-nous de Virgile que quelques Eglogues qui auroient coulé sans peine d'une veine abondante, & l'esquisse de l'Eneïde dont il auroit terminé un livre ou deux.

Les grands Artisans ne sont pas ceux à qui leurs productions coûtent le moins. Leur inaction vient souvent de la crainte qu'ils ont des peines que leur coûtent des ouvrages dignes d'eux, quand il semble que c'est la paresse qui les tient dans l'oisiveté. Comme des matelots qui viennent de mettre pied à terre, après avoir vû, pour me servir de l'expression d'un ancien, la mort dans chaque flot qui s'approchoit d'eux, sont dégoûtez pour un temps de s'exposer aux perils de la mer, de même un bon Poëte qui sçait combien il lui en a coûté pour terminer sa Tragédie, n'entreprend pas si volontiers d'en faire une autre. Il faut qu'il se repose durant un

temps. Après s'être ennuïé du travail, il faut, avant que de se mettre au travail, qu'il se soit ennuïé de l'oisiveté.

Un Poëte ne dispose pas sans un travail pénible & sans une attention laborieuse l'esquisse d'un long ouvrage. Le travail de limer & de polir ses propres vers est encore ennuïeux. Il est impossible que l'attention sérieuse sur des minuties que ce travail exige, ne fatigue pas bien-tôt. Cependant il faut la continuer durant long-temps. J'en appelle à témoin les Poëtes à qui la persévérance dans ce labeur a manqué. Il est vrai que les Poëtes trouvent un plaisir sensible dans l'entousiasme de la composition. L'ame livrée toute entiere aux idées qui s'excitent dans l'imagination échauffée, ne sent pas les efforts qu'elle fait pour les produire : elle ne s'apperçoit de sa peine que par cette lassitude & par cet épuisement qui suivent la composition.

Neque idem unquam
Æque est beatus ac Poëma cum scribit,
Tam gaudet in se. (a)

Ceux qui composent des vers sans être Poëtes, sont contens de ce qu'ils ont

(a) *Catull. Epig.* 20.

produit, plûtôt dans un délire que dans un véritable enthousiasme. La plûpart, comme Pigmalion, deviennent amoureux de leurs productions informes ou languissantes, & ils ne les retouchent plus : car qui dit amoureux, dit aveugle sur les défauts de ce qu'il aime. Aussi aucun tiran de la Grece n'entendit-il jamais autant de flatterie qu'un Poëte médiocre s'en dit à lui-même quand il encense les prétenduës divinitez qui viennent de naître sous sa plume. C'est des mauvais Poëtes principalement qu'il faut entendre ce que dit Ciceron. (a) *In hoc enim genere nescio quo pacto magis quàm in aliis suum cuique pulcherrimum est. Adhuc neminem cognovi Poetam qui sibi non optimus videretur.* Mais un bon Poëte n'est pas si facile à se contenter de ce qu'il a mis sur le papier. Il n'est pas encore satisfait de ses vers, quand ils sont déja assez bons pour plaire aux autres, & la peine qu'il ne sçauroit s'empêcher de prendre pour les perfectionner à son gré, l'impatiente souvent contre lui-même.

(a) *Tuscul. lib. 5.*

SECTION X.

Du temps où les hommes de génie parviennent au mérite dont ils sont capables.

LE temps où les génies parviennent au mérite dont ils sont capables, est different. En premier lieu, les génies nez pour ces professions qui demandent beaucoup d'expérience & de la maturité d'esprit, sont formez plus tard que ceux qui sont nez pour ces professions, où l'on réussit avec un peu de prudence & beaucoup d'imagination. Par exemple, un grand Ministre, un grand General, un grand Magistrat, ne deviennent ce qu'ils sont capables d'être, que dans un âge plus avancé que l'âge où les Peintres & les Poëtes atteignent le dégré d'excellence où leur étoile leur permet d'atteindre. Les premiers ne sçauroient être formez sans des connoissances & sans des lumieres qu'on n'acquiert que par l'expérience, & même par sa propre expérience. L'étenduë de l'esprit, la subtilité de l'imagination, l'application même ne sçau-

roient y suppléer. Enfin ces professions demandent un jugement mûr, & sur tout de la fermeté sans opiniâtreté. On naît bien avec une disposition à ces qualitez, mais on ne naît point avec ces qualitez toutes formées. On ne peut même les avoir acquises de si bonne heure.

Comme l'imagination a plûtôt acquis ses forces que le jugement ne peut avoir acquis les siennes, les Peintres, les Poëtes, les Musiciens & ceux dont le talent consiste principalement dans l'invention, ne sont pas si long temps à se former. Je crois donc que l'âge de trente ans, est l'âge où communément parlant, les Peintres & les Poëtes se trouvent être parvenus au plus haut dégré du Parnasse, où leur génie leur permette de monter. Ils deviennent bien plus corrects dans la suite, ils deviennent bien plus sages dans leurs productions; mais ils ne deviennent pas ni plus fertiles, ni plus pathétiques, ni plus sublimes.

Comme les génies sont plus tardifs les uns que les autres (c'est ce que j'avois à dire en second lieu) comme leurs progrès peuvent être retardez par tous les obstacles dont nous avons parlé,

nous n'avons pas prétendu marquer l'âge de trente ans, comme une année fatale, avant laquelle & après laquelle on ne dût rien attendre. Il peut se trouver cinq ou six années de difference, dans l'âge auquel deux grands Peintres ou deux grands Poëtes seront parvenus à leur perfection. L'un y peut être arrivé à vingt-huit ans & l'autre à trente-trois. Racine fut formé dès vingt-huit ans. La Fontaine étoit bien plus âgé quand il fit les premiers de ses excellens ouvrages. Le genre de poësie auquel s'applique un Artisan paroît même retarder encore cette année heureuse. Moliere avoit quarante ans, lorsqu'il fit les premieres de ces Comédies, dignes d'être comptées au nombre des pieces qui lui ont acquis sa réputation. Mais il ne suffisoit pas à Moliere d'être grand Poëte pour être capable de les composer : il falloit encore qu'il eût acquis une connoissance des hommes & du monde, qu'on n'a pas de si bonne heure, & sans laquelle le meilleur Poëte ne sçauroit faire que des Comedies médiocres. Le Poëte tragique doit atteindre le dégré de perfection où il est capable de monter, de meilleure heure que le Poëte comique, le génie & une connoissance generale

du cœur humain, telle que la donnent les premieres études, suffisent pour faire une Tragédie excellente. Il faut, pour faire une Comédie du même genre du génie, de l'étude, & de plus avoir vécu long-temps avec le monde. En effet, pour composer une excellente Comédie, il faut sçavoir en quoi consiste la difference que l'âge, l'éducation & la profession, mettent entre des personnes dont le caractere naturel est le même. Il faut sçavoir quelle forme le caractere d'esprit particulier à certains hommes, donne aux sentimens communs à tous les hommes. En un mot, il faut connoître à fond le genre humain, & sçavoir la langue de toutes les passions, de tous les âges, & de toutes les conditions. Dix ans ne sont point trop pour apprendre tant de choses.

Il est naturel que les grands génies atteignent le point de leur perfection un peu plus tard que les genies moins élevez & moins étendus. Les grands génies ont plus de choses à faire que les autres, ils sont comme ces arbres qui portent des fruits excellens, & qui dans le Printemps poussent à peine quelques feüilles, lorsque les autres arbres sont déja tous couverts de leurs feüillages. Quintilien,

que sa profession obligeoit d'étudier le caractere des enfans, parle avec un sens merveilleux sur ce qu'on appelle communément *des esprits tardifs & des esprits précoces*. Si le corps, dit-il, n'est pas chargé de chairs dans l'enfance, il ne sçauroit être bien fait dans l'âge viril. Les enfans, dont les membres sont formez de trop bonne heure, deviennent infirmes & maigres dès l'adolescence : ainsi de tous les enfans ceux qui me donnent le moins d'esperance, ajoûte Quintilien, ce sont ceux-là mêmes à qui le monde trouve plus d'esprit qu'aux autres, parce que leur jugement est avancé. Mais cette raison prématurée, ne vient que du peu de vigueur de leur esprit : ils se portent bien, plûtôt parce qu'ils n'ont pas de mauvaises humeurs, que parce qu'ils ont un corps robuste. *Erit illud plenius interim corpus quod mox adulta ætas astringat. Hinc spes roboris, maciem namque & infirmitatem in posterum minari solet protinus omnibus membris expressus infans.... Illa mihi in pueris natura minimum spei dabit, in qua ingenium judicio præsumitur.... Macies illis pro sanitate & judicii loco infirmitas est.* (a). Ce passage

(a) *Instit. lib. 2. cap. 4.*

dont j'ai seulement ramassé quelques traits, mérite d'être lû en entier.

Voilà cependant le caractere que les Maîtres trouvent de meilleur augure. Je parle des Maîtres ordinaires, car si le Maître lui-même a du génie, il discernera l'Eleve de dix-huit ans qui en aura. Il le reconnoîtra d'abord à la maniere dont il lui verra digerer ses leçons, & aux objections qu'il formera. Enfin il le reconnoîtra, parce qu'il lui verra faire tout ce qu'il faisoit lui-même quand il étoit Eleve. C'est ainsi que Scipion l'Emilien avoit reconnu le génie de Marius, quand il répondit à ceux qui lui demandoient quel homme seroit capable de commander les armées de la Republique, si l'on venoit à le perdre : Que c'étoit Marius. Cependant Marius, à peine officier subalterne, n'avoit encore fait aucun exploit, il n'avoit mis encore en évidence aucune qualité qui le rendît digne dès-lors aux yeux des hommes ordinaires d'être le successeur de Scipion.

Dès que les jeunes gens sont arrivez au temps où il faut penser de soi-même, & tirer de son propre fonds, la difference qui est entre l'homme de génie & celui qui n'en a pas, se manifeste & de-

vient ſenſible à tout le monde. L'homme de génie invente beaucoup, quoiqu'il invente encore mal ; & l'autre n'invente rien. Mais, *Facile eſt remedium ubertatis ; ſterilia nullo labore vincuntur.* (a) L'art qui ne ſçauroit trouver de l'eau où il n'y en a point, ſçait reſſerrer dans leurs lits les fleuves qui ſe débordent. Plus l'homme de génie & celui qui n'en a point, s'avancent vers l'âge viril, plus la difference qui eſt entr'eux devient ſenſible. Il n'arrive à cet égard dans la peinture & dans la poëſie, que la même choſe qu'on voit arriver dans toutes les conditions de la vie. L'art d'un Gouverneur & les leçons d'un Précepteur, changent un enfant en un jeune homme : elles lui donnent plus d'eſprit qu'on n'en peut avoir naturellement à cet âge. Mais cet enfant, dès qu'il eſt parvenu dans l'âge où il faut penſer, parler & agir de ſoi-meme, déchoit tout-à-coup de ce mérite précoce. Son Eté dément toutes les eſperances de ſon Printemps. L'éducation trop ſoigneuſe qu'il a reçûë lui devient même nuiſible, parce qu'elle lui a été l'occaſion de prendre l'habitude dangéreuſe de laiſſer penſer d'autres pour lui. Son

(a) *Quint. lib. 2. cap. 4.*

esprit a contracté une faineantise intérieure qui lui laisse attendre des impulsions exterieures pour se déterminer & pour agir. L'esprit contracte aussi facilement une habitude de paresse que les jambes & les pieds. Un homme qui ne va jamais qu'une voiture ne le mene, est bien-tôt hors d'état de se servir de ses jambes, aussi-bien qu'un homme qui se tient dans l'habitude de marcher. Comme il faut donner la main au premier quand il marche, de même il faut aider l'autre à penser & même à vouloir. Dans l'enfant élevé sans tant de soins, l'interieur s'évertuë de lui-même, & l'esprit devient actif. Il apprend à raisonner & à décider lui-même comme on apprend les autres choses. Il parvient enfin à bien raisonner & à bien prendre son parti, à force de raisonner & de réfléchir sur ce qui l'a trompé, lorsque les évenemens lui ont fait voir qu'il avoit mal conclu.

Plus un Artisan doüé de génie met de temps à se former, plus il lui faut d'expérience pour devenir moderé dans ses saillies, retenu dans ses inventions, & sage dans ses productions, plus il va loin ordinairement. Le Midi des jours d'Eté est plus éloigné du Levant que le

Midi des jours d'Hyver. Les Cérises parviennent à leur maturité dès les premieres chaleurs, mais les Raisins n'y parviennent qu'avec le secours des ardeurs de l'Eté, & de la tiedeur de l'Automne. La nature n'a pas voulu, dit Quintilien, que rien de considerable fut achevé en peu de temps. Plus le genre d'un ouvrage est excellent, plus il faut surmonter de difficultez pour le terminer. C'est le sentiment de l'Auteur que je viens de citer, qui certainement s'y connoissoit, quoiqu'il n'eut pas lû Descartes. (a) *Nihil enim rerum ipsa Natura voluit magnum effici citò, præposuitque pulchèrrimo cuique operi difficultatem quæ nascendi quoque hanc fecerit legem, ut majora animalia diutiùs visceribus parentum continerentur.* Ainsi, plus les fibres d'un cerveau doivent avoir de ressort, plus ces fibres sont en grand nombre, plus il leur faut de temps pour acquerir toutes les qualitez dont ils sont capables.

Les grands Maîtres font donc des études plus longues que les Artisans ordinaires. Ils sont, si l'on veut, apprentifs durant un plus long-temps, parce qu'ils apprennent encore à un âge où les Ar-

(a) *Quint. inst. lib. 10. cap. 2.*

tisans ordinaires sçavent déja le peu qu'ils sont capables de sçavoir. Que le titre d'apprentif n'épouvante personne, car il est des apprentifs qui valent déja mieux que des Maîtres, bien que ces Maîtres fassent moins de fautes qu'eux. *(a) Sed & his non labentibus nulla laus, illis nonnulla laus etiam si labuntur.*

Quand le Guide & le Dominiquin eurent fait chacun leur tableau dans une petite Eglise dédiée à Saint André, & bâtie dans le jardin du Monastere de Saint Gregoire du *Mont-Cœlius*, Annibal Carache leur Maître fut pressé de prononcer qui de ces deux Eleves méritoit le prix. Le tableau de Guide representé saint André à genoux devant la Croix, & celui du Dominiquin représente la flagellation de cet Apôtre. *(b)* Ce sont de grands morceaux, où nos deux Antagonistes avoient eu le champ libre pour mettre en évidence tout leur génie, & ils les avoient executez avec d'autant plus de soin, qu'étans peints à fresque vis-à-vis l'un de l'autre, ils devoient être perpetuellement rivaux, &, pour ainsi dire, éterniser la concurrence de

(a) Plin. Epist.
(b) Le Dominiquin a repeté ce sujet à Saint André de la Vall.

leurs Artisans. Le Guide, dit le Carache, a fait en maître, & le Dominiquin en apprentif ; mais, ajoûta-t-il, l'apprentif vaut mieux que le maître. Véritablement on voit des fautes dans le tableau du Dominiquin, que le Guide n'a pas faites dans le sien ; mais on y voit aussi des traits qui ne sont pas dans celui de son rival. On y remarque un génie qui tendoit à des beautez où le génie doux & paisible du Guide, n'aspiroit point.

Plus les hommes sont capables de s'élever, plus ils ont de dégrez à monter pour arriver au faîte de leur élevation. Horace devoit être un homme fait, quand il se fit connoître pour Poëte. Virgile avoit près de trente ans quand il fit sa premiere Eglogue. Monsieur Racine avoit à peu près cet âge, au dire de M. Despreaux, quand il fit joüer Andromaque, qu'on peut regarder comme la premiere Tragédie de ce grand Poëte. Corneille avoit plus de trente ans quand il fit le Cid. Moliere n'avoit point encore fait à cet âge aucune des Comédies qui lui ont acquis la réputation qu'il a laissée. Despreaux avoit trente ans, quand il donna ses Satires telles que nous les avons. Il est vrai que les dattes de ses pieces qu'on a mises dans une édition

posthume

posthume de ses ouvrages disent le contraire ; mais ces dattes souvent démenties, même par la piece de poësie, à la tête de laquelle on les a placées, ne me paroissent d'aucun poids. Raphaël avoit près de trente ans, lorsqu'il fit connoître la noblesse & la sublimité de son génie dans le Vatican. C'est-là qu'on voit ses premiers ouvrages, dignes du grand nom qu'il a présentement.

SECTION XI.

Des ouvrages convenables aux gens de génie & de ceux qui contrefont la maniere des autres.

LEs hommes de génie qui sont jaloux de leur réputation ne devroient du moins mettre au jour que de grands ouvrages, puisqu'il ne leur a pas été possible de dérober leur apprentissage aux yeux du public. Ils éviteroient par cette précaution de donner lieu à des comparaisons mortifiantes. Quand les Poëtes & les Peintres les mieux inspirez donnent, ou des Poëmes composez d'un petit nombre de vers ou des tableaux

qui ne contiennent qu'une figure sans expression & posée dans une attitude commune, ces productions sont exposées à des paralelles odieux. Comme on peut sans génie faire quatre ou cinq vers heureux, ou peindre assez bien une Vierge avec l'Enfant sur ses genoux sans être grand Peintre, la difference du simple ouvrier & de l'artisan divin, ne se fait pas sentir dans des ouvrages si bornez, de la même maniere qu'elle se fait sentir dans des ouvrages plus composez, & qui sont susceptibles d'un plus grand nombre de beautez. C'est dans les derniers que cette difference paroît dans toute son étenduë.

Il est quelques Vierges de Carle Maratte, que les amis de ce Peintre soûtiennent approcher assez de la beauté de celles de Raphaël, sans qu'on puisse les accuser d'une exageration outrée. Quelle difference entre les grandes compositions de ces deux Peintres, & qui s'avisât jamais de les mettre en paralelle! Quoique la présomption soit familiere aux Peintres presque autant qu'aux Poëtes, Carle Maratte, lui-même ne s'est pas crû digne de mêler son pinceau avec celui de Raphaël. Peu de temps avant la derniere année Sainte, on voulut fai-

re racommoder le plafond du Salon de ce Palais, qu'on appelle à Rome, le petit Farnese. C'est la maison bâtie par le Chigi, qui vivoit sous le Pontificat de Leon X. Les peintures que ce Chigi fit faire dans cette maison par Raphaël, ont rendu le nom de Chigi aussi célebre dans l'Europe que le Pontificat d'Alexandre VII. Carle Maratte aïant été choisi comme le premier Peintre de Rome pour mettre la main au plafond dont je parle, & sur lequel Raphaël a représenté l'Histoire de Psyché, ce galant homme n'y voulut rien retoucher qu'au Pastel, afin, dit-il, que s'il se trouve un jour quelqu'un plus digne que moi d'associer son pinceau avec celui de Raphaël, il puisse effacer mon ouvrage pour y substituer le sien.

Vander Meulen auroit peint un cheval aussi-bien que le Brun, & Baptiste auroit fait un pannier de fleurs mieux que le Poussin. Pour parler de la poësie, Despreaux a fait des Epigrammes très-inférieures à celles de deux ou trois Poëtes, qui ne voudroient pas eux-mêmes s'égaler à lui. On connoît mal la supériorité d'un coursier sur un autre coursier, quand ils fournissent une carriere trop courte. Elle se fait bien mieux voir

ques têtes du Guide, il entreprit de faire de grandes compositions dans le goût de cet aimable Artisan, & dans le goût des autres Eleves du Carache. Tous ces tableaux qui représentent differens évenemens de l'histoire de Persée, sont à Gennes dans le Palais du Marquis Grillo, qui païa le faussaire mieux que les grand maîtres, dont il se faisoit le singe, n'avoient été païez dans leur temps. On est surpris en voïant ces tableaux, mais c'est qu'un Peintre, qui ne manquoit pas de talens, ait si mal emploïé ses veilles, & qu'un Seigneur Genois ait fait un si mauvais usage de son argent.

La même chose est véritable en poësie. Un homme sans génie, mais qui a lû beaucoup de vers, peut bien, en arrangeant ses reminiscences avec discernement, composer une Epigramme qui ressemblera si bien à celles de Martial, qu'on pourra la prendre pour être de ce Poëte. Mais un Poëte, qui après s'être diverti à composer un treiziéme livre de l'Eneïde, seroit assez hardi pour l'attribuer à Virgile, n'en imposeroit à personne. Muret a bien pû faire prendre six vers qu'il avoit composez lui-même pour six vers de Trabea, Poëte

Comique Latin, qui vêquit six cens ans après la fondation de Rome.

Here, si querelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miseriis mortalium,
Auro paranda lacryma contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quam Nœnia Præfica ad excitandos mortuos.
Res turbida consilium non fletum expetunt.

Ces vers ont pû ébloüir Joseph Scaliger au point qu'il les ait citez dans son Commentaire sur Varron (*a*) comme un fragment de Trabea trouvé dans un ancien manuscrit. Si Muret avoit voulu supposer une Comédie entiere à Térence, Muret n'en auroit pas imposé à Scaliger. Or les hommes soigneux de leur réputation, ne doivent pas donner lieu aux faussaires à venir, d'imputer à leur mémoire des ouvrages qu'ils n'auront pas faits. C'est assez que d'avoir à répondre de ses propres fautes à la postérité.

(*a*) *Pag.* 212. *Edit. ann.* 1573.

SECTION XII.

Des siecles illustres & de la part que les causes morales ont au progrès des arts.

TOUS les siecles ne sont pas également fertiles en grands Artisans. Les personnes les moins spéculatives ont fait plusieurs fois reflexion, qu'il étoit des siécles où les Arts languissoient, comme il en étoit d'autres où les Arts & les Sciences donnoient des fleurs & des fruits en abondance. Quelle comparaison entre les productions de la poësie dans le siécle d'Auguste & les productions du même Art dans le siecle de Gallien! La peinture étoit-elle le même Art, pour ainsi dire, dans les deux siecles qui précederent le siecle de Leon X. que dans le siecle de ce Pape? Mais la supériorité de certains siecles sur les autres siecles est trop connuë pour qu'il soit besoin que nous nous arrêtions à la prouver. Il s'agit uniquement de remonter, s'il est possible, aux causes qui donnent tant de supériorité à un certain siecle sur les autres siecles.

Avant que d'entrer en matiere, je dois demander à mon Lecteur qu'il me soit permis de prendre ici le mot de siecle en une signification un peu differente de celle qu'il doit avoir à la rigueur. Le mot de siecle pris dans son sens précis, signifie une durée de cent années, & quelquefois je l'emploïerai pour signifier une durée de soixante ou de soixante & dix ans. J'ai crû pouvoir emploïer le mot de siecle dans cette signification avec d'autant plus de liberté, que la durée d'un siecle est arbitraire essentiellement, & qu'on est convenu de donner cent années à chaque siecle uniquement pour faciliter en Chronologie les calculs & les citations. Il ne s'acheve point aucune révolution Physique dans la nature en l'espace de cent ans, ainsi qu'il se fait une révolution Physique dans la nature dans le terme d'une année, qui est cette révolution du Soleil qu'on nomme annuelle. Le mot d'âge signifie un temps trop court pour m'en servir ici, & d'ailleurs le monde est dans l'habitude de se servir du mot de siecle, quand il parle de ces temps heureux, où les Arts & les Sciences ont fleuri extraordinairement. On est dans l'habitude de dire & d'entendre

dire alors, le siecle d'Auguste, le siecle d'Alexandre & le siecle de Louis le Grand.

On trouve d'abord que les causes morales ont beaucoup de part à la difference sensible qui est entre les siecles. J'appelle ici causes morales, celles qui operent en faveur des Arts, sans donner réellement plus d'esprit aux Artisans, & en un mot sans faire dans la nature aucun changement Physique, mais qui sont seulement pour les Artisans une occasion de perfectionner leur génie, parce que ces causes leur rendent le travail plus facile, & parce qu'elles les excitent par l'émulation & par les recompenses, à l'étude & à l'application. J'appelle donc des causes morales de la perfection des arts, la condition heureuse où se trouve la patrie des Peintres & des Poëtes lorsqu'ils fournissent leur carriere; l'inclination de leur souverain & de leurs concitoïens pour les beaux arts; enfin, les excellens Maîtres qui vivent de leur temps, dont les enseignemens abregent les études & en assurent le fruit? Qui doute que Raphaël n'eût été formé quatre ans plûtôt, s'il eût été l'Eleve d'un autre Raphaël? Croit-on qu'un Peintre François, qui

auroit pris son essort au commencement des trente-cinq années de guerre qui désolerent la France jusqu'à la Paix de Vervins, (*a*) eût eu les mêmes occasions de se perfectionner, qu'il eût reçû les mêmes *encouragemens* qu'il auroit reçus, s'il eût pris son essort en mil six cens soixante.

Les Compatriotes des grands Artisans, peuvent-ils donner aux beaux arts cette attention qui les encourage avec tant de succès, s'ils ne vivent pas dans un temps où il soit permis aux hommes d'être plus attentifs à leurs plaisirs qu'à leurs besoins. Or cette attention generale aux plaisirs, suppose une suite de plusieurs années exemptes des inquiétudes & des craintes qu'amenent les guerres, du moins celles qui peuvent faire perdre aux particuliers leur état, parce qu'elles mettent en danger la constitution de la societé, dont nous sommes des membres. Le goût pour les beaux arts, ne vint pas aux Romains, tandis qu'ils faisoient dans leur propre païs une guerre, dont tous les évenemens pouvoient être mortels à la Republique : puisque l'ennemi pouvoit, s'il gagnoit une bataille, venir camper sur

(*a*) *En* 1598.

les bords du Téveron. Les Romains ne commencerent d'aimer les vers & les tableaux qu'après avoir transporté le siege de leurs guerres en Grece, en Afrique, en Asie & en Espagne, & quand les batailles que donnoient leurs Generaux ne décidoient plus du salut de la Republique, mais seulement de sa gloire & de l'étenduë de sa domination. Le peuple Romain, comme dit Horace,

Et post Punica bella quietus quærere cœpit
Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent.

Les recompenses du Souverain viennent à la suite de l'attention des Contemporains. S'il distribuë ses faveurs avec équité, elles sont un grand *encouragement* pour les Artisans, car elles cessent de l'être lorsqu'elles sont mal placées. Il vaudroit mieux même que le Souverain ne répandît pas de graces que de les distribuer sans discernement. Un habile homme peut se consoler d'un mépris qui tombe sur son Art. Un Poëte peut même pardonner de ne point aimer les vers; mais il est outré de dépit lorsqu'il voit couronner des ouvrages qui ne valent pas les siens. Il est désesperé d'une injustice qui l'humilie personnellement, & il renonce à la Poësie

autant qu'il lui est possible de le faire.

Les hommes ne se flattent point intérieurement autant qu'on le croit communément. Ils ont du moins quelque lueur de ce qu'ils peuvent valoir au juste, & ils s'apprétient eux-mêmes dans le fond de leur cœur, à peu près à la valeur qu'ils ont dans le monde. Les hommes qui ne sont ni Souverains, ni Ministres, ni trop proches parens des uns & des autres, ont des occasions si fréquentes de connoître ce qu'ils valent véritablement, qu'il faut bien qu'ils s'en doutent à la fin, à moins qu'ils ne soient pleinement stupides. On ne s'applaudit pas seul durant long-temps, & Cotin ne pouvoit pas ignorer que ses vers ne fussent huez du public. Cette hauteur de bonne opinion que montrent les Poëtes médiocres, est donc souvent affectée. Ils ne pensent pas tout le bien qu'ils disent de leur ouvrage ? Peut-on douter que les Poëtes ne parlent souvent de mauvaise foi sur le mérite de leurs vers? N'est-ce pas contre leur propre conscience qu'ils protestent que le meilleur de leurs ouvrages est précisement celui que le public estime le moins. Mais ils veulent soûtenir le Poëme dont la foiblesse a besoin d'appui, en mon-

guerres reglées où l'humanité se pratiquoit, souvent avec courtoisie. Une loi du droit des gens de ce temps-là portoit, qu'on ne pouvoit point abbatre le Trophée que l'ennemi avoit élevé pour éterniser sa gloire & notre honte. Or, toutes les loix du droit des gens, qui distinguent les combats des hommes des combats des bêtes féroces, s'observoient alors si religieusement, que les Rhodiens aimerent mieux élever un bâtiment pour renfermer & pour cacher le Trophée qu'Artemise avoit dressé dans leur ville après l'avoir prise, que de le renverser, s'il est permis de parler ainsi, d'un coup-de-pied. Toute la Grece étoit encore pleine d'asyles également respectez des deux partis. Une neutralité parfaite régnoit toujours dans ces sanctuaires, & l'ennemi le plus aigri n'osoit pas y attaquer le plus foible. On peut se faire une idée du peu d'acharnement des combats qui se donnoient entre les Grecs par la surprise où Tite-Live nous dit qu'ils tomberent, quand ils virent les armes meurtrieres des Romains, & leur acharnement dans la mêlée. Cette surprise fut égale à l'étonnement que les Italiens conçurent quand ils virent la maniere dont les François

faisoient la guerre lors de l'expedition de notre Roi Charles VIII. au Roïaume de Naples.

L'aisance devoit être naturellement très-grande pour les Citoïens de toute condition durant les jours heureux de la Grece. La societé étoit alors partagée en maîtres & en esclaves, qui la servoient bien mieux qu'elle ne peut être servie par un menu peuple mal élevé, qui ne travaille que par necessité, & qui se trouve encore dépourvû des choses dont il auroit besoin pour travailler avec utilité, lorsqu'il est réduit à travailler. Les guêpes & les frélons étoient encore alors en plus petit nombre, par rapport aux abeilles, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les Grecs, par exemple, n'élevoient pas une partie de leurs Citoïens pour être ineptes à tout, hors à faire la guerre; genre d'éducation, qui fait depuis long-temps un des plus grands fleaux de l'Europe. Le commun de la nation faisoit donc alors sa principale occupation de son plaisir, ainsi que ceux de nos Citoïens qui naissent avec cent mille livres de rente, & le climat heureux de leur patrie les rendoit très-sensibles aux plaisirs de l'esprit, dont la poësie & la peinture font le char-

me le plus decevant. Ainsi la plûpart des Grecs devenoient des connoisseurs, du moins en acquerant un goût de comparaison. Un ouvrier étoit donc en Grece un Artisan célebre aussi tôt qu'il méritoit de l'être, & rien n'y annoblissoit plus que le titre d'homme illustre dans les Arts & dans les Sciences. Ce genre de mérite faisoit d'un homme du commun un personnage, & il l'égaloit à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans un Etat.

Les Grecs étoient si fort prévenus en faveur de tous les talens qui mettent de l'agrément dans la societé, que leurs Rois ne dédaignoient pas de choisir des Ministres parmi des Comédiens. (*a*) *In scenam verò prodire & populo esse spectaculo nemini in eisdem gentibus fuit turpitudini, quæ omnia apud nos partim infamia, partim humilia, partim ab honestate remota ponuntur*, dit Cornelius Nepos (*b*) en parlant de Grecs.

Les occasions de recevoir des applaudissemens & des distinctions devant un grand peuple, étoient encore très-fréquentes dans la Grece. Comme nous voïons présentement qu'il se forme de

(*a*) *Livius Histor. lib. 24. Quintil. Dial. de orator.*
(*b*) *In Proemio.*

temps en temps des Congrès où les représentans des Rois & des peuples qui composent la societé des nations, s'assemblent pour terminer des guerres & pour regler la destinée des Etats ; de même il se formoit alors de temps en temps des Assemblées, où ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Grece, se rendoit pour juger quel étoit le plus grand Peintre, le Poëte le plus touchant & le meilleur Athlete. C'étoit-là le véritable motif qui attiroit tant de monde aux jeux qui se célebroient en differentes villes. Les Portiques publics où les Poëtes venoient lire leurs vers, & où les Peintres exposoient leurs tableaux, étoient les lieux, où ce qui s'appelle le monde se rassembloit. Enfin, les ouvrages des grands Maîtres n'étoient point regardez, dans le temps dont je parle, comme des meubles ordinaires destinez pour embellir les appartemens d'un Particulier. On les reputoit les joïaux d'un Etat & un tresor du public, dont la joüissance étoit dûë à tous les Citoïens. (*a*) *Non enim parietes excolebant dominis tantùm, nec domos uno in loco mansuras, quæ ex incendio rapi non possent. Omnis eorum ars urbibus excubabat, pictorque res*

(*a*) *Plin. hist. lib.* 35.

communis terrarum erat. Qu'on juge donc de l'ardeur que les Peintres & les Poëtes avoient alors pour perfectionner leurs talens, par l'ardeur que nous voïons dans nos Contemporains, pour amasser du bien & pour parvenir aux grands emplois d'un Etat. Aussi, comme le dit Horace, c'est aux Grecs que les Muses ont fait present de l'esprit & du talent de la parole, pour les recompenser de s'être attachez à leur faire la cour & d'avoir été désinteressez sur tout, hors sur les loüanges.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotondo
Musa loqui, praeter laudem nullius avaris. (a)

Si l'on considere quelle étoit la situation de Rome quand Virgile, Pollion, Varius, Horace, Tibulle & leurs Contemporains firent tant d'honneur à la poësie, on verra que de leur temps cette ville étoit la capitale florissante du plus grand & du plus heureux Empire qui fut jamais. Rome tranquille goûtoit, après plusieurs années de troubles & de guerres civiles, les douceurs d'un repos inconnu depuis long-temps, & cela sous la gouvernement d'un Prince qui aimoit

(a) *Horat. de Arte*

véritablement le mérite, parce que lui-même il en avoit beaucoup. D'ailleurs, Auguste étoit tenu de faire un bon usage de son autorité naissante pour la mieux établir, & par consequent de ne la confier qu'à des Ministres amis de la justice, & qui se servissent de leur pouvoir avec pudeur. Ainsi les richesses, les honneurs, & les distinctions couroient au-devant du mérite. Comme une Cour étoit à Rome une chose nouvelle & odieuse, Auguste vouloit du moins qu'on ne pût pas reprocher à la sienne rien de plus, que d'être une Cour.

Si nous descendons au siecle de Leon X, où les lettres & les arts qui avoient été ensevelis durant dix siecles, sortirent du tombeau, nous verrons que sous son Pontificat, l'Italie étoit dans la plus grande opulence où elle ait été depuis l'Empire des Cesars. Ces petits Tyrans, *nichez* avec leurs Satellites dans une infinité de Forteresses, & dont la bonne intelligence & les querelles, étoient également un fleau terrible pour la société, venoient d'être exterminez par la prudence & par le courage du Pape Alexandre VI. Les séditions venoient d'être bannies des Villes, qui genera-

lement parlant, avoient enfin sçû se former à la fin du siecle précedent, un gouvernement stable & reglé. On peut dire que les guerres étrangeres qui commencerent alors en Italie par l'expedition de Charles VIII. à Naples, ne tourmenterent pas la societé autant que la crainte perpetuelle d'être enlevé quand on alloit à la campagne, par les bandits du scélerat qui s'étoit établi, & comme on le disoit alors, *qui s'étoit fait fort* dans un Château, ou l'appréhension de voir le feu mis à sa maison dans une émeute populaire. Les guerres qui se faisoient alors semblables à la grêle, ne venoient que par bouffées, & comme ce fleau, elles ne ravagoient qu'une langue de païs. L'art d'épuiser les Provinces pour faire subsister les Armées sur une frontiere; cet art pernicieux qui éternise les querelles des Souverains, & qui fait durer les calamitez de la guerre long-temps encore après les Traitez, de maniere que la paix ne peut recommencer que plusieurs années après que la guerre est finie, n'étoit pas encore inventé. On vit successivement sur le trône deux Papes, desireux de laisser des Monumens illustres de leur Pontificat, & conséquemment obligez à rechercher

l'attachement de tous les Artisans & de tous les gens de Lettres qui pouvoient les immortaliser en s'immortalisant eux-mêmes. François I. Charles-Quint & Henry VIII devinrent rivaux de reputation, & ils favoriserent à l'envi les Lettres & les Sciences. Les Lettres & les Arts firent donc des progrès merveilleux. La peinture se perfectionna dans peu d'années, *Cum expeteretur à Regibus populisque, illos nobilitante quos dignata esset posteris tradere.* (a)

Le regne du feu Roi, fut un temps de prosperité pour les Arts & pour les Lettres. Dès que ce Prince eût commencé de regner par lui-même, il fit des établissemens les plus favorables aux personnes de génie, qui jamais aïent été faits par aucun Souverain. Le Ministre qu'il emploïa pour ces détails, étoit capable de le servir. La protection de M. Colbert ne fut jamais le prix d'une assiduité servile à lui faire la cour, ni d'un dévoüement feint ou véritable pour ses volontez. Il n'avoit d'autre volonté, que de faire servir son Prince par les personnes les plus capables. Seul auteur de ses décisions & maître de sa faveur, il alloit chercher ceux qui avoient cette capaci-

(a) *Plin. lib.* 35.

té, & il leur offroit sa protection & son amitié, qu'ils n'osoient encore demander. Par la magnificence du Prince & par la conduite du Ministre, le mérite devint alors un patrimoine.

SECTION XIII.

Qu'il est probable que les causes Physiques ont aussi leur part aux progrès surprenans des Arts & des Lettres.

ENFIN, on ne sçauroit douter que les causes morales ne contribuent aux progrès surprenans, que la poësie & la peinture font en certains siecles. Mais les causes physiques n'auroient-elles pas aussi leur influence dans ces progrès? Ne contribuent-elles pas à la difference prodigieuse qui se remarque entre l'état des Arts & des Lettres dans deux siecles voisins? Ne sont-ce pas les causes physiques qui mettent les causes morales en mouvement? Sont-ce les liberalitez des Souverains & les applaudissemens des Contemporains qui forment des Peintres & des Poëtes illustres? Ne sont-ce pas plûtôt les grands Artisans qui provoquent

provoquent ces liberalitez, & qui par les merveilles qu'ils enfantent attirent sur leurs Arts une attention que le monde n'y faisoit pas quand ces Arts étoient encore grossiers. Tacite remarque que les temps feconds en hommes illustres, sont aussi fertiles en hommes capables de leur rendre justice, (a) *Virtutes iisdem temporibus optimè æstimantur quibus facillimè gignuntur*? Ne sçauroit-on croire donc qu'il est des temps où dans le même païs, les hommes naissent avec plus d'esprit que dans les temps ordinaires? Peut-on penser, par exemple, qu'Auguste, quand il auroit été servi par deux Mecenes, auroit pû, s'il eut regné aux temps où regna Constantin, changer par ses libéralitez les Ecrivains du quatriéme siecle en des Tite-Lives & en des Cicerons? Si Jules II. & Leon X. avoient regné en Suede, croit-on que leur *Munificence* eut formé dans les climats Hiperborées, des Raphaëls, des Bembes & des Machiavels? Tous les païs sont-ils propres à produire de grands Poëtes & de grands Peintres? N'est-il point des siecles stériles dans les païs capables d'en produire?

En méditant sur ce sujet, il m'est sou-

(a) *Vit. Agric.*

vent venu dans l'esprit plusieurs idées que je reconnois moi-même pour être plûtôt de simples lueurs que de véritables lumieres. J'ignore donc encore après toutes mes reflexions, s'il est bien vrai que les hommes qui naissent durant certaines années, surpassent autant leurs ancêtres & leurs neveux en étenduë & en vigueur d'esprit, que ces premiers hommes dont parle l'histoire sainte & l'histoire profane, & qui ont véçu plusieurs siecles, surpassoient certainement leurs descendans en égalité d'humeurs & en bonne complexion. Mais il se trouve assez de vrai-semblance dans mes idées pour en discourir avec le Lecteur.

Les hommes attribuent souvent aux causes morales, des effets qui appartiennent aux causes physiques. Souvent nous imputons aux contre-temps, des chagrins dont la source est uniquement dans l'intemperie de nos humeurs, ou dans une disposition de l'air qui afflige notre machine. Si l'air avoit été plus serain, peut-être aurions-nous vû avec indifference une chose qui vient de nous desesperer. Je vais donc exposer ici mes reflexions d'autant plus volontiers, qu'en fait de probabilité & de conjectures,

on se voit refuter avec plaisir, quand on apprend dans une réponse des choses plus solides que celles qu'on avoit imaginées. Comme dit Ciceron : *(a) Nos qui sequimur probabilia, nec ultra id quod verisimile occurrerit progredi possumus, & refellere sine pertinacia & refelli sine iracundia parati sumus.*

Ma premiere refléxion, c'est qu'il est des païs & des temps où les Arts & les Lettres ne fleurissent pas, quoique les causes morales y travaillent à leur avancement avec activité.

La seconde refléxion, c'est que les Arts & les Lettres ne parviennent pas à leur perfection par un progrès lent & proportionné avec le temps qu'on a emploïé à leur culture, mais bien par un progrès subit. Ils y parviennent quand les causes morales ne font rien pour leur avancement qu'elles ne fissent déja depuis long-temps, sans qu'on apperçût cependant aucun fruit bien sensible de leur activité. Les Arts & les Lettres retombent encore quand les causes morales font des efforts redoublez pour les soûtenir dans le point d'élevation où ils étoient montez comme d'eux-mêmes.

(a) *Tuscul. qu. lib.* 2.

Enfin les grands Peintres furent toujours contemporains des grands Poëtes, & les uns & les autres vécurent toujours dans le même temps que les plus grands hommes leurs compatriotes. Il a paru que de leurs jours, je ne sçai quel esprit de perfection se répandoit sur le genre humain dans leur patrie. Les professions qui avoient fleuri en même-temps que la poësie & que la peinture, sont encore déchuës avec elles.

PREMIERE REFLEXION.

Il seroit inutile de prouver fort au long, qu'il est des païs où l'on ne vit jamais de grands Peintres ni de grands Poëtes. Par exemple, tout le monde sçait qu'il n'est sorti des extrémitez du Nord que des Poëtes sauvages, des Versificateurs grossiers & de froids Coloristes. La peinture & la poësie ne se sont point approchées du Pole plus près que la hauteur de la Hollande. On n'a gueres vû même dans cette Province qu'une peinture morfonduë. Les Poëtes Hollandois ont montré plus de vigueur & plus de feu d'esprit que les Peintres leurs Compatriotes. Il semble que la poësie ne craigne pas le froid autant que la peinture.

On s'est apperçû dans tous les temps que la gloire de l'esprit étoit tellement reservée à de certaines contrées, que les païs limitrophes ne la partageoient gueres avec elles. Paterculus dit, (*a*) qu'il ne faut pas plus s'étonner de voir tant d'Atheniens illustres par l'éloquence, que de ne pas trouver à Thebes, à Lacedemone & dans Argos, un homme célebre en qualité de grand Orateur. L'expérience avoit accoûtumé à voir sans surprise cette distribution inégale de l'esprit entre des contrées si voisines. *Les differentes idées*, dit un Auteur moderne, (*b*) *sont comme des plantes & des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers, & sans aller si loin, peut être que les Orangers qui ne viennent pas ici aussi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde mate-*

(*a*) Paterculus. Lib. hist. pri.
(*b*) M. de Fontenelle, Digress. sur les Anciens

riel, les differences de climat qui se font sentir dans les plantes, doivent s'étendre jusques aux cerveaux & y faire quelque effet. Il seroit à desirer que cet Auteur eût bien voulu prendre la peine de développer lui-même ce principe. Il auroit éclairci bien mieux que moi les veritez que je tâche de développer, lui qui possede en un dégré éminent le talent le plus précieux dont un homme de Lettres puisse être revêtu, je veux dire le don de mettre les connoissances les plus abstraites à la portée de tout le monde & de faire concevoir au prix d'une attention médiocre, les veritez les plus compliquées, même à ceux qui n'étudierent jamais les sciences dont elles sont une partie, que dans ses ouvrages.

Il ne faut point alleguer que la raison pour laquelle les Arts n'ont pas fleuri au-delà du cinquante-deuxiéme dégré de latitude Boréale, ni plus près de la ligne que le vingt-cinquiéme dégré, c'est qu'ils n'ont pas été transportez sous la Zone ardente ni sous les Zônes glacées. Les Arts naissent d'eux-mêmes sous les climats qui leur sont propres. Avant que les Arts aïent pû être transportez, il faut que les Arts aïent été nez. Il faut bien qu'ils aïent un ber-

ceau, & des premiers inventeurs. Qui avoit transporté les Arts en Egypte? personne. Mais les Egyptiens, favorisez par le climat du païs, leur y donnerent la naissance. Les Arts naîtroient d'eux-mêmes dans les païs qui leur seroient propres, si l'on ne les y transportoit pas. Ils y paroîtroient un peu plus tard, mais ils y paroîtroient enfin. Les peuples chez qui les arts n'ont pas fleuri, sont les peuples qui habitent un climat qui n'est point propre aux Arts. Ils y seroient nez d'eux-mêmes sans cela, ou du moins ils y seroient passez à la faveur du commerce.

Les Grecs, par exemple, ne fréquentoient pas plus communément en Egypte, que les Polonois, les autres peuples du Nord & les Anglois frequentent en Italie. Cependant les Grecs eurent bientôt transplanté d'Egypte en Grece l'Art de la peinture, sans que ses Souverains & ses Republiques, encore grossieres, se fussent fait une affaire importante de l'acquisition de cet Art. C'est ainsi qu'un champ qu'on laisse en friche auprès d'une forêt, se seme de lui-même, & devient bien-tôt un taillis, quand son terroir est propre à porter des arbres.

Depuis deux siecles que les Anglois

beaux ouvrages, mais celui qui les fit étoit un étranger. C'étoit Rottiers d'Anvers, le Compatriote de Guibbons, qui durant long-temps a été le premier Sculpteur de Londres.

Nous voïons même que le goût de dessein est mauvais communément dans les ouvrages d'Angleterre qui en demandent. S'ils sont admirables, c'est par l'execution, c'est par la main de l'ouvrier & non par le dessein de l'Artisan. Véritablement il n'est point d'ouvriers qui aïent plus de propreté dans l'execution ni qui sçachent mieux se prévaloir des outils, que les ouvriers Anglois. Mais ils n'ont pas sçû jusques ici se rendre propre le goût de dessein que quelques ouvriers étrangers qui se sont établis à Londres, y ont porté. Ce goût n'est point sorti de la boutique de ces ouvriers.

Ce n'est pas seulement dans les païs excessivement froids ou humides que les Arts ne sçauroient fleurir. Il est des climats temperez où ils ne font que languir. Quoique les Espagnols aïent eu plusieurs Souverains magnifiques, & aussi épris des charmes de la peinture qu'aucun Pape l'ait jamais été; cependant cette nation si fertile en grands personnages, & même en grands poëtes

tant en vers qu'en prose, n'a point eu de peintre de la premiere classe, à peine compte-on deux Espagnols de la seconde. Charles Quint, Philippe II. Philippe IV, & Charles II. ont été obligez d'emploïer, pour travailler à l'Escurial & ailleurs, des peintres étrangers.

Les Arts liberaux ne sont jamais sortis d'Europe que pour se promener, s'il est permis de parler ainsi, sur les côtes de l'Asie & de l'Afrique. On remarque que les hommes nez en Europe & sur les côtes voisines de l'Europe, ont toujours été plus propres que les autres peuples aux Arts, aux Sciences & au gouvernement politique. Par tout où les Europeans, ont porté leurs armes, ils ont assujetti les naturels du païs. Les Europeans les ont toujours battus quand ils ont pû être dix contre trente. Souvent les Europeans les ont défaits, quoiqu'ils ne fussent que dix contre cent. Sans citer ici le grand Alexandre & les Romains, qu'on se souvienne de la facilité avec laquelle des poignées d'Espagnols & de Portugais, aidez par leur industrie & par les armes qu'ils avoient apportées d'Europe, assujettirent les deux Indes. Alleguer que les Indiens ne se seroient pas laissez subjuguer si facilement, s'ils

avoient eu les mêmes machines de guerre, les mêmes armes & la même discipline que leurs Conquerans ; c'est prouver la supériorité de génie de notre Europe, qui avoit inventé toutes ces choses, sans que les Asiatiques & les Americquains eussent encore rien trouvé d'équivalent, quoiqu'ils fissent continuellement la guerre les uns contre les autres. S'il est véritable que le hazard ait fait trouver aux Chinois plûtôt qu'à nous la poudre à canon & l'Imprimerie, nous avons si bien perfectionné ces deux arts dès qu'ils nous ont été connus, que nous autres Europeans, nous nous trouvons en état d'en donner des leçons aux Chinois mêmes. Ce sont nos Missionnaires qui dirigent présentement la fonte de leur canon, & nous leur avons porté des livres imprimez avec des caracteres séparez. Tout le monde sçait bien que les Chinois n'imprimoient qu'avec des planches gravées, & qui ne pouvoient servir que pour imprimer une seule chose, au lieu que les caracteres séparez, sans compter les autres commoditez qu'ils donnent aux Imprimeurs, ont celle de pouvoir servir à l'impression de plusieurs feuilles differentes. Nous imprimons l'Enéide de Virgile avec les

mêmes caracteres qui ont servi à imprimer le nouveau Testament. Lorsque les Europeans entrerent à la Chine, les Astronomes du païs, qui depuis plusieurs siecles étoient très-bien païez, ne sçavoient pas encore prédire les éclipses avec justesse. Il y a plus de deux mille ans que les Astronomes Europeans les sçavent prédire avec précision.

Les Arts paroissent même souffrir dès qu'on les éloigne trop de l'Europe, dès qu'ils la perdent de vûë. Quoique les Egyptiens soient des premiers inventeurs de la peinture & de la sculpture, ils n'ont point la même part que les Grecs & que les Italiens à la gloire de ces deux Arts. Les sculptures qui sont constamment des Egyptiens, c'est-à-dire, celles qui sont attachées aux bâtimens antiques de l'Egypte, celles qui sont sur leurs Obelisques & sur leurs Mumies, n'approchent pas des sculptures faites en Grece & dans l'Italie. S'il se rencontre quelque Sphinx d'une beauté merveilleuse, on peut croire qu'il soit l'ouvrage de quelque Sculpteur Grec qui se sera diverti à faire des figures Egyptiennes, comme nos Peintres se divertissent quelquefois à imiter dans leurs ouvrages, les figures des bas-re-

liefs & des tableaux des Indes & de la Chine. Nous-mêmes n'avons-nous pas eu des ouvriers qui se sont divertis à faire des Sphinx? On en compte plusieurs dans les Jardins de Versailles, qui sont des Originaux de nos Sculpteurs modernes. Pline ne nous vante pas dans son livre aucun chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture fait par un ouvrier Egyptien, lui qui nous fait de si longues énumerations des ouvrages des Artisans célebres. Nous voïons (*a*) même que les Sculpteurs Grecs alloient travailler en Egypte. Pour revenir au silence de Pline, cet Auteur vivoit dans un temps où les ouvrages des Egyptiens subsistoient encore. Petrone écrit que les Egyptiens ne formoient que de mauvais Peintres. Il dit que les Egyptiens avoient nui beaucoup à cet Art, en inventant des regles propres à en rendre l'apprentissage moins long & la pratique moins pénible.

Il y a vingt ans que le feu Chevalier Chardin nous donna enfin les desseins des ruines de Persepolis. On voit par ces desseins que les Rois de Perse, dont l'histoire ancienne nous vante tant l'opulence, n'avoient à leurs gages que

(*a*) *Dio. Sicul. lib. pr.*

des ouvriers médiocres. Les ouvriers Grecs n'alloient point apparemment chercher fortune au service du Roi des Perses, aussi volontiers que le faisoient les soldats Grecs. Quoi qu'il en soit, on n'est plus surpris, après avoir vû ces desseins, qu'Alexandre ait mis le feu dans un Palais dont les ornemens lui devoient paroître grossiers en comparaison de ce qu'il avoit vû dans la Grece. Les Perses étoient sous Darius ce que sont aujourd'hui les Persans qui habitent le même païs qu'eux, c'est-à-dire, des ouvriers très-patiens & très-habiles quant au travail de la main, mais sans génie pour inventer, & sans talent pour imiter les plus grandes beautez de la nature.

L'Europe n'est que trop remplie aujourd'hui d'étoffes, de porcelaine, & des autres curiositez de la Chine & de l'Asie Orientale. Rien n'est moins Pittoresque que le goût de dessein & de coloris qui regne dans ces ouvrages. On a traduit plusieurs compositions poëtiques des Orientaux. Quand on y trouve un trait mis en sa place, ou bien une avanture vraisemblable, on l'admire. C'est en dire assez. Aussi toutes ces traductions, qui ne se réimprimentgueres,

n'ont qu'une vogue passagere qu'elles doivent à l'air étranger de l'original, & à l'amour inconsideré que bien des gens ont pour les choses singulieres. La même curiosité qui fait courir après les Compatriotes des Auteurs de ces écrits lorsqu'ils paroissent en France vêtus à la mode de leur païs, fait lire avec empressement ces traductions quand elles sont nouvelles.

Si les Brachmanes & les anciens Perses avoient eu quelques Poëtes du mérite d'Homere, il est à croire que les Grecs qui voïageoient pour enrichir leurs Bibliotheques, comme d'autres peuples naviguent aujourd'hui pour fournir leurs magazins, se le seroient approprié par une traduction. Un de leurs Princes l'eût fait traduire en Grec, ainsi qu'on dit qu'un des Ptolomées y fit mettre la Bible, quoique ce prince païen ne la regardât que comme un livre que des hommes auroient été capables de composer.

Quand les Espagnols découvrirent le Continent de l'Amerique, ils y trouverent deux grands Empires fleurissans depuis plusieurs années, celui du Mexique & celui du Perou. Depuis longtemps on y cultivoit l'art de la peinture.

Les peuples d'une patience & d'une subtilité de main inconcevable, avoient même créé l'Art de faire une espece de Mosaïque avec les plumes des oiseaux. Il est prodigieux que la main des hommes ait eu assez d'adresse pour arranger & pour réduire en forme de figures coloriées tant de filets differens. Mais comme le génie manquoit à ces peuples, ils étoient malgré leur dexterité, des Artisans grossiers. Ils n'avoient ni les regles du dessein les plus simples, ni les premiers principes de la composition, de la perspective & du clair-obscur. Ils ne sçavoient pas même peindre avec les mineraux & les autres couleurs naturelles qui viennent de leur païs. Dans la suite ils ont vû des meilleurs tableaux d'Italie, dont les Espagnols ont transporté un grand nombre dans le nouveau Monde. Ces Maîtres leur ont encore enseigné comme il falloit se servir des pinceaux & des couleurs, mais sans pouvoir en faire des Peintres intelligens. Les Indiens qui ont si bien appris les autres Arts que les Espagnols leur ont enseignez, qu'ils sont devenus, par exemple, meilleurs Maçons que leurs Maîtres, n'ont rien trouvé dans les tableaux d'Europe qui fût à leur por-

tée, que la vivacité des couleurs brillantes. C'est ce qu'ils ont imité avec succès. Ils y surpassent même leurs originaux, à ce que j'ai oüi dire à des personnes qui ont vû dans le Mexique plusieurs Coupoles peintes par des Artisans Indiens.

Les Chinois si curieux des peintures de leurs païs, ont peu de goût pour les tableaux d'Europe, où, disent-ils, on voit trop de taches noires. C'est ainsi qu'ils appellent les ombres. Après avoir fait reflexion sur toutes les choses que je viens d'alleguer, & sur plusieurs autres connuës generalement & qui prouvent notre proposition, on ne sçauroit s'empêcher d'être de l'opinon de Monsieur de Fontenelle, qui dit en parlant des lumieres & du tour d'esprit des Orientaux: (a) *En verité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a pas encore été hors de notre Europe, ou du moins qui ne s'en est pas beaucoup éloigné.*

Non-seulement il est des païs où les causes morales n'ont jamais fait éclore de grands Peintres ni de grands Poëtes, mais ce qui prouve encore d'avantage, il y a eu des temps où les causes morales n'ont pas pû former de grands Ar-

(a) *Pluralité des mondes. Sixiéme soir.*

tisans, même dans les païs, qui en d'autres temps en ont produits avec facilité, & pour parler ainsi, gratuitement. La nature capricieuse, à ce qu'il semble, n'y fait naître ces grands Artisans que lorsqu'il lui plaît.

Avant Jules II. l'Italie avoit eu des Papes liberaux envers les Peintres & les gens de Lettres, sans que leur magnificence eût fait prendre l'essort à aucun Artisan & l'eût fait atteindre au point de perfection où sont parvenus les hommes de sa profession qui se manifesterent en si grand nombre sous le Pontificat de ce Pape. Durant long-temps Laurent de Medecis avoit fait à Florence cette dépense roïale qui obligea le monde à lui donner le surnom de Magnifique, & la plus grande partie de ses profusions étoient des liberalitez qu'il distribuoit avec discernement à toutes sortes de *vertus*. Les Bentivoles avoient fait la même chose à Boulogne, & les Seigneurs de la Maison d'Est à Ferrare. Les Viscomti & les Sforces avoient été les bienfaiteurs des beaux Arts à Milan. Personne ne parut alors dont les ouvrages puissent tenir un rang parmi ceux qui se sont faits dans la suite, & lorsque les sciences & les arts eurent été

pour ainsi dire, renouvellez. Il semble que les grands hommes en tout mérite, & qui, selon le sentiment ordinaire, auroient dû être distribuez dans plusieurs siecles, attendissent le Pontificat de Jules II. pour paroître.

Tournons les yeux présentement sur ce qui s'est passé en France, par rapport à la poësie comme à la peinture Les causes morales ont-elles attendu pour favoriser la poësie & la peinture que le Sueur, le Brun, Corneille, la Fontaine & Racine se produisissent? Peut-on dire qu'on ait vû les effets suivre si promtement l'action des causes morales dans notre patrie, qu'il faille attribuer à ces causes les succès surprenans des grands Artisans? Avant François I. nous avons eu des Rois liberaux envers tous les gens de mérite, sans que leurs largesses aïent procuré à leurs regnes, l'honneur d'avoir produit un Peintre ou un Poëte François dont les ouvrages fussent mis en paralelle par la posterité avec ceux qui ont été faits sous Louis XIII. & Louis XIV. A peine nous demeure-t-il de ces temps-là quelques fragmens de vers ou de prose que nous lisions avec plaisir. Le Chancelier de l'Hôpital dit dans la harangue qu'il pro-

nonça aux Etats generaux assemblez à Orleans : (a) *Que le bon Roi Louis XII. prenoit plaisir à ouïr les Farces & Comedies, même celles qui étoient joüées en grande liberté, disant que par-là il apprenoit beaucoup de choses qui étoient faites en son Roiaume, & qu'autrement il n'eût sçû.* De toutes ces farces composées sous Louis XII. ou bien avant, celle de Patelin est la seule qui ait conservé une place dans nos cabinets.

Le grand Roi François est un des ardens protecteurs dont les Lettres & les Arts puissent se glorifier. On sçait quelle faveur, ou pour parler plus exactement, quelle amitié il montroit à maître Roux, à André del Sarte, comme à tous les hommes illustres par quelque talent ou par quelque mérite, Leonard de Vinci mourut entre ses bras. On sçait avec quelle profusion il païoit les tableaux qu'il faisoit faire à Raphaël. Ses liberalitez & son accüeil attirerent les Peintres en France ; mais bien que continuées durant un regne de trente-trois ans, elles ne purent former de grands Peintres parmi ses sujets. Les Peintres qui s'établirent alors en France y moururent sans Eleves, du

(a) En 1562.

moins qui fussent dignes d'eux, ainsi que ces animaux qu'on transporte sous un climat trop different du leur, meurent sans laisser race.

Ce Roi genereux n'aima pas moins la poësie que la peinture, & lui-même il faisoit des vers. Sa sœur Marguerite de Valois, la premiere des deux Reines de Navarre qui ont porté ce nom, en composoit aussi. Nous avons encore un volume entier de ses poësies sous le nom de *Marguerites Françoises.* Aussi le regne de François I. produisit-il une grande quantité de poësies, mais celles de Clement Marot & de Saint-Gelais, sont presque les seules dont on lise quelque chose aujourd'hui. Les autres ne servent plus que d'ornement à ces Biblioteques, où les livres rares ont autant de droit de prendre place que les bons livres. Comme les changemens survenus dans notre langue ne nous empêchent pas de lire encore avec plaisir les morceaux que Marot a composé dans la sphere de son génie, qui n'étoit pas propre aux grands ouvrages, ils ne nous empêcheroient pas aussi de lire les œuvres de ses Contemporains, si d'ailleurs ils y avoient mis les mêmes beautez que les poëtes du

siecle de Louis XIV. ont mises dans les leurs.

Henri II. & Diane de Valentinois se plaisoient beaucoup avec les Muses. Charles IX. les honoroit jusqu'à leur sacrifier lui-même, pour ainsi dire, & les vers qu'il composa pour Ronsard, valent bien les meilleurs qu'ait fait ce poëte illustre.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords
Te donne les esprits dont je n'ai que le corps,
Le maître elle t'en rend, & te sçait introduire,
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.

Ce prince fit le célebre Jacques Amiot, fils d'un Boucher de Melun, grand Aumônier de France. On sçait à quels excès Henri III. porta ses profusions envers la Pleïade Françoise, ou la societé des sept astres les plus illustres de la poësie Françoise sous son regne. Il ne pratiqua point certainement à leur égard la maxime de son frere Charles IX. que nous avons déja citée touchant la subsistance qu'il convient de donner aux poëtes. Tous les beaux esprits qui véquirent sous Henri III. & même ceux qui souvent abusoient de leur talent

pour prêcher & pour écrire contre lui, eurent part à ses prodigalitez. Dans les temps dont je parle, les Poëtes & les Sçavans étoient admis par nos Rois à une espece de familiarité. Ils en approchoient avec autant de privauté, ils en étoient aussi-bien accüeillis que *les mieux huppez* de la Cour. Cependant toutes ces graces ni tous ces honneurs ne donnerent point assez d'haleine à personne pour s'élever au haut du parnasse. Tous ces encouragemens ne firent pas beaucoup de fruits dans un païs où un regard affable du Souverain suffit pour envoïer vingt personnes de condition affronter gaiement sur une breche la mort la moins évitable.

Il est de l'essence d'une Cour d'entrer avec ardeur dans tous les goûts de ses Maîtres; & celle de France épousa toujours le goût des siens avec encore plus d'affection que les autres Cours. Ainsi je laisse à penser si ce fut par la faute des causes morales qu'il ne se forma point un Moliere ni un Corneille à la Cour des Valois? Terence, Plaute, Horace, Virgile & les autres bons Auteurs de l'antiquité, qui ont tant contribué à former les poëtes du dix septiéme siecle, n'étoient-ils pas entre les mains des

beaux

beaux esprits de la Cour de François I. & de Henri III. Est-ce parce que Ronsard & ses Contemporains ne sçavoient pas les langues anciennes qu'ils ont fait des ouvrages dont le goût ressemble si peu au goût des bons ouvrages Grecs & Romains? Au contraire, le plus grand de leurs défauts est de les avoir imitez trop servilement ; c'est d'avoir voulu parler Grec & Latin avec des mots François.

Le feu Roi a fait des établissemens aussi judicieux & aussi magnifiques que les Romains les auroient pû faire en faveur des Arts qui relevent du dessein. Afin de donner aux jeunes gens nez avec le génie de la peinture, toutes les facilitez imaginables pour perfectionner leurs talens, il a fondé pour eux une Academie dans Rome. Il leur a établi un domicile dans la patrie des beaux Arts. Les Eleves qui jettent quelque lueur de génie, y sont entretenus assez long-temps pour avoir le loisir d'apprendre ce qu'ils sont capables de sçavoir. Les recompenses & la consideration attendent les ouvriers habiles : nous les avons vû même prévenir quelquefois le mérite. Cependant cinquante années de soin & de dépenses ont à pei-

ne produit trois ou quatre peintres, dont les ouvrages soient bien marquez au coin de l'immortalité.

On observera même que les trois peintres François qui firent un si grand honneur à notre nation sous le regne de Louis XIV. ne devoient rien à ces établissemens. Ils étoient formez avant que ces établissemens fussent faits. En mil six cens soixante & un, ce fut l'année où le Roi Louis XIV. prit lui-même les rênes du gouvernement, & où il commença son siecle; le Poussin avoit soixante ans, & le Sueur étoit mort. Le Brun avoit déja quarante ans, & si la magnificence du prince l'a excité à travailler, ce n'est point elle qui l'a rendu capable d'exceller. Enfin la nature que Louis le Grand força tant de fois à plier sous ses volontez, a refusé constamment de lui obéir sur ce point-là. Elle n'a pas voulu produire dans son siecle la quantité d'habiles Peintres qu'elle produisit d'elle-meme dans le siecle de Leon X. Les causes physiques dénioient leur concours aux causes morales. Ainsi ce prince n'a pû voir en France une Ecole comme celles qui se sont formées subitement en d'autres temps à Rome, à Venise & à Boulogne.

Les dépenses somptueuses de Louis XIV. ne réussirent donc qu'à former une grande quantité de Sculpteurs excellens. Comme on est bon Sculpteur quand on sçait faire de belles Statuës, & comme il n'est pas necessaire pour mériter ce titre, d'avoir mis au jour de ces grands ouvrages dont nous avons parlé dans la premiere partie de nos Reflexions, l'on peut dire que la sculpture ne demande point autant de génie que la peinture. Le Souverain qui ne sçauroit trouver une certaine quantité de jeunes gens qui puissent, à l'aide des moïens qu'il leur donne, devenir un jour des Raphaëls & des Carraches, en trouve un grand nombre qui peuvent avec son secours devenir de bons Sculpteurs. L'Ecole qui n'a pas été formée en des temps où les causes physiques voulussent bien concourir avec les causes morales, enfante ainsi des hommes excellens dans la sculpture & dans la gravure, au lieu de produire des Peintres excellens. C'est précisement ce que nous avons vû arriver en France. Depuis le renouvellement des Arts, on n'a jamais vû en quelque lieu que ce soit, le grand nombre de Sculpteurs excellens, & de bons Graveurs en tout genre & en tou-

te espece, qu'on a vû en France sous le regne du feu Roi.

Les Italiens, de qui nous avons appris l'Art de la sculpture, sont réduits depuis long-temps à se servir de nos ouvriers. Puget, Sculpteur de Marseille,(a) fut choisi préferablement à plusieurs Sculpteurs Italiens pour tailler deux des quatres Statuës dont on vouloit orner les niches des pilastres qui portent le Dôme de la magnifique Eglise de Sainte Marie de Carignan à Genes. Le Saint Sebastien & le Saint Alexandre Sauli, sont de lui. Je ne veux point faire tort à la réputation de Domenico Guidi qui fit le Saint Jean, ni à l'Ouvrier qui fit le Saint Barthelemi; mais les Genois regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre Statuës. Quand les Jesuites de Rome firent élever, il y a trente cinq ans, l'autel de saint Ignace dans l'Eglise du Jesus, ils mirent au concours deux grouppes de cinq figures de marbre blanc qui devoient être placez à côté de ce superbe monument. Les plus habiles Sculpteurs qui fussent en Italie présenterent chacun son modele, & ces modeles aïant été exposez, il fut décidé sur la voix publique que celui de Theo-

(a) Mort en 1693.

don, alors Sculpteur de la Fabrique de Saint Pierre, & celui de le Gros, tous deux François, étoient les meilleurs. Ils firent les deux Grouppes qui sont citez aujourd'hui parmi les chef-d'œuvres de la *Rome moderne.* La balustrade de bronze qui renferme cet Autel, laquelle est composée d'Anges qui se joüent dans des seps de vigne mêlez d'épis de bleds, est encore l'ouvrage d'un Sculpteur François. Les cinq meilleurs Graveurs en taille douce que nous aïons vûs, étoient François par leur naissance ou par leur éducation. Il en est de même des Graveurs sur métaux. L'Orfévrerie en grand & en petit, enfin tous les Arts qui relevent du dessein sont plus parfaits en France que par tout ailleurs. Mais comme la Peinture ne dépend pas autant des causes morales que les Arts dont je viens de parler, elle n'y a point fait de progrès proportionnez aux secours qu'elle a reçû depuis soixante & dix ans.

SECONDE REFLEXION.

Que les Arts parviennent à leur élevation par un progrès subit, & que les effets des causes morales ne les sçauroient soûtenir sur le point de perfection où ils semblent s'être élevez par leurs propres forces.

Voilà ma premiere raison pour montrer que les hommes ne naissent pas avec autant de génie dans un païs que dans un autre, & que dans le même païs ils ne naissent pas avec autant de génie dans un temps que dans un autre temps. La seconde ne me paroît pas moins forte que la premiere. C'est qu'il arrive des jours où les hommes portent en peu d'années jusqu'à un point de perfection surprenant les arts & les professions qu'ils cultivoient presque sans aucun fruit depuis plusieurs siecles. Ce prodige survient sans que les causes morales fassent rien de nouveau à quoi l'on puisse attribuer un progrès si miraculeux. Au contraire, les Arts & les Sciences retombent quand les causes morales font des efforts redoublez pour les soûtenir sur le point d'élevation, où il semble qu'une influence secrete les eût portez.

Le Lecteur voit déja quels faits je vais emploïer pour montrer que le progrès des beaux Arts vers la perfection, devient subit tout-à-coup, & que ces Arts franchissant en peu de temps un long espace, sautent de leur levant à leur midi. Dès le treiziéme siecle, la peinture renaquit en Italie sous le pinceau de Cimabué. (*a*) Il arriva bien que plusieurs Peintres se rendirent illustres dans les deux siecles suivans, mais aucun ne se rendit excellent. Les ouvrages de ces Peintres, si vantez de leur temps, ont eu en Italie le sort que les poësies de Ronsard ont eu en France: on ne les recherche plus.

En mil quatre cent quatre-vingt, la peinture étoit encore un art grossier en Italie, où depuis deux cens ans on ne cessoit de la cultiver. On dessinoit alors scrupuleusement la nature, mais sans l'annoblir. On finissoit les têtes avec tant de soin, qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux. Les draperies étoient des couleurs très-brillantes & rehaussées d'or. Enfin la main des Ouvriers avoit bien acquis quelque capacité, mais les Ouvriers n'avoient pas encore le moindre feu, la moindre

(*a*) Né en 1244.

éteincelle de génie. Les beautez qu'on tire du nud dans les corps representez en action, n'avoient point été imaginées de personne. On n'avoit point fait encore aucune découverte dans le clair-obscur ni dans la perspective aerienne, non plus que dans l'élegance des contours & dans le beau jet des draperies. Les Peintres sçavoient arranger les figures d'un tableau, mais c'étoit sans sçavoir les disposer suivant les regles de la composition Pittoresque aujourd'hui si connuës. Avant Raphaël & ses Contemporains, le Martyre d'un Saint n'émouvoit aucun des spectateurs. Les assistans que le Peintre introduisoit à cette action tragique, n'étoient là que pour remplir l'espace de la toile que le Saint & les bourreaux laissoient vuide.

A la fin du quinziéme siecle, la peinture qui s'acheminoit vers la perfection à pas si tardifs, que sa progression étoit comme imperceptible, y marcha tout-à-coup à pas de géant. La peinture encore Gothique a commencé les ornemens de plusieurs édifices, dont les derniers embelissemens sont les chef-d'œuvres de Raphaël & de ses Contemporains. Le Cardinal Jean de Medicis, (a)

(a) Leon X.

qui ne vieillit point sous le chapeau, puisqu'il fut fait pape à trente-sept ans, renouvella la décoration de l'Eglise de Saint Pierre in Montorio, & il commença d'y faire travailler peu de temps après qu'il eut reçû la pourpre. Les Chapelles qui sont à main gauche en entrant & qui furent faites les premieres, sont ornées d'ouvrages de peinture & de sculpture d'un goût médiocre & qui tient encore du Gothique. Mais les Chapelles qui sont vis-à-vis furent ornées par des ouvriers qu'on compte parmi les Artisans de la premiere classe. La premiere en entrant dans l'Eglise est peinte par *Fra Sebastien del Piombo.* Une autre est enrichie de Statuës faites par Daniel de Voltere. Enfin, on voit au-dessus du maître Autel la Transfiguration de Raphaël, tableau presque aussi connu des nations que l'Eneïde de Virgile.

La destinée de la Sculpture fut la même que celle de la peinture. Il sembloit que les yeux des Artisans, jusques-là fermez, se fussent ouverts par quelque miracle. Un poëte diroit que chaque nouvel ouvrage de Raphaël faisoit un peintre. Cependant les causes morales ne faisoient rien alors en faveur des Artisans, que ce qu'elles avoient

fait sans fruit depuis deux siecles. Les Statuës & les bas-reliefs antiques, dont Raphaël & ses Contemporains sçavoient si bien profiter, avoient été devant les yeux de leurs Dévanciers, qui n'en avoient sçû faire usage. Si l'on déterroit quelques ouvrages antiques que ces Dévanciers n'eussent pas vûs, combien en avoient-ils vûs qui périrent avant que Raphaël pût les voir ? Pourquoi ces Dévanciers ne faisoient-ils pas foüiller dans les ruines de l'ancienne Rome, comme le firent Raphaël & ses Contemporains ? C'est qu'ils n'avoient point de génie. ? C'est qu'ils ne reconnoissoient pas leur propre goût dans le Marc-Aurele & dans tous les ouvrages de sculpture & d'architecture qui étoient hors de terre long-temps avant Raphaël.

Le prodige qui arrivoit à Rome arrivoit en même temps à Venise, à Florence & dans d'autres villes d'Italie. Il y sortoit de dessous terre, pour ainsi dire, des hommes illustres à jamais dans leurs professions, & qui tous valoient mieux que les maîtres qui les avoient enseignez : des hommes sans précurseur, & qui étoient les Eleves de leur propre génie. Venise se vit riche tout-à-coup en Peintres excellens, sans que la Republi-

que eût fondé depuis peu de nouvelles Academies, ni proposé aux Peintres de nouveaux prix. Les influences heureuses qui se répandoient alors sur la peinture, furent chercher le Correge dans son Village pour en faire un grand Peintre d'un caractere particulier. Il osa le premier mettre des figures véritablement en l'air, & qui *plafonnent*, comme disent les Peintres. Raphaël en peignant les Nopces de Psyché sur la voûte du Sallon du petit Farnese, a traité son sujet comme s'il étoit peint sur une tapisserie attachée à ce plafond. Le Correge met des figures en l'air dans l'Assomption de la Vierge qu'il peignit dans la Coupole de la Cathédrale de Parme, & dans l'Ascension de Jesus-Christ qu'il peignit dans la Coupole de l'Abbaïe de Saint Jean de la même Ville. C'est une chose qui seule pourroit faire reconnoître l'action des causes physiques dans le renouvellement des Arts. Toutes les Ecoles qui se formoient alors, alloient au beau par des routes differentes. Leur maniere ne se ressembloit pas, quoiqu'elles fussent si bonnes qu'on seroit fâché que chaque Ecole n'eût pas suivi la sienne. (a) *Omnes inter se dissimiles, ita tamen*

(a) Cic. de Orat. lib. 3.

ut neminem velis esse sui dissimilem.

Le Nord reçut aussi quelques raïons de cette influence. Albert Durer, Holbeins & Lucas de Leyde peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit fait encore dans leur païs. On conserve dans le Cabinet de la Bibliotheque de Basle, plusieurs tableaux d'Holbeins, & deux de ces tableaux mettent bien en évidence le progrès surprenant que la peinture faisoit par tout où il y avoit des sujets capables d'être Peintres. Le premier de ces tableaux, qu'une inscription mise au bas apprend avoir été fait en 1516. représente un Maître d'Ecole qui montre à lire à des enfans. Il a tous les défauts que nous avons reprochez aux ouvrages de peinture faits avant Raphaël. Le second tableau, que son inscription apprend avoir été fait en mil cinq cens vingt & un, & qui représente une Descente de Croix est dans le bon goût. Holbeins avoit vû de nouveaux tableaux & il en avoit profité, ainsi que Raphaël profita en voïant l'ouvrage de Michel-Ange. Le rétable d'Autel, qui représente en huit tableaux séparez les principaux évenemens de la passion, & qu'on conserve à l'Hôtel-de-Ville de Basle, doit avoir été peint par Holbeins avant

l'abolition du culte de la Religion Catholique à Basse, où la prétenduë Reforme fut introduite, & les tableaux ôtez des Eglises en mil cinq cens vingt-sept. Ces huit tableaux peuvent être comparez aux meilleurs ouvrages des Eleves de Raphaël pour la poësie, & leur être préferez pour le coloris. Il y a même plus d'intelligence du clair-obscur, que les autres peintres n'en avoient en ces temps-là. On y remarque des incidens de lumiere merveilleux, principalement dans le tableau qui représente J.C. arrêté prisonnier dans le Jardin des Oliviers.

Nos peres virent arriver en France, en faveur de la poësie sous le regne de Louis XIII. le même évenement qui étoit arrivé en Italie en faveur de la peinture sous le regne de Jules II. On vit réluire subitement un jour lumineux, qui n'avoit été précédé que par un foible crépuscule. Notre poësie s'éleva tout-à-coup, & les Nations étrangeres, qui jusques alors la dédaignoient, en dévintent éprises. Autant que je puis m'en souvenir, Pierre Corneille est le premier des poëtes François prophanes, dont un ouvrage de quelque étenduë ait été traduit dans la langue de nos voisins.

On trouve des Stances admirables

dans les œuvres de plusieurs Poëtes François qui ont écrit avant le temps que je marque, comme l'Epoque où commence la splendeur de la poësie Françoise. Malherbe est inimitable dans le nombre & dans la cadence de ses vers; mais comme Malherbe avoit plus d'oreille que de génie, la plûpart des strophes de ses ouvrages, ne sont recommandables que par la mécanique & par l'arrangement harmonieux des mots pour lequel il avoit un talent merveilleux. On n'éxigeoit pas même alors que les poësies ne fussent composées, pour ainsi dire, que de *beautez contiguës*. Quelques endroits brillans suffisoient pour faire admirer toute une piece. On excusoit la foiblesse des autres vers, qu'on regardoit seulement comme étant faits pour servir de liaison aux premiers, & l'on les appelloit, ainsi que nous l'apprenons des mémoires de l'Abbé de Marolles, *des vers de passage*.

Il est des strophes dans les œuvres de Desportes & de Bertaut, comparables à tout ce qui peut avoir eté fait de meilleur depuis Corneille, mais ceux qui entreprennent la lecture entiere des ouvrages de ces deux Poëtes sur la foi de quelques fragmens qu'ils ont entem-

du réciter, l'abandonnent bien-tôt. Les livres dont je parle sont semblables à ces chaînes de montagnes, où il faut traverser bien des païs sauvages, pour trouver une gorge cultivée & riante.

Nous avions en France une scéne tragique depuis deux cens ans quand Corneille fit le Cid. Quel progrès avoit fait parmi nous la poësie Dramatique? Aucun. Corneille trouva notre théatre presque encore aussi barbare qu'il pouvoit l'avoir été sous Louis XII. La poësie Dramatique fit plus de progrès depuis mil six cens trente-cinq jusques en mil six cens soixante-cinq, elle se perfectionna plus en ces trente années-là qu'elle ne l'avoit fait dans les trois siecles précedens. Rotrou parut en même temps que Corneille, Racine, Moliere & Quinault, vinrent bien-tôt après. Voïoit-on dans Garnier & dans Mairet une poësie Dramatique qui se perfectionnât assez pour faire esperer qu'il parût bien-tôt des Poëtes du mérite de Corneille & de Moliere? Quels sont, pour parler ainsi, les ancêtres Poëtiques de la Fontaine? Pour dire quelque chose de nos Peintres, Freminet & Vouet, qui travailloient sous Louis XIII. étoient-ils des précurseurs dignes du

Poussin, de le Sueur & de le Brun?

Les grands hommes, qui composent ce qu'on appelle le siecle d'Auguste, ne se formerent point durant les jours heureux du regne de cet Empereur. Ils avoient acquis le mérite, ils étoient formez avant que ces jours heureux commençassent. Personne n'ignore que les premieres années du siecle d'Auguste furent un siecle de fer & de sang. Ces jours benis de tout l'Univers, ne commencerent leur cours qu'après la bataille d'Actium, où le Démon tutelaire de Rome terrassa d'un seul coup Antoine, la Discorde & Cleopatre. Virgile avoit quarante ans lorsque cet évenement arriva. Voici la peinture qu'il fait lui-même des temps durant lesquels il s'étoit formé, & qu'il dit avec tant d'élegance, avoir été le regne de Mars & de la fureur. (a)

Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem
Tam multa scelerum facies, non ullus aratro
Dignus honor, squallent abductis arva colonis
Et curva rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum,

(a) Georgi. lib. pr.

Vicina ruptis inter se legibus urbes,
Arma ferunt, sævit toto Mars impiùs orbe.

Les hommes qui s'étoient fait un nom distingué étoient même plus exposez que les autres dans les proscriptions & durant toutes les horreurs des premieres années du regne d'Auguste. Ciceron qui fut égorgé dans les temps malheureux dont parle Virgile mourut la victime de ses talens.

Largus & exundans latho dedit ingenii fons
Ingenio manus est & cervix casa. (a)

Horace avoit trente-cinq ans lorsque la bataille d'Actium se donna. La magnificence d'Auguste encouragea bien les grands Poëtes à travailler, mais ils étoient devenus déja de grands hommes avant cet encouragement.

Ce qui pourroit achever de convaincre que les causes morales ne font que concourir avec une autre cause seconde, encore plus efficace qu'elles, au progrès surprenant que les arts & les lettres font en certains siecles, c'est que les arts & les lettres retombent quand les causes morales font les derniers efforts pour les soûtenir sur le point d'é-

(a) *Juv. Sati. decim.*

levation où ils avoient atteint d'eux-mêmes. Ces grands hommes, qui pour ainsi dire, se sont formez de leurs propres mains, ne sçauroient former par leurs leçons ni par leurs exemples des Eleves qui soient leurs égaux. Ces successeurs, qui reçoivent des enseignemens donnez par des maîtres excellens : ces successeurs, qui par cette raison & par bien d'autres, devroient surpasser leurs maîtres, s'ils avoient autant de genie que ces maîtres, occupent leur place sans la remplir. Les premiers successeurs des grands maîtres, sont encore remplacez par des sujets moindres qu'eux. Enfin, le génie des arts & des sciences disparoît jusqu'à ce que la révolution des siecles le vienne encore tirer une autre fois des tombeaux, où il semble qu'il s'ensevelisse pour plusieurs siecles, après s'être montré durant quelques années.

Dans le même païs où la nature avoit produit liberalement & sans secours extraordinaire, les Peintres fameux du siecle de Leon X. les recompenses, les soins de l'Academie de Saint Luc, établie par Gregoire XIII. & par Sixte-Quint, l'attention des Souverains, enfin tous les efforts des causes morales n'ont pû donner une posterité à ces

grands Artisans nez sans ancêtres. L'Ecole de Venise & celle de Florence dégenererent & s'anéantirent en soixante ans. Il est vrai que la peinture se maintint à Rome en splendeur durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du siecle dernier on y voïoit même encore de grands maîtres. Mais ces Peintres étoient des étrangers, tels que Poussin, les Eleves des Carraches qui vinrent faire valoir à Rome les talens de l'Ecole de Boulogne & quelques autres. Comme cette Ecole avoit fleuri plus tard que celle de Rome, elle a survécu à la premiere. Qu'on me permette l'expression, il ne vint point de taillis à côté de ces grands chênes. Le Poussin en trente années de travail assidu dans un attellier placé au milieu de Rome, ne forma point d'Eleve qui se soit acquis un grand nom dans la peinture, quoique ce grand homme fût aussi capable d'enseigner son art, qu'aucun maître qui jamais l'ait professé. Dans la même ville, mais en d'autres temps, Raphaël mort aussi jeune que l'étoient ses Eleves, avoit formé dans le cours de dix ou douze années une Ecole de cinq ou six Peintres, dont les ouvrages sont encore une partie de la gloire du maître. Enfin, toutes les Ecoles

d'Italie, celles de Venise, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les grands sujets se multiplioient si facilement dans les bons temps, en sont aujourd'hui dénuées.

Cette décadence est arrivée précisément en des temps où l'Italie joüissoit des jours les plus heureux dont elle ait joüi depuis la destruction de l'Empire Romain par les Barbares. Toutes les conjonctures qui décideroient de la destinée des beaux arts, s'il étoit vrai que cette destinée dépendît uniquement des causes morales, concouroient à les faire fleurir quand ils y sont tombez en décadence. Ce fut depuis l'expedition de notre Roi Charles VIII. à Naples, (a) jusqu'à la Paix faite à Cambrai en mil cinq cens vingt-neuf, entre Charles-Quint & François I. laquelle fut bientôt suivie de la derniere révolution de l'Etat de Florence, que les guerres désolerent l'Italie. Durant trente-quatre ans, l'Italie, pour me servir de l'expression familiere à ses Historiens, fut foulée aux pieds par les nations barbares. Le Roïaume de Naples fut conquis quatre ou cinq fois par differens Princes, & l'Etat de Milan changea de maître

(a) En 1494.

encore plus souvent. On vit plusieurs fois des Clochers de Venise les armées ennemies, & Florence fut presque toujours en guerre, ou contre les Medicis qui la vouloient assujettir, ou contre les Pisans qu'elle vouloit remettre sous le joug. Rome vit plus d'une fois des troupes ennemies ou suspectes dans ses murailles, & cette Capitale des beaux arts, fut saccagée par les armes de l'Empereur Charles-Quint, avec autant de barbarie que le seroit une Ville prise d'assaut par les Turcs. Ce fut précisément durant ces trente-quatre années que les Lettres & les Arts firent en Italie ces progrez qui semblent encore prodigieux aujourd'hui.

Depuis la derniere révolution de l'Etat de Florence jusqu'à la fin du seiziéme siecle, le repos de l'Italie ne fut interrompu que par des guerres de frontiere ou de courte durée. Aucune de ses grandes Villes ne fut saccagée, & il n'arriva plus de révolutions violentes dans les cinq Etats principaux qui la partagent presque entr'eux. Les Allemands ni les François n'y firent plus d'invasion, si l'on en excepte l'expedition du Duc de Guise à Naples sous Paul IV. laquelle fut plûtôt une cour-

se qu'une guerre. Le dix-septiéme siecle a été pour l'Italie un temps de repos & d'abondance jusqu'à sa derniere année. Ce fut durant tous les temps dont j'ai parlé, que les Venitiens amasserent des sommes immenses en argent monnoïé, & qu'ils firent faire leur fameuse chaîne d'or à laquelle on ajoûtoit tous les ans de nouveaux anneaux. Ce fut alors que Sixte-Quint mit dans le tresor Apostolique cinq millions d'écus d'or, que la Banque de Genes se remplit, que les grands Ducs mirent ensemble de si grosses sommes, que les Ducs de Ferrare remplirent leurs coffres, en un mot, que tous ceux qui gouvernoient en Italie, à l'exception des Vicerois de Naples & des Gouverneurs de Milan, trouvoient après les dépenses courantes & les dépenses faites par précaution, un superflu dans le revenu de chaque année qu'on pouvoit épargner ; voilà le simptôme le plus certain d'un Etat florissant. Néanmoins ce fut durant ces années de prosperité que les Ecoles de Rome, de Florence, de Venise, & successivement que celle de Boulogne s'appauvrirent & devinrent dénuées de bons Sujets. Comme leur Midi s'étoit trouvé fort près de leur Levant, leur Couchant

ne se trouva pas bien éloigné de leur Midi. Je ne veux point prévoir la décadence de notre siecle, quoiqu'un homme (*a*) qui a beaucoup d'esprit ait écrit, il y a déja plus de quarante ans, en parlant des beaux ouvrages que ce siecle a produit, *Il en faut convenir de bonne foi, il y a environ dix ans que ce bon temps est passé.* M. Despreaux avant que de mourir, vit prendre l'essort à un Poëte Lyrique né avec les talens de ces anciens Poëtes, à qui Virgile donne une place honorable dans les Champs Elisées, pour avoir enseigné les premiers la morale aux hommes encore féroces. Les ouvrages de ces anciens Poëtes qui furent un des premiers liens de la société, & qui donnerent lieu à la Fable d'Amphion, ne contenoient pas des maximes plus sages que les Odes de l'Auteur dont je parle, à qui la nature ne sembloit avoir donné du génie que pour parer la morale & pour rendre aimable la vertu. D'autres qui vivent encore mériteroient que je fisse une mention honorable de leurs ouvrages, mais comme dit Velleius Paterculus, en un cas à peu près pareil, *Vivorum censura difficilis.* Il est trop dé-

(*a*) *M. de Fontenelle Digression sur les anciens & les modernes.*

licat d'entreprendre le *recenſement* des Poëtes vivans.

Si nous remontons au ſiecle d'Auguſte, nous verrons que les Lettres, les Arts, & principalement la poëſie, tomberent en décadence, quand tout conſpiroit à les ſoûtenir. Ils dégenererent durant les plus belles années de l'empire Romain. Bien des gens penſent que les Lettres & les Arts perirent enſevelis ſous les ruines de cette Monarchie renverſée & devaſtée par les peuples Septentrionaux. On ſuppoſe donc que les inondations des Barbares, ſuivies du bouleverſement entier de la ſocieté par tout où ils s'établirent, ôterent aux peuples conquis les commoditez neceſſaires pour cultiver les Lettres & les Arts, & même l'envie de le faire. Les Arts, dit-on, ne peuvent ſubſiſter en un païs dont les Villes ſont changées en campagnes, & les campagnes en deſerts.

Tanti cauſa mali Latio gens aſpera aperto
Sæpius irrumpens, ſunt juſſi vertere morem
Auſonida victi (a)

Cette opinion, pour être communément reçûë, n'en eſt pas moins fauſſe. Les opinions fauſſes en hiſtoires, s'é-

(a) *Vida Poëtic. lib. pr.*

tabliſſent

tablissent aussi facilement que les opinions fausses en philosophie. Les Lettres & les Arts étoient déja tombez en décadence, ils avoient déja dégeneré, quoiqu'on ne laissât pas de les cultiver avec soin, quand ces nations, le fleau du genre humain, quitterent les neiges de leur patrie. On peut regarder le Buste de Caracalla comme le dernier soupir de la sculpture Romaine. Les deux Arcs de triomphe qui furent élevez à Severe son pere, les chapiteaux des colomnes qui étoient au Septizonne qu'on a transportées en differentes églises lorsqu'il fut abbatu, & les Statuës connuës pour être faites dans ce temps-là & qui nous sont demeurées, montrent que la Sculpture & l'Architecture étoient déja déchuës sous le regne de ce Prince & de ses enfans. Tout le monde sçait que les bas-reliefs du plus grand de ces deux Arcs de triomphe sont de mauvaise main. On peut croire cependant que les Sculpteurs les plus habiles y furent employez, quand ce n'auroit été que par égard pour le lieu où l'on l'élevoit. C'étoit dans le quartier le plus considerable de la ville au bout du *Forum Romanum*, & comme on a sujet de le croire, au bas de celui des escaliers destinez à monter au Capitole, qui

pect qu'on avoit à Rome pour la mémoire de Trajan, on dépoüilla l'Arc élevé autrefois à son honneur de ses ornemens, & sans égard à la convenance on les emploïa dans la fabrique de l'Arc qu'on élevoit à Constantin. Les Arcs triomphaux des Romains n'étoient pas comme les nôtres des monumens imaginez à plaisir, ni leurs ornemens des embellissemens arbitraires qui n'eussent pour regles que les idées de l'Architecte. Comme nous ne faisons pas de triomphe réel, & qu'après nos victoires on ne conduit pas en pompe le Triomphateur sur un char précedé de ses captifs, les Sculpteurs modernes peuvent se servir, pour embellir leurs Arcs allégoriques, des trophées & des armes qu'ils inventent à leur gré. Les ornemens d'un de nos Arcs triomphaux peuvent ainsi convenir la plûpart à un autre Arc. Mais comme les Arcs triomphaux des Romains ne se dressoient que pour éternisser la mémoire d'un triomphe réel, les ornemens tirez des dépoüilles qui avoient paru dans un triomphe, & qui étoient propres pour orner l'Arc qu'on dressoit afin d'en perpetuer la mémoire, n'étoient point propres pour embellir l'Arc qu'on élevoit en mémoire d'un

autre triomphe, principalement si la victoire avoit été remportée sur un autre peuple que celui sur qui avoit été remportée la victoire, laquelle avoit donné lieu au premier triomphe comme au premier Arc. Chaque nation avoit alors ses armes & ses vêtemens particuliers très-connus dans Rome. Tout le monde y sçavoit distinguer le Dace, le Parthe & le Germain, ainsi qu'il y sçavoit distinguer les François des Espagnols il y a cent ans, & quand ces deux nations y portoient encore chacune des habits faits à la mode de son païs. Les Arcs triomphaux des anciens étoient donc des monumens historiques, & qui exigeoient une verité historique, à laquelle il étoit contre la bienséance de manquer.

Néanmoins on embellit l'Arc de Constantin des captifs Parthes, & des trophées composez de leurs armes & de leurs dépoüilles enlevez de l'Arc de Trajan. C'étoit à eux que Trajan les avoit prises, mais Constantin n'avoit encore rien eu à démêler avec cette nation. Enfin, on orna l'Arc avec des bas-reliefs, où tout le monde reconnoissoit & où tout le monde reconnoît encore la tête de Trajan. Il ne faut pas dire que ce fut pour avoir plûtôt fait qu'on

ſacrifia le monument de Trajan pour élever l'Arc de Conſtantin. Comme on ne pouvoit pas le compoſer entierement de morceaux rapportez, il fallut qu'un Sculpteur de ce temps-là fit quelques bas-reliefs qui ſerviſſent à remplir les vuides. Tels ſont les bas-reliefs, qui ſe voïent ſous l'arcade principale : les Divinitez qui ſont en dehors de l'Arc, poſées ſur les moulures du ceintre des deux petites arcades, ainſi que les bas-reliefs écraſez, placez ſur les clefs de voûte de ces arcades. Toute cette Sculpture qu'on diſtingue d'avec l'autre en approchant de l'Arc, eſt fort au-deſſous du bon Gotique, quoique ſuivant les apparences, le Sculpteur le plus habile de la Capitale de l'Empire y ait mis la main. Enfin, quand Conſtantin voulut embellir ſa nouvelle Capitale, Conſtantinople, il ne ſçut faire mieux que d'y tranſporter quelques-uns des plus beaux monumens de Rome. Cependant comme la ſculpture dépend plus des cauſes morales que la peinture & la poëſie, elle doit décheoir plus lentement que ces deux Arts & même que l'éloquence. Auſſi voïons-nous par ce que Petrone nous dit de la peinture, que cet art baiſſoit déja dès le temps de l'Empereur Neron.

Quant à la poësie, Lucain fut le successeur de Virgile, & il y a déja bien des dégrez en descendant de l'Enéïde à la Pharsale. Après Lucain parut Stace, dont les poësies sont reputées très-inferieures à celles de Lucain. Stace, qui vivoit sous Domitien, ne laissa point de successeurs. Horace n'en avoit pas eu dans le genre Lyrique. Juvenal soutint la Satire jusques sous l'Empire d'Adrien, mais ses poësies peuvent être regardées comme le dernier soupir des Muses Romaines. Ausonne & Claudien, qui voulurent ranimer la poësie Latine ne rendirent au jour qu'un phantôme qui lui ressembloit. Leurs vers n'ont ni le nombre ni la force de ceux qui furent faits sous le regne d'Auguste. Tacite qui écrivoit sous Trajan, est le dernier Historien Latin. C'est être le dernier que de n'avoir pas eu d'autre successeur que l'abréviateur de Trogue Pompée. Quoique les sçavans paroissent incertains du temps où Quinte-Curce (*a*) écrivoit son histoire d'Alexandre & que quelques-uns l'aïent crû un Ecrivain posterieur à Tacite; il me paroît décisif par un passage de son livre, que cet auteur la composa sous l'Empire de

(*a*) *Justin.*

Claudius & par conſequent qu'il écrivoit environ quatre-vingt ans avant que Tacite écrivit. Quinte-Curce dit (a) à l'occaſion des malheurs dont la mort d'Alexandre fut ſuivie, parce que les Macedoniens prirent pluſieurs Chefs à la place d'un ſeul : Que Rome avoit penſé perir depuis peu par le projet de rétablir la Republique. Or, on reconnoît dans le récit magnifique qu'il fait de cet évenement, toutes les principales circonſtances du tumulte qui arriva dans Rome quand le Sénat voulut après la mort de Caligula rétablir le gouvernement Republiquain, & quand ſes partiſans ſe cantonnerent contre les Cohortes Prétoriennes qui vouloient avoir un empereur. Quinte-Curce caracteriſe ſi bien toutes les circonſtances de l'avenement de Claudius à l'Empire qui calma le tumulte, il parle ſi nettement de la famille de ce Prince, qu'on ne ſçauroit héſiter ſur l'application de ce paſſage, d'autant plus que l'expoſé qu'on y trouve ne peut être appliqué à l'avenement à l'empire d'aucun des trente ſucceſſeurs immédiats de Claudius. On ne ſçauroit entendre ce paſſage de Quinte-Curce, que de l'avenement de Clau-

(a) *Quint. Curt. Lib. x. Sect. 9.*

dius à l'Empire, ou de celui de Gordien Pie.

Soixante années après Auguste, Quintilien écrivoit déja sur les causes de la décadence de l'éloquence Latine. Longin qui écrivoit sous Gallien, a fait un chapitre sur *les causes de la décadence des esprits* à la fin de son traité du Sublime. Il ne restoit plus que l'Art Oratoire. Les Orateurs avoient disparu. La décadence des Lettres & des Arts étoit déja un objet sensible. Il frappoit assez les personnes capables de faire des refléxions pour les obliger d'en rechercher les causes. C'étoit long-temps avant que les Barbares dévastassent l'Italie qu'elles faisoient cette observation.

On remarquera encore que les Lettres & les Arts commencerent à décheoir sous des Empereurs magnifiques & qui les cultivoient eux-mêmes. La plûpart de ces Princes se piquoient d'être Orateurs, & plusieurs d'entr'eux vouloient être Poëtes. Neron, Adrien, Marc-Aurele & Alexandre Severe sçavoient peindre. Croit-on que les Arts fussent sans consideration sous leur regne ? Enfin dans les quatre siecles qui se sont écoulez depuis Jules Cesar jusqu'à l'inondation des Barbares, il y eut de

ſuite pluſieurs regnes tranquilles qu'on peut regarder comme le ſiecle d'or réel & hiſtorique. Nerva, Trajan, Adrien, Antonin & Marc-Aurele qui ſe ſuccederent immédiatement, & dont l'avenement à l'Empire fut auſſi paiſible que celui d'un fils qui ſuccede à ſon pere, étoient à la fois de grands Princes & de bons Princes. Leurs regnes contigus compoſent preſque un ſiecle de cent ans.

Il eſt vrai que pluſieurs Empereurs furent des Tyrans, & que les guerres civiles, par le moïen deſquelles un grand nombre de ces Princes parvint à l'Empire ou le perdit, furent très-fréquentes. Mais la mauvaiſe humeur de Caligula, de Neron, de Domitien, de Commode, de Caracalla & de Maximin, ne tomboit gueres ſur les gens de Lettres, & tomboit encore moins ſur les Artiſans. Lucain le ſeul homme de Lettres diſtingué qui ait été mis à mort dans ces temps-là, fut condamné comme conſpirateur & non pas comme Poëte. La mort de Lucain dégoûta-t-elle ceux qui avoient du génie de faire des vers? Stace, Juvenal, Martial & pluſieurs autres qui ont pû le voir mourir, n'ont pas laiſſé de compoſer. La mauvaiſe humeur

des Empereurs, n'en vouloit qu'aux Grands de l'Etat. L'envie que les plus cruels avoient d'être bien avec le peuple, & qui les obligeoit à rechercher sa faveur en lui donnant toutes sortes de fêtes & de spectacles, les engageoit à procurer l'avancement des Lettres & des Arts.

Quant à ces guerres civiles dont on parle tant, la plûpart se firent hors de l'Italie, & elles furent terminées en deux campagnes. Elles n'ont pas troublé quarante années des trois cens années qu'on compte depuis Auguste jusqu'à Gallien. La guerre civile d'Othon contre Vitellius, & celle de Vitellius contre Vespasien, qui ne durerent pas mises ensemble, l'espace de neuf mois, ne purent certainement pas préjudicier aux lettres & aux beaux arts autant que les guerres civiles du Grand Pompée & de ses enfans contre Cesar, autant que la guerre civile de Modene, & que les autres guerres civiles que fit Auguste contre les meurtriers de Cesar, & contre Marc-Antoine. Cependant les guerres civiles où Cesar & Auguste eurent part, n'arrêterent pas le progrès des Lettres & des Arts. La mort de Domitien fut l'ouvrage d'un complot de Valets, & le len-

demain de sa mort Nerva regnoit déjà paisiblement. Les choses se passerent à peu près de même à la mort de Commode, & à celle de Pertinax, les premiers des Empereurs qui furent tuez & déposez après Domitien. Severe déposseda Didius Julianus sans combat, & la guerre qu'il fit dans l'Orient contre Pescennius Niger, & celle qu'il fit ensuite dans les Gaules contre Clodius Albinus, n'empêchoient pas les Artisans & les Sçavans de Rome de travailler, non plus que les révolutions subites qui se passerent en Asie, & qui mirent Macrin à la place de Caracalla, & Heliogabale à la place de Macrin. Il est vrai que ces révolutions tumultueuses arrivoient quelquefois dans Rome, mais elles se terminoient en un jour ou deux, & sans être suivies de ces accidens qui peuvent retarder le progrès des Arts & des Sciences.

Neron fut déposé dans Rome sans qu'il s'y donnât aucun combat. Le meurtre de Galba & l'avenement d'Othon au trône fut l'ouvrage d'une matinée, & le tumulte ne coûta point la vie à cent personnes. Le peuple regarda les combats que les troupes de Vespasien, & celles de Vitellius se donnerent

dans Rome durant un jour, sans y prendre plus d'interêt qu'il avoit coûtume d'en prendre aux combats des Gladiateurs. Maximin fut déposé & les Gordiens Afriquains mis en sa place, sans qu'il se fit à Rome d'autre mouvement que s'il se fut agi de l'execution d'un Arrêt rendu contre un particulier. Quand les Gordiens furent morts en Afrique, Puppien & Balbin leur succederent sans tumulte, & deux jours virent naître & finir la guerre qui commença entre le peuple & les Cohortes Prétoriennes quand ces deux Empereurs furent assassinez, & Gordien Pie mis en leur place. Les autres révolutions furent promptes, & nous avons déja dit qu'elles arriverent hors de Rome. Enfin les guerres civiles des Romains, sous leurs cinquante premiers Empereurs, étoient des guerres que les armées faisoient les unes contre les autres pour se disputer l'avantage de donner un maître à l'Empire, & les deux partis ménageoient les Provinces avec autant de soin qu'on ménage dans les guerres, que nos Princes Chrétiens ne se font que trop souvent; les païs qu'on espere de conquerir & de garder. Il y arrive bien des désordres, mais ils ne sont

pas tels qu'ils enſeveliſſent les Arts & les Sciences. Toutes les guerres n'empêchent pas leurs progrez. Celles-là ſeulement peuvent être citées comme une des cauſes de leur décadence qui mettent l'état des particuliers en danger ; Celles dans leſquelles il devient eſclave de Citoïen qu'il étoit auparavant, ou qui le privent du moins de la proprieté de ſes biens.

Telles étoient les guerres des Perſes contre les Grecs, & celles des Barbares du Nord contre l'Empire Romain. Telles ſont les guerres des Turcs & des Chrétiens où le peuple entier court encore de plus grands dangers que ceux où les Soldats ſont expoſez dans les guerres ordinaires. De pareilles guerres anéantiſſent certainement les Arts & les Sciences dans les païs qu'elles déſolent. Mais les guerres reglées où le peuple ne court d'autre riſque que celui de changer de Maître, & d'appartenir à un Prince Chrétien plûtôt qu'à un autre, ne peuvent tout au plus anéantir les Arts & les Sciences que dans une Ville qui ſeroit aſſez malheureuſe pour être priſe d'aſſaut & ſaccagée. La terreur que ces guerres répandent, peut tout au plus retarder leurs progrez durant quel-

ques années, & il paroît même qu'elle ne le fait pas. Je ne sçais par quelle fatalité les arts & les sciences ne fleurissent jamais mieux qu'au milieu de ces guerres. La Grece en essuïa plusieurs dans le siecle de Philippe le pere d'Alexandre le Grand. Ce fut dans le temps des guerres civiles qui affligerent l'Empire Romain sous Cesar & sous Auguste que les sciences & les beaux arts firent à Rome de si grands progrez. Depuis mil quatre cens quatre vingt quatorze jusqu'en mil cinq cens vingt-neuf, l'Italie fut presque toujours en proïe à des armées, composées en grande partie de Soldats étrangers. Les Païs-bas des Espagnols, étoient attaquez par la France & par la Hollande lorsque l'Ecole d'Anvers fleurit. N'est-ce pas durant la guerre que les lettres & les arts ont fait en France leurs progrez les plus grands?

On ne trouve donc point, quand on y veut faire sérieusement refléxion, que durant les trois siecles qui suivirent le meurtre de Cesar, l'Empire Romain ait essuïé aucune de ces guerres affreuses, qui sont capables de faire tomber en décadence les lettres & les beaux arts. Ce ne fut que sous Gallien que les Bar-

bares commencerent d'avoir quelques établissemens permanens sur les terres de l'Empire, & que les Tyrans se cantonnerent dans les Provinces. Ces Gouverneurs qui s'y rendirent Souverains, pouvoient bien donner lieu à la dévastation de quelque Païs par les guerres qu'ils faisoient les uns aux autres dans des Provinces qui n'étoient pas gardées l'une contre l'autre par des Frontieres fortifiées, parce qu'elles avoient appartenu long-temps au même maître, mais ces dévastations n'étoient pas capables de faire tomber les lettres & les arts dans la décadence où ils tomberent. Le séjour des arts dans un Etat contigu, ce fut toujours la capitale de l'Etat. Ainsi tous les bons ouvriers de l'Empire Romain devoient se rassembler à Rome. Il n'y a donc que les dévastations de la ville de Rome qu'on puisse alleguer comme une des causes de l'anéantissement des arts & des lettres. Or, la ville de Rome jusqu'à sa prise par Alaric, évenement qui n'arriva que quatre cens cinquante ans après la mort de Cesar, fut toujours la Capitale d'un grand Empire, où l'on élevoit chaque jour des bâtimens superbes. Les tumultes des Cohortes Prétoriennes n'ont pas

empêché qu'il n'y eut de grands Peintres, de grands Sculpteurs, de grands Orateurs & de grands Poëtes, puisqu'ils n'empêchoient pas qu'il ne s'y trouvât un peuple entier d'Artisans médiocres. Quand les arts sont assez cultivez pour former un grand nombre d'Artisans médiocres, ils en formeroient d'excellens, si le génie ne manquoit pas aux ouvriers.

Rome est encore aujourd'hui remplie de tombeaux & de statuës qu'on reconnoît certainement par les inscriptions ou par les coëffures des femmes, pour avoir été faits depuis l'Empire de Trajan jusqu'à l'Empire de Constantin. Comme les Romaines changeoient leur coëffures aussi souvent que les Françoises changent la leur, on peut connoître à peu près par la forme des coëffures, qui se trouvent dans les monumens Romains, sous quel Empereur ils ont été faits, & cela, parce que nous sçavons par les médailles des femmes & des parentes des Empereurs en quel temps une certaine mode a eu cours. C'est ainsi qu'on pourroit, à l'aide du recueil des modes en usage en France depuis trois cens ans, que Monsieur de Gaignieres avoit ramassé, juger du

temps où la figure d'une Dame Françoise auroit été faite.

Il y avoit disent des Auteurs du quatriéme siecle plus de statuës à Rome que d'hommes vivans. Les plus belles statuës de la Grece, dont les restes nous sont si précieux, étoient de ce nombre. Depuis Caracalla, ces statuës ne formerent plus de grands Sculpteurs. Leur vertu demeura suspenduë jusques aux temps du Pape Jules II. Cependant on continuoit encore sous Constantin de faire élever à Rome des bâtimens somptueux, & par consequent de faire travailler les Sculpteurs. Il n'y eut peut être jamais une plus grande quantité d'ouvriers à Rome, que lorsqu'il n'y en avoit plus de bons. Combien Severe, Caracalla, Alexandre Severe & Gordien Pie, firent-ils élever de bâtimens superbes? On ne peut voir les ruines des Thermes de Caracalla sans être surpris de l'immensité de cet édifice. Auguste n'en bâtit pas d'aussi vaste. Il n'y eut jamais un édifice plus somptueux, plus chargé d'ornemens & d'incrustations, ni qui fit plus d'honneur par sa masse à un Souverain, que les Thermes de Diocletien, l'un des successeurs de Gallien. Une Salle de cet édifice fait aujourd'hui l'Eglise

des Chartreux de Rome. Une des Loges des Portiers fait une autre Eglise. Celle des Feüillans à *Termini.*

Ajoûtons encore une remarque à ces considerations. La plûpart des Sculpteurs Romains faisoient leur apprentissage dans l'état d'esclaves. On peut donc croire que les marchands, dont la profession étoit de négocier en esclaves, examinoient avec soin & avec capacité, si parmi les enfans qu'ils élevoient pour les vendre, il ne s'en trouvoit pas quelqu'un qui fut propre à devenir un Sculpteur habile. On peut imaginer aussi avec quel soin ils donnoient à ceux qu'ils jugeoient capables d'exceller dans la sculpture l'éducation propre à perfectionner leur talent. Un esclave bon ouvrier étoit alors un tresor pour son maître, soit qu'il voulut vendre la personne ou les ouvrages de cet esclave. Or les voïes qu'on peut emploïer pour obliger un jeune esclave à s'appliquer au travail, sont tout autrement efficaces que celles qu'on peut emploïer pour y porter des personnes libre. Quel aiguillon d'ailleurs pour un esclave, que l'esperance de sa liberté! Les chef-d'œuvres dont nous admirons les vestiges, étoient encore dans les places

publiques, & l'on ne sçauroit imputer qu'aux causes morales la grossiereté des Artisans, qui ne sont venus qu'après le sac de Rome par Alaric.

Pourquoi les lettres & les arts ne se sont-ils pas soûtenus dans la Grece au même point d'élevation, où ils y étoient sous le pere d'Alexandre, & sous les premiers successeurs de ce Conquérant? Pourquoi furent-ils toujours *retrogrades*, de maniere que sous Constantin les ouvriers Grecs étoient redevenus aussi grossiers qu'ils pouvoient l'avoir été deux cens ans avant Philippe. Les lettres & les arts sont tombez sensiblement dans la Grece depuis le temps de Persée, le Roi de Macedoine qui fut défait & pris prisonnier par Paul Emile. Mais la peinture ne s'étoit pas soûtenuë jusqu'à lui. Elle avoit dégeneré dès le temps des successeurs d'Alexandre. (a) *Floruit autem circa Philippum & usque ad successores Alexandri præcipuè Pictura.* Lucien peut passer pour le seul Poëte qu'aïent produit les temps suivans, quoiqu'il n'ait écrit qu'en prose. Plutarque & Dion qui approche plus du temps de Plutarque que de son mérite, sont réputez les meilleurs Auteurs qui

(a) *Quintil. Instit. lib. 12. cap. 2.*

aïent écrit depuis que la Grece fut devenuë une Province de l'Empire Romain. On doit regarder avec veneration les écrits de ces deux Grecs. Ils sont l'ouvrage d'historiens judicieux qui nous racontent avec sens beaucoup de faits importans & curieux, que nous ne tenons que de leurs récits. Les livres de Plutarque sur tout, sont le reste le plus précieux de l'antiquité Grecque & Romaine par rapport aux détails & aux faits qu'il nous apprend. On peut dire quelque chose d'approchant de Dion & d'Herodien, qui écrivirent sous Alexandre Severe & sous Gordien Pie, mais on ne compare pas ces historiens pour l'art d'écrire avec force comme avec dignité, pour l'art de peindre les grands évenemens à Thucidide & à Herodote. Nous avons parlé de l'usage qu'on pouvoit faire des médailles pour connoître l'état où les arts se trouvoient dans le temps qu'elles furent frappées. Or, les médailles frappées en très-grand nombre à l'honneur & avec la tête des Empereurs dans tous les païs de l'Empire Romain, où l'on parloit Grec, sont mal gravées en comparaison de celles qui se frappoient à Rome en même-temps sous l'autorité du Sénat, dont elles portent

la marque. Par exemple, les médailles de Severe frappées à Corfou, & que la découverte d'un tresor qui fut faite dans cette Isle il y a soixante ans a renduës très-communes, ne sont point comparables aux médailles Latines de cet Empereur frappées à Rome. Néanmoins les médailles de Corfou sont des médailles Grecques les mieux frappées. La regle generale ne souffre presque point d'exception.

La Grece depuis la mort d'Alexandre jusqu'à son assujetissement aux Romains, n'essuïa point cependant de ces guerres qui sont capables de faire oublier durant des siecles entiers les lettres & les arts. Le tumulte que causa l'irruption des Gaulois dans la Grece environ cent ans après la mort d'Alexandre ne dura point long-temps. Mais supposons que les lettres & les arts aïent pû souffrir par les guerres qui se firent entre les successeurs d'Alexandre, & par celles que firent les Romains contre deux Rois de Macedoine & contre les Etoliens, les lettres & les arts auroient dû remonter vers la perfection, dès que la tranquillité de la Grece eut été renduë stable & permanente par sa soûmission aux Romains. L'Etude des

Artisans ne fut plus interrompuë que par la guerre de Mithridate & par les guerres civiles des Romains qui donnerent à differentes reprises quatre ou cinq ans d'inquietudes à diverses Provinces. Au plus tard les lettres & les arts auroient dû se relever sous le regne d'Auguste qui les fit fleurir à Rome. La Grece après la bataille d'Actium, joüit durant trois siecles de ses jours les plus tranquilles. Sous la plûpart des Empereurs Romains, la soumission de la Grece à l'Empire, fut plûtôt une mouvance qui assuroit la tranquillité publique qu'un asservissement à charge aux particuliers & préjudicable à la societé. Les Romains ne tenoient pas un corps de troupes dans la Grece, comme ils en tenoient en d'autres Provinces. La plûpart des Villes s'y gouvernoient par leurs anciennes Loix, & generalement parlant, de toutes les dominations étrangeres aucune ne fut jamais moins à charge aux peuples soumis que la domination des Romains. C'étoit un gouvernail plûtôt qu'un joug. Enfin, les guerres que les Athéniens, les Thebains & les Lacedemoniens s'étoient faites. Celles de Philippe contre les autres Grecs, avoient été bien plus funestes par leur

durées & par leurs évenemens, que celles qu'Alexandre, ni que celles que ses successeurs ou les Romains firent dans la Grece. Cependant ces premieres guerres n'avoient pas empêché les arts & les sciences d'y faire ces progrez qui font encore tant d'honneur à l'esprit humain.

Tout ce que vous venez d'alleguer, me répondra-t-on, ne prouve point que sous les Antonins & sous leurs successeurs, les Grecs n'eussent pas autant de génie qu'en avoient Phidias & Praxitéle, mais leurs Artisans avoient dégeneré, parce que les Romains avoient transporté à Rome les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & qu'ils avoient ainsi dépoüillé la Grece des objets les plus capables de former le goût & d'exciter l'émulation des jeunes ouvriers. La seconde guerre Punique duroit encore quand Marcellus (a) fit transporter à Rome les dépoüilles des Portiques de Syracuse, lesquelles donnerent à quelques Citoïens Romains un goût pour les arts, qui devint bien-tôt à Rome un goût universel, & qui fut cause dans la suite de tant de dépredations. Ceux là mêmes qui ne connoissent pas le mérite

(a) Livius hist. lib. 25.

des

des statuës, des vases & des autres curiositez ne laissoient pas dans l'occasion de les emporter à Rome où ils voïoient qu'on en faisoit tant de cas. On conçoit que Mummius qui voulut enrichir Rome des dépoüilles de Corinthe ne s'y connoissoit gueres, par la menace ridicule qu'il fit aux Maîtres des Navires qui les y devoient transporter. *(a)* Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres de ces Artisans rares, qui contribuent autant que les grands Capitaines, à rendre leur siecle respectable aux autres siecles. Cependant Mummius en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux ausquels il le confioit, les menaça très-sérieusement, si les statuës, les tableaux & les choses dont il les chargeoit de répondre venoient à se perdre, qu'il en feroit faire d'autres à leurs dépens. Mais bien-tôt, continuera-t-on, tous les Romains sortirent de cette ignorance, & bien-tôt le simple Soldat ne brisat plus les vases précieux en saccageant les Villes prises. L'Armée de Silla rapporta de l'Asie à Rome, ou pour parler avec plus de précision, elle y rendit

(a) Vell. Pater. lib. 2.

commun tous les goûts des Grecs. (a)
Ibi primùm insuerit exercitus Populi Romani amare, potare, signaque, tabulas pictas, vasa cœlata mirari, ea privatim ac publicè rapere, delubra spoliare, sacra profanaque omnia polluere.

Dès le temps de la République il y eut plus d'un Verres exerçant les droits de conquête sur des Provinces obéïssantes. Qu'on voïe dans la quatriéme Oraison de Ciceron contre ce brigand, la description de ses excez. La licence, loin de finir à Rome avec le gouvernement Républiquain, devint un brigandage effrené sous plusieurs Empereurs. On sçait avec combien d'impudence Caligula pilla les Provinces. Neron envoïa Carinas & Acratus, deux *connoisseurs*, dans la Grece & dans l'Asie, exprès pour y enlever les beaux morceaux de sculpture qui pouvoient y être restez, & dont il vouloit orner ses nouveaux bâtimens. On ôtoit donc aux pauvres Grecs, comme le dit Juvenal, jusqu'à leurs Penates. On ne leur laissoit pas les moindres petits Dieux qui valussent quelque chose.

Ipsi deinde lares, si quod spectabile signum,
Si quis in edicula Deus unicus. (b)

Tous ces faits sont véritables, mais il

(a) *Sallust. de Bell. Catili.* (b) *Juv. Sat. 8.*

étoit encore resté dans la Grece & dans l'Asie un si grand nombre de beaux morceaux de sculpture, que les Artisans n'y manquoient pas de modeles. Il y avoit encore assez d'objets capables d'exciter leur émulation. Les belles Statuës qu'on a trouvées dans la Grece depuis deux ou trois siecles, prouvent bien que les Empereurs Romains & leurs Officiers ne les en avoient pas toutes enlevées. Le Ganimede qui se voit dans la Bibliotheque de S. Marc à Venise fut trouvé en Grece il y a trois cens ans. L'Andromede qui est chez le Duc de Modene, fut trouvée dans Athenes, quand cette Ville fut prise par les Venitiens durant la guerre terminée par la paix de Carlowitz. Les rélations des Voïageurs modernes sont remplies de descriptions des statuës & des bas-reliefs qu'on voit encore dans la Grece & dans l'Asie Mineure. Les Romains avoient-ils enlevé les bas-reliefs du Temple de la Minerve dans Athenes? Pour parler des Lettres, avoient-ils enlevé de la Grece tous les exemplaires d'Homere, de Sophocle & des autres Ecrivains du bon temps? Non, mais ses jours heureux étoient passez. L'industrie des Grecs avoit dégeneré en artifice, comme leur saga-

sité en esprit de finesse. Les Grecs, au talent de s'entre-nuire près, étoient redevenus grossiers. Durant les six derniers siecles de l'Empire de Constantinople ils étoient moins habiles, principalement dans les arts, qu'ils ne l'avoient été aux temps d'Amintas Roi de Macedoine. Il est vrai que le siecle heureux de la Grece a duré plus long-tems que le siecle d'Auguste & que le siecle de Leon X. Les Lettres s'y sont même soûtenuës long-tems après la chute des beaux arts, parce que generalement parlant, les Grecs dans tous les temps sont nez avec plus d'esprit que les autres hommes. Il semble que la nature ait une force dans la Grece qu'elle n'a pas dans les autres contrées, & qu'elle y donne plus de substance aux alimens & plus de malignité aux poisons. Les Grecs ont poussé le vice & la vertu plus loin que les autres hommes.

La Ville d'Anvers a été durant un temps l'Athenes des païs en déça les Monts. Mais quand Rubens commença de rendre son Ecole fameuse, les causes morales n'y faisoient rien d'extraordinaire en faveur des arts. Si c'étoit l'état florissant des Villes & des Roïaumes, qui seul amenât la perfection des beaux arts, la peinture devoit être en

sa splendeur dans Anvers soixante ans plûtôt. Quand Rubens parut, Anvers avoit perdu la moitié de sa splendeur, parce que la Republique de Hollande nouvellement établie, avoit attiré chez elle la moitié du commerce d'Anvers. La guerre étoit aux environs de cette Ville, sur laquelle ses ennemis faisoient tous les jours des entreprises qui mettoient en danger l'état des Marchands, des Ecclesiastiques & de tous les principaux Citoïens. Rubens laissa des Eleves comme Jordaens & Vandyck, qui font honneur à sa réputation, mais ces Eleves sont morts sans disciples qui les aïent remplacez. L'Ecole de Rubens a eu le sort des autres Ecoles, je veux dire qu'elle est tombée quand tout paroissoit concourir à la soûtenir. Il semble du moins que Quellins, qu'on peut regarder comme son dernier Peintre, doive mourir sans Eleves dignes de lui. On n'en connoît pas encore, & il n'y a gueres d'apparence qu'il en fasse dans la retraite où il s'est confiné.

Après tout ce que je viens d'exposer, il est clair que les arts & les lettres arrivent au plus haut point de leur splendeur par un progrès subit, qu'on ne sçauroit attribuer aux causes morales,

& il paroît encore que les arts & les lettres retombent quand ces causes font les derniers efforts pour les soutenir.

TROISIE'ME REFLEXION.

Que les grands Peintrès furent toujours les Contemporains des grands Poëtes leurs Compatriotes.

Enfin, les grands Artisans d'un païs, ont presque tous été Contemporains. Non-seulement les plus grands Peintres de toutes les Ecoles ont vécu dans le même temps, mais ils ont été les Contemporains des grands Poëtes leur Compatriotes. Les temps où les arts ont fleuri, se sont encore trouvez feconds en grands sujets dans toutes les sciences, dans toutes les vertus & dans toutes les professions. Il semble qu'il arrive des temps où je ne sçais quel esprit de perfection se répand sur tous les hommes d'un certain païs. Il semble que cet esprit s'en retire après avoir rendu deux ou trois generations plus parfaites que les generations précedentes & que les generations suivantes.

Dans le temps où la Grece étoit feconde en Apelles, elle étoit aussi fertile en Praxiteles & en Lysippes. C'é-

roit alors que vivoient ses plus grands Poëtes, ses plus grands Orateurs & ses plus grands Philosophes. Socrate, Platon, Aristote, Demosthene, Isocrate, Thucydide, Xenophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Menandre & plusieurs autres, ont vécu dans le même siecle. Quels hommes que les Generaux Grecs de ces temps-là? Quels grands exploits ne faisoient-ils pas avec de petites armées? Quels Princes que Philippe Roi de Macedoine & son fils. Qu'on ramasse tout ce que la Grece a produit d'hommes illustres dans les siecles qui se sont écoulez depuis Persée Roi de Macedoine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, & l'on ne trouvera pas dans ces dix-sept siecles de quoi composer un essaim de grands hommes en toutes sortes de professions, qui soit aussi nombreux que celui qu'on peut ramasser sans sortir du siecle de Platon. Toutes les professions dégenererent en Grece en même-temps que les lettres & les arts. Tite-Live appelle Philopemen, un des Préteurs des Achéens durant le regne de Persée Roi de Macedoine, le dernier des Grecs.

Le siecle d'Auguste eut la même destinée qu'avoit eu le siecle de Platon.

Parmi les monumens de la sculpture Romaine, nous n'avons rien de plus beau que les morceaux qui furent faits dans le temps d'Auguste. Tels sont le Buste d'Agrippa son gendre, qui se voit dans la gallerie du grand Duc, le Ciceron de la Vigne Mathei, comme les chapiteaux des colomnes du Temple de Jules Cesar, qui sont encore debout au milieu du *Campo Vaccino*, & que tous les Sculpteurs de l'Europe sont convenus de prendre pour modeles quand ils traitent l'ordre Corinthien. Ce fut sous Auguste que les médailles Romaines commencerent à devenir belles, & la gravure est un art qui suit ordinairement la sculpture dans toutes ses destinées. Nous reconnoissons le temps où plusieurs pierres gravées ont été faites, par les sujets & par les têtes qu'elles représentent. Les plus belles pierres Romaines sont celles que nous reconnoissons pour avoir été faites du temps d'Auguste. Telle est le Ciceron sur une agathe qui étoit à Charles II. Roi d'Angleterre, & la pierre du Cabinet du Roi qui représente Auguste & Livie. Telle est la pierre donnée au feu Roi par Monsieur Fesch de Basle, où l'on voit Apollon jouant de la Lyre sur

un rocher. C'est l'attitude qui caracterise l'Apollon *Actiaque* dans les médailles d'Auguste, sous qui cette nouvelle Divinité parut au monde après qu'il eut gagné la bataille d'Actium. On a même une autre raison de croire que ces pierres ont été gravées du tems d'Auguste. C'est le nom des Graveurs qu'on y lit dans la place où le nom de l'ouvrier se trouve gravé quelquefois dans ces sortes d'ouvrages. Or Pline & d'autres nous aprennent que ces (*a*) excellens Graveurs sur les pierres, travailloient sous cet Empereur. On peut encore citer l'agathe en relief qui se voit à Vienne dans le cabinet de l'Empereur, laquelle représente Auguste & Livie, ainsi que celle dont le P. de Montfaucon nous a donné le dessein dans son voïage d'Italie, & qui représente Marc-Antoine (*b*) & Cleopatre. Enfin le plus précieux des joïaux antiques, l'agathe de la Sainte Chapelle de Paris, dont l'explication a exercé le sçavoir de cinq antiquaires des plus illustres, fut faite sous Auguste ou sous ses deux premiers successeurs. Peiresc, Tristan, Albert Rubens, M. le Roi & le P. Hardouïn sont d'accord sur ce point-là.

(*a*) *Plin. hist. liv.* 37. (*b*) *Pag.* 222.

On peut dire de l'architecture Romaine ce que nous venons de dire de la sculpture. Le théatre de Marcellus, le Portique & les décorations intérieures de la Rotonde, le temple de Jules Cesar dans le *Campo Vaccino*, le temple du Jupiter Anxur à Terracine, qu'on sçait par une inscription gravée sur un des marbres du gros mur, être l'ouvrage du Consul Postumius & de l'Architecte Vitruve Pollion, sont reputez les monumens de la magnificence Romaine, les plus honorables pour leurs Architectes.

Tout le monde sçait dès le college que les plus grands Poëtes Romains, ou, pour parler plus juste, que tous les grands Poëtes Latins, à l'exception de deux ou trois, fleurirent dans le siecle d'Auguste. Ce Prince a vû, ou du moins il a pû voir, Virgile, Horace, Properce, Catulle, Tibulle, Ovide, Phédre, Cornelius Gallus & plusieurs autres dont nous avons perdu les ouvrages, mais qui furent autant admirez de leur temps que ceux que nous admirons encore aujourd'hui. Il a pû voir Lucrece qui mourut l'an de Rome six cens quatre vingt dix-neuf, & le jour même que Virgile prit la robe virile,

suivant que Donat le remarque dans la vie de Virgile. Monsieur Créech (*a*), le dernier & le meilleur Commentateur de Lucrece, s'est trompé dans la vie qu'il nous a donnée de son auteur en le faisant mourir le même jour que Virgile étoit né. Mon interêt m'oblige de le reprendre ici de cette faute. Voici ce que dit Horace du mérite de Fundanus, de Pollion & de Varius, trois autres Poëtes contemporains d'Auguste.

Arguta meretrice potes, Davoque Chremeta
Eludente senem, comeis garrire libellos,
Unus vivorum Fundani, Pollio Regum
Facta canit pede ter percusso, fortè epos acer
Ut nemo Varius ducit, molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camena.

C'est un grand préjugé en faveur de ces Poëtes qu'un Ecrivain aussi judicieux qu'Horace les mette dans la même classe que Virgile.

La plûpart des Poëtes que j'ai citez ont pû voir Ciceron, Hortensius & les autres Orateurs Romains les plus célebres. Ils ont vû Jules Cesar citoïen aussi distingué par son éloquence & par plusieurs vertus civiles, que Capitaine fameux par ses exploits & par son intelli-

(*a*) *Son livre fut imprimé à Oxford en 1695.*

gence dans l'art militaire. Tite-Live le premier des Romains dans l'art d'écrire l'histoire, (a) Salluste l'Historien, que Paterculus & Quintilien osent comparer à Thucydide, ont vécu du temps d'Auguste. Ils furent Contemporains de Vitruve le plus illustre des Architectes Romains. Auguste étoit déja né quand Æsopus & Roscius les plus célebres Comédiens dont les antiquitez Romaines fassent mention, moururent. Quels hommes que Caton d'Utique, Brutus & la plûpart des meurtriers de Cesar? Quel homme devoit être Agrippa qui fit une fortune si prodigieuse sous un Prince aussi bon juge du mérite que l'étoit Auguste. Comme le dit Seneque le pere: (b) *Quidquid Romana facundia habet quod insolenti Græcia aut opponat aut præferat, circa Ciceronem effloruit. Omnia ingenia quæ lucem studiis nostris attulerunt tunc nata sunt. In deterius deinde quotidie damnatur res est.*

Les Pontificats de Jules II. de Leon X. & de Clement VII. si fertiles en grands Peintres produisirent aussi les meilleurs Architectes & les plus grands Sculpteurs dont l'Italie puisse se vanter. Il parut en

(a) *Vell. Pat. lib. 2. Quint. Inst. lib. 10. cap. 1.*
(b) *M. Ann. Senec. Cont. lib. prim.*

même-temps des Graveurs excellens dans tous les genres que cet art renferme. L'art naissant des Estampes, se perfectionna entre leurs mains au sortir du berceau, autant que la peinture se perfectionna dans les tableaux de Raphaël. Tout le monde connoît le mérite de l'Arioste & du Tasse, qui du moins naquirent dans le même âge. Fracastor, Sannazar & Vida, firent alors les meilleurs vers Latins qui aïent été composez depuis que les Lettres Romaines ont jetté de nouvelles fleurs. Quels hommes chacun en son genre que Leon X. Paul III. les Cardinaux Bembo & Sadolet, André Doria, le Marquis de Pescaire, Philippe Strozzi, Cosme de Medicis dit le Grand, Machiavel & Guichardin l'Historien? Mais à mesure que les arts sont déchus en Italie, les places & les professions de ces grands hommes ont cessé d'être remplies & d'être exercées par des sujets d'un aussi grand mérite.

Les plus grands Sculpteurs François, Sarrazin, les Anguiers, le Hongre, les Marcy, Girardon, Desjardins, Coyzevox, le Gros, Theodon & plusieurs autres qui travaillent encore, ont vécu sous le regne du feu Roi, ainsi que le

l'Abbé de Saint Réal, Monsieur Pelisson, Monsieur Regis, Messieurs Perrault & tant d'autres ont vû naître les chef-d'œuvres de poësie, de peinture & de sculpture qui rendront notre siecle célebre à jamais.

On trouve dans les deux generations qui ont donné à la France les Sçavans illustres que je viens de nommer, une multitude de grands hommes en toutes sortes de professions. Combien ce siecle fecond en génies a-t-il produit de grands Magistrats? Le nom de Condé & le nom de Turenne seront l'appellation dont on se servira pour désigner un grand Capitaine tant que le peuple François subsisteta. Quel homme eut été le Maréchal de Guebriant sans la mort prématurée qui l'enleva dans la force de son âge? Tous les talens nécessaires dans les armes ont été exercez par des sujets d'un mérite distingué. Le Maréchal de Vauban est regardé non-seulement par les soldats François, mais encore par tous les soldats de l'Europe, comme le premier des Ingénieurs. Quelle réputation n'ont pas encore aujourd'hui dans toute l'Europe plusieurs ministres dont le feu Roi s'est servi? Souhaitons des successeurs à tous les Illustres qui

sont morts sans avoir encore été remplacez, & que les Raphaëls en tout genre de professions qui vivent encore, laissent du moins des Jules Romains qui nous consolent un jour de leur perte.

Velleius Paterculus qui composa son histoire vers la quinziéme année de l'Empire de Tibere, a fait sur la destinée des siecles illustres qui l'avoient précedé les mêmes reflexions que je viens de faire sur ces siecles-là, & sur les autres siecles illustres qui sont venus depuis que cet Historien a écrit. Voici comme il s'explique à la fin de son premier livre. *Je ne sçaurois m'empêcher de mettre ici sur le papier des idées qui me viennent souvent dans l'esprit, sans que je puisse les reduire en forme d'un systême évident & suivi. N'est-on pas frappé quand on remarque en faisant reflexion sur les évenemens des siecles passez, que les personnages éminens en toutes sortes de professions aient toujours été Contemporains; qu'ils se soient tous rencontrez dans un même âge dont la durée n'a pas été longue. En peu d'années Eschile, Sophocle & Euripide porterent la Tragédie à sa perfection. Aristophane, Eupolis & Cratinus mirent sur pied en un temps fort court le spectacle que nous*

nées. Lorsqu'il m'arrive donc de comparer notre siecle avec les siecles précedens, & de faire reflexion que c'est vainement que nous voulons imiter nos dévanciers qui n'étoient que des hommes comme nous, je ne sçaurois me rendre à moi-même une raison de la difference sensible qu'on remarque entre leurs productions & les nôtres, laquelle me satisfasse.

Le sentiment de Paterculus est ici d'une autorité d'autant plus grande, que ses Contemporains avoient entre les mains lorsqu'il écrivoit, une infinité d'ouvrages que nous n'avons plus. La plûpart sont perdus aujourd'hui, & nous ne sçaurions, pour ainsi dire, juger le procès aussi bien qu'on le pouvoit juger alors. D'ailleurs, l'expérience de ce qui s'est passé depuis Paterculus, donne encore un nouveau poids à ses reflexions. Nous avons vû que la destinée du siecle de Leon X. avoit été la même que celle du siecle de Platon & celle du siecle d'Auguste.

SECTION XIV.

Comment il se peut faire que les causes Physiques aïent part à la destinée des siecles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.

NE peut-on pas soutenir pour donner l'explication des propositions que nous avons avancées & que nous avons établies sur des faits constans, qu'il est des païs où les hommes n'apportent point en naissant les dispositions necessaires pour exceller en certaines professions, ainsi qu'il est des païs où certaines plantes ne peuvent réussir ? Ne pourroit-on pas soutenir ensuite, que comme les graines qu'on seme, & les arbres qui sont dans leur force, ne donnent pas toutes les années un fruit également parfait dans les païs où ils se plaisent davantage, de même les enfans élevez sous les climats les plus heureux, ne deviennent pas dans tous les temps des hommes également parfaits ? Certaines années ne peuvent-

elles pas être plus favorables à l'éducation physique des enfans que d'autres années, ainsi qu'il est des années plus favorables que d'autres années à la végetation des arbres & des plantes ? En effet, la machine humaine n'est gueres moins dépendante des qualitez de l'air d'un païs, des variations qui surviennent dans ces qualitez, en un mot, de tous les changemens qui peuvent embarasser ou favoriser ce qu'on appelle les operations de la nature, que le sont les fruits mêmes.

Comme deux graines venuës sur la même plante donnent un fruit dont les qualitez sont differentes, quand ces graines sont semées en des terroirs differens, ou bien quand elles sont semées dans le même terroir en des années differentes : ainsi deux enfans qui seront nez avec leurs cerveaux composez précisément de la même maniere, deviendront deux hommes differens pour l'esprit & pour les inclinations, si l'un de ces enfans est élevé en Suede & l'autre en Andalousie. Ils deviendront même differens, bien qu'élevez dans le même païs, s'ils y sont élevez en des années dont la température soit differente.

Durant la vie de l'homme & tant

que l'ame spirituelle demeure unie avec le corps, le caractere de notre esprit & nos inclinations dépendent beaucoup des qualitez de notre sang qui nourrit encore nos organes & qui leur fournit la matiere de leur accroissement durant l'enfance & durant la jeunesse. Or, les qualitez de ce sang dépendent beaucoup de l'air que nous respirons. Elles dépendent encore beaucoup des qualitez de l'air où nous avons été élevez, parce qu'il a décidé des qualitez de notre sang durant notre enfance. Ces qualitez ont contribué alors à la conformation de nos organes, qui par un enchaînement necessaire, contribuent ensuite dans l'âge viril aux qualitez de notre sang. Voilà pourquoi les Nations qui habitent sous des climats differens, sont si differentes par l'esprit comme par les inclinations.

Mais les qualitez de l'air dépendent elles mêmes des qualitez des émanations de la terre que l'air enveloppe. Suivant que la terre est composée, l'air qui l'enserre est different. Or, les émanations de la terre qui est un corps mixte dans lequel il se fait des fermentations continuelles, ne sçauroient être toujours précisement de la même nature dans une

certaine contrée. Ces émanations cependant ne peuvent varier sans changer la temperature de l'air & sans alterer quelque chose de ses qualitez. Il doit donc en vertu de cette vicissitude, survenir quelquefois des changemens dans l'esprit & dans l'humeur des hommes d'un certain païs, parce qu'il doit y avoir des siecles plus favorables que d'autres à l'éducation physique des enfans. Ainsi certaines generations seront plus spirituelles en France que d'autres generations, & cela par une raison de même nature que la raison qui fait que les hommes ont plus d'esprit en certains païs qu'en d'autres païs. Cette difference entre deux generations des habitans du même païs arrivera par l'action de la même cause qui fait que les années n'y sont pas également temperées, & que les fruits d'une récolte valent mieux que les fruits d'une autre récolte.

Discutons les raisons dont on peut se servir pour appuïer ce paradoxe, après avoir averti le Lecteur de mettre une grande difference entre les faits que j'ai rapportez, & les explications de ces faits que je vais hazarder. Quand les explications physiques de ces faits ne seroient point bonnes, mon erreur sur ce

point

point-là n'empêcheroit pas que les faits ne fussent véritables, & qu'ils ne prouvassent toujours que les causes morales ne décident pas seules de la destinée des lettres & des arts. L'effet n'en seroit pas moins certain, parce qu'on en auroit mal expliqué la cause.

L'air que nous respirons communique au sang dans notre poumon les qualitez dont il est empreint. L'air dépose encore sur la surface de la terre la matiere qui contribuë le plus à sa fécondité, & le soin qu'on prend de la remuer & de la labourer, vient de ce qu'on a reconnu que la terre en étoit plus féconde quand un plus grand nombre de ses parties avoit eu lieu de s'imbiber de cette matiere aerienne. Les hommes mangent une partie des fruits que la terre produit, & ils abandonnent l'autre aux animaux, dont ils convertissent ensuite la chair en leur propre substance. Les qualitez de l'air se communiquent encore aux eaux des sources & des rivieres par le moïen des neiges & des pluïes qui se chargent toujours d'une partie des corpuscules suspendus dans l'air.

Or, l'air qui doit avoir un si grand pouvoir sur notre machine, est un corps

que l'air est sec ou humide, suivant qu'il est chaud, froid ou temperé, nous sommes gais ou tristes machinalement, nous sommes contens ou chagrins sans sujet : nous trouvons enfin plus de facilité à faire de notre esprit l'usage que nous en voulons faire. Si les vicissitudes de l'air, vont jusqu'à causer une altération dans l'air, l'effet de ces vicissitudes est encore plus sensible. Non-seulement la fermentation qui prépare un orage agit sur notre esprit, de maniere qu'il devient pesant & qu'il nous est impossible de penser avec la liberté d'imagination qui nous est ordinaire, mais cette fermentation corrompt même les viandes. Elle suffit pour changer l'état d'une maladie ou d'une blessure. Elle est souvent mortelle pour ceux qui ont été taillez de la Pierre.

Vida qui étoit Poëte, avoit éprouvé lui-même plusieurs fois ces momens où le travail d'imagination devient ingrat, & il les attribuë à l'action de l'air sur notre machine ; on peut dire en effet que notre esprit marque l'état présent de l'air avec une exactitude approchante de celle des Barometres & des Thermometres.

Quod cœli mutatur in horas
Temperies, hominumque simul quoque pectora mutant. (a)

On remarque même dans les animaux les effets differens de l'action de l'air. Suivant qu'il est sérain ou qu'il est agité, suivant qu'il est vif ou qu'il est pesant, il inspire aux animaux une gaïeté où il les jette dans une langueur que la moindre attention rend sensible.

Vertuntur species animorum, & pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat.
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris,
Hinc lætæ pecudes & ovantes gutture corvi. (a)

Il est même des temperamens que l'excès de la chaleur irrite & qu'elle rend presque furieux. Si dans le cours d'une année il se commet à Rome vingt mauvaises actions, il s'en commet quinze dans les deux mois de la grande chaleur. Il est en Europe un païs où les hommes qui se défont eux-mêmes, sont moins rares qu'ils ne le sont ailleurs. On a observé dans la Capitale de

(a) *Poëtices. lib. 2.*
(b) *Virg. Georg. lib. prim.*

ce Roïaume, où l'on tient un *Registre mortuaire*, qui fait mention du genre de mort d'un chacun, que de soixante personnes qui se défont elles-mêmes dans le cours d'une année, cinquante se sont portées à cet excès de fureur vers le commencement ou bien à la fin de l'hyver. Il regne alors dans cette contrée un vent de Nord-Est qui rend le ciel noir, & qui afflige sensiblement les corps les plus robustes. Les Magistrats des Cours souveraines font en France une autre observation qui prouve la même chose. Ils remarquent qu'il est des années bien plus fertiles en grands crimes que d'autres, sans qu'on puisse attribuer la malignité de ces années à une disette extraordinaire, à une reforme dans les troupes, ni à d'autres causes sensibles.

Le grand froid glace l'imagination d'une infinité de personnes. Il en est d'autres dont il change absolument l'humeur. Hommes doux & débonnaires dans les autres saisons, ils deviennent presque féroces durant les fortes gelées. Je n'alleguerai qu'un exemple, mais ce sera celui d'un Roi de France, de Henri III. Monsieur de Thou, dont je ne ferai que traduire le récit, étoit un

homme revétu d'une grande dignité, qui donnoit lui-même au public l'histoire d'un prince mort depuis un petit nombre d'années, & dont il avoit approché avec familiarité.

Dès que Henri III. eut commencé à vivre de regime, on le vit rarement malade. Il essuioit seulement durant les grands froids quelque accès de mélancolie dont ses domestiques s'appercevoient, parce qu'ils le trouvoient alors facheux & difficile à servir, au lieu que dans les autres temps ce Prince étoit toujours un maître indulgent & débonnaire. On le voioit donc dégouté de ses plaisirs durant les gélées, il dormoit peu, & se levant de meilleure heure qu'à son ordinaire, il travailloit sans relâche, & il décidoit les affaires en homme qui se laisse dominer à une humeur austere. C'étoit alors que ce Prince vouloit reformer tous les abus, & il fatiguoit son Chancelier & ses quatre Secrétaires d'Etat à force de les faire écrire. Le Chancelier de Chiverni, attaché auprès du Roi dont je parle, dès l'enfance de ce Prince, s'étoit apperçu depuis long-temps de l'altération que le froid causoit dans son temperament. Je me souviens d'une confidence que ce Magistrat me fit à ce sujet, lorsque je passai

par Esclimont, un Château qu'il avoit dans le païs Chartrain, pour me rendre à Blois, où la Cour étoit alors. Le Chancelier me prédit donc dans la conversation peu de jours avant que Messieurs de Guise fussent tuez, que si le Duc de Guise continuoit à faire de la peine au Roi durant le temps qu'il faisoit, ce Prince le feroit expedier entre quatre murailles sans forme de procès. L'esprit du Roi, ajoûta-t-il, *s'irrite facilement durant une gelée telle que celle que nous essuions. Ce temps le rend presque furieux.* Le Duc de Guise fut tué à Blois la surveille de Noël, & peu de jours après la conversation du Chancelier de Chiverni & du Président de Thou.

Comme les qualitez de l'air que nous avons appellées permanentes, doivent avoir plus de pouvoir sur nous que ses vicissitudes, il doit arriver dans notre machine lorsque ces qualitez s'alterent, des changemens plus sensibles & plus durables, que ne sont les changemens causez par les vicissitudes de l'air. Aussi ces altérations produisent quelquefois des maladies épidemiques qui tuent en trois mois six mille personnes dans une Ville où il ne meurt que deux mille personnes dans les années communes.

Une autre preuve sensible du pouvoir que les qualitez de l'air ont sur nous, est ce qui nous arrive en voïageant. Comme nous changeons d'air en voïageant, à peu près comme nous en changerions si l'air du païs où nous vivons s'altéroit, l'air d'une contrée nous ôte une partie de notre appetit ordinaire, & l'air d'une autre contrée l'augmente. Un François refugié en Hollande se plaint du moins trois fois par jour, que sa gaïeté & son feu d'esprit l'ont abandonné. L'air natal est un remede pour nous. Cette maladie qu'on appelle le *Hemvé* en quelques païs & qui donne au malade un violent desir de retourner chez lui, *Cum notos tristis desiderat Hœdos*, (a) est un instinct qui nous avertit que l'air où nous nous trouvons n'est pas aussi convenable à notre constitution que celui pour lequel un secret instinct nous fait soûpirer. Le *Hemvé* ne devient une peine de l'esprit, que parce qu'il est réellement une peine du corps. Un air trop different de celui auquel on est habitué est une source d'indispositions & de maladies.

(a) *Juv. Satir.* 15.

Non-ne vides etiam cœli novitate & aquarum
Tentari procul à patria quisumque domoque
Adveniunt, ideo quia longè discrepat aër. (a)

Cet air quoique très-sain pour les naturels du païs, est un poison lent pour certains étrangers. Qui n'a point entendu parler du *Tabardillo* qui est une fievre accompagnée des simptômes les plus fâcheux & qui attaque presque tous les Europeans quelques semaines après leur arrivée dans l'Amerique Espagnole? La masse du sang formée de l'air & des nourritures d'Europe, ne pouvant pas s'allier avec l'air d'Amerique ni avec le chile formé des nourritures de ce païs, elle se dissout. On ne guérit ceux qui sont attaquez de cette maladie, très-souvent mortelle, qu'en les saignant excessivement & en les soutenant peu à peu avec les nourritures du païs. Le même mal attaque les Espagnols nez en Amerique à leur arrivée en Europe. L'air natal du pere est pour le fils une espece de poison.

Cette difference qui est entre l'air de deux contrées, ne tombe point sous aucun de nos sens, & elle n'est pas encore à la portée d'aucun de nos instru-

(a) *Lucretius lib. sexto.*

mens. Nous ne la sentons que par ses effets. Mais il est des animaux qui paroissent la connoître par sentiment. Ils ne passent pas du païs qu'ils habitent dans les contrées voisines où l'air nous semble être le même que l'air auquel ils sont si fort attachez. On ne voit pas sur les bords de la Seine une espece de grands oiseaux dont la Loire est couverte.

SECTION XV.

Le pouvoir de l'air sur le corps humain prouvé par le caractere des Nations.

POURQUOI toutes les nations sont-elles si differentes entr'elles de corsage, de stature, d'inclinations & d'esprit, quoiqu'elles descendent d'un même pere ? Pourquoi les nouveaux habitans d'un païs deviennent-ils semblables au bout de quelque temps à ceux qui habitoient le même païs avant eux, mais dont ils ne descendent pas ? Pourquoi des peuples qui demeurent à une même distance de la ligne sont-ils si differens l'un de l'autre. Une montagne

ſépare un peuple d'une conſtitution robuſte d'avec un peuple d'une conſtitution foible, un peuple naturellement courageux d'avec un peuple naturellement timide. Tite-Live dit (*a*) que dans la guerre des Latins, on diſtinguoit leurs troupes d'avec les troupes Romaines au premier coup d'œil. Les Romains étoient petits & foibles, au lieu que les Latins étoient grands & robuſtes. Cependant le *Latium* & l'ancien territoire de Rome étoient des païs de petite étenduë & limitrophes. Le corps des païſans Andalous eſt-il conformé naturellement comme le corps des païſans de la Vieille Caſtille? Les voiſins des Baſques ſont-ils auſſi agiles qu'eux? Les belles voix ſont-elles auſſi communes en Auvergne qu'en Languedoc? Quintilien dit qu'on reconnoît la patrie d'un homme au ſon de ſa voix, comme on connoît l'alliage d'un cuivre au ſon qu'il rend. *Non enim ſine cauſa dicitur Barbarum Græcumve; nam ſonis homines ut æra tinnitu dignoſcimus.* (*b*) La difference devient encore plus ſenſible en examinant la nature dans des païs fort éloignez l'un de l'autre. Elle eſt prodigieuſe entre un Négre & un Moſcovite. Cependant cet-

(*a*) *Liv. Hiſtor. lib. 6.* (*b*) *Inſt. Orat. lib. 2. cap. 5.*

te difference ne peut venir que de la difference de l'air dans les païs où les ancêtres des Négres & des Moscovites d'aujourd'hui, lesquels descendoient tous d'Adam, sont allez s'habituer. Les premiers hommes qui auront été s'établir vers la Ligne auront laissé une postérité, qui n'étoit presque pas differente de la postérité de leurs parens qui s'étoient allez établir du côté du Pole arctique. Les petits enfans nez les uns plus près du Pole & les autres plus près de la Ligne, suivant la progression des habitations des hommes sur la terre, se seront moins ressemblé. Enfin cette ressemblance diminuant toujours à chaque géneration & à proportion que des habitations des hommes, les unes s'avoisinoient de la Ligne & les autres s'approchoient du Pole arctique, les races des hommes se sont trouvées être aussi differentes qu'elles le sont aujourd'hui. Dix siecles ont pû suffire pour rendre les descendans du même pere & de la même mere aussi differens que le sont aujourd'hui les Négres & les Suedois.

Il n'y a que trois cens ans que les Portugais ont planté sur la côte Occidentale de l'Afrique les colonies qu'ils y possedent encore aujourd'hui, & déja

les descendans des premiers Colons ne ressemblent plus aux Portugais nez dans le Roïaume de Portugal. Les cheveux des Portugais Afriquains se sont frisez & racourcis, leurs nez se sont écrasez & leurs lévres se sont grossies comme celles des Négres dont ils habitent le païs. Il y a déja long-temps qu'ils ont le teint des Négres, bien qu'ils s'honorent toujours du titre *d'hommes blancs*. D'un autre côté les Négres ne conservent pas dans les païs froids la noirceur qu'on leur voit en Afrique. Leur peau y devient blanchâtre, & l'on peut croire qu'une colonie de Négres établie en Angleterre y perdroit enfin la couleur naturelle aux Négres, comme les Portugais du Cap-Verd ont perdu la leur dans les païs voisins de la Ligne.

Or, si la diversité des climats peut mettre tant de varieté & tant de difference dans le teint, dans la stature, dans le corsage des hommes & même dans le son de leur voix, elle doit mettre une difference encore plus grande entre le génie, les inclinations & les mœurs des nations. Les organes du cerveau ou les parties du corps humain qui décident, en parlant physiquement, de l'esprit & des inclinations des hommes, sont sans

comparaison plus composées & plus délicates que les os & les autres parties qui décident de leur stature & de leur force. Elles sont plus composées que celles qui décident du son de la voix & de l'agilité du corps. Ainsi deux hommes qui auront le sang d'une qualité assez differente pour être *dissemblables* à l'extérieur, seront encore plus *dissemblables* par l'esprit. Ils seront encore plus differens d'inclination que de teint & de corsage.

L'expérience confirme ce raisonnement. Tous les peuples sont encore plus differens par les inclinations & par l'esprit que par le teint & par le corsage. Comme le dit un Ambassadeur de Rhodes dans le Sénat de Rome, chaque peuple a son caractere, ainsi que chaque particulier a le sien. (a) *Tam civitatum quàm singulorum hominum mores sunt. Gentes quoque aliæ iracundæ, aliæ audaces, quædam timidæ, in vinum, in venerem proniores aliæ sunt.* Quintilien après avoir rapporté les raisons morales qu'on donnoit de la difference qui étoit entre l'éloquence des Atheniens & l'éloquence des Grecs Asiatiques, dit qu'il faut la chercher dans le caractere na-

(a) *Liv. hist. lib.* 45.

turel des uns & des autres. (a) *Mihi autem orationis differentiam fecisse & dicentium natura videntur, quod Attici limati quidem & emuncti, nihil inane aut redundans ferebant. Asiana gens tumidior alioqui & jactantior vaniore etiam dicendi gloria inflata est.* En effet, l'yvrognerie & les autres vices sont plus communs chez un peuple que chez un un autre peuple. Il en est de même des vertus morales. La conformation des organes & le temperament donnent une pente vers certains vices ou bien vers certaines vertus qui entraîne le gros de chaque nation. Le luxe est toujours assujetti par tout où il s'introduit à l'inclination dominante de la nation qui fait la dépense. Suivant le goût de sa nation, on se ruine ou bien à bâtir avec magnificence ou bien à lever des équipages somptueux, ou bien à tenir une table délicate, ou bien enfin à manger & à boire avec excès. Un Grand d'Espagne dépense en galanterie. Un Palatin de Pologne dépense en vin & en eaux de vie.

La Religion Catholique est essentiellement la même pour le culte comme pour les dogmes dans tous les païs de la Communion Romaine. Chaque na-

(a) *Quint. inst. lib. 12. cap. 10.*

tion néanmoins met beaucoup de son caractere particulier dans la pratique de ce culte. Suivant le génie de chaque nation il s'exerce avec plus ou moins de pompe, plus ou moins de dignité, comme avec des démonstrations extérieures de pénitence ou d'allégresse plus ou moins sensibles.

Il est peu de cerveaux qui soient assez mal conformez pour ne pas faire un homme d'esprit ou du moins un homme d'imagination sous un certain ciel; c'est le contraire sous un autre climat.

Quoique les Beotiens & les Atheniens ne fussent séparez que par le Mont Citheron, les premiers étoient si connus comme un peuple grossier, que pour exprimer la stupidité d'un homme on disoit qu'il paroissoit né en Beotie, au lieu que les Athéniens passoient pour le peuple le plus spirituel de l'Univers. Je ne veux pas citer les éloges que les Ecrivains Grecs ont fait du goût & de l'esprit des Atheniens. La plûpart, diroit-on, avoient Athenes pour patrie ou par naissance, ou par élection. Mais Ciceron qui connoissoit les Atheniens pour avoir long-temps demeuré avec eux, & qu'on ne sçauroit soupçonner d'avoir voulu flatter servilement des

hommes qui étoient sujets de sa République, rend le même témoignage que les Grecs en leur faveur. (a) *Atheniensés quorum semper fuit sincerum prudensque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire, & elegans.* Ce que dit Monsieur Racine dans la Préface des Plaideurs, que les Atheniens étoient bien sûrs quand ils avoient ri d'une chose qu'ils n'avoient pas ri d'une sotise, n'est que la traduction du Latin que nous venons de citer, & ceux qui ont repris l'Auteur François de l'avoir écrit, lui ont donné, pour me servir de l'expression de Montagne, un soufflet sur la jouë de Ciceron, témoin qu'on ne peut reprocher dans le fait dont il s'agit.

La même raison qui mettoit tant de difference entre les Atheniens & les Béotiens, fait que les Florentins ont des voisins qui leur ressemblent si peu, & que nous trouvons en France tant de sens & tant d'ouverture d'esprit dans les païsans d'une Province limitrophe d'une autre où leurs pareils sont presque stupides. Quoique la difference de l'air ne soit pas assez grande dans ces Provinces pour rendre les corps diffe-

(a) *De Oratore.*

tens extérieurement, elle y suffit néanmoins pour rendre très-differens ceux de nos organes qui servent immédiatement aux fonctions de l'ame spirituelle.

Aussi trouvons-nous des esprits qui ne paroissent presque point de la même espece, quand nous venons à refléchir sur le génie des peuples qui sont assez differens les uns des autres, pour qu'on puisse remarquer cette difference dans le corsage & dans le teint. Un païsan de Nord-Hollande & un païsan Andalous pensent-ils de même? Ont-ils les mêmes passions? Sentent-ils de même les passions qui leur sont communes? Veulent-ils être gouvernez de la même maniere? Dès que cette difference extérieure s'augmente, la difference des esprits devient immense. Les Chinois n'ont point un esprit qui ressemble à celui des Europeans. *Voiez*, dit l'Auteur de la Pluralité des mondes, (a) *combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine. D'autres visages, d'autres figures, d'autres mœurs, & presque d'autres principes de raisonnemens.*

Je n'entrerai point ici dans le détail du caractere de chaque nation ni du génie particulier à chaque siecle, j'aime

(a) *M. de Fontenelle Plur. des mond. Second. soir.*

mieux renvoïer mon Lecteur à *l'Euphormion* de Barclai qui traite cette matiere dans celui des livres de cette Satire, qu'on distingue ordinairement par le titre d'*Icon animorum*. Mais j'ajoûterai encore à ce que j'ai dit une reflexion, pour montrer combien il est probable que l'esprit & les inclinations des hommes dépendent de l'air qu'ils respirent, & de la terre sur laquelle ils sont élevez. C'est que les étrangers qui se sont habituez dans quelques païs que ce soit, y sont toujours devenus semblables après un certain nombre de generation aux anciens habitans du païs où ils se sont établis. Les nations principales de l'Europe ont aujourd'hui le caractere particulier aux anciens peuples qui habitoient la terre qu'elles habitent aujourd'hui, quoique ces nations ne descendent pas de ces anciens peuples. Je m'explique par des exemples.

Les Catalans d'aujourd'hui descendent des Gots & d'autres peuples étrangers qui apporterent en Catalogne, quand ils vinrent s'y établir, des langues & des mœurs differentes de celles du peuple qui l'habitoit au temps des Scipions. Il est vrai que ces peuples étrangers ont aboli l'ancienne langue.

Elle a fait place à une langue composée des idiomes divers qu'ils parloient. C'est l'usage seul & non pas la nature qui en ont décidé. Mais la nature a fait revivre dans les Catalans d'aujourd'hui, les mœurs & les inclinations des Catalans du temps des Scipions. Tite-Live a dit des anciens Catalans, qu'il étoit aussi facile de les détruire que de les désarmer. *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.* Toute l'Europe sçait si les Catalans d'aujourd'hui leur ressemblent. Ne reconnoît-on pas les Castillans dans le portrait que Justin fait des Iberiens. *Corpora hominum ad inediam laboremque, animi ad mortem parati. Dura omnibus & adstricta parcimonia. Illis fortior taciturnitatis cura quàm vita.* Leurs corps peuvent souffrir la faim & soutenir de grandes fatigues. La mort ne leur fait point peur. Ils sçavent vivre de peu, & ils craignent autant de perdre la gravité que les autres hommes de perdre la vie. Les Iberiens avoient un caractere d'esprit aussi different de celui des Gaulois, que le caractere d'esprit des Castillans l'est aujourd'hui du caractere d'esprit des François.

Quoique les François descendent plû-

noit audiance un si grand éclat de rire, que les Magistrats eurent peine à faire faire silence afin de pouvoir rendre une réponse sérieuse aux Ambassadeurs. *Tanto cum fremitu risus dicitur ortus, ut vix à Magistratibus Majoribusque natu juventas sedaretur.*

Davila raconte dans l'histoire de nos guerres civiles, (*a*) qu'il arriva une avanture semblable dans les conferences qui se tenoient pour la paix durant le siege de Paris par Henri IV. (*b*) Le Cardinal de Gondi y aïant dit que c'étoit moins la faim que l'amour des Parisiens pour le Roi qui les obligeoit à traiter, la présence du Roi ne put empêcher les jeunes Seigneurs, présens à la la conference, d'éclater de rire sur le discours du Cardinal, qui devenoit véritablement comique par sa hardiesse. Les deux partis sçavoient positivement le contraire. Toute l'Europe reproche encore aux François l'inquiétude & la legereté qui les fait sortir de leur païs pour chercher ailleurs de l'emploi & pour s'enrôler sous toutes sortes d'enseignes. Florus disoit des Gaulois qu'il n'y avoit pas d'armées sans soldats Gaulois. *Nullum bellum sine milite Gallo.*

(*a*) *Davila Lib. xi.* (*b*) *En* 1590.

Si

Si dans le temps de Cesar nous trouvons des Gaulois dans le service des Rois de Judée, de Mauritanie & d'Egypte, ne voit-on pas aujourd'hui des François dans toutes les troupes de l'Europe, & même dans celles du Roi de Perse & du Grand Mogol?

Les Anglois d'aujourd'hui ne descendent pas, generalement parlant, des Bretons qui habitoient l'Angleterre quand les Romains la conquirent. Néanmoins les traits dont Cesar & Tacite se servent pour caracteriser les Bretons conviennent aux Anglois. Les uns ne furent pas plus sujets à la jalousie que le sont les autres. Tacite écrit qu'Agricola ne trouva rien de mieux pour engager les anciens Bretons à faire apprendre à leurs enfans le Latin, la Rhetorique & les autres arts que les Romains enseignoient aux leurs, que de les piquer d'émulation en leur faisant honte de ce qu'ils se laissoient surpasser par les Gaulois. L'esprit des Bretons, disoit Agricola, étoit de meilleure trempe que celui des Gaulois, & il ne tenoit qu'à eux, s'ils vouloient s'appliquer, de réussir mieux que ces voisins. *Jam verò Principum filios liberalibus artibus erudire & ingenia Britannorum studiis Gal-*

lorum anteferre, ut qui modo linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent. L'artifice d'Agricola réussit, & les Bretons qui dédaignoient de sçavoir parler Latin, voulurent se rendre capables de haranguer en cette langue. Que les Anglois jugent eux-mêmes si l'on n'emploïeroit pas encore aujourd'hui chez eux avec succès l'adresse dont Agricola se servit.

Quoique l'Allemagne soit aujourd'hui dans un état bien different de celui où elle étoit quand Tacite la décrivit, quoiqu'elle soit remplie de Villes, au lieu qu'il n'y avoit que des Villages dans l'ancienne Germanie, quoique les marais & la plûpart des forêts de la Germanie aïent été changez en prairies & en terres labourables, enfin quoique la maniere de vivre & de s'habiller des Germains, soient differentes par cette raison en bien des choses de la maniere de vivre & de s'habiller des Allemands, on reconnoît néanmoins le génie & le caractere d'esprit des anciens Germains dans les Allemands d'aujourd'hui. Les femmes Allemandes, comme le faisoient celles des Germains, suivent encore les camps en bien plus grand nombre que les femmes des autres peuples

ne les suivent. Ce que Tacite dit des repas des Germains, est vrai des repas du commun des Allemands d'aujourd'hui. Comme les Germains, ils raisonnent bien entr'eux sur leurs affaires dans la chaleur du repas, mais il ne les concluent que de sang froid. *Deliberant dum fingere nesciunt, constituunt dum errare non possunt.* On trouve de même par tout l'ancien peuple dans le nouveau, quoiqu'il professe une autre religion que l'ancien, & bien qu'il soit gouverné par d'autres maximes.

C'est de tout temps qu'on a remarqué que le climat étoit plus puissant que le sang & l'origine. Les Gallogrecs descendus des Gaulois qui s'établirent en Asie, devinrent en cinq ou six generations aussi mous & aussi effeminez que les Asiatiques, quoiqu'ils descendissent d'ancêtres belliqueux, lesquels s'étoient établis dans un païs où ils ne pouvoient attendre du secours que de leur valeur & de leurs armes. Tite-Live en parlant d'un évenement arrivé dans un temps presqué également distant de l'établissement de la Colonie des Gallogrecs & de sa conquête par les Romains, dit de ces Gaulois Asiatiques. *Gallograci ea tempestate bellicosiores*

erant, Gallicos adhuc mundum exoleta stirpe gentis gestantes animos.

Tous les peuples illustres par les armes sont devenus mous & pusillanimes dès qu'ils ont été transplantez en des contrées où le climat amolissoit les naturels du païs. Les Macedoniens établis en Syrie & en Egypte y devinrent au bout de quelques années des Syriens & des Egyptiens, & dégenerant de leurs ancêtres, ils n'en conserverent que la langue & les étendarts. Au contraire, les Grecs établis à Marseille contracterent avec le temps l'audace & le mépris de la mort particulier aux Gaulois. Mais, comme dit Tite-Live en racontant les faits que je viens de rapporter, il en est des hommes comme des plantes & des animaux. Or, les qualitez des plantes ne dépendent pas autant du lieu d'où l'on a tiré la graine, que du lieu où l'on l'a semée, les qualitez des animaux dépendent moins de leur origine que du païs où ils naissent & où ils deviennent grands. *Sicut in frugibus pecudibusque, non tantùm semina ad servandam indolem valent, quantùm terræ proprietas cœlique sub quo aluntur mutat. Macedones qui Alexandriam in Ægypto, qui Seleuciam ac Ba-*

biloniam, quique alias sparsas per orbem terrarum colonias habent, in Syros, Parthos, Ægyptios degenerarunt. Massilia inter Gallos sita traxit aliquantulum ab accolis animorum. Tarentinis quid ex Spartana dura illa & horrida libertate mansit? Generosiùs in sua quidquid sede gignitur. Insitum aliena terra naturâ vertente se degenerat. (a)

Ainsi les graines qui réussissent excellemment dans un certain païs, dégenerent quand on les seme dans un autre. La graine de lin venuë de Livonie & semée en Flandre, y produit une très-belle plante, mais la graine du lin crû en Flandre & semée dans le même terroir, ne donne plus qu'une plante déja dégenerée. Il en est de même de la graine de melon, de rave & de plusieurs légumes qu'il faut renouveller pour les avoir bonnes, du moins après un certain nombre de generations, en faisant venir de nouvelles graines du païs où elles atteignent leur perfection. Comme les arbres croissent, & comme ils produisent plus lentement que les plantes, le même arbre donne des fruits differens, suivant le terroir où il étoit & celui où il est trans-

(a) *Liv. Histor. lib. 28.*

planté. Le sep de vigne transplanté de Champagne en Brie, y donne bien-tôt un vin où l'on ne reconnoît plus les qualitez de la liqueur qu'il donnoit dans son premier terroir. Il est vrai que les animaux ne tiennent point au sol de la terre comme les arbres & comme les plantes; mais d'autant que c'est l'air qui fait vivre les animaux, & que c'est la terre qui les nourrit, leurs qualitez ne sont gueres moins dépendantes des lieux où ils sont élevez, que les qualitez des arbres & des plantes sont dépendantes du païs où ils croissent. Continuons de consulter l'expérience.

Il est arrivé depuis les temps où Tite-Live écrivoit son histoire, que plusieurs peuples de l'Europe ont envoïé des Colonies en des climats plus éloignez & plus differens du climat de leur païs natal, que le climat des Gaulois n'étoit different du climat de la Gallogrece. Aussi le changement de mœurs, d'inclination & d'esprit inévitable à ceux qui changent de patrie, a-t-il été plus subit & plus sensible dans les nouvelles Colonies que dans les anciennes.

Les Francs qui s'établirent dans la Terre Sainte après qu'elle eut été con-

quise par la premiere Croisade, y devinrent après quelques générations aussi pusillanimes & aussi enclins à mal faire que les naturels du païs. L'Histoire des dernieres Croisades est remplie de plaintes ameres contre la déloïauté & contre la molesse des Francs Orientaux. Les Soudans du Caire n'avoient pas trouvé d'autres moïens de conserver la valeur & la discipline dans leurs troupes, que d'envoïer faire les recruës en Circassie dont leurs Mamelus étoient originaires L'expérience leur avoit enseigné que les enfans de ces Circassiens nez & élevez en Egypte, n'avoient que les inclinations & le courage des Egyptiens. Les Ptolomées & les autres Souverains de l'Egypte qui ont été soigneux d'avoir de bonnes troupes, y ont toujours entretenus des corps d'étrangers. Les naturels du païs, qu'on prétend avoir fait de si grands exploits de guerre sous Sesostris & sous leurs premiers Rois, étoient déja bien dégenerez dès le temps d'Alexandre le Grand. L'Egypte depuis sa conquête par les Perses a toujours été le joüet d'une poignée de soldats étrangers. Depuis Cambyses les Egyptiens d'origine n'ont jamais, pour ainsi dire, porté l'épée de

l'Egypte. Et encore aujourd'hui on ne reçoit pas les Egyptiens naturels dans les troupes entretenuës par le Grand Seigneur pour la garde de cette Province. Elles doivent toutes être composées de soldats nez hors de l'Egypte.

Les Portugais établis dans les Indes Orientales, y sont devenus aussi mols & aussi timides que les naturels du païs. Ces Portugais invincibles en Flandres où ils faisoient la moitié de la célebre Infanterie Espagnole détruite à Rocrois, (a) avoient des cousins dans les Indes qui se laissoient battre comme des moutons. Ceux qui se souviennent des évenemens de guerre arrivez durant les troubles du Païs-bas, lesquels ont donné naissance à la Republique de Hollande, sçavent bien que l'Infanterie composée de Flamands, ne tenoit pas contre l'Infanterie composée d'Espagnols naturels. Mais ceux qui ont lû l'histoire des conquêtes des Hollandois dans les Indes Orientales, sçavent bien d'un autre côté que les Hollandois en petit nombre y faisoient fuir des armées entieres de Portugais Indiens. Je ne veux pas citer des livres odieux, mais qu'on s'informe des Hollandois mêmes

(a) En 1643.

si leurs Compatriotes établis dans les Indes Orientales, y conservent les mœurs & les bonnes qualitez qu'ils avoient en Europe.

La Cour de Madrid qui fit toujours une attention sérieuse sur le caractere & sur le génie particulier des diverses Nations qu'elle gouvernoit, témoignoit beaucoup plus de confiance aux enfans des Espagnols nez en Flandres, qu'aux enfans des Espagnols nez dans le Roïaume de Naples. Les derniers n'étoient pas égalez en toutes choses aux Espagnols nez en Espagne, ainsi que les autres. Cette Cour circonspecte a toujours eu pour maxime de ne point confier en Amerique aucun emploi d'importance aux Espagnols Crioles ou nez en Amerique. Cependant ces Crioles sont les habitans qui sont nez d'une mere & d'un pere Espagnols, sans aucun mélange de sang Americain ou Afriquain. Ceux qui sont nez d'un Espagnol & d'une Americaine s'appellent Mestisses, & ils se nomment Mulâtres quand la mere est Négresse.

L'incapacité des sujets a eu autant de part à cette politique, que la crainte qu'ils ne se soulevassent contre l'Espagne. Véritablement on a peine à con-

cevoir à quel point le sang Espagnol, si brave & si courageux en Europe, a dégeneré dans plusieurs contrées de l'Amerique. On ne le croiroit pas, si douze ou quinze Rélations differentes des expeditions des Flibustiers dans le nouveau monde, ne s'accordoient pas toutes à le dire & à en rapporter des circonstances convaincantes.

Ainsi que les hommes, les animaux prennent une taille & une conformation differentes, suivant le païs où ils sont nez & où ils deviennent grands. Il n'y avoit point de chevaux en Amerique quand les Espagnols découvrirent cette partie du monde. On peut bien croire que les premiers qu'ils y transporterent pour faire race, étoient des plus beaux de l'Andalousie où se faisoit l'embarquement. Comme les frais du transport se montoient à plus de deux cens écus par cheval, on n'épargnoit pas apparemment l'argent de l'achat, & les chevaux étoient alors à grand marché dans cette Province. Il est des païs en Amerique où la race de ces chevaux a dégeneré. Les chevaux de Saint Dominique & des Antilles sont petits, malfaits, & ils n'ont que le courage des nobles animaux dont ils descendent,

s'il est permis de s'expliquer ainsi. Véritablement il est en Amerique d'autres païs où la race des chevaux Andalous s'est encore annoblie. Les chevaux du Chili sont aussi supérieurs en beauté & en bonté aux chevaux d'Andalousie, que ceux-ci surpassent les chevaux de Picardie. Les moutons de Castille & d'Andalousie transportez en d'autres pâturages ne donnent plus de laine aussi précieuse que celles, *Quas Baticus adjuvat aër*. Quand les chévres d'Ancyre ont perdu le pâturage de leurs montagnes, elles ne se couvrent plus de ce poil si prisé dans l'Orient, & connu même en Europe. (*a*) Il est des païs où le cheval est communément un animal doux qui se laisse conduire à des enfans. En d'autres païs, comme dans le Roïaume de Naples, il est presque un animal féroce duquel il faut se garder avec attention. Les chevaux changent même de naturel en changeant d'air & de nourriture. Ceux d'Andalousie sont bien plus doux dans leur païs qu'ils ne le sont dans le nôtre. Enfin la plûpart des animaux n'engendrent plus dès qu'ils sont transportez sous un climat trop different du leur. Les tigres, les singes, les

(*a*) *Busbequius Epist. pr.*

chameaux, les élephans & plusieurs espece d'oiseaux ne multiplient point dans nos regions.

SECTION XVI.

Objection tirée du caractere des Romains & des Hollandois. Réponse à l'objection.

ON m'objectera peut-être que nous connoissons aujourd'hui deux peuples à qui le caractere que les anciens Ecrivains donnent à leurs Dévanciers, ne convient plus présentement. Les Romains ne ressemblent plus, continuera-t-on, aux anciens Romains si fameux par leurs vertus militaires & que Tacite définit, des gens ennemis de toutes ces vaines démonstrations de respect qui ne sont que des céremonies. Des gens qui ne se soucioient que de l'autorité. (a) *Apud quos jus imperii valet, inania transmittuntur*. Le frere du Roi des Parthes, Tiridate qui venoit à Rome faire hommage, pour parler suivant nos usages, de la Couronne d'Ar-

(a) *Tacit. Annal. lib. 15.*

menie, auroit eu moins de peur du cérémonial des Romains, ajoûte l'Auteur que j'ai cité, s'il les avoit mieux connus. Les Bataves & les anciens Frisons, objecterа-t-on encore, étoient deux peuples composez de soldats, & qui se soulevoient dès que les Romains vouloient exiger d'eux d'autres tributs que des services militaires. Aujourd'hui les habitans de la province de Hollande, laquelle comprend l'Isle des Bataves & une partie du païs des anciens Frisons, sont portez au commerce & aux arts. Ils surpassent tous les autres peuples dans le talent de policer les Villes & dans le gouvernement *Municipal*. Le peuple y païe plus volontiers les plus grands impôts qui se levent présentement en Europe, qu'il ne fait le métier de soldat. *Ad terrestrem militiam parum idonei sunt Belgæ, & equo insidens Batavus ludibrium omnibus debet*, dit Puffendorff, (*a*) en parlant des Hollandois d'aujourd'hui, qui se servent de troupes étrangeres aussi volontiers que les Bataves faisoient la guerre pour les étrangers.

Quant aux Romains, je répondrai que lorsque le reste de l'Europe voudra

(*a*) *Introduct. ad hist. Europ.*

se guérir de la maladie du céremonial, ils ne seront pas les derniers à s'en défaire. Le céremonial est aujourd'hui à la mode, & ils tâchent d'être supérieurs dans sa pratique aux autres peuples, comme ils le furent autrefois dans la discipline militaire. Peut être que les Romains nos Contemporains montreroient encore cette modestie après les succès, & cette hauteur dans le danger qui faisoient le caractere des anciens Romains, si leurs Maîtres n'étoient pas d'une profession qui défend d'aspirer à la gloire militaire. Va-t-on se faire tuer à la guerre dès qu'on a du courage, comme on fait des vers dès qu'on est né Poëte? Si les Romains ont réellement dégeneré, ce n'est point certainement dans toutes les vertus. Personne ne sçait mieux qu'eux, tenir ferme ou se relâcher à propos dans les affaires, & l'on remarque encore jusques dans la populace de Rome, cet art d'insinuer de l'estime pour ses Concitoïens, qui fut toujours une des premieres causes de la grande renommée d'une nation.

Enfin il est arrivé de si grands changemens dans l'air de Rome & dans l'air des environs de cette ville, depuis les

Cesars, qu'il n'est pas étonnant que les habitans y soient à present differens de ce qu'ils étoient autrefois. Au contraire, suivant notre systême, il falloit que la chose arrivât ainsi, & que l'altération de la cause altérât l'effet.

Premierement, l'air de la ville de Rome, à l'exception du quartier de la Trinité du Mont & de celui du Quirinal, est si mal sain durant le grand été, qu'il ne sçauroit être supporté que par ceux qui s'y sont habituez peu à peu, & comme Mithridate s'étoit accoutumé au poison. Il faut même renouveller toutes les années l'habitude de supporter la corruption de l'air en commençant à le respirer dès les premiers jours de son altération. Il est mortel pour ceux qui le respirent pour la premiere fois quand il est déja corrompu. On est aussi peu surpris de voir mourir celui qui en arrivant de la campagne, loge dans les endroits où l'air est corrompu, & même ceux qui dans ce temps-là y viendroient habiter des endroits de la ville où l'air demeure sain, que de voir mourir l'homme qu'un boulet de canon a touché. La cause de cette corruption de l'air nous est même connuë. Rome étoit percée autrefois sous terre, comme sur terre,

& chaque ruë y avoit une cloaque sous le pavé. Ces égoûts aboutissoient tous au Tibre par differens canaux qui étoient balaïez perpetuellement des eaux de quinze Aqueducs, qui voituroient des fleuves entiers à Rome, & ces fleuves se jettoient enfin dans le Tibre par les bouches des cloaques. Les bâtimens de cette Ville si vaste aïant été renversez par les Gots, par les Normands de Naples & par le temps, les décombres des édifices bâtis sur les sept colines ont comblé les vallées subjacentes, de maniere que dans ces vallées, l'ancien rez-de-chaussée est souvent enterré de quarante pieds. Un pareil bouleversement à bouché plusieurs rameaux par lesquels beaucoup de cloaques médiocres communiquoient avec les grandes cloaques qui aboutissoient au Tibre. Les voûtes écrasées par la chute des bâtimens voisins ou tombées par vetusté, ont ainsi fermé plusieurs canaux & intercepté l'écoulement des eaux. Cependant la plûpart des égoûts par lesquels les eaux de pluïe & les eaux de ceux des anciens aqueducs qui subsistent encore tombent dans les cloaques, sont demeurez ouverts. L'eau a donc continué d'entrer dans ces canaux sans issuë. Elle y croupit, & elle y

devient tellement infectée, que lorsqu'il arrive aux *Fouilleurs* d'ouvrir en creusant un de ces canaux, la puanteur & l'infection qui s'en exhalent, leur donnent souvent des maladies mortelles. Ceux qui ont osé manger des poissons qu'on y trouve quelquefois, ont presque tous païé de leur vie une curiosité témeraire. Or, ces canaux ne sont pas si avant sous terre, que la chaleur qui est très-grande à Rome durant la Canicule, n'en éleve des exhalaisons empestées, qui s'échappent d'autant plus librement que les crévasses des voûtes ne sont bouchées qu'avec des décombres & des gravas qui font un tamis bien moins serré que celui d'un terrain naturel ou d'un sol ordinaire.

Secondement, l'air de la plaine de Rome, qui s'étend jusqu'à douze lieuës dans les endroits où l'Appennin se recule le plus de cette Ville, réduit durant les trois mois de la grande chaleur les naturels mêmes du païs qui doivent y être accoutumez dès l'enfance, en un état de langueur incroïable à ceux qui ne l'ont pas vû. En plusieurs cantons les Religieux sont obligez à sortir de leurs Convents pour aller passer ailleurs la saison de la Canicule. Enfin l'air

de la campagne de Rome tuë aussi promtement que le fer, l'étranger qui ose s'exposer à son activité durant le sommeil. L'air y est toujours pernicieux de quelque côté que le vent souffle, ce qui met en évidence que la terre est la cause de l'altération de l'air. Cette infection prouve donc qu'il est survenu dans la terre un changement considerable, soit qu'il vienne de ce que la terre n'est plus cultivée comme du temps des Cesars, soit qu'on veuille l'attribuer aux marais d'Ostie & à ceux de l'Ofanté(a), qui ne sont plus desséchez comme autrefois, soit enfin que cette altération procede des mines d'alun, de souffre & d'arsenic, qui depuis quelques siecles, auront achevé de se former sous la superficie de la terre, & qui présentement envoïent dans l'air, principalement durant l'été, des exhalaisons plus malignes que celles qui s'en échapoient lorsqu'elles n'avoient pas encore atteint le dégré de maturité où elles sont parvenuës aujourd'hui. On voit fréquemment dans la campagne de Rome un phénomene qui doit obliger de penser que l'altération de l'air y vient d'une cause nouvelle, c'est-à-dire, des mines

(a) Pomptina Paludes.

qui se seront perfectionnées sous la superficie de la terre. Durant les chaleurs il en sort des exhalaisons qui s'allument d'elles-mêmes & qui forment de longs sillons de feu ou des colonnes de flâme dont la terre est la base. Tite-Live seroit rempli du récit des sacrifices faits pour l'expiation de ces prodiges, si l'on avoit vû ces phénomenes dans la campagne de Rome au temps dont il a écrit l'histoire.

Ce qui prouve encore qu'il est survenu une altération physique dans l'air de Rome & des environs, c'est que le climat y est moins froid aujourd'hui qu'il ne l'étoit au temps des premiers Cesars, quoique le païs fut alors plus habité & mieux cultivé qu'il ne l'est à présent. Les Annales de Rome nous apprennent qu'en l'année quatre cent quatre-vingt de sa fondation, l'hyver y fut si violent que les arbres moururent. Le Tibre prit dans Rome, & la neige y demeura sur terre durant quarante jours. Lorsque Juvenal fait le portrait de la femme superstitieuse, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ses ablutions.

Hibernum fracta glacie descendet in amnem
Ter matutino Tyberi mergetur, & ipsis
Vorticibus timidum caput abluet; inde superbi
Totum Regis agrum nuda & tremebunda cruentis
Erepet genibus. (a)

Il parle du Tibre pris dans Rome comme d'un évenement ordinaire. Plusieurs passages d'Horace supposent les ruës de Rome pleines de neiges & de glaces. Nous serions mieux informez si les anciens avoient eu des Thermométres, mais leurs Ecrivains, quoiqu'ils n'aïent pas songé à nous instruire là-dessus, nous en disent encore assez pour nous convaincre que les hyvers étoient autrefois plus rigoureux à Rome qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le Tibre n'y gele gueres plus que le Nil au Caire. On trouve à Rome l'hyver bien rigoureux quand la neige s'y conserve durant deux jours, & quand on y voit durant deux fois vingt-quatre heures quelques larmes de glace à une fontaine exposée au Nord.

Quant aux Hollandois, je puis ré-

(a) *Juven. Sat. 6.*

pondre qu'ils n'habitent pas sur la même terre qu'habitoient les Bataves & les anciens Frisons, bien qu'ils demeurent dans le même Païs. L'Isle des Bataves étoit bien un païs bas, mais il étoit couvert de bois. Pour la partie du païs des anciens Frisons qui fait aujourd'hui la plus grande portion de la Province de Hollande, sçavoir celle qui est comprise entre l'Ocean, le Zuiderzée & l'ancien lit du Rhin qui passe à Leyde, elle étoit alors semée de collines creuses en dedans, & c'est ce qu'on a voulu exprimer par le mot de *Holland* introduit dans le moïen âge. Il signifie une terre vuide en langue du païs. Tacite (*a*) nous apprend que le bras du Rhin dont je parle, celui qui séparoit alors la Frise de l'Isle des Bataves conservoit la rapidité que ce fleuve a dans son cours, & c'est une preuve que le païs étoit montueux. La mer s'étant introduite dans ces cavitez, elle a fait abîmer la terre, qui ne s'est releyée au-dessus de la surface des eaux qui la couvrirent après sa dépression, qu'à l'aide des sables que les flots de la mer y ont apportez, & du limon que les fleuves y ont laissé en l'inondant fréquem-

(*a*) *Tac. Annal. lib.* 2.

ment avant qu'on les eut contenu par des digues.

Une autre preuve de ce que je viens d'avancer, c'est que dans la partie de la Province de Hollande qui a fait une portion du païs des anciens Frisons, on trouve souvent en faisant les fondations, des arbres qui tiennent encore au sol par les racines quinze pieds au-dessous du niveau du païs. Cependant ce païs qui est uni comme un parquet, est déja plus bas que les hautes marées. Il est de niveau avec les plus basses, & c'est ce qui montre bien que le sol auquel tiennent par les racines les arbres dont j'ai parlé, est un terrain qui s'est abîmé. Ceux qui voudront être instruits plus au long sur le temps & sur les autres circonstances de ces inondations, peuvent lire les deux premiers volumes de l'ouvrage de Monsieur Menson Alting, intitulé, *Descriptio Agri Batavi.* Ils ne le liront pas sans profit & sans regreter que cet Auteur soit mort il y a vingt ans, avant que de nous avoir donné le troisiéme. La Hollande aïant été desséchée & repeuplée dans les temps suivans, elle est aujourd'hui une prairie de niveau, coupée par une infinité de canaux & sémée de quelques lacs

& flaques d'eau. (a) Le terrain y a si bien changé de nature que les bœufs & les vaches de ce païs sont plus grands qu'ailleurs, au lieu qu'autrefois ils étoient très-petits. Enfin le quart de sa superficie est aujourd'hui couvert d'eau, au lieu que l'eau n'en couvroit peut-être pas autrefois la douziéme partie. Le peuple, par des évenemens qui ne sont pas de notre sujet, s'y étant encore multiplié plus qu'il ne l'a fait en aucun autre endroit de l'Europe, le besoin & la facilité d'avoir des légumes & du laitage dans une prairie continuelle, la facilité d'avoir du poisson au milieu de tant d'eaux douces & sallées, ont accoutumé les habitans à se sustenter avec ces alimens flegmatiques; au lieu que leurs anciens prédecesseurs se nourrissoient de la chair de leurs troupeaux, & de celle des animaux domestiques devenus sauvages; dont on voit par Tacite & par d'autres Ecrivains de l'antiquité que leurs bois étoient remplis.

Le Chevalier Temple qui a été frappé de la difference du caractere des Bataves & des Hollandois, & qui a voulu en rendre raison, attribuë cette diffe-

(a) *Tacit. Ann. lib. 4.*

rence au changement de nourriture. (*a*) De pareilles révolutions sur la surface de la terre, qui causent toujours beaucoup d'altération dans les qualitez de l'air, & qui ont encore eté suivies d'un si grand changement dans les alimens ordinaires, que les nouveaux habitans se nourrissent en Pêcheurs & en Jardiniers, au lieu que les anciens habitans se nourrissoient en Chasseurs, de pareilles révolutions, dis-je, ne sçauroient arriver sans que le caractere des habitans d'un païs cesse d'être le même.

Après tout ce que je viens d'exposer il est plus que vrai-semblable, que le génie particulier à chaque peuple, dépend des qualitez de l'air qu'il respire. On a donc raison d'accuser le climat de la disette de génies & d'esprits propres à certaines choses, qui se fait remarquer chez certaines nations. *La temperature des climats chauds*, dit le Chevalier Chardin (*b*) *énerve l'esprit comme le corps, & dissipe ce feu d'imagination necessaire pour l'invention. On n'est pas capable en ces climats-là de longues veilles & de cette forte application qui enfante les ouvrages des arts liberaux & des arts méchani-*

(*a*) *Etat des Prov. Unies ch.* 4.
(*b*) *Descript. de la Perse chap.* 7.

ques.

ques. C'est seulement vers le Septentrion qu'il faut chercher les arts & les métiers dans leurs plus hautes perfections. Notre Auteur parle d'Hispahan, & Rome & Athenes sont des Villes Septentrionales par rapport à la Capitale de la Perse. C'est le sentiment que donne l'expérience. Tout le monde ne convient-il pas d'attribuer à l'excès du froid comme à l'excès du chaud la stupidité des Négres & celle des Lappons ?

SECTION XVII.

De l'étenduë des climats plus propres aux Arts & aux Sciences que les autres. Des changemens qui surviennent dans ces climats.

ON m'objectera que les arts & les Sciences ont fleuri sous des climats bien differens. Memphis, ajoute-t-on est plus près du soleil que Paris de dix-huit dégrez, & cependant les arts & les sciences ont fleuri dans ces deux Villes.

Je réponds que tout excès de cha-

leur, & que tout excès de froid ne sont pas contraires à une heureuse nourriture des enfans, mais seulement les excès outrez, soit du froid, soit du chaud. Loin de borner à quatre ou cinq dégrez la temperature convenable à la culture des sciences & des beaux arts, je crois que cette temperature peut comprendre vingt ou vingt-cinq dégrez de latitude. Ce climat fortuné peut même s'étendre & gagner du terrain à la faveur de plusieurs évenemens.

Par exemple, l'étenduë du commerce donne aujourd'hui aux nations Hyperborées le moïen qu'elles n'avoient point autrefois de faire une partie de leur nourriture ordinaire, des vins comme des autres alimens qui croissent dans les païs chauds. Le commerce qui s'est infiniment accru dans les deux derniers siecles, a fait connoître ces choses où l'on ne les connoissoit pas. Il les a renduës très-communes en des lieux où elles étoient fort rares auparavant. L'accroissement du commerce a rendu le vin une boisson d'un usage aussi commun dans plusieurs païs où il n'en vient point, que dans les contrées où l'on fait des vendanges. Il a mis dans les païs du Nord le sucre & les épiceries

au nombre de ces denrées, que tout le monde consomme. Depuis un temps les eaux de vie simples & composées, le tabac, le caffé, le chocolat & d'autres denrées qui ne croissent que sous le soleil le plus ardent, sont en usage, même parmi le bas peuple, en Hollande, en Angleterre, en Pologne, en Allemagne & dans le Nord. Les sels & les sucs spiritueux de ces denrées jettent dans le sang des nations Septentrionales une ame, ou, pour parler avec les Physiciens une huile étherée, laquelle ne se trouve point dans les alimens de leur patrie. Ces sucs remplissent le sang d'un homme du Nord d'esprits animaux formez en Espagne, & sous les climats les plus ardens. Une portion de l'air & de la seve de la terre des Canaries passe en Angleterre dans les vins de ces Isles qu'on y transporte en si grande quantité. L'usage frequent & habituel des denrées des païs chauds rapproche donc, pour ainsi dire, le soleil des païs du Nord, & il doit mettre dans le sang & dans l'imagination des habitans de ces païs une vigueur & une délicatesse que n'avoient pas les ayeux, dont la simplicité se contentoit des productions de la terre qui les avoit vû naître. Com-

me on ressent aujourd'hui dans ces contrées des maladies qu'on n'y connoissoit pas avant qu'on y fit un usage aussi fréquent d'alimens étrangers & qui ne sont peut-être pas assez en proportion avec l'air du païs, on y doit avoir pour cela même plus de chaleur & plus de subtilité dans le sang. Il est certain qu'en même-temps qu'on y a connu de nouvelles maladies, ou que certaines infirmitez y sont devenuës plus fréquentes qu'autrefois, d'autres maladies ou sont disparuës ou sont devenuës plus rares. J'ai oüi dire à Monsieur Regis, célebre Medecin d'Amsterdam, que depuis que l'usage des denrées dont je viens de parler, s'étoit introduit dans cette ville parmi les gens de toute condition, on n'y voïoit plus la vingtiéme partie des maladies scorbutiques qu'on y voïoit auparavant.

Il ne suffit pas qu'un païs soit à une certaine distance de la ligne pour que le climat en soit propre à la nourriture des hommes d'esprit & de talent. L'air y peut-être contraire par ses qualitez permanentes à l'éducation Physique des enfans que la délicatesse de leurs organes destineroit à être un jour des hommes d'un grand esprit. Le mélange des

corpuscules qui entrent dans la composition de l'air dont je parle, peut être mauvais par quelques excès d'un de ses bons principes. Il se peut faire qu'en un certain païs les émanations de la terre soient trop grossieres. Tous ces défauts qu'on conçoit pouvoir être infinis, doivent faire que l'air d'une contrée, dont la temperature paroît la même que celle d'une contrée voisine, ne soit pas aussi favorable à l'éducation physique des enfans, que l'air qu'on respire dans cette derniere. Deux regions qui sont à la même distance du Pole peuvent avoir un climat physiquement different. Puisque la difference de l'air d'une contrée limitrophe d'une autre contrée où les hommes sont grands, y rend les habitans petits, pourquoi ne les rendra-t-elle pas plus spirituels dans un païs que dans un autre? La taille des hommes doit varier plus difficilement que la qualité & le ressort des organes du cerveau. Plus un organe est délié, plus le sang qui le nourrit le change facilement. Or de tous les organes du corps humain, les plus délicats sont ceux qui servent à l'ame spirituelle à faire ses fonctions. Ce que je dis ici n'est que l'explication de l'opinion generale, qui

a toujours attribué aux differentes qualitez de l'air, la difference qui se remarque entre les peuples. *Le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je crois, la principale cause des inclinations & des coutumes des hommes, qui ne sont pas plus diverses entr'elles que la constitution de l'air est differente d'un lieu à un autre*, dit un homme (a) à qui l'on pouvoit appliquer l'éloge qu'Homere fait d'Ulisse.

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

(a) Chardin tom. 2. pag. 4.

SECTION XVIII.

Qu'il faut attribuer la difference qui est entre l'air de differens païs, à la nature des émanations de la terre qui sont differentes en diverses regions.

Les émanations de la terre sont la seule cause apparente à laquelle on puisse attribuer la difference sensible entre les qualitez de l'air en diverses regions également distantes de la ligne. Cette opinion s'accommode très-bien

avec l'expérience. Les émanations dont dépendent les qualitez de l'air, dépendent elles-mêmes de la nature des corps dont elles s'échappent. Or, quand on vient à examiner quelle est la composition du globe terrestre dans deux païs dont l'air est different, on trouve cette composition differente. Il y a plus d'eau, par exemple, en Hollande dans un quarré donné, qu'il n'y en a dans la Comté de Kent. Le sein de la terre ne renferme pas les mêmes corps en France qu'il renferme communément en Italie. Dans plusieurs endroits de l'Italie la terre est pleine d'alun, de soufre, de bitume & d'autres mineraux. Ces corps dans les lieux de France où on en trouve n'y sont pas en même quantité par proportion aux autres corps qu'en Italie. On trouve presque par toute la France que le tuf est de marne ou d'une espece de pierre grasse, blanchâtre & tendre, & dans laquelle il y a beaucoup de sels volatils. Le sel domine dans la terre de la Pologne, & l'on en trouve des mines toutes formées dans plusieurs endroits de ce Roïaume. Elles suffisent à la consommation du païs & même à celle de plusieurs Provinces voisines. C'est à ce sel dominant

dans la terre de Pologne que les Philosophes attribuent la fertilité prodigieuse de la plûpart de ses contrées, aussi bien que la grosseur extraordinaire des fruits, & s'il est permis de s'expliquer ainsi, le grand volume du corps des hommes nez & nourris dans ce païs-là. En Angleterre le tuf est composé principalement de plomb, d'étain, de charbon de mine, & d'autres mineraux qui vegetent & qui se perfectionnent sans cesse.

On peut même dire que la difference de ces émanations tombe en quelque maniere sous nos sens. La couleur du vague de l'air, celles des nuages qui font un horrison colorié au coucher comme au lever du soleil, dépendent de la nature des exhalaisons qui remplissent l'air & qui se mêlent avec les vapeurs dont ces nuages sont formez. Or tout le monde peut observer que le vague de l'air & les nuages qui brillent à l'horison ne sont pas de la même couleur dans tous les païs. En Italie, par exemple, le vague de l'air est d'un bleu verdâtre, & les nuages de l'horison y sont d'un jaune & d'un rouge très-foncez. Dans les Païs-bas le vague de l'air est d'un bleu pâle, & les

nuages de l'horison n'y sont teints que de couleurs blanchâtres. On peut même remarquer cette difference dans les *Ciels* des tableaux du Titien & des tableaux de Rubens, ces deux Peintres aïant representé la nature telle qu'elle se voit en Italie & dans les Païs-bas où ils la copioient. Je conclus de ce que j'ai exposé, qu'ainsi que les qualitez de la terre décident de la saveur particuliere aux fruits dans plusieurs contrées, de même ces qualitez de la terre décident de la nature de l'air de chaque païs. Les qualitez & les proprietez de la terre sont également la cause de la difference qui est entre l'air de deux contrées, ainsi qu'elle est la cause de la differente saveur des vins qui sont crus dans deux contrées limitrophes.

Or, cette cause est sujette par sa nature à bien des vicissitudes comme à une infinité d'altérations. Dès que la terre est un mixte composé de solides & de liquides de divers genres & de differentes especes, il faut qu'ils agissent sans cesse l'un & l'autre, & qu'il s'y fasse ainsi des fermentations continuelles, d'autant plus que l'air & le feu central mettent encore les matieres en mouvement. Comme les levains,

comme le mélange & la proportion de ces levains ne sont pas toujours les mêmes, les fermentations ne sçauroient aboutir toujours à une même production. Ainsi les émanations de la même terre ne sçauroient être toujours les mêmes dans la même contrée. Elles y doivent être sujettes à divers changemens.

L'expérience donne un grand poids à ce raisonnement. La même terre envoïe-t-elle toutes les années dans l'air la même quantité de ces exhalaisons qui sont la matiere des foudres & des éclairs? Comme il est des païs plus sujets au tonnerre que d'autres, il est aussi des années où il tonne dix fois plus souvent dans le même païs qu'en d'autres années. A peine entendit-on deux coups de tonnerre à Paris l'été de 1716. Il y a tonné trente fois & plus l'été de 1717. La même chose est vraïe des tremblemens de terre. Les années sont-elles également pluvieuses dans le même païs? Qu'on voïe dans les Almanachs de l'Observatoire la difference qui se trouve entre la quantité de pluïe qui tombe à Paris dans le cours d'une année, & la quantité qui en tombe dans une autre année. Cette difference va quelquefois à près des deux tiers. On ne

ſçauroit encore attribuer l'inégalité qui ſe remarque dans les éruptions des Volcans à une autre cauſe qu'à la varieté des fermentations qui ſe font continuellement dans le ſein de la terre. On ſçait que ces montagnes redoutables jettent plus de feu en certaines années que dans d'autres, & qu'elles ſont quelquefois un temps conſiderable ſans en vomir. Toutes les années ſont-elles enfin également ſaines & également pluvieuſes, venteuſes, froides & chaudes dans la même contrée ?

Le ſoleil & les émanations de la terre décident en France, comme ailleurs, de la temperature des années, & l'on n'y ſçauroit faire intervenir aucune autre cauſe, à moins que de vouloir faire agir les influences des aſtres. Or, de ces deux cauſes il y en a une qui ne varie pas dans ſon action, je veux dire le ſoleil. Il faut donc attribuer la difference immenſe qui s'obſerve en France entre la temperature de deux années à la variation ſurvenuë dans les émanations de la terre.

Je dis que l'action du ſoleil ne varie point. Il monte & il deſcend à Paris toutes les années à une même hauteur. S'il y a quelque difference dans ſon éle-

vation, elle n'est sensible qu'aux Astronomes modernes, & elle ne pourroit mettre d'autre difference entre l'été de deux années que celle qui se trouve entre un été de Senlis & un été de Paris. La distance qui est entre Paris & Senlis du Sud au Nord, revient à la hauteur que le soleil peut avoir de plus à Paris en une année que dans une autre année.

La difference qui est entre la temperature des années est bien une autre variation. Il est à Paris des étez d'une chaleur insupportable. D'autres à peine ne sont pas un temps froid. Souvent il fait plus froid le jour du solstice d'été qu'il ne faisoit six semaines auparavant. L'hyver y est quelquefois très-rigoureux, & la gelée y dure quarante jours de suite. En d'autres années l'hyver se passe sans trois jours de gelée consécutive. Il est des années durant lesquelles il tombe à Paris vingt-deux pouces d'eau de pluïe. (a) En d'autres années il n'en tombe pas huit. Il est aussi des années où les vents sont plus fréquens & plus furieux qu'en d'autres. On peut dire la même chose de tous les païs. La temperature des années y varie tou-

(a) *Voïez les Almanachs de l'Observatoire.*

jours. Il est seulement vrai que dans les païs Meridionaux, le temps de la pluïe & des chaleurs n'est pas aussi déreglé que dans notre païs. Ces chaleurs & ces pluïes, plus ou moins grandes, y viennent à peu près dans les mêmes jours. La cause y varie bien, mais elle n'y est pas aussi capricieuse qu'en France.

Mais, dira-t-on, quoique le soleil monte toutes les années à la même hauteur, ne peut-il point arriver quelque obstacle, comme seroit une macule, qui rallentisse son action en certaines années, plus que dans d'autres années. Il auroit ainsi la plus grande part aux variations dont vous allez chercher la cause dans le sein de la terre.

Je répons que l'expérience ne souffre point qu'on impute au soleil cette variation. Il y auroit une espece de regle dans ce dérangement s'il venoit du rallentissement de l'action du soleil, je veux dire que tous les pays sentiroient ce dérangement à proportion de la distance où ils sont de la Ligne, & que l'élevation du soleil décideroit toujours du dégré de chaleur, quelle que fut cette chaleur en une certaine année. Le même été plus chaud à Paris qu'à l'ordinaire, supposeroit un été plus chaud

à Madrid que les étez ordinaires. Un hyver très-doux à Paris supposeroit qu'il seroit encore plus doux à Madrid que les hyvers ordinaires. C'est ce qui n'est point. L'hyver de 1699. à 1700. fut très-doux à Paris & très-rude à Madrid. Il gela quinze jours de suite à Madrid, & il ne gela pas deux jours de suite à Paris. L'été de 1714. fut assez sec & très-chaud à Paris. Il fut très pluvieux & assez froid en Lombardie. Le jour du solstice est quelquefois plus froid que le jour de l'équinoxe. La variation de la temperature des années est telle qu'on ne sçauroit l'attribuer au soleil, à une cause generale. Il faut l'imputer à une cause particuliere à chaque païs, c'est-à-dire, à la difference qui survient dans les émanations de la terre. C'est elle qui rend encore certaines années plus sujettes aux maladies que d'autres.

Ipsa sæpè coortæ
De terra surgunt. (a)

Il est des maladies épidemiques qui sortent de la terre insensiblement, mais il en est qu'on en voit sortir, pour ainsi dire. Telles sont les maladies qui surviennent dans les lieux où l'on a fait de grands remuemens de terre, & qui

(a) Lucret. lib. 6.

étoient très-sains avant ces remuemens. La premiere enveloppe de la terre est composée de terres communes, de pierres, de cailloux & de sables. La nature prudente s'en est servie pour couvrir la seconde enveloppe composée de mineraux & de terres grasses dont les sucs contribuent à la fertilité du sol extérieur. Ou ces sucs montent dans les tuyaux des plantes, ou bien ils s'élevent dans l'air après s'être exténuez & filtrez à travers la premiere enveloppe de la terre, & ils y forment ce nître aërien qui retombant ensuite sur la terre dont il est sorti, aide tant à sa fertilité. Or quand on fait de grands remuemens de terre, on met à découvert plusieurs endroits de cette seconde enveloppe, & l'on les expose à l'action immediate de l'air & du soleil, laquelle ne trouvant plus rien d'interposé, en détache des molecules en trop grande quantité. D'ailleurs, ces molecules encore trop grossieres n'auroient dû s'élever dans l'air qu'après s'être extenuées en passant à travers de la premiere envel oppe comme à travers un tamis. Ainsi l'air de la contrée se corrompt, & il demeure corrompu jusqu'à ce que la terre découverte soit épuisée d'une partie de

ces sucs, ou jusqu'à ce que la poussiere chariée sans cesse par les vents l'ait enduite d'une nouvelle croute.

Mais, comme nous l'avons dit, il est des maladies épidemiques qui, pour parler ainsi, sortent du sein de la terre insensiblement & sans qu'il y soit arrivé aucun changement dont on s'apperçoive. Telles sont encore les pestes qui s'allument quelquefois dans un pays où elles n'ont point été apportées d'ailleurs, & qu'on ne sçauroit imputer qu'aux altérations arrivées dans les émanations de la terre même.

SECTION XIX.

Qu'il faut attribuer aux variations de l'air dans le même païs la difference qui s'y remarque entre le génie de ses habitans en des siecles differens.

JE conclus donc de tout ce que je viens d'exposer, qu'ainsi qu'on attribuë la difference du caractere des nations aux differentes qualitez de l'air de leurs pays, il faut attribuer de même

aux changemens qui surviennent dans les qualitez de l'air d'un certain pays les variations qui arrivent dans les mœurs & dans le génie de ses habitans. Ainsi qu'on impute à la difference qui est entre l'air de France & l'air d'Italie, la difference qui se remarque entre les Italiens & les François, de même il faut attribuer à l'altération des qualitez de l'air de France la difference sensible qui s'observe entre les mœurs & le génie des François d'un certain siecle & des François d'un autre siecle. Comme les qualitez de l'air de France varient à certains égards, & qu'elles demeurent les mêmes à d'autres égards, il s'ensuit que dans tous les siecles, les François auront un caractere general qui les distinguera des autres nations, mais ce caractere n'empêchera pas que les François de certains siecles ne soient differens des François des autres siecles. C'est ainsi que les vins ont dans chaque terroir une saveur particuliere qu'ils conservent toujours quoique leur bonté ne soit pas toujours égale, & qu'en certaines années ils soient meilleurs sans comparaison que dans d'autres années. Voilà pourquoi, par exemple, les Italiens seront toujours plus propres à réus-

sir en peinture & en poësie que les peuples des environs de la mer Baltique. Mais comme la cause qui fait cette difference entre les nations est sujette à plusieurs altérations, il semble qu'il doive arriver qu'en Italie certaines generations auront plus de talens pour exceller dans ces arts, que d'autres generations n'en pourront avoir.

Toute la question de la préeminence entre les anciens & les modernes, dit le grand Défenseur des derniers, (a) *étant une fois bien entenduë, se réduit à sçavoir, si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ai crû*, ajoute-il, *que le plus sûr étoit de consulter un peu sur tout ceci la Physique, qui a le secret d'abréger bien des contestations que la Rhetorique rend infinies.* Consultons-la, j'y consens. Que nous répond-elle? Deux choses. La premiere, c'est que de tout temps certaines plantes ont atteint une plus grande perfection dans une contrée que dans une autre, & que dans le même païs les arbres & les plantes n'y donnent pas toutes les années des fruits également bons.

On pourroit dire des années ce que

(a) M. de Fontenelle, Digression sur les Anciens.

Virgile a dit des regions quand il écrit : que toutes leurs productions ne sont point également excellentes.

Non omnis fert omnia tellus.

La cause de cet effet montre une activité à laquelle nous pouvons bien attribuer la difference qui se remarque entre l'esprit & le génie des nations & des siecles. N'agit-elle pas déja sensiblement sur l'esprit des hommes en rendant la temperature des climats aussi differente qu'on la voit en differens païs comme en differentes années ? La temperature du climat ne nuit-elle pas beaucoup à l'éducation physique des enfans, ou ne la favorise-t-elle pas beaucoup ? Pourquoi ne veut-on pas que les enfans élevez en France en certaines années, dont la temperature aura été heureuse, aïent le cerveau mieux disposé que ceux qui auront été élevez durant une suite d'années dont la temperature aura été mauvaise. Tout le monde n'attribue-t-il pas l'esprit des Florentins & la grossiereté des Bergamasques à la difference qui est entre l'air de Florence & celui de Bergame ?

Mais, objectera-t-on, si ces changemens que vous supposez arriver successivement dans la terre, dans l'air &

dans les esprits étoient réels, on remarqueroit dans le même païs quelque changement dans la configuration du corps des hommes. Le changement que vous croïez arrivet dans leur intérieur seroit accompagné d'un changement sensible dans leur extérieur.

Je réponds en premier lieu, fondé sur tout ce que j'ai dit précedemment, que la cause qui est assez puissante pour agir sur les cerveaux de toute espece, peut bien n'être pas assez efficace pour altérer la stature des corps. En second lieu je réponds, que si l'on faisoit en France, par exemple, une attention exacte & suivie sur la stature des corps & sur leurs forces, peut-être trouveroit-on qu'ily paroît en certains tems des generations d'hommes plus grands & plus robustes que dans d'autres. Peut-être trouveroit-on qu'il y a des âges où l'espece des hommes va en se perfectionnant, comme il y en a d'autres où elle décheoit. Lorsqu'on voit que nos guerriers trouvent le poids d'une cuirasse & d'un casque un fardeau insupportable, au lieu que leurs ancêtres ne trouvoient pas l'habillement entier du gendarme un poid trop lourd, quand on compare les fatigues des guerres des Croisades avec

la molesse de nos camps, n'est-on pas tenté de dire que la chose arrive ainsi ?

Il ne faut point alléguer que c'est la molesse de l'éducation qui énerve les corps. Est-ce d'aujourd'hui que les peres & les meres choïent trop leurs enfans, & les enfans de toute condition n'étoient-ils pas élevez par leurs parens dans les tems dont je parle, ainsi que le sont ceux d'aujourd'hui ? Ne seroit ce point parce que les enfans naissent plus délicats, que l'expérience fait prendre des précautions plus scrupuleuses pour les conserver? Il est naturel qu'un pere & une mere apportent à l'éducation physique de leurs enfans les mêmes attentions & les mêmes soins dont ils se souviennent d'avoir eu besoin. Il est naturel qu'ils jugent de la délicatesse de leurs enfans, par la délicatesse dont ils ont été durant leur enfance. L'expérience seule peut en apprenant que ces soins ne suffisent plus, nous faire penser qu'il faut emploïer plus d'attention & plus de ménagement pour la conservation de nos enfans qu'on n'en a eu pour la nôtre. L'impulsion de la nature à laquelle on ne resiste gueres, ne fait-elle pas aimer encore aujourd'hui les exercices qui fortifient le corps à ceux à qui

elle a donné une santé capable de les soutenir ? Pourquoi le commun du monde les néglige-t-il aujourd'hui ? Enfin notre molesse vient-elle de notre genre de vie, ou bien est-ce parce que nous naissons plus foibles par l'estomac & par les visceres que nos ayeux, que chacun dans sa condition cherche de nouvelles préparations d'alimens, des nourritures plus aisées, & que les abstinences que ces yeux aobservoient sans peine, sont aujourd'hui réellement impraticables au tiers du monde. Pourquoi ne pas croire que c'est le physique qui donne la loi au moral ? Je crois donc que le genre de vie, que la mode de se vêtir plus ou moins en certaines saisons qui a lieu successivement dans le même païs, dépend de la vigueur des corps qui les fait souffrir principalement du froid, plus ou moins, suivant qu'ils sont plus ou moins robustes. Il y a cinquante ans que les hommes ne s'habilloient pas aussi chaudement en France durant l'hyver qu'ils s'habillent aujourd'hui, parce que les corps y étoient communément plus robustes & moins sensibles aux injures du froid. *J'ai observé*, dit Chardin (a) *dans mes voyages, que comme les mœurs*

(a) Voiage de Perse. tom. 2. p. 275.

suivent le temperament du corps, selon la remarque de Gallien, le temperament du corps suit la qualité du climat, de sorte que les coutumes ou habitudes des peuples ne sont point l'effet du pur caprice, mais de quelque cause ou necessité naturelle qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche. Quand les corps deviennent plus foibles & plus sensibles aux injures de l'air, il s'ensuit qu'un peuple doive changer quelque chose dans ses mœurs & dans ses coutumes, ainsi qu'il le feroit si le climat étoit changé. Ses besoins varient également par l'un ou par l'autre changement.

Les personnes âgées soutiennent encore qu'une certaine Cour étoit composée de femmes plus belles & d'hommes mieux faits qu'une autre Cour peuplée des descendans de ceux-là. Qu'on entre en certains temps dans le détail de cent familles, & l'on en trouvera quatre-vingt où le fils sera d'une stature moins élevée que celle de son pere. La race des hommes deviendroit une race de Pigmées s'il ne succedoit point à ces temps de décadence, des temps où la stature des corps se releve. Les générations plus foibles & les generations plus robustes que les generations préceden-

tes se succedent alternativement.

On ne sçauroit encore attribuer qu'aux changemens qui surviennent dans les qualitez de l'air dans le même pays la difference qui se remarque entre les mœurs & la politesse de divers siecles. On a vû des temps où l'on tiroit facilement les principaux d'une nation de leurs foïers. On les engageoit sans peine d'aller chercher la guerre à mille lieuës de leur patrie au mépris des fatigues de plusieurs mois de voyage qui paroissent les travaux d'Hercule à leur postérité amollie. C'est, dira-t-on, que la mode d'y aller s'étoit établie. Mais de pareilles modes ne s'établiroient pas aujourd'hui. Elles ne peuvent s'introduire qu'à l'aide des conjectures physiques, pour ainsi dire. Croit-on que le plus éloquent de nos Prédicateurs qui prêcheroit une Croisade aujourd'hui, trouvât bien des Barons qui le voulussent suivre *outre-mer ?*

SECTION

SECTION XX.

De la difference des mœurs & des inclinations du même peuple en des siecles differens.

IL arrive encore des temps dont les évenemens font penser qu'il étoit arrivé quelque altération physique dans la constitution des hommes. Ce sont ceux où des hommes d'ailleurs très-polis & même lettrez se portent aux actions les plus dénaturées avec une facilité affreuse. C'est ce que firent les François sous les regnes de Charles IX. & de Henri III. Tous les personnages qui font quelque figure dans l'histoire de Charles IX. & dans l'histoire de ses freres, même les ecclesiastiques, sont péris de mort violente. Ceux des Seigneurs de ce temps-là, qui comme le Maréchal de Saint-André, le Connétable de Montmorenci, le Prince de Condé & le Duc de Joyeuse furent tuez dans des actions de guerre, sy moururent assassinez. Les coups leur furent portez par des hommes qui les reconnoissoient, & qui en vouloient à eux.

On ſçait les noms de ceux qui les tuerent. Je ne ſçais par quelle fatalité Henri II. les trois Rois ſes enfans & Henri IV. qui ſe ſuccederent immédiatement, moururent tous cinq de mort violente, malheur qui n'étoit pas arrivé à aucun de nos Rois de la troiſiéme race, bien que la plûpart euſſent regné dans des temps difficiles, & où les hommes étoient plus groſſiers que dans le ſeiziéme ſiecle. Nous avons vû dans le dix-ſeptiéme ſiecle des guerres civiles en France & des partis auſſi aigris & auſſi animez l'un contre l'autre ſous Louis XIII. & ſous Louis XIV. que pouvoient l'être dans le ſiecle précedent les factions qui ſuivoient les Ducs de Guiſe ou l'Amiral de Coligni, ſans que l'hiſtoire des derniers mouvemens ſoit remplie d'empoiſonnemens, d'aſſaſſinats, ni des évenemens tragiques ſi communs en France ſous les derniers Valois.

Qu'on ne diſe pas que le motif de Religion qui entroit dans les guerres civiles du temps des Valois, envenimoit les eſprits, & que ce motif n'entroit pas dans nos dernieres guerres civiles. Je répondrois que le précepte d'aimer ſes ennemis n'étant point conteſté par Rome ni par Geneve, il s'enſuit que ceux

qui prenoient parti pour l'une ou pour l'autre cause de bonne foi, devoient avoir horreur d'un assassinat. C'est la politique, secondée par l'esprit du siecle, qui a fait commettre toutes ces noirceurs à des gens, dont, pour me servir de l'expression du temps, toute la Religion *gissoit* dans une écharpe rouge ou dans une blanche. Si l'on me repliquoit que ces scélerats étoient Catholiques ou Huguenots par persuasion, mais que c'étoit des cerveaux brûlez, des imaginations forceneés, en un mot des fanatiques de bonne foi, ce seroit adhérer à mon sentiment. Comme il ne s'en est pas trouvé de tels durant les dernieres guerres civiles, il faudra tomber d'accord qu'il est des temps où des hommes de ce caractere qui rencontrent toujours assez d'occasions d'extravaguer, sont plus communs que dans d'autres. C'est établir la difference des esprits dans le même païs, mais dans differens siecles.

En effet, vit-on verser des fleuves de sang au sujet de l'heresie d'Arius, qui causa tant de disputes & tant de troubles dans la Chrétienté. Avant le Protestantisme il s'étoit élevé en France plusieurs contestations en matiere de

religion, mais si l'on excepte les guerres contre les Albigeois, il n'étoit pas arrivé que ces disputes eussent fait verser aux François le sang de leurs freres, parce que la même acreté ne s'étoit pas encore trouvée dans les humeurs, ni la même irritation dans les esprits.

Pourquoi vient-il des siecles où les hommes ont un éloignement invincible de tous les travaux d'esprits, & où ils sont si peu disposez à étudier, que toutes les voïes dont on se sert pour les y exciter demeurent long-temps inutiles? Tous les travaux du corps & les plus grands dangers leur font moins de peur que l'application. Quels privileges & quels avantages nos Rois n'ont-ils pas été obligez d'accorder aux Graduez & aux Clercs dans le douziéme & dans le treiziéme siecle, afin d'encourager les François à sortir du moins de l'ignorance la plus crasse où je ne sçais quelle fatalité les retenoit plongez? Les hommes avoient alors un si grand besoin d'être excitez à l'étude, qu'en quelques Etats on étendit une partie des privileges des Clercs à ceux qui sçauroient lire. En effet, de grands Seigneurs qui ne sçavoient pas signer leur

nom, ou qui l'écrivoient sans connoître la valeur des caracteres dont il étoit composé, mais en le dessignant d'après l'exemple qu'on leur avoit enseigné à imiter, étoient une chose très-commune. D'un autre côté on trouvoit facilement des gens prêts d'affronter les plus grands dangers, & même les travaux les plus longs. Depuis un siecle les hommes se portent volontiers à l'étude comme à l'exercice des arts liberaux, quoique les encouragemens ne soient plus les mêmes qu'autrefois. Les Sçavans médiocres & les personnes qui professent les arts liberaux avec un talent chetif, sont même devenus si communs, qu'il est des gens assez bizarres pour penser qu'on devroit aujourd'hui avoir autant d'attention à limiter le nombre de ceux qui pourroient professer les arts liberaux, qu'on en apportoit autrefois à l'augmenter. Leur nombre, disent-ils, s'est trop multiplié par rapport au nombre du peuple qui exerce les arts mécaniques. La proportion où sont présentement ceux qui vivent des arts mécaniques avec ceux qui vivent des arts liberaux, n'est plus la proportion convenable au bien de la societé. *Ut omnium rerum, sic litterarum quo-*

que intemperantia laboramus. (a)

Enfin, pourquoi voit-on dans le même païs des siecles si sujets aux maladies Epidemiques, & d'autres siecles presques exempts de ces maladies, si cette difference ne vient point des altérations survenuës dans les qualitez de l'air qui n'est pas le même dans tous ces siecles? On compte en France quatre pestes generales depuis mil cinq cens trente jusqu'en mil six cens trente-six. Dans les quatre-vingt années écoulées depuis jusques à l'année mil sept cens dix-huit, à peine quelques Villes de France ont-elles senti une legere atteinte de ce fleau. Il y a plus de quatre-vingt ans que les *Maladreries* des trois quarts des Villes du Roïaume n'ont pas été ouvertes. Des maladies inconnuës naissent en certains siecles, & elles cessent pour toujours après s'être renouvellées deux ou trois fois durant un certain nombre d'années. Telles ont été en France le *Mal des ardens* & la *Colique de Poitou*. Quand on voit tant d'effets si bien marquez de l'altération des qualitez de l'air, quand on connoît si distinctement que cette altération est réelle, & quand même on en connoît la

(a) *Senec. Epist.* 106.

cause ; peut-on s'empêcher de lui attribuer la difference sensible qui se rencontre dans le même païs entre les hommes de deux siecles differens. Je conclus donc, en me servant des paroles de Tacite, que le monde est sujet à des changemens & à des vicissitudes dont le période ne nous est pas connu, mais dont la révolution ramene successivement la politesse & la barbarie, les talens de l'esprit comme la force du corps, & par consequent les progrez des arts & des sciences, leur langueur & leur déperissement, ainsi que la révolution du soleil ramene les saisons tour à tour. *Rebus cunctis inest quidam velut orbis, ut quemadmodum temporum vices, ita morum vertantur.* C'est une suite du plan que le Créateur a voulu choisir, & des moïens qu'il a élus pour l'execution de ce plan.

SECTION XXI.

De la maniere dont la réputation des Poëtes & des Peintres s'établit.

JE m'acquitte de la promesse que j'ai faite au commencement de cet ouvrage, d'examiner avant que de le finir la maniere dont la réputation des Peintres & la réputation des Poëtes s'établissent. Ce que mon sujet m'obligera de dire sur le succès des vers & des tableaux, sera une nouvelle preuve de ce que j'ai déja dit touchant le mérite le plus essentiel & le plus important de ces ouvrages.

Les productions nouvelles sont d'abord apprétiées par des Juges d'un caractere bien different, les gens du métier & le public. Elles seroient bien-tôt estimées à leur juste valeur si le public étoit aussi capable de défendre son sentiment & de le faire valoir, qu'il sçait bien prendre son parti. Mais il a la facilité de se laisser troubler dans son jugement par les personnes qui font profession de l'art auquel l'ouvrage nouveau ressortit. Ces personnes sont sujet-

tes à faire souvent un mauvais rapport par les raisons que nous exposerons. Elles obscurcissent donc la verité, de maniere que le public reste durant un temps dans l'incertitude ou dans l'erreur. Il ne sçait pas précisément quel titre mérite l'ouvrage nouveau défini en general. Le public demeure indécis sur la question, s'il est bon ou mauvais à tout prendre, & il en croit même quelquefois les gens du métier qui le trompent, mais il ne les croit que durant un temps assez court.

Ce premier temps écoulé, le public apprétie un ouvrage à sa juste valeur, & il lui donne le rang qu'il mérite, ou bien il le condamne à l'oubli. Il ne se trompe point dans cette décision, parce qu'il en juge avec désinteressement, & parce qu'il en juge par sentiment.

Quand je dis que le jugement du public est désinteressé, je ne prétens pas soutenir qu'il ne se rencontre dans le public des personnes que l'amitié séduit en faveur des Auteurs, & d'autres que l'aversion prévient contr'eux. Mais elles sont en si petit nombre par comparaison aux Juges désinteressez, que leur prévention n'a gueres d'influence dans le suffrage general. Un Peintre, & encore

plus un Poëte, qui tient toujours une grande place dans son imagination, & qui lui-même est encore souvent un homme de ce caractere d'esprit violent, pour lequel il n'est point de personnes indifferentes, se figure qu'une grande Ville, qu'un Roïaume entier n'est peuplé que d'envieux ou d'adorateurs de son mérite. Il s'imagine le partager en deux factions aussi animées l'une contre lui & l'autre pour lui, que les Guelfes & les Gibelins l'étoient contre les Empereurs & pour les Empereurs, lorsque réellement il n'y a pas cinquante personnes qui aïent pris parti pour ou contre lui, & qui s'interessent avec affection à la fortune de ses vers. La plûpart de ceux en qui il suppose des sentimens de haine ou d'amitié très-decidez sont dans l'indifference, & disposez à juger de l'Auteur par sa Comédie, & non de la Comédie par son Auteur. Ils sont prêts à dire leur sentiment avec autant de franchise, que les amis commençaux d'une maison disent le leur sur un Cuisinier que le Maître essaïe. Ce n'est pas le moins équitable des jugemens de nôtre païs.

SECTION XXII.

Que le public juge bien des Poëmes & des Tableaux en general. Du sentiment que nous avons pour connoître le mérite de ces ouvrages.

NON seulement le public juge d'un ouvrage sans interêt, mais il en juge encore ainsi qu'il en faut décider en general, c'est-à-dire par la voïe du sentiment, & suivant l'impression que le poëme ou le tableau font sur lui. Puisque le premier but de la poësie & de la peinture est de nous toucher, les poëmes & les tableaux ne sont de bons ouvrages qu'à proportion qu'ils nous émeuvent & qu'ils nous attachent. Un ouvrage qui touche beaucoup doit être excellent à tout prendre. Par la même raison l'ouvrage qui ne touche point & qui n'attache pas ne vaut rien, & si la critique n'y trouve point à reprendre des fautes contre les regles, c'est qu'un ouvrage peut être mauvrais sans qu'il y ait des fautes contre les regles, comme un ouvrage plein de fautes contre les

regles peut être un ouvrage excellent.

Or le ſentiment enſeigne bien mieux ſi l'ouvrage touche & s'il fait ſur nous l'impreſſion que doit faire un ouvrage, que toutes les diſſertations compoſées par les Critiques pour en expliquer le mérite & pour en calculer les perfections & les défauts. La voïe de diſcuſſion & d'analiſe, dont ſe ſervent ces Meſſieurs, eſt bonne à la verité, lorſqu'il s'agit de trouver les cauſes qui font qu'un ouvrage plaît ou qu'il ne plaît pas, mais cette voïe ne vaut pas celle du ſentiment lorſqu'il s'agit de décider cette queſtion. L'ouvrage plaît-il ou ne plaît-il pas ? L'ouvrage eſt-il bon ou mauvais en general, c'eſt la même choſe ? Le raiſonnement ne doit donc intervenir dans le jugement que nous portons ſur un poëme ou ſur un tableau, que pour rendre raiſon de la déciſion du ſentiment & pour expliquer quelles fautes l'empêchent de plaire, & quels ſont les agrémens qui le rendent capable d'attacher. Qu'on me permette ce trait. La raiſon ne veut point qu'on raiſonne ſur une pareille queſtion, à moins qu'on ne raiſonne pour juſtifier le jugement que le ſentiment a porté. La déciſion de la queſ-

tion n'est point du ressort du raisonnement. Il doit se soumettre au jugement que le sentiment prononce. C'est le juge compétent de la question.

Raisonne-t-on, pour sçavoir si le ragoût est bon ou s'il est mauvais, & s'avisa-t-on jamais, après avoir posé des principes géometriques sur la saveur, & défini les qualitez de chaque ingrédient qui entre dans la composition de ce mets, de discuter la proportion gardée dans leur mélange, pour décider si le ragoût est bon ? On n'en fait rien. Il est en nous un sens fait pour connoître si le Cuisinier a operé suivant les regles de son art. On goûte le ragoût & même sans sçavoir ces regles on connoît s'il est bon. Il en est de même en quelque maniere des ouvrages d'esprit & des tableaux faits pour nous plaire en nous touchant.

Il est en nous un sens destiné pour juger du mérite de ces ouvrages, qui consistent en l'imitation des objets touchans dans la nature. Ce sens est le sens même qui auroit jugé de l'objet que le Peintre, le Poëte ou le Musicien ont imité. C'est l'œil lorsqu'il s'agit du coloris d'un tableau. C'est l'oreille lorsqu'il est question de juger si les accens

d'un récit sont touchans ou s'ils conviennent aux paroles, & si le chant en est mélodieux. Lorsqu'il s'agit de connoître si l'imitation qu'on nous présente dans un poëme ou dans la composition d'un tableau est capable d'exciter la compassion & d'attendrir, le sens destiné pour en juger, est le sens même qui auroit été attendri, c'est le sens qui auroit jugé de l'objet imité. C'est ce sixiéme sens qui est en nous sans que nous voïions ses organes. C'est la portion de nous-même qui juge sur l'impression qu'elle ressent, & qui, pour me servir des termes de Platon, (a) prononce sans consulter la regle & le compas. C'est enfin ce qu'on appelle communément le sentiment.

Le cœur s'agite de lui-même & par un moùvement qui précede toute déliberation, quand l'objet qu'on lui présente est réellement un objet touchant, soit que l'objet ait reçu son être de la nature, soit qu'il tienne son existence d'une imitation que l'art en a faite. Notre cœur est fait, il est organisé pour cela. Son operation prévient donc tous les raisonnemens, ainsi que l'operation de l'œil & celle de l'oreille les dévancent

(a) *De Republic. lib. 2.*

dans leurs sensations. Il est aussi rare de voir des hommes nez sans le sentiment dont je parle, qu'il est rare de trouver des aveugles nez. Mais on ne sçauroit le communiquer à ceux qui en manqueroient, non plus que la vûë & l'ouïe. (*a*) *Nec magis arte traditur quàm gustus aut odoratus.* Ainsi les imitations font leur effet sur nous, elles nous font rire ou pleurer, elles nous attachent avant que notre raison ait eu le temps d'agir & d'examiner. On pleure à une Tragédie avant que d'avoir discuté si l'objet que le Poëte nous y présente, est un objet capable de toucher par lui-même, & s'il est bien imité. Le sentiment nous apprend ce qui en est avant que nous aïons pensé à en faire l'examen. Le même instinct qui nous feroit gémir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit son fils unique au tombeau, nous fait pleurer quand la scéne nous fait voir l'imitation fidelle d'un pareil évenement.

On reconnoît si le Poëte a choisi un objet touchant & s'il l'a bien imité; comme on reconnoît sans raisonner si le Peintre a peint une belle personne, ou si celui qui a fait le portrait de notre

(*a*) *Quintil. inst. lib. 6. cap. 6.*

ami l'a fait ressemblant. Faut-il pour juger si ce portrait ressemble ou non, prendre les proportions du visage de notre ami & les comparer aux proportions du portrait? Les Peintres mêmes diront qu'il est en eux un sentiment subit qui dévance tout examen, & que l'excellent tableau qu'ils n'ont jamais vû, fait sur eux une impression soudaine qui les met en état de pouvoir, avant aucune discussion, juger de son mérite en general: cette premiere *apprehension* leur suffit même pour nommer l'Auteur du tableau.

On a donc raison de dire communément qu'avec de l'esprit on se connoît à tout, car on entend alors par le mot d'esprit, la justesse & la délicatesse du sentiment. Les François sont en possession de donner au mot *esprit*, des significations bien plus abusives. Ainsi Monsieur Pascal (*a*) n'y avoit pas encore assez refléchi quand il mit sur le papier, que ceux qui jugent d'un ouvrage par les regles, sont à l'égard des autres hommes, comme ceux qui ont une montre sont à l'égard de ceux qui n'en ont point, quand il est question de sçavoir l'heure. Je crois cette pensée du nom-

(*a*) *Pensées diverses chap.* 31.

bre de celles qu'un peu de méditation lui auroit fait expliquer, car on sçait bien que celui des ouvrages de Monsieur Pascal que je cite, est composé d'idées qui lui étoient venuës dans l'esprit, & qu'il avoit jettées sur le papier plûtôt pour les examiner que pour les publier. Elles furent imprimées après sa mort dans l'état où il les avoit laissées. Lorsqu'il s'agit du mérite d'un ouvrage fait pour nous toucher, ce ne sont pas les regles qui sont la montre, c'est l'impression que l'ouvrage fait sur nous. Plus notre sentiment est délicat, ou si l'on veut, plus nous avons d'esprit, plus la montre est juste.

Monsieur Despreaux se fonde sur cette raison pour avancer que la plûpart des Critiques de profession qui suppléent par la connoissance des regles à la finesse du sentiment qui leur manque bien souvent, ne jugent pas aussi sainement du mérite des ouvrages excellens, que les esprits du premier ordre en jugent sans avoir étudié les regles autant que les premiers. *Permettez-moi de vous dire*, il s'adresse à Monsieur Perrault, *qu'aujourd'hui même ce ne sont pas, comme vous vous le figurez, les Schrevelius, les Peraredus, les Mena-*

gius, ni, pour me servir des termes de Moliere, les sçavans EN IUS, *qui goûtent davantage Homere, Virgile, Horace, & Ciceron. Ceux que j'ai toujours vû les plus frappez de la lecture de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre. Ce sont des hommes de la plus haute élevation. Que s'il falloit necessairement vous en citer quelqu'un, je vous étonnerois peut-être par les noms illustres que je mettrois sur le papier, & vous y trouveriez non-seulement des Lamoignons, des Daguesseaux, des Troisvilles, mais des Condé, des Conti & des Turennes.*

En effet, les Poëtes anciens seroient aussi surpris d'apprendre sur quels endroits de leurs ouvrages le commun des Commentateurs se récrie davantage, que s'ils venoient à sçavoir ce que l'Abbé de Marolles & les Traducteurs de son espece leur font dire quelquefois; les Professeurs qui toute leur vie ont enseigné la Logique, sont-ils ceux qui connoissent le mieux quand un homme parle de bon sens & quand il raisonne avec justesse?

Si le mérite le plus important des Poëmes & des tableaux étoit d'être conforme aux regles redigées par écrit,

on pourroit dire que la meilleure maniere de juger de leur excellence comme du rang qu'ils doivent tenir dans l'estime des hommes, seroit la voïe de discussion & d'analyse. Mais le mérite le plus important des Poëmes & des tableaux est de nous plaire. C'est le dernier but que les Peintres & les Poëtes se proposent quand ils prennent tant de peine à se conformer aux regles de leur art. On connoît donc suffisamment s'ils ont bien réussi, quand on connoît si l'ouvrage touche ou s'il ne touche pas. Il est vrai de dire qu'un ouvrage où les regles essentielles seroient violées, ne sçauroit plaire. Mais c'est ce qu'on reconnoît mieux en jugeant par l'impression que fait l'ouvrage qu'en jugeant de cet ouvrage sur les dissertations des Critiques, quiconviennent rarement touchant l'importance de chaque regle. Ainsi le public est capable de bien juger des vers & des tableaux sans sçavoir les regles de la poësie & de la peinture, car, comme le dit Ciceron, (a) *Omnes tacito quodam sensu sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus ac rationibus prava aut recta dijudicant.* Tous les hommes, à l'aide du sentiment intérieur qui est en eux, con-

(a) *De Oratore lib.* 3.

noissent sans sçavoir les regles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages, & si le raisonnement qu'ils entendent conclut bien.

Quintilien dit dans l'ouvrage que nous avons cité tant de fois, (*a*) quoique nous ne l'aïons pas cité encore aussi souvent qu'il mérite de l'être : Ce n'est point en raisonnant qu'on juge des ouvrages faits pour toucher & pour plaire. On en juge par un mouvement intérieur qu'on ne sçauroit bien expliquer. Du moins tous ceux qui ont tenté de l'expliquer n'en sont pas venus à bout. *Non ratione aliqua, sed motu nescio an inerrabili judicatur. Neque hoc ab ullo satis explicari puto, licèt multi tentaverint.*

Le Parterre sans sçavoir les regles, juge d'une piece de théatre aussi-bien que les gens du métier. *Il en est du théatre comme de l'éloquence*, dit l'Abbé d'Aubignac, *les perfections n'en sont pas moins sensibles aux ignorans qu'aux sçavans, bien que la raison ne leur en soit pas également connuë.*

Voilà pourquoi des Artisans éclairez consultent quelquefois des personnes qui ne sçavent point les regles de leurs

(*a*) *Quint. Lib. 6.*

arts, mais qui sont capables néanmoins de donner des décisions sur l'effet d'un ouvrage composé pour toucher les hommes, parce qu'elles sont doüées d'un naturel très-sensible. Souvent elles ont décidé avant que d'avoir parlé & même avant que d'avoir pensé à faire une décision. Mais dès que les mouvemens de leur cœur qui opere méeaniquement, viennent à s'exprimer par leur geste & par leur contenance, elles deviennent, pour ainsi dire, une pierre de touche qui donne à connoître distinctement si le mérite principal manque ou non dans l'ouvrage qu'on leur montre ou qu'on leur lit. Ainsi quoique ces personnes ne soient point capables de contribuer à la perfection d'un ouvrage par leur avis, ni même de rendre methodiquement raison de leur sentiment, leur décision ne laisse pas d'être juste & sûre. On sçait plusieurs exemples de ce que je viens d'avancer, & que Malherbe & Moliere mettoient même leurs servantesde cuisine au nombre de ces personnes ausquelles ils lisoient leurs vers, pour éprouver *si ces vers prenoient.* Qu'on me pardonne l'expression favorite de nos Poëtes Dramatiques.

Mais il est des beautez dans ces sor-

tes d'ouvrages, dira-t-on, dont les ignorans ne peuvent sentir le prix. Par exemple, un homme qui ne sçait pas que le même Pharnace qui s'étoit allié aux Romains contre son pere Mithridate, fut dépoüillé honteusement de ses Etats par Jules Cesar quelques années après, n'est point frappé de la beauté des vers prophetiques que Racine fait proferer à Mithridate expirant.

Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse,
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.

Les ignorans ne sçauroient donc juger d'un Poëme en general, puisqu'ils ne conçoivent qu'une partie de ses beautez.

Je prie le Lecteur de ne point oublier la premiere réponse que je vais faire à cette objection. C'est que je ne comprens point le bas peuple dans le public capable de prononcer sur les poëmes ou sur les tableaux, comme de décider à quel dégré ils sont excellens. Le mot de public ne renferme ici que les personnes qui ont acquis des lumieres, soit par la lecture, soit par le commerce du monde. Elles sont les seules

qui puissent marquer le rang des Poëmes & des tableaux, quoiqu'il se rencontre dans les ouvrages excellens des beautez capables de se faire sentir au peuple du plus bas étage & de l'obliger à se récrier. Mais comme il est sans connoissance des autres ouvrages, il n'est pas en état de discerner à quel point le Poëme qui le fait pleurer est excellent, ni quel rang il doit tenir parmi les autres Poëmes. Le public dont il s'agit ici est donc borné aux personnes qui lisent, qui connoissent les spectacles, qui voient & qui entendent parler de tableaux, ou qui ont acquis de quelque maniere que ce soit, ce discernement qu'on appelle *goût de comparaison*, & dont je parlerai tantôt plus au long. Le Lecteur en faisant attention aux temps, aux lieux, comme à la nature de l'ouvrage dont il sera particulierement question, comprendra beaucoup mieux encore que je ne pourrois l'expliquer, à quel étage d'esprit, à quel point de lumieres & à quelle condition le public dont je voudrai parler sera restraint. Par exemple, tous ceux qui sont capables de porter un jugement sain sur une Tragédie Françoise, ne sont pas capables de juger de même de

l'Eneïde ni d'un autre Poëme Latin. Le public qui peut juger d'Homere aujourd'hui, est encore moins nombreux que le public qui peut juger de l'Eneïde. Le public se restraint suivant l'ouvrage dont il est question de juger.

Le mot de public est encore ou plus resserré ou plus étendu, suivant les temps & suivant les lieux dont on parle. Il est des siecles & des villes où les connoissances necessaires, pour bien juger d'un ouvrage par son effet, sont plus communes & plus répanduës que dans d'autres. Tel ordre de citoïens qui n'a pas ces lumieres dans une ville de Province, les a dans une Capitale. Tel ordre de citoïens qui ne les avoit pas au commencement du seiziéme siecle, les avoit à la fin du dix-septiéme. Par exemple, depuis l'établissement des Opera, le public, capable de dire son sentiment sur la musique s'est augmenté des trois quarts à Paris. Mais, comme je l'ai déja dit, je ne crains pas que mon Lecteur se trompe sur l'extention qu'il conviendra de donner à la signification du mot de public, suivant les occasions où je l'emploïerai.

Ma seconde répon se à l'objection tirée des vers de Mithridate, c'est que le public

public ne fait pas le procès en un jour aux ouvrages qui réellement ont du mérite. Avant que d'être jugez, ils demeurent un temps, pour ainsi dire, sur le bureau. Or, dès que le mérite d'un ouvrage attire l'attention du public, ces beautez que le public ne sçauroit comprendre sans quelqu'un qui les lui explique, ne lui échappent pas. L'explication des vers qui les renferment, passe de bouche en bouche & descend jusqu'au plus bas étage du public. Il en tient compte à l'Auteur quand il définit son ouvrage en general. Les hommes ont du moins autant d'envie de dire ce qu'ils sçavent, que d'apprendre ce qu'ils ne sçavent pas. D'ailleurs je ne pense point que le public jugeât mal d'un ouvrage en general, quand bien même quelqu'unes de ces beautez lui seroient échappées. Ce n'est point sur de pareilles beautez qu'un Auteur sensé qui compose en langue vulgaire, fonde le succès de son Poëme. Les Tragédies de Corneille & de Racine ne contiennent pas chacune quatre traits pareils à celui de Mithridate que nous avons cité. Si une piece tombe, on peut dire qu'elle seroit tombée de même quand le public entier auroit eu l'intelligence de

ces beautez voilées. Deux ou trois vers qu'il a laissez passer sans y faire attention, & qui lui auroient plû, s'il en avoit compris tout le sens, ne l'auroient pas empêché d'être ennuïé par quinze cens autres qu'il a parfaitement entendus.

Le dessein de la poësie & de la peinture étant de toucher & de plaire, il faut que tout homme qui n'est pas stupide puisse sentir l'effet des bons vers & des bons tableaux. Tous les hommes doivent donc être en possession de donner leur propre suffrage, quand il s'agit de décider si les poëmes ou les tableaux font l'effet qu'ils doivent faire. Ainsi lorsqu'il s'agit de juger de l'effet general d'un ouvrage, le Peintre & le Poëte sont aussi peu en droit de recuser ceux qui ne sçavent pas leur art, qu'un Chirurgien seroit en droit de recuser le témoignage de celui qui a souffert une operation lorsqu'il est question uniquement de sçavoir si l'operation a été douloureuse, sous le prétexte que le malade seroit ignorant en Anatomie. Que penseroit-on du Musicien qui soutiendroit que ceux qui ne sçavent pas la musique, sont incapables de décider si le menuet qu'il a composé plaît ou

s'il ne plaît pas ? Quand un Orateur fait bailler & dormir son auditoire, ne passe-t-il pas pour constant qu'il a mal harangué, sans qu'on songe à s'informer si les personnes que son discours a jettées sur le côté sçavoient la rhetorique. Les hommes persuadez par instinct que le mérite d'un discours oratoire, ainsi que le mérite d'un poëme & d'un tableau, doivent tomber sous le sentiment, ajoutent foi au rapport de l'Auditeur, & ils s'en tiennent à sa décision dès qu'ils le connoissent pour une personne sensée. Quand même un des spectateurs d'une Tragédie generalement désapprouvée feroit une mauvaise exposition des raisons qui font qu'elle ennuïe, les hommes n'en défereroient pas moins au sentiment general. Ils ne laisseroient pas de croire que la piece est mauvaise, bien qu'on expliquât mal par quelles raisons elle ne vaut rien. On en croit l'homme, même quand on ne comprend pas le raisonneur.

Est-il décidé autrement que par le sentiment general que certaines couleurs sont naturellement plus gaïes que d'autres couleurs. Ceux qui prétendent expliquer cette verité par principes, ne

disent que des choses obscures & que peu de gens croïent comprendre. Cependant la chose est reputée certaine dans tout l'univers. On seroit aussi ridicule aux Indes en soutenant que le noir est une couleur gaïe, qu'on le seroit à Paris en soutenant que le verd-clair & la couleur de chair sont des couleurs tristes.

Il est vrai que lorsqu'il s'agit du mérite des tableaux, le public n'est pas un juge aussi compétent, que lorsqu'il s'agit du mérite des Poëmes. La perfection d'une partie des beautez d'un tableau, par exemple la perfection du dessein, n'est bien sensible qu'aux Peintres ou aux Connoisseurs qui ont étudié la Peinture autant que les Artisans mêmes. Mais nous discutons ailleurs (a) quelles sont les beautez d'un tableau dont le public est un juge non recusable, & quelles sont ses beautez qui ne sçauroient être appréciées à leur juste valeur que par ceux qui sçavent les regles de la peinture.

(a) Sect. 27.

SECTION XXIII.

Que la voïe de discussion n'est pas aussi bonne pour connoître le mérite des Poëmes & des Tableaux, que celle du sentiment.

PLUS les hommes avancent en âge & plus leur raison se perfectionne, moins ils ont de foi pour tous les raisonnemens philosophiques, & plus ils ont de confiance dans le sentiment & dans la pratique. L'expérience leur a fait connoître qu'on est trompé rarement par le rapport distinct de ses sens, & que l'habitude de raisonner & de juger sur ce rapport conduit à une pratique simple & sûre, au lieu qu'on se méprend tous les jours en operant en Philosophe, c'est-à-dire, en posant des principes generaux & en tirant de ces principes une chaîne de conclusions. Dans les arts, les principes sont en grand nombre, & rien n'est plus facile que de se tromper dans le choix de celui qu'on veut poser comme le plus important. Ne se peut-il pas faire en-

core que ce principe doive varier suivant le genre d'ouvrage auquel on veut travailler ? On peut bien encore donner à un principe plus d'étenduë qu'il n'en devroit avoir. On compte même souvent ce qui est sans exemple pour impossible. C'en est assez pour être hors de la bonne route dès le troisiéme syllogisme: Ainsi le quatriéme devient un sophisme sensible, & le cinquiéme contient une conclusion dont la fausseté souleve ceux-là mêmes qui ne sont point capables de faire l'analyse du raisonnement, & de remonter jusqu'à la source de l'erreur. Enfin soit que les Philosophes physiciens ou critiques posent mal leurs principes, soit qu'ils en tirent mal leurs conclusions, il leur arrive tous les jours de se tromper quoiqu'ils assurent que leur methode conduit infailliblement à la verité.

Combien l'expérience a-t-elle découvert d'erreurs dans les raisonnemens philosophiques qui étoient tenus dans les siecles passez pour des raisonnemens solides? Autant qu'elle en découvrira un jour dans les raisonnemens qui passent aujourd'hui pour des veritez incontestables. Comme nous reprochons aujourd'hui aux anciens d'avoir cru

l'horreur du vuide & l'influence des astres, nos petits neveux nous reprocheront un jour de semblables erreurs, que le raisonnement entreprendroit en vain de démêler, mais que l'expérience & le temps sçauront bien mettre en évidence.

Les deux plus illustres compagnies de Philosophes qui soient en Europe, l'Académie des Sciences de Paris & la Société Roïale de Londres, n'ont pas voulu ni adopter ni bâtir aucun systême general de Physique. Suivant le sentiment du Chancelier Baron, elles n'en épousent aucun dans la crainte que l'envie de justifier ce systême ne fascinât les yeux des observateurs, & ne leur fit voir les expériences, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il faudroit qu'elles fussent pour servir de preuves à une opinion qu'on auroit entreprise de faire passer pour la verité. Nos deux illustres Académies se contentent donc de vérifier les faits & de les insérer dans leurs regîtres, persuadées qu'elles sont que rien n'est plus facile au raisonnement, que de trébucher dès qu'il veut faire deux pas au-delà du terme où l'expérience l'a conduit. C'est de la main de l'expérience que ces compa-

gnies attendent un systême general. Que penser de ces systêmes de poësie, qui, loin d'être fondez sur l'expérience, veulent lui donner le démenti, & qui prétendent nous démontrer que des ouvrages admirez de tous les hommes capables de les entendre depuis deux mille ans, ne sont rien moins qu'admirables.

Mieux les hommes se connoissent eux-mêmes & les autres, moins, comme je l'ai déja dit, ils ont de confiance dans toutes ces décisions faites par voïe de spéculation, même dans les matieres qui sont à la rigueur susceptibles de démonstrations géometriques. Monsieur Leibnitz ne se hazarderoit jamais à passer en carosse par un endroit où son cocher l'assureroit ne pouvoir point passer sans verser, même étant à jeûn, quoiqu'on démontrât à ce sçavant homme dans une analyse géometrique de la pente du chemin, & de la hauteur, comme du poids de la voiture, qu'elle ne devroit pas y verser. On en croit l'homme préferablement au Philosophe, parce que le Philosophe se trompe encore plus facilement que l'homme.

S'il est un art qui dépende des spéculations des Philosophes, c'est la na-

vigation en pleine mer. Qu'on demande à nos Navigateurs si les vieux Pilotes qui n'ont que leur expérience, & si l'on veut leur *routine* pour tout sçavoir, ne devinent pas mieux dans un voïage de long cours en quel lieu peut être le vaisseau que les Mathematiciens *nouveaux à la mer*, mais qui durant dix ans ont étudié dans leur cabinet toutes les sciences dont s'aide la navigation. Ils répondront qu'ils ne virent jamais ces Mathematiciens redresser les Pilotes sur l'estime, ailleurs que dans les Rélations que ces premiers font imprimer, & ils allegueront le mot du Lion de la Fable à qui l'on faisoit remarquer un bas-relief où un homme terrassoit un Lion; que les Lions n'ont point de Sculpteurs.

Quand l'Archidue Albert entreprit le fameux siege d'Ostende, il fit venir d'Italie pour être son principal Ingénieur, Pompée Targon le premier homme de son temps dans toutes les parties des Mathematiques, mais sans expérience. Pompée Targon ne fit rien de ce que sa réputation faisoit attendre. Aucune de ses machines ne réussit, & l'on fut obligé de le congédier après qu'il eut bien dépensé de l'argent & fait tuer bien

du monde inutilement. On donna la conduite du siege au célebre Ambroise Spinola qui n'avoit que du génie & de la pratique, mais qui prit la Place. Ce grand Capitaine n'avoit étudié aucune des sciences capables d'aider un Ingénieur à se former, quand le dépit qu'il conçut, parce qu'un autre noble Genois lui avoit été préferé dans l'achat du Palais Tursi de Genes, lui fit prendre le parti de venir se faire homme de guerre dans les Païs-bas Espagnols en un âge fort avancé, par rapport à l'âge où l'on fait communément l'apprentissage de ce métier.

Lorsque le grand Prince de Condé assiegea Thionville après la bataille de Rocroi, (a) il fit venir dans son camp Roberval, l'homme le plus sçavant en Mathematique qui fut alors, & mort Professeur Roïal en cette science, comme une personnne très-capable de lui donner de bons avis sur le siege qu'il alloit former. Roberval ne proposa rien qui fut praticable, & on l'envoïa attendre dans Metz que d'autres eussent pris la place. On voit par les livres du Boccalin, qu'il sçavoit tout ce que les anciens & les modernes ont écrit de plus

(a) *En* 1643.

ingénieux sur le grand art de gouverner les peuples. Sur sa réputation le Pape Paul V. lui confia la police d'une petite ville qu'un homme sans Latin auroit très-bien régie. Il fallut révoquer au bout de trois mois d'administration, l'Auteur des Commentaires Politiques sur Tacite, & du fameux livre *La Pierre de touche.*

Un Médecin de vingt-cinq ans est aussi persuadé de la verité des raisonnemens Physiques, qui prétendent développer la maniere dont le quinquina opere pour guérir les fievres intermittentes : qu'il le peut être de l'efficacité du remede. Un Médecin de soixante ans, est persuadé de la verité du fait qu'il a vû plusieurs fois, mais il ne croit plus aux explications de l'effet du remede, que *par benefice d'inventaire*, s'il est permis d'user de cette expression. Est-ce sur la connoissance des Simples, sur la science de l'Anatomie, en un mot sur l'érudition ou sur l'expérience du Médecin, que se détermine un homme qui a de lui-même de l'expérience, lorsqu'il est obligé de se choisir un Médecin. Charles II. Roi d'Angleterre disoit que de tous les François qu'il avoit connus, Monsieur de Gourville étoit celui qui

avoit le plus grand sens. Monsieur de Gourville eut besoin d'un Médecin. Les plus célebres briguerent l'emploi de gouverner sa santé. Il envoïa un domestique de confiance à la porte des Ecoles de Médecine un jour que la Faculté s'assembloit, avec ordre de lui amener sans autre information celui des Médecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à celle de son maître. On lui en amena un tel qu'il le souhaitoit, & il s'en trouva bien. Monsieur de Gourville se détermina en faveur de l'expérience, laquelle méritoit davantage le titre d'expérience à son égard.

Feu Monsieur de Tournefort, un des plus dignes sujets de l'Académie des Sciences, dit, en parlant d'un pas difficile qu'il franchit. (a) *Pour moi je m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que si j'avois voulu le conduire. Un Automate qui suit naturellement les loix de la mécanique se tire bien mieux d'affaire dans ces occasions, que le plus habile Mécanicien qui voudroit mettre en usage les regles qu'il a apprises dans son cabinet, fut-il de l'Académie des Sciences.* C'est l'expérience d'un cheval, d'u-

(a) *Voïage du Levant Lettre* 11.

ne machine au sentiment de l'Auteur, qui est ici préferée aux raisonnemens d'un homme, d'un Académicien. Qu'on me permette la plaisanterie; ce cheval mene loin.

Les Avocats sont communément plus sçavans que les Juges. Néanmoins il est très-ordinaire que les Avocats se trompent dans les conjectures qu'ils font sur l'issuë d'un procès. Les Juges qui n'ont lû qu'un très-petit nombre de livres, mais à qui l'expérience journaliere a montré quels sont les motifs de décision qui déterminent les Tribunaux dans le jugement des procez, ne se trompent presque jamais dans leurs prédictions sur l'évenement d'une cause.

Or, s'il est quelque matiere où il faille que le raisonnement se taise devant l'expérience, c'est assurement dans les questions qu'on peut faire sur le mérite d'un Poëme. C'est lorsqu'il s'agit de sçavoir si un Poëme plaît ou s'il ne plaît pas, si, generalement parlant, un Poëme est un ouvrage excellent ou s'il n'est qu'un ouvrage médiocre. Les principes generaux sur lesquels on peut se fonder pour raisonner consequemment touchant le mérite d'un Poëme, sont en petit nombre. Il y a souvent lieu à quel-

que exception contre le principe qui paroit le plus universel. Plusieurs de ces principes sont si vagues, qu'on peut soutenir également que le Poëte les a suivis ou qu'il ne les a point suivis dans son ouvrage. L'importance de ces principes dépend encore d'une infinité de circonstances des temps & des lieux où le Poëte a composé. En un mot, comme le premier but de la poësie est de plaire, on voit bien que ses principes deviennent plus souvent arbitraires que les principes des autres arts, à cause de la diversité du goût de ceux pour qui les Poëtes composent. Quoique les beautez doivent être moins arbitraires dans l'art oratoire que dans l'art poëtique, néanmoins Quintilien dit qu'il ne s'est jamais assujetti qu'à un très-petit nombre de ces principes & de ces regles, qu'on appelle principes generaux & regles universelles. Il n'y en a presque point, ajoûte-t-il, dont on ne puisse contester la validité par de bonnes raisons. (a) *Propter quæ mihi semper moris fuit quàm minimè alligare me ad præcepta quæ catholica vocantur, id est, ut dicamus quomodo possumus, universalia vel perpetualia. Raro enim reperitur hoc genus ut non labefa-*

(a) Lib. Inst. 2. cap. 14.

Mari parte aliqua aut subrui possit.

Il est donc comme impossible d'évaluer au juste ce qui doit resulter des irrégularitez heureuses d'un Poëte, de son attention à se conformer à certains principes, & de sa négligence à en suivre d'autres. Enfin, combien de fautes la poësie de son stile ne fait-elle point pardonner ? Souvent il arriveroit encore qu'après avoir bien raisonné & bien conclu pour nous, nous aurions mal conclu pour les autres, & ces autres se trouveront être précisément les personnes pour qui le Poëte a composé son ouvrage. L'évaluation géometrique du mérite de l'Arioste faite aujourd'hui pour un François, seroit-elle bonne par rapport aux Italiens du seiziéme siecle. Le rang où un *Dissertateur* François placeroit aujourd'hui l'Arioste en vertu d'une Analyse géometrique de son Poëme, seroit-il reconnu pour être le rang dû à *Messer Ludovico ?* Que de calculs, que de combinaisons à faire avant que d'être en droit de tirer la consequence, si l'on veut la tirer juste. Un gros volume *in folio* suffiroit à peine pour contenir l'analyse exacte de la Phédre de Monsieur Racine, faite suivant cette méthode, & pour apprétier ainsi cette

piece par voïe d'examen. La discussion seroit encore aussi sujette à erreur, qu'elle seroit fatiguante pour l'Ecrivain & dégoutante pour le Lecteur. Ce que l'analyse ne sçauroit trouver, le sentiment le saisit d'abord.

Le sentiment dont je parle est dans tous les hommes, mais comme ils n'ont pas tous les oreilles & les yeux également bons, de même ils n'ont pas tous le sentiment également parfait. Les uns l'ont meilleur que les autres, ou bien parce que leurs organes sont naturellement mieux composez, ou bien parce qu'ils l'ont perfectionné par l'usage fréquent qu'ils en ont fait & par l'expérience. Ceux-ci doivent s'appercevoir plûtôt que les autres du mérite ou du peu de valeur d'un ouvrage. C'est ainsi qu'un homme, dont la vûë porte loin, reconnoît distinctement d'autres hommes à la distance de cent toises, quand ceux qui sont à ses côtez discernent à peine la couleur des habits des hommes qui s'avancent. Quand on en croit son premier mouvement, on juge de la portée des sens des autres, par la portée de ses propres sens. Il arrive donc que ceux qui ont la vûë courte, hésitent quelque-temps à se rendre au sentiment de

celui qui a les yeux meilleurs qu'eux, mais dès que la personne qui s'avance s'est approchée à une distance proportionnée à leur vûë, ils sont tous d'un pareil avis.

De même tous les hommes qui jugent par sentiment, se trouvent d'accord un peu plûtôt ou un peu plus tard sur l'effet & sur le mérite d'un ouvrage. Si la conformité d'opinion n'est pas établie parmi eux aussi-tôt qu'il semble qu'elle devroit l'être, c'est que les hommes en opinant sur un poëme ou sur un tableau, ne se bornent pas toujours à dire ce qu'ils sentent & à rapporter quelle impression il fait sur eux. Au lieu de parler simplement & suivant leur *apprehension*, dont ils ignorent souvent le mérite, ils veulent décider par principes, & comme la plûpart ils ne sont pas capables de s'expliquer méthodiquement, ils embroüillent leurs décisions, & ils se troublent réciproquement dans leurs jugemens. Un peu de temps les met d'accord avec eux-mêmes comme avec les autres.

SECTION XXIV.

Objection contre la solidité des jugemens du public, & réponse à cette objection.

J'ENTENS déja citer les erreurs où le public est tombé dans tous les temps & dans tous les païs sur le mérite des personnes qui remplissent les grandes dignitez, ou qui exercent certaines professions. Pouvez-vous, me dira-t-on, ériger en Tribunal infaillible un *Appreciateur* du mérite qui s'est trompé si souvent sur les Generaux, sur les Ministres, & sur les Magistrats, & qui s'est vû obligé tant de fois à retracter le jugement qu'il avoit porté?

Je vais faire deux réponses à cette objection, qui dans le fond est plus éblouïssante que solide. En premier lieu le public se trompe rarement quand il définit en general les personnes qu'on vient de citer comme un exemple de ses injustices, quoiqu'il les louë ou qu'il les blâme à tort quelquefois, sur un évenement particulier. Expliquons cette proposition. Le public ne juge pas du mérite du Ge-

neral sur une seule campagne, du Ministre sur une seule négociation, ni du Médecin si l'on veut, sur le traitement d'une seule maladie. Il en juge sur plusieurs évenemens & sur plusieurs succez. Or, autant qu'il seroit injuste de juger du mérite de ceux dont il s'agit sur un seul succès, autant me paroît-il équitable d'en juger sur plusieurs succez, ainsi que par comparaison aux succez de ceux qui auront eu à conduire des entreprises ou des affaires pareilles à celles dont les personnes desquelles il s'agit ici, auront été chargées.

Un succès heureux & même deux, peuvent être le seul effet du pouvoir des conjonctures. Il est rare que le bonheur seul amene trois succez heureux, mais lorsque ces succez sont parvenus à un certain nombre, il seroit insensé de prétendre qu'ils fussent le pur effet du hazard, & que l'habileté du Géneral ou du Ministre, n'y eussent point de part. Il en est de même des succez malheureux. Le Joueur de Trictrac, qui de vingt parties qu'il joüe avec la même personne en gagne dix-neuf, passe constamment pour sçavoir le jeu mieux qu'elle, quoique le caprice des dez puisse faire gagner deux parties de suite au Joüeur

malhabile contre le Joueur habile. Or, la guerre & les autres professions que nous avons citées, dépendent encore moins de la fortune que le Trictrac, quoique la fortune ait part dans le succès de ceux qui les exercent. Le plan que se propose le General après avoir examiné ses forces, ses ressources, en un mot quels sont ses moïens, & quels sont ceux de l'ennemi, n'est pas exposé à être aussi souvent déconcerté que le projet du Joueur. Ainsi le public n'a point de tort de penser que le General, dont presque toutes les campagnes sont heureuses, est un grand homme de guerre, quoiqu'un General puisse avoir un évenement heureux sans mérite, comme il peut perdre une bataille ou lever un siege sans être mauvais Capitaine. Le Cardinal Mazarin, qui connoissoit aussi bien que personne, quelle part peut avoir la capacité dans ces évenemens, que les hommes bornez croïent dépendre presque entierement du hazard, parce qu'ils en dépendent en partie, ne vouloit confier les armées & les affaires qu'à des gens heureux, supposant qu'on ne réussit point assez souvent pour mériter le titre d'heureux sans avoir beaucoup d'habileté. Or, le public ne se de-

dit gueres des jugemens generaux qu'il a porté sur le mérite des Capitaines & des Ministres en la maniere que nous l'avons exposé.

Ma seconde réponse à l'objection proposée contre la justesse des jugemens du public est de dire : qu'on auroit encore tort de conclure que le public peut se tromper sur un poëme ou sur un tableau, parce que souvent il louë ou blâme à tort les Ministres & les Generaux sur des évenemens particuliers. Le public ne s'est trompé, par exemple, dans tous les temps, sur la loüange dûë à un General qui venoit de gagner une bataille ou de la perdre, que pour avoir porté son jugement sur tout un objet dont il ne connoissoit qu'une partie. Lorsqu'il a eu tort, c'est pour avoir blâmé ou loüé avant que d'avoir été bien instruit de la part que le General avoit euë dans le bon ou dans le mauvais succès. Le public a voulu juger quand il étoit encore mal informé des faits. Il a jugé du General avant que d'être pleinement instruit, & de la contrainte où le jettoient les ordres de son Prince ou de sa Republique, & des traverses que lui causoient ceux dont l'emploi étoit de l'aider, & des assistances promises

ces ou de connoissances purement spéculatives, son mérite ne tombe point sous le sentiment. Ainsi les personnes qui ont acquis le sçavoir nécessaire pour connoître si l'ouvrage est bon ou mauvais sont les seules qui puissent en juger. Les hommes ne naissent pas avec la connoissance de l'Astronomie & de la Physique, comme ils naissent avec le le sentiment. Ils ne sçauroient juger du mérite d'un ouvrage de Physique ou d'Astronomie qu'en vertu de leurs connoissances acquises, au lieu qu'ils peuvent juger des vers & des tableaux en vertu de leur discernement naturel. Ainsi les Géometres, les Médecins & les Théologiens, ou ceux qui sans avoir mis l'enseigne de ces sciences ne laissent pas de les sçavoir, sont les seuls qui puissent juger d'un ouvrage qui traite de leur science. Mais tous les hommes peuvent juger des vers & des tableaux, parce que tous les hommes sont sensibles, & que l'effet des vers & des tableaux tombe sous le sentiment.

Quoique cette réponse soit sans replique, je ne laisserai pas de la fortifier encore par une reflexion. Dès que les sciences dont j'ai parlé ont operé en vertu de leurs principes, dès qu'el-

les

les ont produit quelque chose qui doit être utile ou agréable aux hommes en general, nous connoissons alors sans autre lumiere que celle du sentiment, si le sçavant a réussi. L'ignorant en Astronomie connoît aussi-bien que le sçavant, si l'Astronome a prédit l'Eclipse avec précision, ou si la machine fait l'effet promis par le Mathematicien, quoiqu'il ne puisse pas prouver méthodiquement que l'Astronome & le Mathematicien ont tort, ni dire en quoi ils se sont trompez.

S'il est des arts dont les productions tombent sous le sentiment, c'est la peinture, c'est la poësie. Ils n'operent que pour nous toucher. Toute l'exception qu'on puisse alléguer, c'est de dire qu'il est des tableaux & des poëmes dont tout le mérite ne tombe pas sous le sentiment. On ne sçauroit connoître à l'aide du sentiment si la verité est observée dans le tableau historique qui représente le siege d'une place ou la cérémonie d'un sacre. Le sentiment seul ne suffit point pour connoître si l'Auteur d'un poëme de philosophie raisonne avec justesse, & s'il prouve bien son systême.

Le sentiment ne sçauroit juger de

cette partie du mérite d'un poëme ou d'un tableau, qu'on peut appeller le mérite étranger, mais c'est parce que la peinture & la poësie elles-mêmes sont incapables d'en décider. En cela les Peintres & les Poëtes n'ont aucun avantage sur les autres hommes. S'il se trouve des Peintres & des Poëtes capables de décider sur ce que nous avons appellé le mérite étranger dans les poëmes & dans les tableaux, c'est qu'ils ont d'autres connoissances que celles de l'art de la peinture & de l'art de la poësie.

Quand il s'agit d'un de ces ouvrages mixtes qui ressortissent à plusieurs Tribunaux differens, chacun d'eux juge la question qui est de sa compétence. C'est ce qui donne lieu quelquefois à des jugemens opposez, & néanmoins équitables sur le mérite du même ouvrage. Ainsi les Poëtes loüent avec raison le poëme de Lucrece sur l'univers, comme l'ouvrage d'un grand Artisan, quand les Philosophe le condamnent comme un livre rempli de mauvais raisonnemens. C'est ainsi que les Sçavans en histoire blâment Varillas, parce qu'il se trompe à chaque page, quand les Lecteurs qui ne cherchent que de l'amu-

sement dans un livre, le louent à cause de ses narrations amusantes & de l'agrément de son stile.

Mais pour retourner à Lucrece, le public est juge de la partie du mérite de son poëme qui est du ressort de la poësie, aussi-bien que les Poëtes mêmes. Toute cette portion du mérite de Lucrece tombe sous le sentiment.

Ainsi le véritable moïen de connoître le mérite d'un poëme sera toujours de consulter l'impression qu'il fait. Notre siecle est trop éclairé, &, si l'on veut, trop philosophe pour lui faire croire qu'il lui faille apprendre des Critiques ce qu'il doit penser d'un ouvrage composé pour toucher, quand on peut lire cet ouvrage, & quand le monde est rempli de gens qui l'ont lû. La Philosophie qui enseigne à juger des choses par les principes qui leur sont propres, enseigne en même-temps que pour connoître le mérite & l'excellence d'un poëme, il faut examiner s'il plaît, & à quel point il plaît & il attache ceux qui le lisent.

Véritablement les personnes qui ne sçavent point l'art, ne sont pas capables de remonter jusques aux causes qui rendent un mauvais poëme ennuïeux. Elles

ne sçauroient en indiquer les fautes en particulier. Aussi ne prétens-je pas que l'ignorant puisse dire précisement en quoi le Peintre ou le Poëte ont manqué, & moins encore leur donner des avis sur la correction de chaque faute, mais cela n'empêche pas que l'ignorant ne puisse juger par l'impression que fait sur lui un ouvrage composé pour lui plaire & pour l'intéresser, si l'Auteur a réussi dans son entreprise & jusqu'à quel point il y a réussi. L'ignorant peut donc dire que l'ouvrage est bon ou qu'il ne vaut rien, & même il est faux qu'il ne rende pas raison de son jugement. Le Poëte tragique, dira-t-il, ne l'a point fait pleurer, & le Poëte comique ne l'a point fait rire. Il allegue qu'il ne sent aucun plaisir en regardant le tableau qu'il refuse d'estimer. C'est aux ouvrages à se défendre eux-mêmes contre de pareilles critiques, & ce qu'un Auteur peut dire pour excuser les endroits foibles de son poëme, n'a pas plus d'effet qu'en ont les éloges étudiez que ses amis peuvent donner aux beaux endroits. *L'amour tyranique* de Scuderi est demeuré au nombre des mauvaises pieces malgré la Dissertation de Sarrazin. En effet tous les raisonnemens des Cri-

tiques ne sçauroient persuader qu'un ouvrage plaise lorsqu'on sent qu'il ne plaît pas, comme ils ne peuvent jamais faire accroire que l'ouvrage qui interesse, n'interesse pas.

SECTION XXV.

Du jugement des gens du métier.

APRE'S avoir parlé des jugemens du public sur un ouvrage nouveau, il convient de parler des jugemens que les gens du métier en portent. La plûpart jugent mal des ouvrages pris en general, par trois raisons. La sensibilité des gens du métier est usée. Ils jugent du tout par voïe de discussion. Enfin ils sont prévenus en faveur de quelque partie de l'art, & ils la comptent dans les jugemens generaux qu'ils portent pour plus qu'elle ne vaut. Sous le nom de gens du métier, je comprens ici, non-seulement les personnes qui composent ou qui peignent, mais encore un grand nombre de ceux qui écrivent sur les poëmes & sur les tableaux. Quoi, me dira-t-on, plus on est ignorant en poësie & en peinture, plus on

est en état de juger sainement des poëmes & des tableaux ! Quel Paradoxe! L'exposition que je vais faire de ma proposition, jointe à ce que j'ai déja dit, me justifieront pleinement contre une objection si propre à prévenir le monde au désavantage de mon sentiment.

Il est quelques Artisans beaucoup plus capables que le commun des hommes de porter un bon jugement sur les ouvrages de leur art. Ce sont les Artisans nez avec le génie de cet art, toujours accompagné d'un sentiment bien plus exquis que n'est celui du commun des hommes. Mais un petit nombre d'Artisans est né avec du génie, & par consequent avec cette sensibilité ou cette délicatesse d'organes supérieure à celle que peuvent avoir les autres, & je soutiens que les Artisans sans génie jugent moins sainement que le commun des hommes, & si l'on veut que les ignorans. Voici mes raisons. La sensibilité vient à s'user dans un Artisan sans génie, & ce qu'il apprend dans la pratique de son art, ne sert le plus souvent qu'à dépraver son goût naturel & à lui faire prendre à gauche dans ses décisions. Son sentiment a été émoussé par l'obligation de s'occuper de vers & de

peinture, d'autant plus qu'il aura été souvent obligé à écrire ou bien à peindre comme malgré lui, dans des momens où il ne sentoit aucun attrait pour son travail. Il est donc devenu insensible au pathétique des vers & des tableaux, qui ne font plus sur lui le même effet qu'ils y faisoient autrefois, & qu'ils font encore sur les hommes de son âge.

C'est ainsi qu'un vieux Médecin, bien qu'il soit né tendre & compatissant, n'est plus touché par la vûë d'un mourant autant que l'est un autre homme, & autant qu'il le seroit encore lui-même, s'il n'avoit pas exercé le Médecine. L'Anatomiste s'endurcit de même & il acquiert l'habitude de disséquer sans répugnance des malheureux, dont le genre de mort rend les cadavres encore plus capables de faire horreur. Les cérémonies les plus lugubres n'attristent plus ceux dont l'emploi est d'y assister. Qu'il me soit permis d'user ici de l'expression dont Ciceron se servoit pour peindre encore plus vivement l'indolence de la République. Le cœur contracte un *calus* de la même maniere que les pieds & les mains en contractent.

D'ailleurs, les Peintres & les Poëtes

s'occupent des imitations comme d'un travail, au lieu que les autres hommes ne les regardent que comme des objets interessans. Ainsi le sujet de l'imitation, c'est-à-dire, les évenemens de la Tragédie & les expressions du tableau, font une impression legere sur les Peintres & sur les Poëtes sans génie, qui sont ceux dont je parle. Ils sont en habitude d'être émus si foiblement, qu'ils ne s'apperçoivent presque pas si l'ouvrage les touche ou s'il ne les touche point. Leur attention se porte toute entiere sur l'execution mécanique, & c'est par là qu'ils jugent de tout l'ouvrage. La poësie du tableau de Monsieur Coypel, qui représente le sacrifice de la fille de Jepthé ne les saisit point, & ils l'examinent avec autant d'indifference que s'il représentoit une danse de païsans ou quelque sujet incapable de nous émouvoir. Insensibles au pathétique de ses expressions, ils lui font son procès en consultant uniquement la regle & le compas, comme si un tableau ne devoit pas contenir des beautez supérieures à celles dont ces instrumens sont les juges souverains.

C'est ainsi que la plûpart de nos Poëtes examineroient le Cid si la piece étoit

nouvelle. Mais les Peintres & les Poëtes, sans enthousiasme, ne sentent pas celui des autres, & portant leur suffrage par voïe de discussion, ils louent ou ils blâment un ouvrage en general, ils le définissent bon ou mauvais suivant qu'ils le trouvent régulier dans l'analyse qu'ils en font. Peuvent-ils être bons juges du tout quand ils sont mauvais juges de la partie de l'*invention*, qui fait le principal mérite des ouvrages, & qui distingue le grand Homme du simple Artisan.

Ainsi les gens du métier jugent mal en general, quoique leurs raisonnemens examinez en particulier se trouvent souvent assez justes, mais ils en font un usage pour lequel les raisonnemens ne sont point faits. Vouloir juger d'un poëme ou d'un tableau en general par voïe de discussion, c'est vouloir mesurer un cercle avec une regle. Qu'on prenne donc un compas, qui est l'instrument propre à le mesurer.

En effet, on voit tous les jours des personnes qui jugeroient très-sainement si elles jugeoient d'un ouvrage par voïe de sentiment, se méprendre en prédisant le succès d'une piece Dramatique, parce qu'elles ont formé leur prognos-

tic par voïe de discussion. Monsieur Racine & Monsieur Despreaux étoient de ces Artisans beaucoup plus capables que les autres hommes de juger des vers & des poëmes. Qui ne croira qu'après s'être encore éclairez réciproquement, ils ne dussent porter des jugemens infaillibles, du moins sur le succès de chaque scéne prise en particulier? Cependant Monsieur Despreaux avoüoit que très-souvent il étoit arrivé que les jugemens qu'ils portoient après une discussion methodique son ami & lui, sur les divers succès que devoient avoir differentes scénes des Tragédies de cet ami, avoient été démentis par l'évenement, & qu'ils avoient même reconnu toujours après l'expérience, que le public avoit eu raison de juger autrement qu'eux. L'un & l'autre, pour prévoir plus certainement l'effet de leurs vers, en étoient venus à une méthode à peu près pareille à celle de Malherbe & de Moliere.

Nous avons avancé que les gens du métier étoient encore sujets à tomber dans une autre erreur en formant leur décision. C'est d'avoir trop d'égard dans l'appréciation génerale d'un ouvrage à la capacité de l'Artisan dans la partie de

l'art pour laquelle ils sont prévenus. Le sort des Artisans sans génie est de s'attacher principalement à l'étude de quelque partie de l'art qu'ils professent, & de penser après y avoir fait du progrès, qu'elle est la seule partie de l'art bien importante. Le Poëte dont le talent principal est de rimer richement, se trouve bien-tôt prévenu que tout poëme dont les rimes sont négligées ne sçauroit être qu'un ouvrage médiocre, quoiqu'il soit rempli d'invention, & de ces pensées tellement convenables au sujet, qu'on est surpris qu'elles soient neuves. Comme son talent n'est pas pour l'invention, ces beautez ne sont que d'un foible poids dans sa balance. Un Peintre qui de tous les talens necessaires pour former le grand Artisan, n'a que celui de bien colorier, décide qu'un tableau est excellent ou qu'il ne vaut rien en general, suivant que l'ouvrier a sçû manier la couleur. La poësie du tableau est comptée pour peu de chose, pour rien même dans son jugement. Il fait sa décision sans aucun égard aux parties de l'art qu'il n'a point. Un Poëte en peinture tombera dans la même erreur en plaçant au-dessous du médiocre, le tableau qui manquera dans

l'ordonnance & dont les expressions seront basses, mais dont le coloris méritera d'être admiré. En supposant que les parties de l'art que l'on n'a pas, ne méritent presque point d'attention, on établit, sans être obligé de le dire, qu'il ne nous manque rien pour être un grand Maître. On peut dire des Artisans ce que Petrone dit des hommes qui possedent de grandes richesses. *Nihil volunt inter homines melius credi, quàm quod ipsi tenent.* Tous les hommes veulent que le genre de mérite dont ils sont doüez, soit le genre de mérite le plus important dans la societé. Le Lecteur observera que tout ce que je viens de dire ici, je l'ai dit des jugemens generaux que les gens du métier portent sur un ouvrage. Que les Peintres soient plus capables que tous ceux qui ne le sont pas de juger du mérite d'un tableau par rapport au coloris, à la régularité du dessein & à quelques autres beautez dans l'éxecution, personne n'en doute & nous le dirons même dans le vingt-septiéme Chapitre de cet ouvrage.

On voit bien que j'ai parlé seulement ici des Peintres & des Poëtes qui se trompent de bonne foi. Si je cherchois à rendre leurs décisions suspectes, que

ne pourrois-je pas dire sur les injustices qu'ils commettent tous les jours de propos déliberé, en définissant les ouvrages de leurs Concurrens. Dans les autres professions on se contente ordinairement d'être le premier de ses Contemporains. En poësie comme en peinture, on a peine à souffrir l'ombre de l'égalité. Cesar consentoit bien d'avoir un égal, mais la plûpart des Peintres & des Poëtes, aussi altiers que Pompée, ne sçauroient souffrir d'être approchez. Ils veulent que le public croïe voir une grande distance entr'eux & ceux de leurs Contemporains qui paroîtront les suivre de plus près, (a) *Nam neque Pompeius parem animo quemquam tulit, & in quibus rebus primus esse debebat, solus esse cupiebat.* Il est donc rare que les plus grands hommes en ces deux professions veuillent rendre justice même à ceux de leurs Concurrens, qui ne font que commencer la carriere, & qui ne peuvent ainsi leur être égalez que dans un temps à venir & encore éloigné. L'on a souvent eu raison de reprocher aux illustres dont je parle, le trait d'amour propre dont Auguste fut accusé; c'est de s'être choisi dans la personne

(a) *Paterc. hist. lib. secundi.*

de Tibere le successeur qu'il croïoit le plus propre à le faire regretter. Si les grands Artisans sont sensibles à la jalousie, que penser des médiocres ?

SECTION XXVI.

Que les jugemens du public l'emportent à la fin sur les jugemens des gens du métier.

L'EXPERIENCE confirme le raisonnement que je viens de faire. Il faut bien que les gens du métier se trompent souvent, puisque leurs jugemens sont ordinairement cassez par ceux du public, dont la voix fit toujours la destinée des ouvrages. C'est toujours le sentiment du public qui l'emporte, lorsque les Maîtres de l'art & lui sont d'avis differens sur une production nouvelle. *Un ouvrage*, dit Monsieur Despreaux, (a) *à beau être approuvé d'un petit nombre de Connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément propre à piquer le goût general des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, & il faudra que les Connoisseurs eux-mêmes*

(a) *Préface de l'édition de 1701.*

avouent qu'ils se sont trompez en donnant leur approbation. La même chose arrive lorsque le public donne son approbation à un ouvrage blâmé par les Connoisseurs. Le public à venir, qu'on me permette cette expression, qui en jugera par sentiment, ainsi que le public contemporain en avoit jugé, sera toujours de l'avis des Contemporains. La posterité n'a jamais blâmé comme de mauvais poëmes, ceux que les Contemporains de l'Auteur avoient loüez comme excellens, bien qu'elle puisse en abandonner la lecture pour s'occuper d'autres ouvrages encore meilleurs que ces poëmes-là. Nous ne voïons pas de poëmes qui ait ennuïé les Contemporains du Poëte, parvenir jamais à une grande réputation. (a) *Tantumdem quoque posteri credunt, quantum præsens ætas spoponderit.*

Les livres de parti & les poëmes écrits sur des évenemens récens n'ont qu'une vogue, laquelle s'évanoüit bien-tôt quand ils doivent tout leur succès aux conjonctures où ils sont publiez. On les oublie au bout de six mois, parce que le public les a moins estimez en qualité de bonnes poësies qu'en qualité de

(a) *Curtius lib. 8.*

gazettes. Il n'eſt pas ſurprenant que la poſterité les mette au rang de ces mémoires ſatyriques, qui ſont curieux uniquement par les faits qu'ils apprennent ou par les circonſtances des faits qu'ils rappellent. Le public les avoit condamnez à cette deſtinée ſix mois après leur naiſſance. Mais ceux de ces poëmes, ceux des écrits de parti, dont le public fait encore cas un an après qu'ils ſont publiez, ceux qu'il eſtime indépendamment des circonſtances, paſſent à la poſtérité. Nous faiſons encore autant de cas de la Satyre de Seneque contre l'Empereur Claudius qu'on en pouvoit faire à Rome deux ans après la mort de ce Prince. On fait encore aujourd'hui plus de cas de la Satyre Menippée, des Lettres au Provincial, & de quelques autres livres de ce genre, qu'on en faiſoit un an après la premiere édition de ces écrits. Les chanſons faites il y a dix ans, & que nous avons retenuës ſeront chantées par la poſterité.

Les fautes que les gens du métier s'obſtinent à faire remarquer dans les ouvrages eſtimez du public retardent bien leur ſuccès, mais elles ne l'empêchent point. On répond aux gens du métier qu'un poëme ou un tableau peu-

vent avec de mauvaises parties être un excellent ouvrage. Il seroit inutile d'expliquer au Lecteur, qu'ici comme dans toute cette dissertation, le mot de mauvais s'entend rélativement. On sçait bien, par exemple, que si l'on dit que le coloris d'un tableau de l'Ecole Romaine ne vaut rien, cette expression signifie seulement que ce coloris est très-inférieur à celui de plusieurs autres tableaux, soit Flamands, soit Lombards, dont la réputation est cependant médiocre. On ne pourroit pas sentir la force des expressions d'un tableau, si le coloris en étoit absolument faux & mauvais. Quand on dit que la versification de Corneille est mauvaise par endroits, on veut dire seulement qu'elle est moins soutenuë & plus négligée que celle de plusieurs Poëtes reputez des Artisans médiocres. Un poëme dont la versification seroit absolument mauvaise, dont chaque vérs nous choqueroit, ne parviendroit jamais à nous toucher. Car, comme le dit Quintilien, (*a*) des phrases qui débutent par blesser l'oreille en la heurtant trop rudement, des phrases, qui, pour ainsi dire, se présentent de mauvaise grace, trouvent la

(*a*) *Quintil. inst. lib. 9. cap. 4.*

mieux le repeter, que de redire le sentiment de gens qui n'ont pas mis l'enseigne de la profession à laquelle l'ouvrage ressortit. En ces sortes de choses où les hommes ne croïent point avoir un intérêt essentiel à choisir le bon parti, ils se laissent ébloüir par une raison qui peut beaucoup sur eux. C'est que les gens du métier doivent avoir plus d'expérience que les autres. Je dis ébloüir, car comme je l'ai exposé, la plûpart des Peintres & des Poëtes ne jugent point par voïe de sentiment, ni en déferant au goût naturel perfectionné par les comparaisons & par l'expérience, mais par voïe d'analyse. Ils ne jugent pas en hommes doüez de ce sixiéme sens dont nous avons parlé, mais en Philosophes spéculatifs. La vanité contribuë encore à nous faire épouser l'avis des gens du métier, préferablement à l'avis des hommes de goût & de sentiment. Suivre l'avis d'un homme qui n'a pas d'autre expérience que nous & qui n'a rien appris que nous ne sçachions nous-mêmes, c'est reconnoître en quelque façon qu'il a plus d'esprit que nous. C'est rendre une espece d'hommage à son discernement naturel. Mais croire l'Artisan, déferer à l'avis d'un homme qui a

fait une profession que nous n'avons pas exercée, c'est seulement déferer à l'art, c'est rendre hommage à l'expérience. La profession de l'art en impose même tellement à bien des personnes, qu'elles étouffent du moins durant un temps leur propre sentiment pour adopter l'avis des gens du métier. Elles rougiroient d'oser être d'un avis different du leur. *Pudet enim dissentire, & quasi tacita verecundia inhibemur plus nobis credere.* (a) C'est donc avec bienveillance qu'on écoute des personnes de la profession qui font méthodiquement le procès à une Tragédie ou bien à un tableau, & l'on retient même ce qu'on peut des termes de l'art. C'est de quoi se faire admirer ou du moins écouter par d'autres.

(a) Quint. lib. 6. cap. pr.

SECTION XXVII.

Qu'on doit plus d'égard aux jugemens des Peintres qu'à ceux des Poëtes. De l'art de reconnoître la main des Peintres.

LE public écoute avec plus de prévention les Peintres qui font le procès à un tableau, que les Poëtes qui font le procès à un poëme. On ne sçauroit que loüer le public de placer ainsi sa confiance. Il s'en faut beaucoup que le commun des hommes ait autant de connoissance de la mecanique de la peinture, que de la mécanique de la poësie, & comme nous l'avons exposé au commencement de ces essais, les beautez de l'exécution sont encore bien plus importantes dans un tableau qu'elles ne sçauroient l'être dans un poëme François. Nous avons même vû que les beautez de l'exécution pouvoient seules rendre un tableau précieux. Or ces beautez se rendent bien sensibles aux hommes qui n'ont pas l'intelligence de la mécanique de la peinture, mais ils ne sont point capables pour cela de juger du

mérite du Peintre. Pour être capable de juger de la loüange qui lui est duë, il faut sçavoir à quel dégré il a approché des Artisans qui sont les plus vantez pour avoir excellé dans les parties où il a réussi lui-même. Ce sont quelques-uns de ces dégrez de plus ou de moins, qui font la difference du grand homme & de l'ouvrier ordinaire. Voilà ce que les gens du métier sçavent. Ainsi la réputation du Peintre, dont le talent est de réussir dans le clair-obscur ou dans la couleur locale, est bien plus dépendante du suffrage de ses pairs, que la réputation de celui dont le mérite consiste dans l'expression des passions & dans les inventions poëtiques, choses où le public se connoît mieux, qu'il compare par lui-même, & dont il juge par lui-même. Nous voïons aussi par l'histoire des Peintres que les Coloristes sont parvenus plus tard à une grande réputation que les Peintres célebres par leur poësie.

On voit bien qu'en suivant ce principe je dois reconnoître les personnes du métier pour être les juges ausquels il faut s'en rapporter, quand on veut sçavoir autant qu'il est possible, quel Peintre a fait le tableau, mais elles ne sont

point pour cela les juges uniques du mérite de ce tableau. Comme les plus grands ouvriers en ont fait quelquefois de médiocres, on ne connoît pas l'excellence d'un tableau dès qu'on connoît son Auteur. Il n'est pas décidé qu'un tableau soit de la premiere classe, parce qu'il est décidé qu'il est l'ouvrage d'un Peintre des plus illustres.

Quoique l'expérience nous enseigne que l'art de deviner l'Auteur d'un tableau en reconnoissant la main du maître, soit le plus fautif de tous les arts après la Médecine, il prévient trop néanmoins le public en faveur des décisions de ceux qui l'exercent, même quand elles sont faites sur d'autres points. Les hommes qui admirent plus volontiers qu'ils n'approuvent, écoutent avec soumission, & ils repetent avec confiance tous les jugemens d'une personne qui montre une connoissance distincte de plusieurs choses où ils n'entendent rien. On verra d'ailleurs par ceque je vais dire concernant l'infaillibilité de l'art de discerner la main des grands Maîtres, quelles bornes on doit donner à la prévention qui nous est naturelle en faveur de tous les jugemens rendus par ceux qui font profession de

cet

cet art, & qui décident avec autant de confiance qu'un jeune Médecin ordonne des remedes.

Les Experts dans l'art de connoître la main des grands Maîtres, ne sont bien d'accord entr'eux que sur ces tableaux célebres, qui, pour parler ainsi, ont déja fait leur fortune, & dont tout le monde sçait l'histoire. Quant aux tableaux dont l'état n'est pas certain en vertu d'une tradition constante & non interrompuë, il n'y a que les leurs & ceux de leurs amis qui doivent porter le nom sous lequel ils paroissent dans le monde. Les tableaux des autres, & sur tout les tableaux des Concitoïens sont des originaux douteux. On reproche aux uns de n'être que des copies, & aux autres d'être des *pastiches*. L'interêt acheve de mettre de l'incertitude dans les décisions d'un art qui ne laisse pas de s'égarer, même quand il opere de bonne foi.

On sçait que plusieurs Peintres se sont trompez sur leurs propres ouvrages, & qu'ils ont pris quelquefois une copie pour l'original qu'eux-mêmes ils avoient peint. Vasari raconte, comme témoin oculaire, que Jules Romain, après avoir fait lui-même la draperie dans un tableau que peignoit Raphaël,

reconnut pour son original la copie qu'André del Sarte avoit faite de ce tableau. En effet, quoiqu'il doive être plus facile aujourd'hui de reconnoître la plume d'un homme que son pinceau, néanmoins les Experts en écriture se trompent tous les jours. Tous les jours ils sont partagez dans leur rapport.

Le contour particulier du trait avec lequel chaque homme forme les vingt-quatre lettres de l'Alphabet, les liaisons de ces caracteres, la figure des lignes, leur distance, la perseverance plus ou moins longue de celui qui a écrit à ne point précipiter, pour ainsi dire, sa plume dans la chaleur du mouvement, comme font presque tous ceux qui écrivent, lesquels forment plus exactement les caracteres des premieres lignes que ceux des autres lignes, enfin la maniere dont il a tenu la plume, tout cela, dis-je, donne plus de prise pour faire le discernement des écritures que des coups de pinceau n'en peuvent donner. L'écriture partant d'un mouvement rapide & continu de tous les organes de la main, elle dépend entierement de leur conformation & de leur habitude. Un caractere peiné devient d'abord suspect d'être contrefait, & l'on distin-

gue facilement si un caractere est tracé librement, ou s'il est ce qu'on appelle *tâté*.

On ne connoît pas de même si des coups de pinceau sont étudiez, & l'on ne démêle pas si aisément si le Copiste n'a pas retouché & raccommodé son trait pour le rendre plus semblable au trait naturel d'un autre Peintre. On est maître en peignant de repasser à plusieurs fois sur son trait afin de le rendre tel qu'on prétend le former : On en est autant le maître, que les anciens l'étoient de reformer leur caractere lorsqu'ils écrivoient sur des tablettes de cire. Or les anciens étoient si bien persuadez qu'on pouvoit contrefaire l'écriture tracée sur leurs tablettes, parce qu'on pouvoit en retoucher les caracteres sans qu'il y parut, que les actes ne faisoient foi chez eux que moïennant l'apposition du cachet de celui qu'ils engageoient. C'est au soin que prenoient les anciens pour avoir des sçeaux singuliers, & qu'on ne pût contrefaire sans bien de la peine, que nous devons apparemment la perfection où fut porté de leur temps l'art de graver les pierres qui servoient de cachets. C'est le soin des anciens pour avoir des cachets qui ne pussent point

ressembler à d'autres, qui est cause que nous trouvons aujourd'hui sur les pierres gravées antiques des figures si particulieres, & même si bizarres, & souvent la tête de celui qui se servoit du cachet.

Mais nonobstant tous les moïens que nos Experts peuvent avoir pour discerner nos écritures, leur art est encore si fautif, que les nations plus jalouses de proteger l'innocence que de punir le crime, défendent à leurs Tribunaux d'admettre la preuve par comparaison des écritures dans les procez criminels; & dans les païs où cette preuve est reçûë, les Juges en dernier ressort la regardent plûtôt comme un indice que comme une preuve parfaite. Que penser de l'art qui suppose hardiment qu'on ne puisse pas si bien contrefaire la touche de Raphaël & du Poussin qu'il y puisse être trompé?

SECTION XXVIII.

Du temps où les Poëmes & les Tableaux sont apprétiez à leur juste valeur.

ENFIN le temps arrive où le public apprétie un ouvrage non plus sur le rapport des gens du métier, mais suivant l'impression que fait cet ouvrage. Les personnes qui en avoient jugé autrement que les gens de l'art, & en s'en rapportant au sentiment, s'entrecommuniquent leurs avis, & l'uniformité de leur opinion change en persuasion l'opinion de chaque particulier. Il se forme encore de nouveaux maîtres dans les arts qui jugent sans intérêt & avec équité des ouvrages calomniez. Ces maîtres désabusent le monde méthodiquement des préventions que leurs prédecesseurs y avoient semées. Le monde remarque encore de lui-même, que ceux qui lui avoient promis quelque chose de meilleur que l'ouvrage dont le mérite a été contesté, ne lui ont pas tenu parole. Les contradicteurs obstinez meurent d'un autre côté. Ainsi l'ouvrage

se trouve géneralement estimé à sa valeur veritable.

Telle a été parmi nous la destinée des Opera de Quinault. Il étoit impossible de persuader au public qu'il ne fut pas touché aux représentations de Thesée & d'Atys, mais on lui faisoit croire que ces Tragédies étoient remplies de fautes grossieres qui ne venoient pas tant de la nature vicieuse de ce poëme, que du peu de talent qu'avoit le Poëte. On soutenoit qu'il étoit facile de faire beaucoup mieux que lui, & que si l'on pouvoit trouver quelque chose de bon dans ses Opera, il n'étoit pas permis, sous peine d'être réputé un esprit médiocre, d'en loüer trop l'Auteur. Nous avons donc vû Quinault plaire durant un temps sans que ceux ausquels il plaisoit osassent soutenir qu'il fut un Poëte excellent dans son genre. Mais le public s'étant affermi dans son sentiment par l'expérience, il est sorti de l'espece de contrainte où l'on l'avoit tenu, & il a eu la constance de parler enfin comme il pensoit déja depuis long-temps. Il est venu de nouveaux Poëtes qui ont encouragé le public à dire que Quinault étoit un homme excellent dans l'espece de poësie lyrique qu'il a traitée. La Fon-

taine & quelques beaux esprits, ont fait encore mieux pour bien convaincre le public que certains Opera de Quinault fussent des poëmes aussi excellens que le peuvent être des Opera. Eux-mêmes ils en ont faits qui se sont trouvez inferieurs de beaucoup à ceux de Quinault. Il y a cinquante ans qu'on n'osoit dire que Quinault fut un Poëte excellent en son genre. On n'oseroit dire le contraire aujourd'hui. Parmi les Opera sans nombre qui se sont faits depuis lui, il n'y a que Thetis & Pelée, Iphigénie, les Fêtes Vénitiennes & l'Europe Galante, que le monde mette à côté des bons Opera de cet aimable Poëte.

Si nous voulons examiner l'histoire des Poëtes qui font l'honneur du Parnasse François, nous n'en trouverons pas qui ne doive au public la fortune de ses ouvrages. Les gens du métier ont été long-temps contre lui. Le public a long-temps admiré le Cid avant que les Poëtes voulussent convenir que la piece fut remplie de choses admirables. Combien de méchantes Critiques & de Comédies encore plus mauvaises, les Rivaux de Moliere ont-ils composées contre lui? Racine a-t-il mis au jour une Tragédie dont on n'ait pas impri-

mé une Critique qui la rabaissoit au rang des pieces médiocres, & qui concluoit à placer l'Auteur dans la classe de Boyer & de Pradon. Mais la destinée de Racine a été la même que celle de Quinault. La prédiction de Monsieur Despreaux sur les Tragédies de Racine s'est accomplie en son entier. La posterité équitable s'est soulevée en leur faveur. Il en est de même des Peintres. Aucun d'eux ne parviendroit que long temps après sa mort à la distinction qui lui est dûe, si sa destinée demeuroit toujours au pouvoir des autres Peintres. Heureusement ses Rivaux n'en sont les maîtres que pour un temps. Le public tire peu à peu le procès d'entre leurs mains, & l'examinant lui-même, il rend à chacun la justice qui lui est dûe.

Mais, dira-ton, si ma Comédie tombe opprimée des sifflets d'une cabale ennemie, comment le public qui n'entend plus parler de cette piece pourra-t-il lui rendre justice. En premier lieu, je ne crois pas que la cabale puisse faire tomber une bonne piece, quoiqu'elle puisse la siffler. Le Grondeur fut sifflé, mais il ne tomba point. En second lieu, cette piece s'imprime & demeure ainsi sous les yeux du public. Un homme d'esprit

& d'une profession trop sérieuse pour être prévenu contre le mérite de la piece par un succès dont il n'aura point entendu parler, la lit sans préjugé, & il la trouve bonne. Il le dit aux personnes qui ont confiance en lui, qui la lisent & qui sentent la vérité. Elles informent d'autres personnes de leur découverte, & la piece que je veux bien supposer avoir été noïée, *revient ainsi sur l'eau.* C'est le terme. Voilà une maniere de cent, par lesquelles une bonne piece à qui le public auroit fait injustice dans le temps de sa nouveauté, pourroit se faire rétablir dans le rang qui lui seroit dû. Mais, comme je l'ai déja dit, la chose n'arrive point, & je ne pense pas qu'on puisse me citer une seule piece Françoise rejettée par le public lorsqu'il la vit dans sa nouveauté, laquelle le public ait trouvée bonne dans la suite, & quand les conjonctures qui l'auroient fait tomber auroient été changées. Au contraire, je pourrois citer plusieurs Comédies & plusieurs Opera tombez dans le temps de leur nouveauté, & qui ont eu le même malheur quand on les a remis au Théatre vingt ans après. Cependant les cabales à qui l'Auteur & ses amis imputoient leur premiere chute étoient diffi-

pées quand on les a représentées pour une seconde fois. Mais le public ne varie point dans son sentiment, parce qu'il prend toujours le bon parti. Une piece lui paroît toujours une piece médiocre quand on la reprend, s'il l'a jugée telle à la premiere représentation. Si l'on me demande quel temps il faut au public pour bien connoître un ouvrage & pour former son jugement sur le mérite de l'Artisan, je répondrai que la durée de ce temps d'incertitude dépend de deux choses. Elle dépend de la nature de l'ouvrage & de la capacité du public devant lequel il est produit. Une piece de Théatre, par exemple, sera plûtôt prisée sa juste valeur qu'un Poëme Epique. Le public s'assemble pour juger les pieces de Théatre, & les personnes qui se sont assemblées s'entrecommuniquent bien-tôt leur sentiment. Un Peintre qui peint des Coupoles & des Voûtes d'Eglise, ou qui fait de grands tableaux destinez pour être placez dans tous les lieux où les hommes ont coutume de se rassembler, est plûtôt connu pour ce qu'il est, que le Peintre qui travaille à des tableaux de chevalet destinez pour être renfermez dans les appartemens des particuliers.

SECTION XXIX.

Qu'il est des païs où les ouvrages sont plûtôt apprétiez à leur valeur que dans d'autres.

EN second lieu, comme le public n'est pas également éclairé dans tous les païs, il est des lieux où les gens du métier peuvent le tenir plus longtemps dans l'erreur qu'ils ne le peuvent tenir en d'autres contrées. Par exemple, les tableaux exposez dans Rome seront plûtôt apprétiez à leur juste valeur, que s'ils étoient exposez dans Londres ou dans Paris. Les Romains naissent presque tous avec beaucoup de sensibilité pour la peinture, & leur goût naturel a encore des occasions fréquentes de se nourrir & de se perfectionner par les ouvrages excellens qu'on rencontre dans les Eglises, dans les Palais, & presque dans toutes les Maisons où l'on peut entrer. Les mœurs & les usages du païs y laissent encore un grand vuide dans les journées de tout le monde, même dans celles de ces Artisans

condamnez ailleurs à un travail qui n'a gueres plus de relâche que le travail des Danaïdes. Cette inaction, l'occasion continuelle de voir de beaux tableaux, & peut-être aussi la sensibilité des organes plus grande dans ces contrées-là que dans des païs froids & humides, rendent le goût pour la peinture si general à Rome, qu'il est ordinaire d'y voir des tableaux de prix jusques dans des boutiques de Barbiers, & ces Messieurs en expliquent avec emphase les beautez à tous venans, pour satisfaire à la necessité d'entretenir le monde, que leur profession leur imposoit dès le temps d'Horace. Enfin dans une nation industrieuse & capable de prendre toute sorte de peine pour gagner sa vie sans être assujettie à un travail reglé, il s'est formé un peuple entier de gens qui cherchent à faire quelque profit par le moïen du commerce des tableaux.

Ainsi le public de Rome est presque composé en entier de Connoisseurs en peinture. Ils sont, si l'on veut, la plûpart des Connoisseurs médiocres, mais du moins ils ont un goût de comparaison qui empêche les gens du métier de leur en imposer aussi facilement qu'ils peuvent en imposer ailleurs. Si le pu-

blic de Rome n'en sçait point assez pour refuter méthodiquement leurs faux raisonnemens, il en sçait assez du moins pour en sentir l'erreur, & il s'informe après l'avoir sentie de ce qu'il faut dire pour la refuter. D'un autre côté les gens du métier deviennent plus circonspects lorsqu'ils sentent qu'ils ont affaire avec des hommes éclairez. Ce n'est point parmi les Théologiens que les Novateurs entreprennent de faire des Proselites de bonne foi.

Le Peintre qui travaille dans Rome, parvient donc bien-tôt à la réputation dont il est digne, principalement quand il est Italien. Les Italiens presque aussi amoureux de la gloire de leur nation que les Grecs le furent autrefois, sont très-jaloux de cette illustration qu'un peuple s'acquiert par la science & par les beaux arts. Quant aux sciences, il faut bien que tous les Italiens tombent d'accord de ce qu'a écrit Monsieur Ottieri dans l'Histoire de la guerre allumée, au sujet de la succession de Charles II. Roi d'Espagne. (*a*) Cet Auteur après avoir dit que les Italiens ne doivent plus appeller les habitans des Provinces situées au Nord comme

(*a*) *Imprimée à Rome en 1728.*

Gallerie qui regne sur le cloître du Monastere. Les comparaisons qui s'y faisoient tous les jours entre les Maîtres François & les Maîtres Italiens avoient autant irrité nos Romains jaloux, que les comparaisons qui se faisoient à Paris il y a quatre-vingt ans, entre les tableaux que le Sueur avoit peints dans le petit Cloître des Chartreux de cette Ville, & ceux que peignoit le Brun, irritoient les Eleves de ce dernier. Comme il fallut alors que les Chartreux de Paris enfermassent les tableaux de le Sueur pour les mettre à couvert des outrages que leur faisoient quelques Eleves de le Brun, il a fallu que les Chartreux de Rome ne laissassent plus ouverte à tous venans la Gallerie où les estampes des Peintres François sont exposées.

Le préjugé des François est en faveur des étrangers où il ne s'agit pas de cuisine & de bon air, mais celui des Italiens est contraire aux Ultramontains. Le François suppose d'abord l'Artisan étranger plus habile que son Concitoïen, & il ne revient de cette erreur, quand il s'est abusé, qu'après plusieurs comparaisons. Ce n'est pas sans peine qu'il consent d'estimer un Artisan né dans le même païs que lui, autant qu'un Artisan

né à cinq cens lieuës de la France. Au contraire, la prévention de l'Italien est peu favorable à tout étranger qui professe les arts liberaux. Si l'Italien rend justice à l'étranger, c'est le plus tard qu'il lui est possible. Ainsi les Italiens, après avoir négligé long-temps le Poussin, le reconnurent enfin pour un des grands Maîtres qui jamais ait manié le pinceau. Ils ont aussi rendu justice au génie de Monsieur le Brun. Après l'avoir fait Prince de l'Académie de Saint Luc; ils parlent encore avec éloge de son mérite, en appuïant un peu trop néanmoins sur la foiblesse du coloris de ce grand Poëte, quoiqu'il vaille mieux que celui de bien des grands Maîtres de l'Ecole Romaine. Les Italiens peuvent se vanter de leur circonspection, & les François de leur hospitalité.

Le public ne se connoît pas en peinture à Paris autant qu'à Rome. Les François en general n'ont pas le sentiment intérieur aussi vif que les Italiens. La difference qui est entr'eux est déja sensible dans les peuples qui habitent aux pieds des Alpes du côté des Gaules & du côté de l'Italie, mais elle est encore bien plus grande entre les naturels de Paris & les naturels de Rome. Il s'en

faut encore beaucoup que nous ne cultivions autant qu'eux la sensibilité pour la peinture, commune à tous les hommes. Generalement parlant, on n'acquiert pas ici aussi-bien qu'à Rome le goût de comparaison. Ce goût se forme en nous-mêmes & sans que nous y pensions. A force de voir des tableaux durant la jeunesse, l'idée, l'image d'une douzaine d'excellens tableaux se grave & s'imprime profondément dans notre cerveau encore tendre. Or, ces tableaux qui nous sont toujours présens, & dont le rang est certain, dont le mérite est décidé, servent, s'il est permis de parler ainsi, de pieces de comparaison, qui donnent le moïen de juger sainement à quel point l'ouvrage nouveau qu'on expose sous nos yeux approche de la perfection où les autres Peintres ont atteint, & dans quelle classe il est digne d'être placé. L'idée de ces douze tableaux qui nous est présente, produit une partie de l'effet que les tableaux mêmes produiroient, s'ils étoient à côté de celui dont nous voulons discerner le mérite & connoître le rang. La difference qui peut se trouver entre le mérite de deux tableaux exposez à côté l'un de l'autre, frappe tous ceux qui ne sont pas stupides.

Mais pour acquerir ce goût de comparaison qui fait juger du tableau présent par le tableau absent, il faut avoir été nourris dans le sein de la peinture. Il faut, principalement durant la jeunesse, avoir eu des occasions fréquentes de voir dans une assiete d'esprit tranquille des tableaux. La liberté d'esprit n'est gueres moins necessaire pour sentir toute la beauté d'un ouvrage que pour le composer. Pour être bon spectateur il faut avoir cette tranquilité d'ame qui ne naît pas de l'épuisement, mais bien de la sérenité de l'imagination.

Phædri libellos lægere si desideras,
Vacet oportet Eutyche à negotiis
Ut liber animus sentiat vim carminis. (a)

Or, nous vivons en France dans une suite continuelle de plaisirs ou d'occupations tumultueuses qui ne laissent presque point de vuide dans les journées & qui nous tiennent toujours ou dissipez ou fatiguez. On peut dire de nous ce que Pline disoit des Romains de son temps, un peu plus occupez que les Romains d'aujourd'hui, quand il se plaint de la legereté de l'attention qu'ils donnoient aux statuës superbes, dont plu-

(a) *Phædr. lib. 3. Prolog.*

sieurs Portiques étoient ornez. (a) *Magnò negotiorum officiorumque acervi abducunt omnes à contemplatione talium, quoniam otiosorum & in magno loci silentio apta admiratio talis est.* Notre vie est un perpetuel embarras, ou bien pour faire une fortune capable de satisfaire à nos besoins qui sont sans bornes, ou bien pour la maintenir dans un païs où il n'est pas moins difficile de conserver du bien que d'en acquérir. Les plaisirs qui sont encore plus vifs & plus fréquens ici que par tout ailleurs, se saisissent du tems que nous laissent les occupations que la fortune nous a données, ou que notre inquiétude nous a fait rechercher. Bien des courtisans ont vécu trente ans à Versailles, passant régulierement cinq ou six fois par jour dans le grand Appartement, à qui l'on feroit encore accroire que les Pelerins d'Emaüs sont de le Brun, & que les Reines de Perse, aux pieds d'Alexandre, sont de Paul Veronese. Les François me croiront sans peine.

Voilà pourquoi les Sueur a mérité sa réputation si long-temps avant que d'en joüir. Le Poussin que nous vantons tant aujourd'hui, fut mal soutenu par le public lorsque dans ses plus

(a) *Hist. lib. 36. cap. 5.*

beaux jours il vint travailler en France, mais quoi qu'un peu tard, les personnes désinteressées & dont l'avis est conforme à la verité se reconnoissent, & prenant confiance dans un sentiment qu'elles voïent être le sentiment du plus grand nombre, elles se soulevent contre ceux qui voudroient faire marcher de pair deux ouvriers trop inégaux. L'un monte d'un dégré toutes les années tandis que l'autre descend d'un dégré, & ces Artisans se trouvent enfin placez à une telle distance, que le public désabusé s'étonne de les avoir vûs à côté l'un de l'autre. Concevons-nous aujourd'hui qu'on ait mis durant un temps Monsieur Mignard à côté de Monsieur le Brun? Peut-être que nous serons aussi surpris dans vingt ans, quand nous viendrons à faire refléxion sur les paralelles qui se font aujourd'hui.

La même chose est arrivée dans l'Ecole d'Anvers, où le public n'est pas plus connoisseur en peinture qu'à Paris. Avant que Vandyck eut travaillé en Angleterre, les autres Peintres lui donnoient des rivaux que le public abusé croïoit voir marcher à côté de lui. Mais cette distance paroît infinie aujourd'hui, parce que chaque jour l'erreur a perdu

un Partisan, & que la verité en a gagné un. Lorsque l'Ecole de Rubens étoit dans sa force, les Dominiquains d'Anvers voulurent avoir quinze grands tableaux de devotion pour orner la nef de leur Eglise. Vandyck content du prix qu'on proposoit se presenta pour les faire tous. Mais les autres Peintres firent suggerer à ces bons Peres de partager l'ouvrage & d'emploïer douze des Eleves de Rubens, qui paroissoient être à peu près de la même classe. On fit entendre à ces religieux que la diversité des mains rendroit la suite de ces tableaux plus curieuse, & que l'émulation obligeroit encore chaque Peintre à se surpasser lui-même dans un ouvrage destiné pour être comparé perpetuellement avec les ouvrages de ses concurrens. Des quinze tableaux Vandyck n'en fit que deux, qui sont la flagellation & le portement de Croix. Le public ne pense aujourd'huî qu'avec indignation aux rivaux qu'on donna pour lors à Vandyck.

Comme nous avons vû en France plus de Poëtes excellens que de grands Peintres, le goût naturel pour la poësie a eu plus d'occasions de s'y cultiver que le goût naturel pour la peinture. Si les beaux tableaux sont presque tous ren-

fermez à Paris dans des lieux où le public n'a pas un libre accès, nous avons des théatres ouverts à tout le monde où l'on peut dire, sans craindre le reproche de s'être laissé aveugler par le préjugé de nation presque aussi dangéreux que l'esprit de Secte, qu'on représente les meilleures pieces de théatre qui aïent été faites depuis le renouvellement des lettres. Les étrangers n'adoptent point les Comédies & les Tragédies des autres nations avec le même empressement ni le même respect pour les Auteurs, qu'ils adoptent les nôtres. Les étrangers traduisent nos Tragédies, mais ils se contentent d'imiter celles des autres nations. La plûpart des jeunes gens fréquentent les Théatres en France, & sans qu'ils y pensent, il leur demeure dans la tête une infinité de pieces de comparaison & de pierres de touche. Les femmes hantent nos spectacles aussi librement que les hommes, & l'on parle souvent dans le monde de poësie, & principalement de poësie Dramatique. Ainsi le public en sçait assez pour rendre justice très-promptement aux mauvaises pieces, & pour soûtenir les bonnes contre la cabale.

La justice que le public rend aux ou-

vrages qui se publient par la voïe de l'impression, peut bien se faire attendre durant quelques mois, mais ceux qui paroissent sur le Theatre ont plûtôt rempli leur destinée. Il n'y auroit rien de certain en vertu des lumieres humaines, si quatre cens personnes qui s'entrecommuniquent leur sentiment, pouvoient croire qu'elles sont touchées quand elles ne le sont pas, ou si elles pouvoient être touchées sans qu'on leur eut présenté un objet réellement interessant. Véritablement le public ne sçauroit faire si-tôt la difference du bon à l'exquis. Ainsi le public ne louera point d'abord une Piece comme Phedre autant qu'elle le mérite. Il ne sçauroit concevoir tout le prix de l'ouvrage qu'après l'avoir vû plusieurs fois, ni lui donner la préeminence dont il est digne, qu'après avoir comparé durant un temps le plaisir qu'il lui fait, avec le plaisir que lui font ces ouvrages excellens qu'une longue approbation a consacrez

SECTION

SECTION XXX.

Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru désapprouver, comme des mauvais qu'il a loüez, & réponse à cette objection.

ON dira qu'on voit quelquefois une mauvaise farce, une Thalie barbouillée amuser le public long-temps, & attirer encore des spectateurs à une vingtiéme représentation. Mais le public qui va voir ces farces durant la nouveauté, vous répondra lui-même qu'il n'en est pas la duppe, & qu'il connoît le peu de valeur de ce Comique des Halles. Il vous dira dans le lieu même, qu'il met une difference immense entre ces pieces & le Misantrope, & qu'il n'y vient que pour voir un Acteur qui réussit dans quelque personnage bizarre, ou bien une scéne qui aura du rapport avec une avanture récente & dont il est parlé dans le monde. Aussi dès que le temps de la nouveauté s'est écoulé, dès que la conjoncture qui

soutenoit la piece est passée, le public oublie pleinement ces farces, & les Comédiens qui les ont joüées ne s'en souviennent plus, ce qui prouve,

Olim cùm stetit nova,
Alteris opera magis stetisse quàm sua. (a)

Mais, ajoutera-t-on, le succès du Misantrope fut incertain durant un temps. La Phedre de Pradon, que le public méprise tant aujourd'hui, & pour dire encore plus, qu'il a si parfaitement oubliée, eut d'abord un succès égal à celui de la Phedre de Racine. Pradon durant un temps eut autant de spectateurs à l'Hôtel de Guenegaud, que Racine en avoit à l'Hôtel de Bourgogne. En un mot, ces deux Tragédies qui parurent dans le même mois, lutterent durant plusieurs jours avant que l'excellente eut terrassé la mauvaise.

Quoique le Misantrope soit peut-être la meilleure Comédie que nous aïons aujourd'hui, on n'est pas surpris néanmoins que le public ait hésité durant quelques jours à l'avoüer pour excellente, & que le suffrage general n'ait été déclaré en sa faveur qu'après huit ou

(a) Prolog. Phorm. Ter.

dix représentations, quand on fait réflexion aux circonstances où Moliere la joüa. Le monde ne connoissoit gueres alors le genre de Comique noble qui commet ensemble des caractéres vrais, mais differens, de maniere qu'il en resulte des incidens divertissans, sans que les personnages aïent songé à être plaisans. Jusques là, pour ainsi dire, on n'avoit pas encore diverti le public avec des visages naturels. Ainsi le public accoutumé depuis long-temps à un Comique grossier ou *Gigantesque*, qui l'entretenoit d'avantures basses ou Romanesques, & qui ne faisoit paroître sur la scéne que des plaisans barboüillez & grotesques, fut surpris d'y voir une Muse, qui sans mettre de masque à grimace sur le visage de ses Acteurs, ne laissoit pas d'en faire des personnages de Comédie excellens. Les rivaux de Moliere juroient en même-temps sur la connoissance qu'ils avoient du Théatre, que ce nouveau genre de Comédie ne valoit rien. Le public hésita donc durant quelques jours. Il ne sçavoit s'il avoit eu tort de croire que *Jodelet Maitre & Valet*, & *Dom Japhet d'Armenie*, fussent dans le bon goût, ou s'il avoit tort de penser que c'étoit le Misantrope

qui étoit dans le bon goût. Mais après un certain nombre de représentations, le monde comprit que la maniere de traiter la Comédie en Philosophe moral étoit la meilleure, & laissant parler contre le Misantrope les Poëtes jaloux, toujours aussi peu croïables sur les ouvrages de leurs concurrens, que les femmes sur le mérite de leurs rivales en beauté, il en est venu avec un peu de temps à l'admirer.

Les personnes d'un goût exquis, celles dont nous avons dit qu'elles avoient la vûë meilleure que les autres, prévirent même d'abord quel parti le public prendroit avant peu de jours. On sçait les loüanges que Monsieur le Duc de Montauzier donna au Misantrope après la premiere représentation. Despreaux après avoir vû la troisiéme, soutint à Racine, qui n'étoit point fâché du danger où la réputation de Moliere sembloit être exposée, que cette Comédie auroit bien-tôt un succès des plus éclatans. Le public justifia bien la prédiction de l'Auteur de l'art poëtique, & depuis long-temps les François citent le Misantrope comme l'honneur de leur Scéne Comique. C'est la piece Françoise que nos voisins ont adoptée avec la plus grande prédilection.

Quant à la Phedre de Pradon, on se souvient encore qu'une cabale composée de plusieurs autres, dans lesquelles entroient des personnes également considerables par leur esprit & par le rang qu'elles tenoient dans le monde, avoit conspiré pour élever la Phedre de Pradon & pour humilier celle de Racine. La conjuration du Marquis de Bedmar contre la République de Venise, ne fut pas conduite avec plus d'artifice, ni suivie avec plus d'activité. Qu'opera cependant cette conjuration? Elle fit aller un peu plus de monde à la Tragédie de Pradon qu'il n'y en auroit été, par le motif seul de voir comment le Concurrent de Racine avoit traité le même sujet que ce Poëte ingénieux. Mais cette fameuse conspiration ne sçut pas empêcher le public d'admirer la Phedre de Racine après la quatriéme représentation. Quand le succès de ces deux Tragédies sembloit égal, à compter le nombre des personnes qui prenoient des billets à l'Hôtel de Guenegaud & à l'Hôtel de Bourgogne, on voïoit bien qu'il ne l'étoit pas dès qu'on écoutoit le sentiment de ceux qui sortoient de ces Hôtels, où deux Troupes separées joüoient alors la Comedie

Françoise. Au bout du mois cette ombre d'égalité disparut, & l'Hôtel de Guenegaud, où l'on représentoit la piece de Pradon, devint desert. On sçait les vers de Despreaux sur le succès du Cid de Corneille.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene à les yeux de Rodrigue.

J'ai allegué déja les Opera de Quinault, & je pense en avoir dit assez pour faire convenir du moins intérieurement ceux de nos Poëtes Dramatiques dont les pieces n'ont pas réussi, que le public ne proscrit que les mauvais ouvrages. Si l'on peut leur appliquer le vers de Juvenal : (*a*) Ne portons pas d'envie à un Poëte qui vit du Théatre.

Haud tamen invideas Vati quem pulpita pascunt.

C'est par d'autres raisons qui ne sont pas du sujet que je traite ici.

On pourroit objecter encore que les Grecs & les Romains rendirent souvent dans leurs Théatres des Sentences injustes & qu'ils infirmerent dans la suite. Martial dit, que les *Hommes Atheniens*

(*a*) *Juven. Satyr.* 7.

démierent souvent le prix aux Comédies de Menandre.

Rara coronato plaufere Theatra Menandro.

Des Auteurs citez par Aulugelle (*a*) avoient écrit que des cens Comédies composées par Menandre, il n'y en avoit eu que huit assez heureuses pour remporter le prix que les anciens donnoient au Poëte qui avoit fait la meilleure piece de celles qui se representoient à l'occasion de certaines solemnitez. Nous apprenons encore d'Aulugelle, qu'Euripide ne vit couronner que cinq Tragédies des soixante & quinze qu'il avoit composées. Le public soulevé contre l'Hecyre de Terence les premieres fois qu'elle fut representée, ne permit pas aux Comédiens de l'achever. Je répons :

Aulugelle & Martial ne disent point que les Tragédies d'Euripide ni les Comédies de Menandre aïent été jugées mauvaises, mais bien que d'autres pieces plurent d'avantage. Si nous avions ces pieces victorieuses peut-être démêlerions-nous ce qui put éblouïr le spectateur. Peut-être même trouverions-nous que le spectateur auroit bien jugé. Quoi-

(*a*) *Aulugel. Lib.* 17. *cap.* 4.

que le grand Corneille soit generalement parlant bien supérieur à Rotrou, n'y a-t-il point plusieurs Tragédies de Corneille, je n'en ose dire le nombre, qui perdroient le prix contre le Venceslas de Rotrou, au jugement d'une assemblée équitable. De même, quoique Menandre eut fait quelques Comédies qui le rendoient supérieur à Philemon, un Poëte dont les pieces gagnerent souvent le prix sur celles de Menandre, ne se peut-il pas que Philemon en eut fait plusieurs qui méritassent mieux le prix que certaines Comédies de Menandre? Quintilien nous dit que les Athéniens n'eurent qu'un tort à l'égard de Philemon, ce fut de l'avoir préferé trop souvent à Menandre. Ils auroient eu raison s'ils se fussent contentez de lui donner la seconde place. Au jugement de tout le monde il méritoit de marcher immédiatement après Menandre. (a) *Philemon qui ut pravis sui temporis judiciis Menandro sæpè prælatus est, ita consensu omnium meruit credi secundus.* Apulée parle de ce même Philemon dans le second livre des *Florida*, comme d'un Poëte qui avoit de très-grands talens, & qui sur tout étoit re-

(a) *Quint. Inst. Lib. 1.*

commandable par la morale excellente de ses Comédies. Il le loüe d'avoir été fecond en bonnes maximes, d'avoir mis dans ses pieces peu de séductions, & d'y traiter l'amour comme un égarement. *Sententiæ vitæ congruentes. Rara apud illum corruptela, & uti errores concessi amores.* Les Athéniens n'ont-ils pas été en droit d'avoir égard à la morale de leurs Poëtes comiques en leur distribuant le prix?

Pour Euripide, les meilleurs Poëtes Dramatiques de la Grece furent ses Contemporains, & ce sont leurs pieces, qui probablement ont gagné le prix contre les siennes. On a donc tort de mettre Euripide & Menandre à la tête des Poëtes dédaignez par les spectateurs, afin de consoler par l'égalité des destinées ceux de nos Auteurs Dramatiques, sur les ouvrages desquels le public s'explique quelquefois hautement & désagréablement.

J'ai encore une raison à dire contre l'objection que je refute. C'est que le Théatre de ces temps-là n'étoit pas un Tribunal à comparer au nôtre. Comme les Théatres des anciens étoient très-vastes & qu'on y entroit sans païer, l'assemblée y dégeneroit en une véritable

cohuë pleine de gens sans attention, & par conséquent toujours prêts à distraire ceux qui auroient été capables d'en avoir. Horace nous dit que le fracas des vents déchaînez dans les Forêts du Mont Saint-Ange, & le mugissement de la mer agitée, ne faisoient pas plus de bruit que ces assemblées tumultueuses. Quels Comédiens, dit-il, ont la voix assez forte pour s'y faire entendre?

Nam quæ pervincere voces
Evalueré sonum referunt quem nostra theatra.
Garganum mugire nemus putes, aut mare Tuscum,
Tanto cum strepitu ludi spectantur. (a)

Le bas étage des citoïens qui s'ennuïoit, parce qu'il ne s'occupoit pas à suivre la piece, demandoit quelquefois à grands cris dès le troisiéme acte des divertissemens qui fussent plus à sa portée, & il insultoit même à ceux qui vouloient faire continuer les Comédiens. On peut voir dans la suite du passage d'Horace que nous avons allegué, & dans le Prologue de l'Hecyre dont la représentation fut interrompuë deux fois par ces saillies fougueuses du peu-

(a) Horat. Epist. pr. lib. 2.

ple ; la description du tumulte. Il y avoit bien des Magistrats préposez pour empêcher le désordre ; mais comme il arrive en choses bien plus importantes, il étoit d'usage qu'ils ne fussent pas leur charge. Dans Rome & sous le regne de Tibere, celui de tous ses Princes qui sçut le mieux se faire obéir, il y eut des principaux Officiers de la garde de l'Empereur tuez ou blessez dans le Théâtre en voulant y empêcher le désordre, & pour toute punition le Sénat donna permission aux Préteurs de releguer les Auteurs de pareils tumultes. Les Empereurs qui vouloient se rendre agréables au peuple, ôtoient même la garde de soldats qu'on mettoit quelquefois aux Theatres. Les nôtres ne sont point sujets à de pareils orages, & le calme & l'ordre y regnent avec une tranquilité qu'il ne sembloit pas possible d'établir dans des assemblées qu'une nation aussi vive que la nôtre forme pour se divertir, & où une partie des Acteurs vient armée & l'autre désarmée. On y entend paisiblement de mauvaises pieces ; & quelquefois des Comediens qui ne valent pas mieux.

Le public ne s'assemble point parmi nous pour juger des Poëmes qui ne sont

pas Dramatiques comme il s'assembloit chez les anciens. Ainsi les gens du métier peuvent mieux favoriser, ils peuvent mieux rabaisser tous ces Poëmes, qui ne se produisent que par la voïe de l'impression. Ils peuvent en faire valoir les beaux endroits, et excuser les mauvais, comme ils peuvent aussi extenuer le mérite des plus beaux, soit en disant qu'ils sont pillez, soit en les mettant en paralelle avec les vers d'un autre Poëte qui aura traité un sujet semblable. Ainsi le public, lorsqu'il a été induit en erreur sur la définition generale d'un de ces Poëmes, ne sçauroit plus être désabusé en un jour. Il faut du temps aux personnes désinteressées pour se reconnoître & pour s'affermir réciproquement dans leur sentiment par l'autorité du grand nombre. La meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'excellence d'un Poëme quand il commence à paroître, c'est donc qu'il se fasse lire, & que tous ceux qui l'ont lu en parlent avec affection, quand bien même ce seroit pour lui reprocher des fautes.

Je crois que le temps où le Poëme nouveau, qui est un bon ouvrage, se trouve défini en general suivant qu'il mérite de l'être, arrive aujourd'hui, en-

trois années suffisent bien au public pour connoître si le Poëme nouveau est bon ou s'il est médiocre, mais il lui faut peut-être un siecle pour en connoître tout le mérite, supposé qu'il soit un ouvrage du premier ordre dans son espece. Voilà pourquoi les Romains, qui avoient entre les mains les Elègies de Tibulle & de Properce, furent un temps avant que de leur associer celles d'Ovide. Voilà pourquoi les Romains ne quitterent pas la lecture d'Ennius aussi tôt que les Eglogues & les Bucoliques de Virgile eurent paru. C'est ce que signifie au pied de la lettre l'Epigramme de Martial, où cet Auteur a parlé poëtiquement, & que les Poëtes qui ne réussissent pas citent si volontiers. (*a*) Martial ne dit autre chose dans ce vers-ci.

Ennius est lectus salvo tibi Roma Marone.

Il seroit d'autant plus ridicule de prétendre que Martial eut songé à dire que les Romains aïent mis durant un temps les Poësies d'Ennius à côté de l'Eneïde, qu'il s'agit précisement dans ce vers de son Epigramme de ce qui se passoit à Rome du vivant de Virgile. Or, tout le monde sçait bien que l'Eneïde est

(*a*) *Mart. xi Epig. lib. 1.*

de ces ouvrages qu'on appelle posthumes, parce qu'ils ne sont publiez qu'après la mort de l'Auteur.

Je distingue dans un Poëme deux sortes de mérite, qu'on me pardonne cette expression, un mérite réel & un mérite de comparaison. Le mérite réel consiste à plaire & à toucher. Le mérite de comparaison consiste à toucher autant ou plus que certains Auteurs dont le rang est déja connu. Il consiste à plaire & à interesser autant que ces Grecs & ces Romains, qu'on croit communément être parvenus au terme que l'esprit humain ne sçauroit passer, parce qu'on n'a rien vû encore de meilleur que ce qu'ils ont fait.

Les Contemporains jugent très-bien du mérite réel d'un ouvrage, mais ils sont sujets à se tromper quand ils jugent de son mérite de comparaison, ou quand ils veulent décider sur le rang qui lui est dû. Ils sont sujets à tomber alors dans une des deux erreurs qu'on peut faire en prononçant sur ce point-là.

La premiere erreur est d'égaler trop tost un ouvrage à ceux des anciens. La seconde est de le supposer plus éloigné de la perfection des ouvrages des

anciens qu'il ne l'est en effet. Je dis donc en premier lieu, que le public se trompe quelquefois lorsque trop épris du mérite des productions nouvelles qui le touchent & qui lui plaisent, il décide en usurpant mal à propos les droits de la postérité, que ces productions sont du même genre que ceux des ouvrages des Grecs ou des Romains, qu'on appelle vulgairement des ouvrages consacrez, & que ses Contemporains leurs Auteurs, seront toujours les premiers Poetes de leur langue. C'est ainsi que les Contemporains de Ronsard & de la Pleyade Françoise se sont trompez, quand ils ont dit que les Poetes François ne feroient jamais mieux que ces nouveaux Promethées, (*a*) qui pour parler poetiquement, n'avoient d'autre feu divin à leur disposition que celui qu'ils déroboient dans les écrits des anciens.

Ronsard, l'astre le plus brillant de cette Pleyade, avoit beaucoup de lettres, mais il avoit peu de génie. On ne trouve pas dans ses vers d'idée sublime ni même des tours d'expression heureux ni de figures nobles, qu'on ne retrouve dans les Auteurs Grecs & Latins.

(*a*) *Ronsard, Belleau, Joachin du Bellai, Jodelle, Pontus de Thiart, Dorat, Baïf.*

Admirateur des anciens sans Entousiasme, leur lecture l'échauffoit & lui servoit de trépied. Mais comme il met en œuvre hardiment, c'est là toute sa verve, comme il emploïe sans se laisser gêner aux regles de notre sintaxe, les beautez ramassées dans ses lectures, elles semblent nées de son invention. Ses libertez dans l'expression paroissent les saillies d'une verve naturelle, & ses vers composez d'après ceux de Virgile & d'Homere ont ainsi l'air original. Les beautez dont ses ouvrages sont parsémez, étoient donc très-capables de plaire à des Lecteurs qui ne connoissoient pas les originaux, ou qui en étoient assez idolâtres pour chérir encore leurs traits dans les copies les plus défigurées. Il est vrai que le langage de Ronsard n'est pas du François; mais on ne pensoit pas alors qu'il fût possible d'écrire à la fois poetiquement & correctement dans notre langue. D'ailleurs des poesies en langue vulgaire, sont aussi necessaires aux nations polies que ces premieres commoditez qu'un luxe naissant met en usage. Quand Ronsard & les Poetes ses Contemporains, dont il étoit le premier, parurent, nos ancêtres n'avoient presque aucunes poesies qu'ils pussent li-

re avec plaisir. Le commerce avec les anciens, que le renouvellement des lettres & l'invention de l'imprimerie trouvée vers le milieu du siecle précedent, mettoient entre les mains de cinq cens personnes pour une qui les lisoit soixante ans auparavant, dégoûtoit de l'art confus de nos vieux Romanciers. Ainsi les poesies de Ronsard furent regardées comme une faveur céleste par ses Contemporains. S'ils se fussent contentez de dire que ses vers leur plaisoient infiniment & que les Peintures dont ils sont remplis les attachoient, quoique les traits n'en fussent pas réguliers, nous n'aurions rien à leur reprocher. Mais il semble qu'ils aïent voulu s'arroger un droit qu'ils n'avoient pas. Il semble qu'ils aïent voulu usurper les droits de la posterité en le proclamant le premier des Poetes François pour leur temps & pour les temps à venir.

Il est venu depuis Ronsard des Poetes François qui avoient plus de génie que lui, & qui ont encore composé correctement. Nous avons donc quitté la lecture des ouvrages de Ronsard pour faire notre lecture & notre amusement des ouvrages de ces derniers. Nous les plaçons avec raison fort au-dessus de Ron-

ſard, mais ceux qui le connoiſſent ne ſont pas ſurpris que ſes Contemporains ſe ſoient plûs à lire ſes ouvrages malgré le goût gothique de ſes peintures. Je finis le ſujet de Ronſard en faiſant une remarque. C'eſt que les Contemporains de ce Poete ne ſe tromperent pas dans le jugement qu'ils porterent ſur ſes ouvrages & ſur ceux qu'ils avoient déja entre les mains. Ils ne mirent point ſérieuſement la Franciade au-deſſus de l'Eneïde quand le Poeme François eut paru. Les mêmes raiſons qui les empêcherent de ſe tromper en cela, les auroient auſſi empêchez de mettre la Franciade au-deſſus de Cinna & des Horaces, s'ils avoient eu ces Tragédies entre les mains.

Après ce que je viens d'expoſer on voit bien qu'il faut laiſſer juger au temps & à l'expérience quel rang doivent tenir les Poetes nos Contemporains parmi les Ecrivains qui compoſent ce recueil de livres que font les hommes de lettres de toutes les nations, & qu'on pourroit appeller *la biblioteque du genre humain*. Chaque peuple en a bien une particuliere des bons livres écrits en ſa langue, mais il en eſt une commune à toutes les nations. Qu'on attende donc

que la réputation d'un Poete soit allée en augmentant d'âge en âge durant un siecle, pour décider qu'il mérite d'être placé à côté des Auteurs Grecs & Romains, dont on dit communément que les ouvrages sont consacrez, parce qu'ils sont de ceux que Quintilien définit, (a) *Ingeniorum monumenta quæ sæculis probantur.* Jusques là, l'on peut bien le croire, mais peut-être n'est-il pas sage de l'assurer.

Je dis en second lieu, que le public fait quelquefois une autre faute en jugeant les ouvrages des Contemporains plus éloignez qu'ils ne le sont de la perfection où les anciens ont atteint. Le public lorsqu'il a entre les mains autant de poesies qu'il en peut lire, rend alors trop difficilement justice à ces ouvrages excellens qui se produisent, & pendant un temps assez long, il les place à une trop grande distance des ouvrages consacrez. Mais chacun fera de lui-même toutes les reflexions que je pourrois faire ici sur ce sujet-là.

Parlons des préjugez sur lesquels on peut, non pas attribuer, mais promettre à des ouvrages publiez de nos jours & de ceux de nos peres, la destinée d'être égalez aux anciens par la posteri-

(a) Quint. Inst. lib. 3. cap. 9.

té. Un augure favorable pour un de ces ouvrages, c'est que sa réputation croisse d'année en année. C'est ce qui arrive toujours quand son Artisan n'a point de successeur, & encore plus lorsqu'il est mort depuis long-temps sans avoir été remplacé. Rien ne montre mieux qu'il n'étoit pas un homme du commun dans la carriere qu'il a courue, que l'inutilité des efforts de ceux qui osent entreprendre de l'atteindre. Ainsi les soixante ans qui se sont écoulez depuis la mort de Moliere, sans que personne l'ait remplacé, donnent un lustre à sa réputation qu'elle ne pouvoit pas avoir un an après sa mort. Le public n'a point mis dans la classe de Moliere les meilleurs des Poetes Comiques qui ont travaillé depuis sa mort. Il n'a point fait cet honneur à Renard, à Boursault ni aux deux Auteurs du Grondeur, (a) non plus qu'à quelques Poetes Comédiens, dont les pieces l'ont diverti quand elles ont été bien représentées. Ceux mêmes de nos Poetes qui sont Gascons, ne s'égalerent jamais sérieusement à Moliere. Chaque année qui se passera sans donner un successeur au Terence François, ajoutera encore quelque chose à sa té-

(a) L'Abbé de Bruïeis. Palaprat.

putation. Mais, me dira-t-on, êtes-vous bien assuré que la postérité ne démentira point les éloges que les Contemporains ont donnez à ces Poetes François, que vous regardez déja comme placez dans les temps à venir à côté d'Horace & de Terence?

SECTION XXXII.

Que malgré les Critiques la réputation des Poëtes que nous admirons ira toujours en s'augmentant.

LA destinée des écrits de Ronsard ne me paroît pas à craindre pour les ouvrages de nos Poetes François. Ils ont composé dans le même goût que ceux des bons Auteurs de l'antiquité. Ils les ont imitez, non pas comme Ronsard & ses Contemporains les avoient imitez, c'est-à-dire servilement, & comme Horace dit que Servilius avoit imité les Grecs. *Hosce secutus mutatis tantum numeris.* Cette imitation servile des Poetes qui ont composé en des langues étrangeres, est le sort des Ecrivains qui

travaillent, quand leur nation commence à vouloir sortir de la barbarie. Mais nos bons Poëtes François ont imité les anciens comme Horace & Virgile avoient imité les Grecs, c'est-à-dire, en suivant comme les autres l'avoient fait le génie de la langue dans laquelle ils composoient, & en prenant comme eux la nature pour leur premier modele. Les bons Ecrivains n'empruntent des autres que des manieres de la copier. Le stile de Racine, de Despreaux, de la Fontaine & de nos autres Compatriotes illustres, ne sçauroit vieillir assez pour dégoûter un jour de la lecture de leurs ouvrages, & jamais on ne pourra les lire sans être touché de leurs beautez. Elles sont naturelles.

En effet, notre langue me paroît être parvenuë depuis soixante & dix ans à son point de perfection. Au temps de d'Ablancourt, un Auteur imprimé depuis soixante ans paroissoit un Ecrivain gothique. Or, quoiqu'il y ait déja plus de quatrevingt ans que d'Ablancourt a écrit, son stile ne nous paroît point vieilli. Pour bien écrire, il faudra toujours s'assujettir aux regles que cet Auteur & ses premiers successeurs ont suivies. Tout changement raisonnable que

peut

peut arriver dans une langue dès que sa syntaxe est devenuë reguliere, ne sçauroit plus tomber que sur des mots. Les uns vieillissent, d'autres redeviennent à la mode, on en fabrique de nouveaux, & l'on altere l'ortographe de quelques autres pour en adoucir la prononciation. Horace a fait l'horoscope de toutes les langues quand il a dit en parlant de la sienne.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus
Quem penes arbitrium est & jus & norma loquendi.

L'usage est toujours le maître des mots, mais il l'est rarement des regles de la syntaxe. Or, des mots vieillis ne font point abandonner la lecture d'un Auteur qui a construit ses phrases regulierement, ou qui même s'est approché dans leur construction de la régularité. Ne lisons-nous pas encore avec plaisir Amiot? Je le dirai ici en passant, ce n'est point parce que les Auteurs Latins du second siecle & ceux des siecles suivans, se sont servis de mots nouveaux, ou qu'ils n'ont pas construit leurs

phrases suivant les regles de leur Grammaire, que leur stile nous paroît tellement inferieur à celui de Tite-Live & de ses Contemporains. Les Auteurs du second siecle & ceux des siecles suivans, ont, generalement parlant, emploïé les mêmes mots que Tite-Live. Ils ont construit leurs phrases suivant les mêmes regles de syntaxe que lui, du moins il s'en faut très-peu que cela ne soit absolument vrai. Mais de leur temps les tranpositions vicieuses étoient à la mode, l'abus des mots étoit autorisé, & l'on les emploïoit sans égard à leur signification propre, soit dans des épithetes insensées, soit dans ces figures dont le faux brillant ne presente point une image distincte. Il est si vrai de dire que ce sont les jeux de mots & l'abus des métaphores, qui, par exemple, défigurent la prose de Sidonius Apollinaris, que les loix faites par Majorien & par d'autres Empereurs Contemporains de cet Evêque, paroissent faites du temps des premiers Cesars, parce que les Auteurs de ces loix astreints par la dignité de leur ouvrage à ne point sortir d'un stile grave & simple, n'ont pas été exposez au danger d'abuser des figures & de courir après l'esprit. Mais quoiqu le

stile se corrompe, quoiqu'on abuse de la langue, on ne laisse point d'admirer toujours le stile des Auteurs qui ont écrit quand elle étoit dans sa force & dans sa pureté. On continuë à loüer leur noble simplicité, même quand on n'est plus capable de l'imiter; car c'est souvent par impuissance de faire aussi bien qu'eux qu'on entreprend de faire mieux. On ne substituë souvent les faux brillans, & les pointes au sens & à la force du discours, que parce qu'il est plus facile d'avoir de l'esprit que d'être à la fois touchant & naturel.

Virgile, Horace, Ciceron & Tite-Live ont été lûs avec admiration tant que la langue Latine a été une langue vivante, & les Ecrivains qui ont composé cinq cens ans après ces Auteurs, & dans les tems où le stile Latin étoit déja corrompu, en font encore plus d'éloge qu'on n'en avoit fait du temps d'Auguste. La veneration pour les Auteurs du siecle de Platon a toujours subsisté dans la Grece, malgré la décadence des ouvriers. On admiroit encore ces Auteurs comme de grands modeles, deux mille ans après qu'ils avoient écrit & quand on les imitoit si peu. J'en appelle à témoin les Grecs qui vinrent nous les expli-

version a été réimprimée plusieurs fois. Il y a même des pieces de Moliere, qui non-seulement ont été traduites plus d'une fois litteralement en Italien, mais qui ont encore été trouvées assez bonnes pour mériter d'être habillées & travesties, pour ainsi dire, en Comédies Italiennes. Nous avons une Comédie Italienne intitulée, *Don Pilone*, * que Monsieur Gigli son Auteur dit avoir tirée de la piece du Tartuffe de Moliere. Pour le dire en passant, comme Monsieur Gigli ne fait pas mention dans la Préface de ce qu'il me souvient d'avoir lû autrefois dans quelque mémoire : Que le Tartuffe étoit originairement une Comédie Italienne, & que Moliere n'avoit fait que l'accommoder à notre théatre, on peut bien en douter. L'Auteur de ces mémoires l'a peut-être entendu dire. Les Italiens rient & ils pleurent à ces pieces avec plus d'affection qu'à la représentation des pieces de leurs Compatriotes. Quelqu'uns de leurs Poetes s'en sont même

* *Il Don Pilone ovvero il Bacchettone falso, Comedia tratta nuovamente dal Francese da Girolamo Gigli e dedicata all' Ill. Cont. Flavia Theodoli Bolognetti. In Luca per Marescandoli, con licenza de superiori, l'ann. 1711.*

Pref. Il soggetto di questa opera è tirato dal celebre Tartuffo del Molier.

plaint. M. l'Abbé Gravina dans sa Dissertation sur la Tragédie qu'il fit imprimer il y a dix-sept ans, (*a*) dit que ses Compatriotes adoptent sans discernement des pieces Dramatiques Françoises, dont les défauts sont blâmez de notre nation, qui s'en est expliquée par la bouche de deux de ses plus fins Critiques. Il entend parler du Pere Rapin & de Monsieur Dacier, dont il vient de rapporter les jugemens sur les Tragédies Françoises, jugemens qu'il adopte avec d'autant plus de plaisir qu'il a composé son ouvrage, principalement pour montrer la supériorité de la Tragédie ancienne sur la Tragédie moderne. Mais je vais rapporter en entier le passage de Monsieur l'Abbé Gravina. Le Lecteur ne sçauroit avoir oublié déja que lui-même il étoit Poete, & qu'il avoit composé plusieurs Tragédies à l'imitation de celles des anciens. (*b*) *Or ecco questa Nazione aal tempo di Francesco primo sino à nostri giorni cultissima, con che serietà di giudicio per mezzo de i suoi piu fini Critici prononcia delle proprie opere Teatrali, e con che distintione propone quelle, che da noi ciecamente e senza discretione alcuna sono ricevute e sparse per tutti i Teatri e*

(*a*) En 1715. (*b*) Pag. 115.

de la mort de son mari. Dans la troisiéme de ces scénes, Andromaque qui entend un bruit de guerre qui annonce la proclamation de son fils Astianax, se livre aux sentimens convenables à son caractere.

Je ne parle ici que des traductions qu'on donne pour ce qu'elles sont, car il arrive souvent que les Traducteurs Anglois nient de l'être, & qu'ils veulent donner leur copie pour un original. Combien de fois M. Dryden, (a) au jugement même de ses Compatriotes, a-t-il copié les Auteurs François dans des ouvrages qu'il donnoit pour être de son invention ? Mais ces détails deviendroient fatiguans pour le Lecteur.

Les Allemands ont voulu avoir en leur langue beaucoup d'ouvrages des bons Poëtes François, quoique ces traductions leur fussent moins necessaires qu'à d'autres, d'autant qu'ils font l'honneur à notre langue de la parler très-communément. Il est même très-ordinaire qu'ils s'écrivent entr'eux en François, & plusieurs Princes se servent de cette langue pour entretenir la correspondance avec leurs Ministres, bien que

(a) *Langbaine histoire des Poëtes Dramatiques pag. 131.*

les uns & les autres ils soient nez Allemands.

En Hollande toutes les personnes qui ont quelque éducation sçavent parler François dès leur jeunesse. L'Etat se sert de cette langue en plusieurs occasions, & il applique même son grand sceau à des actes redigez en François. Les Hollandois ont traduit néanmoins nos bons ouvrages, principalement les Dramatiques. Ils ont voulu, pour ainsi dire, les naturaliser Flamands.

Le Comte d'Ericeyra, le digne héritier du Tite-Live de sa patrie, a mis en Portugais l'art poëtique de Monsieur Despreaux. Enfin nos voisins ne traduisoient pas les Tragédies de Jodelle & de Garnier. On ne voïoit pas sous Henri IV. des troupes de Comédiens François parcourir la Hollande, la Pologne, l'Allemagne, le Nord, & quelques Etats d'Italie pour y joüer les pieces de Hardi & de Chrétien. Il y a même aujourd'hui des troupes de Comédiens François qui ont des établissemens fixes dans les païs étrangers.

Le suffrage de nos voisins, aussi libre & aussi désinteressé que le suffrage de la postérité pourra l'être, me semble un garand de son approbation. Les loüan-

ges que Despreaux a données à Molière & à Racine, concilieront autant de suffrages à ces deux Poëtes dans l'avenir, qu'elles peuvent leur en avoir procuré parmi les Anglois & parmi les Italiens nos Contemporains.

Qu'on ne dise point que la vogue où la langue Françoise est depuis soixante ans, est la cause de la vogue que nos poësies peuvent avoir dans les païs étrangers. Les étrangers nous diront eux-mêmes que ce sont nos poëmes & nos livres, qui plus qu'aucun autre évenement ont contribué à donner à la langue dans laquelle ils sont écrits un si grand cours, qu'elle a presque ôté à la langue Latine l'avantage d'être cette langue que les nations apprennent par une convention tacite pour se pouvoir entendre. On peut dire aujourd'hui de la langue Françoise ce que Cicéron disoit de la langue Greque. (a) *Græca leguntur in omnibus ferè gentibus. Latina suis finibus exiguis sanè continentur.* Lorsqu'un Ministre Allemand va traiter d'affaire avec un Ministre Anglois ou un Ministre Hollandois, il n'est pas question quelle langue ils emploïeront dans leurs conferences. La chose est convenuë depuis

(a) Orat. pro Archia.

long-temps. Ils parlent François. Les étrangers se plaignent même que notre langue envahisse, pour ainsi dire, les langues vivantes en introduisant ses mots & ses phrases à la place des anciennes expressions. Les Allemands & les Hollandois disent que l'usage que font leurs Concitoïens des mots, & principalement des verbes François, en parlant Hollandois & Allemand, corrompt leurs langues comme Ronsard corrompoit le François par les mots & par les locutions des langues sçavantes qu'il introduisoit dans ses vers. L'Examinateur, c'est l'Auteur d'un écrit qui se publioit il y a vingt ans à Londres plusieurs fois chaque semaine, dit que le François s'est tellement introduit dans les phrases Angloises, lorsqu'il s'agit de parler de guerre, que les Anglois ne peuvent plus entendre les relations des sieges & des combats que leurs Compatriotes écrivent en Anglois. L'Abbé Gravina a fait une pareille plainte pour la langue Italienne dans son livre sur la Tragédie. On peut même penser que les écrits des grands hommes de notre nation, promettent à notre langue la destinée de la langue Grecque-litterale & de la langue Latine, c'est-à-

mil six cens soixante & quinze, dans un temps où la nouvelle Physique étoit la science à la mode, car il est parmi nous une mode pour les sciences comme pour les habits. Les femmes même étudioient alors les nouveaux systêmes que plusieurs personnes enseignoient à Paris en langue vulgaire. On peut bien croire que Moliere qui composa ses Femmes sçavantes vers mil six cens soixante & douze; & qui met si souvent dans la bouche de ses héroïnes les dogmes & le stile de la nouvelle Physique, attaquoit dans sa Comédie l'excès d'un goût regnant, & qu'il y joüoit un ridicule où plusieurs personnes tomboient tous les jours. Quand M. Despreaux écrivit son Epitre à M. de Guilleragues, les conversations de Physique ramenoient donc souvent sur le tapis les taches du soleil, à l'aide desquelles les Astronomes observoient que cet astre tourne sur son axe à peu près en vingt-sept jours. Quelqu'une de ces *Maçules* qui étoient disparues avoient même fait beaucoup de bruit jusques sur le Parnasse. Les beaux esprits avoient dit dans leurs vers que le soleil, pour se rendre encore plus semblable au feu Roi qui l'avoit pris pour le corps de sa dé-

vise, se défaisoit de ses taches.

Dans ces circonstances, Monsieur Despreaux, pour dire poetiquement que malgré le goût regnant, il s'attachoit à l'étude de la morale préferablement à celle de la physique, sentiment très-convenable à un Poete satirique, écrit à son ami, qu'il abandonne aux recherches des autres plusieurs questions que cette derniere science traite. Qu'un autre, c'est lui qui parle, aille chercher

Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe.

Il est clair que le Poete entend parler ici uniquement de la question, si le soleil placé dans le centre de notre tourbillon y tourne sur son axe ou bien s'il n'y tourne pas sur son axe. La construction de la phrase prouve seule qu'elle ne sçauroit avoir un autre sens, & ce sens se présente d'abord. Cependant il a plu à quelques Critiques d'interpreter ce vers comme si leur Auteur avoit voulu opposer le systême de Copernic, qui fait tourner les Planetes autour du Soleil placé dans le centre de notre tourbillon, au sentiment de ceux qui soutiennent que le Soleil a un mouvement propre par lequel il tourne sur son axe.

Monsieur Despreaux, s'il avoit eu cette vûe, auroit fait une faute. L'opinion de ceux qui soutiennent que le Soleil tourne sur son axe, & l'opinion de ceux qui soutenoient avant l'expérience que le globe du Soleil étoit immobile au centre du tourbillon, supposent également que le Soleil soit placé au milieu du tourbillon, où Copernic a dit qu'il étoit placé. Monsieur Perrault a donc objecté à Monsieur Despreaux, il y a déja plus de trente ans. (a) *Que ceux qui tiennent que le Soleil est fixe & immuable, sont les mêmes qui soutiennent qu'il tourne sur son axe, & que ce ne sont pas deux opinions differentes comme il paroît le dire dans ses vers. Il est vrai*, ajoûte Monsieur Perrault quelques lignes plus bas, qu'*il n'est pas honnête à un si grand Poëte d'ignorer les Sciences & les Arts dont il se mêle de parler.* Mais ce n'est point la faute de Monsieur Despreaux si Monsieur Perrault l'entend mal, & c'est encore moins sa faute s'il plaît à d'autres Censeurs de se figurer que par ces mots, *Si le Soleil est fixe ou tourne sur son axe*, il ait voulu opposer le systême de Copernic avec le systême de Ptolomée, qui suppose que c'est le Soleil qui

(a) *Préface de l'Apologie des femmes page 7.*

tourne au tour de la terre. Monsieur Despreaux a dit cent fois qu'il n'avoit songé qu'à opposer le sentiment de ceux qui faisoient tourner le Soleil sur son axe au sentiment de ceux qui n'avoient pas voulu qu'il tournât sur son axe, & le vers le dit même assez distinctement pour n'avoir pas besoin d'être interpreté.

De pareilles injustices ne diminueront point la réputation de nos Poëtes, puisque celles qu'on fait aux anciens ne diminuent point la leur, quoiqu'elles soient en bien plus grand nombre. Comme ils ont écrit en des langues qui sont mortes aujourd'hui, & comme bien des choses dont ils ont parlé ne sont connuës qu'imparfaitement aux plus doctes, on peut croire sans témerité que leurs Censeurs ont tort fort souvent, même en plusieurs occasions où l'on ne sçauroit prouver qu'ils n'ont pas raison.

Ainsi nous pouvons promettre sans trop de témerité la destinée de Virgile, d'Horace & de Ciceron aux Ecrivains François, qui font honneur au siecle de Louis le Grand, c'est-à-dire, d'être regardez dans tous les temps & par tous les peuples à venir comme tenans

un rang entre les grands hommes, dont les ouvrage sont réputez les productions les plus précieuses de l'esprit humain.

SECTION XXXIII.

Que la veneration pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toujours. S'il est vrai que nous raisonnions mieux que les anciens.

MAIS ces grands hommes, dira-t-on, ne sont-ils pas exposez eux-mêmes à être dégradez. La vénération qu'on a pour les anciens ne pourroit-elle pas en des temps plus éclairez que les temps qui ont bien voulu les admirer, se changer en une simple estime ? Virgile ne court-il point hazard que sa réputation ait la destinée de celle d'Aristote ? L'Iliade n'est-elle point exposée à subir un jour le sort du systême de Ptolomée, dont le monde est aujourd'hui désabusé ? Nos Critiques mettent les Poëmes & les autres ouvrages à une épreuve où l'on ne les mit jamais. Il en font des analyses, suivant la mé-

thode des Geometres, méthode si propre à découvrir les fautes échappées aux Censeurs précedens. Les armes des anciens Critiques n'étoient pas aussi acerées que celles des nôtres. Qu'on juge par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles de combien notre siecle est déja plus éclairé que les siecles de Platon, d'Auguste & de Leon X. La perfection où nous avons porté l'art de raisonner, qui nous a fait faire tant de découvertes dans les sciences naturelles, est une source féconde en nouvelles lumieres. Elles se répandent déja sur les belles Lettres, & elles en feront disparoître les vieux préjugez, ainsi qu'elles les ont fait disparoître des sciences naturelles. Ces lumieres se communiqueront encore aux differentes professions de la vie, & déja l'on en appercoit le crépuscule dans toutes les conditions. Peut-être même que la generation qui suivra immédiatement la nôtre, frappée des fautes énormes d'Homere & de ses Compagnons de fortune les dédaignera, ainsi qu'un homme devenu raisonnable dédaigne les contes puériles qui ont fait l'amusement de son enfance.

Notre siecle peut être plus sçavant que les siecles illustres qui l'ont préce-

dé ; mais je nie que les esprits aïent aujourd'hui, generalement parlant, plus de pénétration, plus de droiture & plus de justesse qu'ils n'en avoient dans ces siecles-là. Comme les hommes les plus doctes ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de sens, de même le siecle qui est plus sçavant que les autres n'est point toujours le siecle le plus raisonnable. Or, c'est du sens qu'il s'agit ici, puisqu'il s'agit de juger. Dans toutes les questions où les faits sont généralement connus, un homme ne juge pas mieux qu'un autre, parce qu'il est plus sçavant que lui, mais parce qu'il a plus de sens ou plus de justesse d'esprit.

On ne prouvera point certainement par la conduite que les grands & les petits tiennent depuis soixante & dix ans dans tous les Etats de l'Europe, où l'étude de ces sciences qui perfectionnent tant la raison humaine fleurit davantage, que les esprits y aïent plus de droiture qu'ils n'en avoient dans les siecles précedens, & que les hommes y soient plus raisonnables que leurs ancêtres. Cette date de soixante & dix ans qu'on donne pour époque à ce renouvellement prétendu des esprits est mal choisie. Je ne veux point entrer dans des dé-

tails odieux pour les Etats & pour les particuliers, & je me contenterai de dire que l'esprit philosophique qui rend les hommes si raisonnables, & pour ainsi dire, *si consequens*, fera bien-tôt d'une grande partie de l'Europe ce qu'en firent autrefois les Gots & les Vandales, supposé qu'il continuë à faire les mêmes progrès qu'il a faits depuis soixante & dix ans. Je vois les arts necessaires négligez, les préjugez les plus utiles à la conservation de la societé s'abolir, & les raisonnemens spéculatifs préferez à la pratique. Nous nous conduisons sans égard pour l'expérience le meilleur maître qu'ait le genre humain, & nous avons l'imprudence d'agir, comme si nous étions la premiere generationqui eut sçu raisonner. Le soin de la postérité est pleinement négligé. Toutes les dépenses que nos ancêtres ont faites en bâtimens & en meubles, seroient perduës pour nous & nous ne trouverions plus dans les forêts du bois pour bâtir ni même pour nous chauffer, s'ils avoient été raisonnables de la maniere dont nous le sommes.

Que les Roïaumes & les Republiques, dira-t-on, se mettent dans la necessité de ruiner, ou leurs sujets qui leur auront prêté, ou le peuple qui sou-

tient ces Etats par un travail qu'il ne sçauroit plus continuer dès qu'il est réduit dans l'indigence. Que les particuliers se gouvernent comme s'ils devoient avoir leur ennemis pour héritiers, & que la géneration présente se conduise comme si elle devoit être le dernier rejetton du genre humain ; cela n'empêche pas que nous ne raisonnions mieux dans les sciences que n'ont fait tous les hommes qui nous ont précedé. Ils nous auront surpassé, si l'on peut se servir de cette expression, en *raison pratique*, mais nous les surpassons en *raison spéculative*. Qu'on juge de la supériorité d'esprit & de raison que nous avons sur les hommes des temps passez, par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles, & par l'état où elles étoient de leur temps.

Il est vrai, repondrai-je, que les sciences naturelles dont on ne sçauroit faire un trop grand cas, & dont on ne sçauroit trop honorer les dépositaires, sont plus parfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient du temps d'Auguste & de Leon X. mais cela ne vient point de ce que nous aïons plus de justesse dans l'esprit, ni que nous sçachions mieux raisonner que les hommes qui vivoient

alors.

alors. Cela ne vient point de ce que les esprits aïent été, pour ainsi dire, regenerez. L'unique cause de la perfection des sciences naturelles, ou, pour parler avec précision, l'unique cause qui fait que ces sciences sont moins imparfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient dans les temps antérieurs, c'est que nous sçavons plus de faits qu'on n'en sçavoit alors. Le temps & le hazard nous ont fait faire depuis quelques siecles une infinité de découvertes où je vais montrer que le raisonnement a eu très-peu de part, & ces découvertes ont mis en évidence la fausseté de plusieurs *dogmes* Philosophiques que nos prédecesseurs substituoient à la verité, que les hommes n'étoient point capables de connoître avant ces découvertes.

Voilà, suivant mon opinion, la solution du problême proposé si souvent. Pourquoi nos Poëtes & nos Orateurs ne surpasseroient-ils pas ceux de l'antiquité, comme il est constant que nos Sçavans dans les connoissances naturelles surpassent les Physiciens de l'antiquité? Nous devons au temps tout l'avantage que nous pouvons avoir sur les anciens dans les sciences naturelles.

Il a mis en évidence plusieurs faits que les anciens ignoroient, & ausquels ils substituoient des opinions fausses qui leur faisoient faire cent mauvais raisonnemens. Le même avantage que le temps nous a donné sur les anciens, il le donnera sur nous à nos arrieres neveux. Il suffit qu'un siecle vienne après un autre pour raisonner mieux que lui dans les sciences naturelles, à moins qu'il ne soit arrivé dans la societé un bouleversement assez grand pour éteindre au préjudice des petits-fils, les lumieres qu'avoient leurs ancêtres.

Mais, dira-t-on, le raisonnement n'a-t-il pas contribué beaucoup à étendre les nouvelles découvertes. J'en tombe d'accord, aussi je ne nie point que nous ne raisonnions avec justesse. Je nie seulement que nous raisonnions avec plus de justesse que les Grecs & les Romains, & je me contente de soutenir, qu'ils auroient fait un aussi bon usage que nous des veritez capitales que le hazard nous a revelées, pour ainsi dire, s'il lui avoit plû de leur découvrir ces veritez. Je fonde ma supposition sur ce qu'ils ont raisonné aussi-bien que nous sur toutes les choses dont ils ont pû avoir autant de connoissance que nous, & sur ce que

nous ne raisonnons mieux qu'ils ne raisonnoient que dans les choses où nous sommes plus instruits qu'eux, soit par l'expérience soit par la revelation, c'est-à-dire, dans les sciences naturelles & dans les differentes parties de la Théologie.

Afin de prouver que nous raisonnons mieux que les anciens, il faudroit faire voir que c'est à la justesse du raisonnement, & non point au hazard ou aux expériences fortuites que nous devons la connoissance des veritez que nous sçavons & qu'ils ignoroient. Mais loin qu'on puisse faire voir qu'on ait l'obligation des nouvelles découvertes à des Philosophes qui soient parvenus aux veritez naturelles les plus importantes par des recherches méthodiques, & par le secours de l'art si vanté, d'enchaîner des conclusions, on peut prouver le contraire. On peut montrer que ces inventions & ces découvertes originales, pour ainsi dire, ne sont dûës qu'au hazard, & que nous n'en avons profité qu'en qualité de derniers venus.

Premierement, on ne me reprendra point de dénier aux Philosophes & aux Sçavans qui recherchent méthodiquement les secrets de la nature, toutes

les inventions dont ils ne ſont pas reconnus les Auteurs. Je puis refuſer aux Philoſophes l'honneur de toutes les découvertes faites depuis trois cens ans, qui n'ont pas été publiées ſous le nom de quelque Sçavant. Comme ils écrivent & comme leurs amis écrivent auſſi, le public eſt informé de leurs découvertes, & on lui apprend bien-tôt à quel Illuſtre il a l'obligation des moins importantes. Ainſi je puis refuſer aux Philoſophes d'être les inventeurs des Sas des Ecluſes trouvées il y a deux cens ans, & qui ſont non-ſeulement d'une utilité infinie dans le commerçe, mais qui ont encore donné lieu à tant de remarques ſur la nature & ſur la pente des eaux. Je puis leur dénier d'être les inventeurs des Moulins à eau & à vent, comme des horloges à poids & à balancier, qui ont tant aidé aux obſervations de tout genre, en donnant moïen de meſurer toujours le temps avec exactitude. Ce ne ſont point eux non plus qui ont trouvé la poudre à canon, qui a donné lieu à tant d'obſervations ſur la nature de l'air, ni pluſieurs autres inventions dont on ne connoît pas certainement les Auteurs, mais qui ont beaucoup contribué à perfectionner les ſciences naturelles.

Secondement, je puis alléguer des preuves positives de ma proposition. Je puis faire voir que les recherches méthodiques n'ont eu aucune part aux quatre découvertes qui ont le plus contribué à donner à notre siecle la superiorité qu'il peut avoir sur les siecles antérieurs, dans les sciences naturelles. Ces quatre découvertes, sçavoir, la connoissance de la pesanteur de l'air, la Boussole, l'Imprimerie & les Lunettes d'approche sont dûës à l'expérience & au hazard.

L'Imprimerie, cet art si favorable à l'avancement de toutes les sciences, qui deviennent plus parfaites à mesure que les connoissances s'y multiplient, fut trouvée dans le quinziéme siecle, & près de deux cens ans avant que Monsieur Descartes, qui passe pour le pere de la nouvelle Philosophie, eût fait part au public de ses méditations. On dispute sur le premier Inventeur de l'Imprimerie, (a) mais personne n'en fait honneur à un Philosophe. D'ailleurs, cet Inventeur est venu en des temps où il pouvoit sçavoir tout au plus l'art de raisonner, tel qu'on l'enseignoit alors dans les Ecoles, art que les Philosophes

(a) *Polyd. Virgil. de Inv. Rer. lib. 1. cap. 7.*

modernes méprisent avec tant de hauteur.

Il paroît que la Boussole étoit connuë dès le treiziéme siécle. Mais soit que Jean Goya Marinier de Melphi, ou qu'un autre plus ancien que lui en ait trouvé l'usage, cet Inventeur aura toujours été dans le même cas que l'Inventeur de l'Imprimerie. Que de lumieres donne à ceux qui s'appliquent à la Physique, la connoissance de la proprieté qu'a l'Aimant de tourner toujours vers le Pole Arctique, le même côté, & la connoissance de la vertu qu'il a de communiquer au fer cette proprieté. Dailleurs, dès que la Boussole a été trouvée, il étoit necessaire que l'art de la navigation se perfectionnât, & que les Europeans fissent un peu plûtôt ou un peu plus tard les découvertes qu'il étoit absolument impossible de faire sans un pareil secours, & qu'ils ont faites depuis la fin du quinziéme siecle. Ces découvertes qui nous ont fait connoître l'Amerique & tant d'autres païs inconnus, enrichissent la Botanique, l'Astronomie, la Médecine, l'Histoire des animaux, en un mot, toutes les sciences naturelles. Les Grecs & les Romains nous ont-il donné lieu de croire qu'ils

ne fussent point capables de distribuer en differentes classes & de subdiviser en genres les nouvelles plantes qu'on leur auroit apportées d'Amerique & des extrémitez de l'Asie & de l'Afrique, ou de distribuer en constellations les étoiles voisines du Pole Antarctique.

Ce fut au commencement du dix-septiéme siecle que Jacques Metius d'Alcmaër trouva en cherchant autre chose, les Lunettes d'approche. Il semble que la destinée se soit plû à mortifier les Philosophes modernes, en faisant arriver le hazard qui a donné lieu à l'invention des Lunettes de longue vûë, avant le temps qu'ils marquent pour l'Epoque du renouvellement des esprits. Depuis quatre-vingt ans que les esprits ont commencé à devenir si justes & si pénetrans, on n'a fait aucune découverte de l'importance de celle dont nous parlons. Les sources des connoissances naturelles cachées aux anciens, se sont ouvertes avant le temps où l'on prétend que les sciences aïent commencé d'acquérir la perfection qui fait tant d'honneur à ceux qui les ont cultivées.

Jacques Metius, l'Inventeur des Lunettes d'approche étoit fort ignorant,

au rapport de Monsieur Descartes, (a) qui a vécu long-temps dans la Province où le fait dont il s'agit étoit arrivé, & qui le mit par écrit trente ans après l'évenement. Le hazard se plût à donner à Jacques Metius l'honneur de cette invention, qui seule a plus perfectionné les sciences naturelles que toutes les spéculations des Philosophes, & cela préferablement à son pere & à son frere, qui étoient de grands Mathematiciens. Jacques Metius ne trouva point les Lunettes de longue vûë par aucune recherche méthodique, mais par une expérience fortuite. Il s'amusoit à faire des verres à brûler.

Rien n'étoit plus facile que de trouver les Microscopes après l'invention des Lunettes d'approche. Or, on peut avancer que c'est à l'aide de ces instrumens qu'ont été faites les observations qui ont enrichi l'Astronomie & l'histoire naturelle, & qui ont rendu ces sciences supérieures aujourdhui à ce qu'elles étoient autrefois. Ces instrumens ont même part à beaucoup d'observations où l'on ne s'en sert point, parce que ces observations n'auroient jamais été tentées, si des observations précedentes,

(a) *Dioptrique. chap. prem.*

faites avec les instrumens dont je parle, n'avoient donné l'idée de les tenter.

Les effets d'une pareille découverte se multiplient à l'infini. Après qu'ils ont eu perfectionné l'Astronomie, l'Astronomie a perfectionné d'autres sciences. Elle a perfectionné, par exemple, la Géographie, en donnant les points de longitude certainement, & presque aussi facilement qu'on pouvoit avoir autrefois les points de latitude. Comme le progrès de l'expérience n'est pas subit, il a été nécessaire qu'il s'écoulât un espace de près de quatre-vingt ans depuis l'invention des Lunettes de longue vûë jusqu'au Planisphere de l'Observatoire, & à la Mappemonde de Monsieur de l'Isle, les premieres Cartes où les points principaux du Globe terrestre aient été placez dans leur véritable position. Quelque facilité physique que les Lunettes d'approche, depuis que Galilée les eut appliquées à l'observation des astres, donnassent pour avoir la largeur de la mer Atlantique, tous les Géographes qui ont fait des Cartes avant Monsieur de Lisle, s'y sont trompez de plusieurs dégrez. Il n'y a pas quarante ans que cette faute grossiere, sur la distance des côtes

de l'Afrique & des côtes de l'Amerique meridionale, païs découvert depuis deux cens ans, est corrigée. Il n'y a pas plus long-temps qu'on a rendu sa largeur véritable à l'Ocean qui est entre l'Asie & l'Amerique, & qu'on appelle communément la mer du Sud. L'esprit philosophique, les Physiciens speculateurs ne faisoient point usage des faits. Il est venu un homme dont la profession étoit de faire des Cartes, & qui s'est servi utilement des expériences. Peut-être que les Grecs & les Romains eussent profité plûtôt que nous des Lunettes de longue vûë. Les distances & les positions des lieux qu'ils connoissoient, & qu'ils nous ont laissées, mettent en droit de faire cette supposition. Monsieur de Lisle qui a trouvé plus de fautes dans les Géographes modernes que ceux-ci n'en reprochoient aux anciens, a montré que c'étoit les modernes qui se trompoient, quand ils reprenoient les anciens sur la distance que les anciens avoient établie entre la Sicile & l'Afrique, comme sur quelques autres points de Géographie.

La derniere des découvertes qui ont tant contribué à enrichir les sciences

naturelles, est celle de la pesanteur de l'air. Cette découverte épargne à nos Philosophes toutes les erreurs où sont tombez ceux qui l'ignoroient, en attribuant à l'horreur du vuide les effets de la pesanteur de l'air. Elle a donné lieu encore à l'invention des Barometres & de tous les autres instrumens ou machines qui font leur effet en vertu de la pesanteur de l'air, & qui ont mis en évidence un si grand nombre de véritez physiques.

Le célebre Galilée (*a*) avoit bien remarqué que les pompes aspirantes élevoient l'eau jusqu'à la hauteur de trente-deux pieds, mais Galilée, comme l'avoient fait ses prédecesseurs, & comme le feroient encore nos Philosophes sans la découverte fortuite dont je vais parler, attribuoit cette élevation de l'eau, opposée au mouvement des corps graves, à l'horreur du vuide. En mil six cens quarante-trois Torricelli Mécanicien du grand Duc Ferdinand II. remarqua en essaïant de faire des expériences, que lorsqu'un tuïau fermé par l'orifice supérieur & ouvert par l'orifice inferieur, étoit tenu debout plongé dans un vase plein de vif-argent, le vif-

(*a*) *Mort en 1642.*

argent demeuroit suspendu à une certaine hauteur dans ce tuïau, & que le vif-argent suspendu tomboit tout entier dans le vase, si l'on ouvroit le tuïau par son orifice superieur. C'est la premiere expérience qui ait été faite sur cette matiere, & qu'on appelloit l'expérience du vuide. Les suites qu'elle a euës l'ont renduë célebre. (a) Toricelli trouva son expérience curieuse. Il en fit part à ses amis, mais sans la rapporter à sa cause véritable, laquelle il ne devinoit pas encore.

Le Pere Mersenne Minime de Paris, dont le nom est si célebre parmi les Philosophes de ce temps-là, en fut informé par des lettres d'Italie dès mil six cens quarante-quatre, & il la divulgua par toute la France. Monsieur Petit & Monsieur Pascal, le pere de l'Auteur des Provinciales, firent plusieurs expériences en conséquence de celle de Toricelli. Monsieur Pascal le fils fit aussi les siennes, & il publia ces expériences dans un écrit qu'il donna au public en mil six cens quarante-sept. Personne ne s'avisoit d'expliquer encore ces expériences par la pesanteur de l'air. C'est

(a) *Saggi d'esperienze fatte nell' Acad. del Cimento pag. 23.*

une preuve incontestable qu'on n'a point été jusqu'à cette verité, en cheminant de principe en principe & par voïe de spéculation. Les expériences en ont donné fortuitement la connoissance aux Philosophes, & même ils avoient si peu imaginé que l'air fut pesant, que, pour ainsi dire, ils ont manié longtemps la pesanteur de l'air sans la comprendre. La verité s'est présentée à eux par hazard, & il semble même que ce soit encore par hazard qu'ils l'aïent reconnuë.

Nous sçavons positivement par ce que les témoins oculaires en ont écrit, que Monsieur Pascal (*a*) n'eut connoissance de l'idée de la pesanteur de l'air, qui étoit enfin venuë à Toricelli à force de manier son expérience, qu'après avoir publié l'écrit dont il a été parlé. Monsieur Pascal trouva cette explication tout-à-fait belle, mais comme elle n'étoit qu'une simple conjecture, il fit plusieurs expériences pour en connoître la verité ou la fausseté, & l'une de ces tentatives fut la célebre expérience faite sur le Puis de Domme en mil six cens quarante-huit. Enfin Monsieur Pascal composa les Traitez de l'équilibre

(*a*) *Préface du Traité de l'équilibre des liqueurs.*

des liqueurs & de la pesanteur de la masse de l'air, qui depuis ont été imprimez plusieurs fois. Dans la suite Monsieur Gerick Bourg-maître de Magdebourg, & Monsieur Boyle trouverent la machine Pneumatique, & d'autres inventerent ces instrumens qui marquent les differens changemens que les variations du temps apportent au poids de l'air. Les rarefactions de l'air, ont donné encore des vûës sur les rarefactions des autres liquides. Qu'on juge par ce récit, dont personne ne sçauroit contester la verité, si ce sont les doutes éclairez & les spéculations des Philosophes qui les aïent conduits de principe en principe, du moins jusqu'aux expériences qui ont fait découvrir la pesanteur de l'air. En verité, la part que le raisonnement peut avoir dans cette découverte ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Je ne parlerai pas de quelques inventions inconnuës aux anciens, & desquelles on connoît les Auteurs, comme est celle de tailler le diamant qu'un Orfévre de Bruges trouva sous Louis XI. (a) & avant laquelle on préferoit les pierres de couleur aux diamans. Aucun d'eux

(a) *Hist. des pierres pres. par Barquen. pag. 45.*

n'étoit Philosophe, même Philosophe Aristotelicien.

On voit donc par ce que je viens d'exposer, que les connoissances que nous avons dans les sciences naturelles, & que les anciens n'avoient pas, que la verité qui est dans les raisonnemens que nous faisons sur plusieurs questions de Physique, & qui n'étoit pas dans ceux qu'ils faisoient sur les mêmes questions, sont dûës au hazard & à l'expérience fortuite. Les découvertes qui se sont faites par ce moïen ont été long-temps à germer, pour ainsi dire. Il a fallu qu'une découverte en attendît une autre pour produire tout le fruit qu'elle pouvoit donner. Une expérience n'étoit pas assez concluante sans une autre qui n'a été faite que long-temps après la premiere. Les dernieres inventions ont répandu unel umiere merveilleuse sur les connoissances qu'on avoit déja. Heureusement pour notre siecle il s'est rencontré dans la maturité des temps, & quand le progrès des sciences naturelles étoit le plus rapide. Les lumieres resultantes des inventions précedentes, après avoir fait séparément une certaine progression, commencerent de se combiner il y a soixante ou quatre-vingt ans.

Nous pouvons dire de notre siecle ce que Quintilien disoit du sien. (a) *Tot nos praeceptoribus tot exemplis instruxit antiquitas, ut possit videri nulla sorte nascendi aetas felicior quàm nostra, cui docendæ priores elaboraverunt.*

Par exemple, le corps humain étoit assez connu du tems d'Hippocrate pour lui donner une notion vague de la circulation du sang, mais il n'étoit pas encore assez développé pour mettre ce grand Homme au fait de la verité. (b) On voit par ses écrits qu'il l'a plûtôt dévinée que comprise, & que loin de pouvoir l'expliquer distinctement à ses Contemporains, il ne la concevoit pas lui-même bien nettement. Servet, si connu par son impieté & par son supplice, (c) étant venu plusieurs siecles après Hippocrate, il a eu une notion bien plus distincte de la circulation du sang, & il l'a décrite assez clairement dans la préface de la seconde édition (d) du livre pour lequel Calvin le fit brûler à Geneve. Harvée venu soixante ans après Servet a pû nous expliquer enco-

(a) *Inst. lib. 12. cap. 11.*
(b) *Almeloveen. Invent. Nov. ant.*
(c) *Il fut executé à Geneve en 1553.*
(d) *Woton Pref. du sçavoir des anciens & des modernes, pag. 25.*

re plus distinctement que lui les principales circonstances de la circulation. La plûpart des Sçavans de son temps furent persuadez de son opinion, & ils l'établirent même dans le monde autant qu'une verité physique, qui ne tombe pas sous les sens, y peut être établie, c'est-à-dire, qu'elle y passa pour un sentiment plus probable que l'opinion contraire.

La foi du monde pour les raisonnemens des Philosophes, ne sçauroit aller plus loin, & soit par instinct, soit par principes, les hommes mettent toujours une grande difference entre la certitude des veritez naturelles, connuës par la voïe des sens, & la certitude de celles qui ne sont connuës que par la voïe du raisonnement. Ces dernieres ne sçauroient leur paroître que de simples probabilitez Il faut pour les convaincre pleinement de ces veritez, en pouvoir mettre du moins quelque circonstance essentielle à portée de leurs sens. Ainsi quoique le grand nombre des Physiciens, & la plus grande portion du monde fussent persuadez en mil six cens quatre-vingt-sept, que la circulation du sang étoit une chose certaine, néanmoins il y avoit encore bien

des Sçavans qui entraînoient aussi leur portion du monde, lesquels soutenoient toujours que la circulation du sang n'étoit qu'une chimere. Dans l'Ecole de Médecine de l'Université de Paris, on soutenoit encore des Theses contre la circulation du sang en cette année-là. Enfin les Microscopes se sont perfectionnez, & l'on en a fait de si bons que par leurs secours on voit le sang couler rapidement par les arteres vers les extrémitez du corps d'un poisson, & revenir plus lentement vers le centre par les veines, & cela aussi distinctement qu'on voit de Lyon le Rhône & la Saone courir dans leurs lits. Personne n'oseroit plus écrire aujourd'hui, ni soutenir une These contre la circulation du sang. Il est vrai que tous ceux qui sont persuadez maintenant de la circulation du sang ne l'ont point vûë de leurs propres yeux, mais ils sçavent que ce n'est plus par des raisonnemens qu'on la prouve, & que c'est en la faisant voir qu'on la démontre. Je le repete, les hommes ajoutent foi bien plus fermement à ceux qui leur disent, *j'ai vû*, qu'à ceux qui leur disent, *j'ai conclu*. Or, le dogme de la circulation du sang par les lumieres qu'il a données sur la

circulation des autres liqueurs, & par des découvertes dont il est cause, a plus contribué qu'aucune autre observation à perfectionner l'Anatomie. Il a même perfectionné d'autres sciences comme la Botanique. Peut-on nier que la circulation du sang n'ait ouvert les yeux à Monsieur Perrault le Médecin sur la circulation de la féve dans les arbres & dans les plantes ? Qu'on juge quelle part peut avoir eu dans l'établissement de ce dogme l'esprit Philosophique né depuis quatre-vingt ans.

La verité, le dogme, s'il est permis de parler ainsi du mouvement de la terre autour du Soleil, a eu la même destinée que le dogme de la circulation du sang. Plusieurs Philosophes anciens ont connu cette vérité, mais comme ces Philosophes n'avoient pas en main pour la prouver les moïens que nous avons aujourd'hui, il étoit demeuré indécis si Philolaus, Aristarque & d'autres Astronomes avoient raison de faire tourner la terre autour du Soleil, ou si Ptolomée & ceux qu'il a suivis avoient raison de faire tourner le Soleil autour de la terre. Il sembloit même que le systême qu'on appelle communément le systême de Ptolomée, eut prévalu,

lorſque dans le ſeiziéme ſiecle Copernic entreprit de ſoutenir le ſentiment de Philolaus avec des preuves nouvelles ou qui paroiſſoient l'être, tirées des obſervations. Le monde ſe partagea de nouveau, & Tycho Brahé mit au jour un ſyſtême mitoïen pour accorder les faits Aſtronomiques dont on avoit alors une connoiſſance certaine, avec l'opinion de l'immobilité de la terre. Vers ce temps-là les Navigateurs commencerent à faire le tour de notre Globe, & quelque-temps après on ſçut que le vent d'Orient ſouffloit continuellement entre les Tropiques dans l'un & dans l'autre hemiſphere. Ce fut une preuve phyſique du ſentiment qui fait tourner la terre ſur ſon centre d'Occident en Orient dans vingt-quatre heures, en même-temps qu'elle fait le tour du Zodiaque dans un an. Quelques années après les Lunettes d'approche furent trouvées. A l'aide de ce nouvel inſtrument, on fit des obſervations ſi concluantes ſur les apparences de Venus & des autres Planétes, on trouva tant de reſſemblance entre la terre & d'autres Planétes, qui tournent en roulant ſur leur centre autour du Soleil, que le monde eſt aujourd'hui comme con-

vaincu de la verité du systême de Copernic. Il y a soixante ans qu'aucun Professeur de l'Université de Paris n'osoit enseigner ce systême. Presque tous l'enseignent aujourd'hui, du moins comme l'hypothese qui peut seule bien expliquer les faits Astronomiques dont nous avons une connoissance certaine. Dans les tems où ces véritez principales n'ont pas encore été mises en évidence, les Sçavans au lieu de partir de ce point-là pour aller faire de nouvelles découvertes, perdent le temps à se combattre l'un l'autre. Ils l'emploïent à soutenir par des preuves que le raisonnement seul ne sçauroit fournir bonnes & solides, l'opinion qu'ils ont prise par choix ou par hazard, & les sciences naturelles ne font presque aucun progrès. Mais dès que ces veritez ont été mises en évidence, elles nous conduisent comme par la main à une infinité d'autres connoissances. Les Philosophes qui ont du sens, emploïent alors utilement leur temps à les perfectionner par l'expérience. Si nos Prédecesseurs n'avoient point les connoissances que nous nous trouvons avoir, c'est donc que le fil qui nous guide dans le Labyrinthe leur manquoit.

En verité le sens, la pénetration &

l'étenduë d'esprit que les anciens montrent dans leurs loix, dans leurs histoires, & même dans les questions de Philosophie, où par une foiblesse si naturelle à l'homme qu'on y tombe encore tous les jours, ils n'ont pas donné leurs rêveries pour les veritez dont ils ne pouvoient point avoir connoissance de leur temps, parce que le hazard qui nous les a revelées n'étoit pas encore arrivé, tout cela, dis-je, nous oblige à penser que leur raison étoit capable de faire l'usage que nous avons fait des grandes veritez que l'expérience a manifestées depuis deux siecles. Pour ne point sortir de notre sujet, les anciens n'ont-ils pas connus aussi-bien que nous que cette superiorité de raison, que nous appellons esprit Philosophique, devoit présider à toutes les sciences & à tous les arts? N'ont-ils pas reconnu qu'elle y étoit un guide necessaire? N'ont-ils pas dit en termes exprès, que la Philosophie étoit la mere des beaux arts. *Neque enim te fugit*, c'est Ciceron qui parle à son frere, *laudatarum omnium artium procreatricem quandam & quasi parentem, eam quam Philosophiam Graeci vocant ab omnibus doctissimis judicari.*

Que ceux qui pourroient songer à

me répondre avant que d'avoir pensé si j'ai tort, fassent attention & même reflexion sur ce passage. Un des défauts de nos Critiques, c'est de raisonner avant que d'avoir refléchi. Qu'ils se souviennent encore, ils paroissent l'avoir oublié, de ce que les anciens ont dit sur l'étude de la Geométrie, *Qua instruit etiam quos sibi non exercet*, & que Quintilien a fait un chapitre exprès sur l'utilité que les Orateurs mêmes pouvoient tirer de l'étude de cette science. N'y dit-il pas en termes formels, qu'une difference qui est entre la Geométrie & les autres arts, c'est que les autres arts ne sont utiles qu'après qu'on les peut avoir appris, mais que l'étude seule de la Geométrie est d'une grande utilité, parce que rien n'est plus propre à donner de l'ouverture, de l'étenduë & de la force à l'esprit que la methode des Geométres. (a) *In Geometria partem fatentur esse utilem teneris etatibus, agitari namque animos & acui, & ingenia ad percipiendi facilitatem venire inde concedunt : sed prodesse eam non ut cateras artes cum percepta sint, sed cum discatur, existimant.*

De bonne foi, conclure que notre

(a) *Inst. lib. 1. cap. 18.*

raiſon ſoit d'une autre trempe que celle des anciens, aſſurer qu'elle eſt ſuperieure à la leur, parce que nous ſommes plus ſçavans qu'eux dans les ſciences naturelles, c'eſt inferer que nous avons plus d'eſprit qu'eux de ce que nous ſçavons guérir les fievres intermittantes avec le Quinquina, & de ce qu'ils ne le pouvoient pas faire, quand on ſçait que tout notre mérite dans cette cure vient d'avoir appris des Indiens du Perou, la vertu de cette écorce qui croît dans leur païs.

Si nous ſommes plus habiles que les anciens dans quelques ſciences indépendantes des découvertes fortuites que le hazard & le temps font faire, notre ſuperiorité ſur eux dans ces ſciences, vient de la même cauſe qui fait que le fils doit mourir plus riche que ſon pere, ſuppoſé qu'ils aïent eu la même conduite, & que la fortune leur ait été favorable également. Si les anciens n'avoient pas, pour ainſi dire, défriché la Geométrie, il auroit fallu que les modernes nez avec du génie pour cette ſcience, emploïaſſent leur temps & leurs talens à la défricher, & comme ils ne ſeroient point parti d'un terme auſſi avancé que le terme dont ils ſont partis

ils

ils n'auroient pas pû parvenir où ils ont pû s'élever. M. le Marquis de l'Hôpital, M. Leibnitz & M. Newton n'auroient point poussé la Geométrie où ils l'ont poussée, s'ils n'eussent pas trouvé cette science en un état de perfection qui lui venoit d'avoir été cultivée successivement par un grand nombre d'hommes d'esprit, dont les derniers venus avoient profité des lumieres & des vûës de leurs prédecesseurs. Archimède venu dans le temps de Monsieur Newton auroit fait ce que Monsieur Newton a fait, comme Monsieur Newton eut fait ce qu'a fait Archimède, s'il fut venu dans le temps de la seconde guerre Punique. On pourroit encore prétendre que les anciens eussent fait usage de l'Algébre dans les Problêmes de Geométrie, s'il avoient eu des chiffres aussi commodes pour les calculs nombreux que le sont les chiffres Arabes, à l'aide desquels Alfonse X. Roi de Castille fit ses Tables Astronomiques dans le treiziéme siecle.

Il est encore certain que c'est souvent à tort que nous accusons d'ignorance les Philosophes anciens. La plus grande partie de leurs connoissances s'est perduë avec les écrits qui la renfermoient. Quand nous n'avons pas la

centiéme partie des livres des Auteurs Grecs & des Auteurs Romains, nous pouvons bien nous tromper en plaçant les bornes que nous marquons à leurs progrès dans les sciences naturelles, où nous les plaçons. Les Critiques n'intentent souvent des accusations contre les anciens que par ignorance. Notre siecle plus éclairé que les generations précedentes, n'a-t-il pas justifié Pline l'Oncle sur plusieurs reproches d'erreur & de mensonge qu'on lui faisoit il y a cent cinquante ans.

Mais, repliquera-t-on, il faut du moins tomber d'accord que la Logique, que l'art de penser est aujourd'hui une science plus parfaite que ne l'étoit la Logique des anciens, & il doit arriver par une consequence necessaire, que les modernes qui ont appris cette Logique & qui ont été formez par ses regles, raisonnent sur toute sorte de matieres avec plus de justesse qu'eux.

Je répons en premier lieu, qu'il n'est pas bien certain que l'art de penser soit une science plus parfaite aujourd'hui qu'il ne l'étoit aux temps des anciens. La plûpart des regles qu'on regarde comme nouvelles, sont implicitement dans la Logique d'Aristote, où l'on

apperçoit la méthode d'invention & la méthode de doctrine. D'ailleurs nous n'avons pas les explications de ces regles que les Philosophes donnoient à leurs disciples, & nous y trouverions peut-être ce que nous nous flattons d'avoir inventé, comme il est arrivé à des Philosophes célebres de trouver dans des Manuscrits une partie des découvertes qu'ils pensoient avoir faites les premiers. Quand même la Logique seroit un peu plus parfaite aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois, les Sçavans, généralement parlant, n'en raisonneroient gueres mieux qu'ils raisonnoient dans ces temps-là. La justesse avec laquelle un homme pose des principes, tire des consequences & chemine de conclusion en conclusion, dépend plus du caractere de son esprit leger ou posé, téméraire ou circonspect, que de la Logique qu'il peut avoir apprise. Il est insensible dans la pratique, s'il a étudié la Logique de Barbey ou celle de Port-Royal. La Logique qu'il peut avoir apprise n'est peut-être pas à sa façon de raisonner, ce qu'est le poid d'une once ôté ou ajouté à un quintal. Cette science sert plutôt à nous apprendre comment on raisonne naturellement, qu'el-

ment à l'antique. Un Chinois qui ne connoîtroit notre siecle que par cette peinture, s'imagineroit que tous nos Sçavans sont d'accord. La verité est une, diroit-il, & l'on ne sçauroit plus s'en écarter. Toutes les voïes par lesquelles on peut s'égarer en y allant, sont fermées. Ces voïes sont de mal poser les principes de son argument, ou de tirer mal la consequence de ses principes. Comment s'égarer ? Ainsi tous les Sçavans de quelque profession qu'ils soient doivent se rencontrer au même but. Ils doivent tous convenir quelles sont les choses dont les hommes ne peuvent point connoître encore la verité. Tous les Sçavans doivent de même être d'accord dans les choses dont on peut connoître la verité. Cependant on ne disputa jamais plus qu'on dispute aujourd'hui. Nos Sçavans, ainsi que les Philosophes anciens, ne sont d'accord que sur les faits, & ils se refutent réciproquement sur tout ce qui ne peut être connu que par voïe de raisonnement, en se traitant les uns les autres d'aveugles volontaires qui refusent de voir la lumiere. S'ils ne disputent plus sur quelques Theses, c'est que les faits & l'expérience les ont forcez d'être d'ac-

cord sur ces points-là. Je comprens ici tant de professions differentes sous le nom de philosophie & de sciences, que je n'ose les nommer toutes. Il faut bien que les uns ou les autres, quoique guidez par la même Logique, se méprennent sur l'évidence de leurs principes, qu'ils les choisissent impropres à leur sujet, ou bien enfin qu'ils en tirent mal les conséquences. Ceux qui vantent si fort les lumieres que l'esprit philosophique a répanduës sur notre siecle, répondront peut-être, qu'ils n'entendent par notre siecle qu'eux & leurs amis, & qu'il faut regarder comme des gens qui ne sont point Philosophes, comme des anciens, ceux qui ne sont pas encore de leur sentiment en toutes choses.

On peut appliquer à l'état présent des sciences naturelles l'emblême du temps qui découvre toujours, mais peu à peu, la verité. Si nous voïons une plus grande portion de la verité que les anciens, ce n'est donc pas que nous aïons la vûë meilleure qu'eux, c'est que le temps nous en laisse voir davantage. J'en conclus que les ouvrages, dont la réputation s'est bien soutenuë contre les remarques des Critiques passez, la conserveront toujours nonobstant les re-

marques subtiles de tous les Critiques à venir.

SECTION XXXIV.

Que la réputation d'un systême de Philosophie peut être détruite. Que celle d'un Poëme ne sçauroit l'être.

IL ne s'ensuit pas de ce qu'on a dégradé la Physique de l'Ecole & le systême de Ptolomée, qu'on puisse dégrader l'Iliade d'Homere & l'Eneïde de Virgile. Les opinions dont l'étenduë & la durée sont fondées sur le sentiment propre, & pour ainsi dire, sur l'expérience intérieure de ceux qui les ont adoptées dans tous les temps, ne sont pas sujettes à être détruites comme ces opinions de philosophie dont l'étenduë & la durée viennent de la facilité que les hommes ont euë à les recevoir sur la foi d'autres hommes, & qu'ils n'ont épousées que par confiance aux lumieres d'autrui. Comme les premiers Auteurs d'une opinion de Philosophie ont pû se tromper, ils ont pû successivement abuser de generation en generation tous leurs sectateurs. Il peut donc arriver

que les neveux rejettent enfin comme une erreur des dogmes philosophiques, que leurs ancêtres auront regardez longtemps comme la verité, & qu'eux-mêmes ils avoient cru tels sur la parole de leurs maîtres.

Les hommes dont la curiosité s'étend bien plus loin que les lumieres, veulent toujours sçavoir à quoi s'en tenir sur la cause de plusieurs effets naturels, & cependant ils ne sont point capables la plûpart d'examiner ni de connoître par eux-mêmes la verité dans ces matieres, en supposant même que cette verité se rencontrât à portée de leur vûë. D'un autre côté il se trouve toujours parmi eux des raisonneurs assez vains pour croire qu'ils ont découvert ces veritez physiques, & d'autres assez faux pour assurer qu'ils en ont une connoissance distincte par principes, quoiqu'ils sçachent eux-mêmes que leurs lumieres ne sont que des tenebres. Les uns & les autres s'érigent en hommes capables d'enseigner. Qu'arrive-t-il? Les curieux reçoivent comme une verité ce que les personnes en faveur desquelles ils sont prévenus par des motifs differens leur enseignent comme la verité, sans connoître & même sans

examiner le mérite & la solidité des preuves dont elles appuïent leurs dogmes philosophiques. Les disciples sont persuadez que ces personnes connoissent la verité mieux que les autres, & qu'elles ne veulent pas les tromper. Les premiers Sectateurs en font d'autres qui font ensuite des disciples, qui croïent souvent être fermement convaincus d'une verité dont ils n'ont pas compris une seule preuve. C'est ainsi qu'une infinité de fausses opinions sur les influences des astres, sur le flux & reflux de la mer, sur le présage des cométes, sur les causes des maladies, sur l'organisation du corps humain, & sur plusieurs autres questions de Physique se sont établies. C'est ainsi que le systême de physique qui s'enseignoit dans les Ecoles sous le titre de la Physique d'Aristote, étoit devenu le systême generalement reçu.

Le grand nombre de ceux qui ont suivi & défendu une opinion sur la physique établie par voïe d'autorité ou de confiance aux lumieres d'autrui, ni le nombre des siecles durant lesquels cette opinion a regné, ne prouve donc rien en sa faveur. Ceux qui l'ont adoptée l'ont reçuë sans l'examiner, ou s'ils l'ont

examinée, leurs efforts n'auront peut-être pas été aussi heureux que pourront l'être un jour les efforts de ceux qui feront le même examen dans la suite, & qui profiteront des nouvelles découvertes, & même des fautes des premiers.

Il s'ensuit donc que dans les questions de physique & des autres sciences naturelles, les neveux font bien de ne s'en pas tenir aux sentimens de leurs ancêtres. Ainsi un homme sage peut très-bien se soulever contre des principes de Chymie, de Botanique, de Physique, de Médecine & d'Astronomie, qui durant plusieurs siecles auront été regardez comme des veritez incontestables. Il lui est permis, sur tout lorsqu'il peut alléguer quelque expérience favorable à son sentiment, de combattre ces principes avec aussi peu de pudeur que s'il attaquoit un systême de quatre jours, un de ces systêmes qui n'est encore cru que par son auteur & par les amis de l'auteur, qui même cessent de le croire dès le moment qu'ils sont brouillez avec lui. Un homme ne sçauroit établir si bien une opinion par voïe de raisonnement & de conjecture, qu'un autre homme plus pénetrant ou plus

heureux, ne puisse la renverser. Voilà pourquoi la prévention du genre humain, en faveur d'un systême de philosophie, ne prouve pas même qu'il doive continuer d'avoir cours durant les trente années suivantes. Les hommes peuvent être désabusez par la verité, comme ils peuvent passer d'une ancienne erreur dans une nouvelle erreur plus capable de les déceyoir que la premiere.

Rien ne seroit donc plus déraisonnable que de s'appuïer du suffrage des siecles & des nations pour prouver la solidité d'un systême de philosophie, & pour soutenir que la vogue où il est durera toujours, mais il est sensé de s'appuïer du suffrage des siecles & des nations pour prouver l'excellence d'un poëme, & pour soutenir qu'il sera toujours admiré. Un systême faux peut, comme je viens de l'exposer, surprendre le monde, il peut avoir cours durant plusieurs siecles. Il n'en est pas ainsi d'un mauvais poëme.

La réputation d'un poëme s'établit par le plaisir qu'il fait à tous ceux qui le lisent. Elle s'établit par voïe de sentiment. Ainsi comme l'opinion que ce poëme est un ouvrage excellent, ne

sçauroit prendre raeine ni s'étendre qu'à l'aide de la conviction intérieure & émanée de la propre expérience de ceux qui la reçoivent, on peut alleguer le temps qu'elle a duré pour une preuve qui montre que cette opinion est établie sur la verité même. On est même bien fondé à soutenir que les generations à venir seront touchées en lisant un poëme qui a touché toutes les generations passées qui ont pû le lire en sa langue originale. Il n'entre qu'une supposition dans ce raisonnement; c'est que les hommes de tous les temps & de tous les païs soient semblables par le cœur.

Les hommes ne sont pas donc aussant exposez à être duppez en matiere de poësie qu'en matiere de philosophie, & une Tragédie ne sçauroit, comme un systême, faire fortune sans un mérite véritable. Aussi voïons-nous que les hommes qui ne s'accordent pas sur les choses dont la verité s'examine par voïe de raisonnement, sont d'accord sur les choses qui se jugent par voïe de sentiment. Personne ne reclame contre ces décisions. Que la Transfiguration de Raphaël est un tableau merveilleux, & que Polyeucte est une Tragédie ex-

cellente. Mais des Philosophes s'opposent tous les jours aux Philosophes qui soutiennent que *la Recherche de la verité* est un ouvrage qui enseigne la verité. Si tous les Philosophes rendent justice au mérite personnel de Monsieur Descartes, ils sont en récompense partagez sur la bonté de son systême de philosophie. D'ailleurs, comme nous l'avons déja dit, c'est souvent sur la foi d'autrui que les hommes adoptent le systême qu'ils enseignent ensuite, & la voix publique qui s'explique en sa faveur, n'est ainsi composée que d'échos répetans ce qu'ils ont entendu. Le petit nombre qui dit son sentiment propre, ne dit encore que ce qu'il a pû voir à travers ses préjugez, dont le pouvoir est aussi grand contre la raison qu'il est foible contre les sens. Ceux qui parlent d'un poëme, disent ce qu'ils ont eux-mêmes senti en le lisant. Chacun porte un suffrage qu'il a formé sur sa propre expérience. Il l'a formé sur ce qu'il a senti en lisant, & l'on ne s'abuse point sur les veritez qui tombent sous le sentiment, comme on se trompe sur les veritez où l'on ne sçauroit aller que par voïe du raisonnement.

Non-seulement nous ne nous égarons

pas en décidant des choses dont on peut juger par sentiment, mais il n'est pas encore possible que les autres nous fassent égarer dans ces matieres. Le sentiment se souleve contre celui qui voudroit nous faire croire qu'un poëme que nous avons trouvé insipide nous auroit interessé, mais le sentiment ne dit mot, pour user de cette expression, contre celui qui nous donne un mauvais raisonnement de métaphisique pour bon. Ce n'est que par effort d'esprit & par des reflexions dont les uns sont incapables par défaut de lumieres, & les autres par paresse, que nous en pouvons connoître la fausseté & en démêler l'erreur. Nous sçavons sans méditer, nous sentons le contraire de tout ce que nous dit celui qui veut nous persuader qu'un ouvrage qui nous plaît infiniment, choque toutes les regles établies pour rendre un ouvrage capable de plaire. Si nous ne sommes point assez instruits pour répondre à ses raisonnemens, du moins une répugnance interieure nous empêche d'y ajouter aucune foi. Les hommes naissent convaincus que tout argument qui tend à leur persuader par voïe de raisonnement le contraire de ce qu'ils sentent, ne

sçauroit être qu'un sophisme.

Ainsi le poëme qui a plû à tous les siecles & à tous les peuples passez est réellement digne de plaire, nonobstant les défauts qu'on y peut remarquer ; & par consequent il doit plaire toujours à ceux qui l'entendront dans sa langue.

La prévention, repliquera-t-on, est presque aussi capable de nous séduire en faveur d'un ouvrage en vers, qu'en faveur d'un systême. Par exemple, quand nous voïons ceux qui nous élevent, ceux qui nous instruisent durant l'enfance, admirer l'Eneïde, leur admiration laisse en nous un préjugé qui nous la fait trouver encore meilleure qu'elle ne l'est réellement. Ils nous engagent par le crédit qu'ils ont sur nous à penser comme eux. Leurs sentimens deviennent les nôtres, & c'est à de pareils préjugez que Virgile & les Auteurs qu'on nomme communément *classiques*, doivent la plus grande partie de leur réputation. Les Critiques peuvent donc donner atteinte à cette réputation en sappant le fondement des préjugez qui nous exagerent le mérite de l'Eneïde de Virgile, & qui nous font paroître ses Eglogues si supérieures à d'autres, qui dans la verité ne leur cedent de gueres.

On appuïera ce raisonnement d'une dissertation méthodique sur la force des préjugez dont les hommes sont imbus durant l'enfance. C'est un lieu commun très-connu de tout le monde.

Je répons que des préjugez tels que ceux dont il est ici question, ne subsisteroient pas long-temps dans l'esprit de ceux qui en auroient été imbus, s'ils n'étoient pas fondez sur la verité. Leur propre expérience, leur propre sentiment, les en auroit bien-tôt désabusez. Supposé que durant l'enfance & dans un temps où nous ne connoissions pas encore les autres poëmes, on nous eut inspiré pour l'Eneïde une veneration qu'elle ne méritât point, nous sortirions de ce préjugé dès que nous viendrions à lire les autres poëmes, & à les comparer avec l'Eneïde. En vain nous auroit-on repeté cent & cent fois durant l'enfance que l'Eneïde charme tous ses Lecteurs, nous ne le croirions plus si elle ne nous plaisoit que médiocrement, quand nous sommes devenus capables de l'entendre sans secours. C'est ainsi que tous les disciples d'un Professeur de l'Université qui auroit enseigné que les Déclamations que nous avons sous le nom de Quintilien valent

mieux que les Oraisons de Ciceron, se recouveroient ce préjugé dès qu'ils seroient capables d'entendre ces deux ouvrages. Les fausses opinions de philosophie que nous avons remportées du College peuvent subsister toujours, parce qu'il n'y a qu'une méditation que nous ne sommes pas souvent capables de faire, qui nous en puisse désabuser. Mais il suffiroit de lire les Poëtes dont on nous autoit exageré le mérite pour nous défaire de notre préjugé, à moins que nous ne fussions fanatiques. Or, non-seulement nous admirons autant l'Eneïde quand nous sommes des hommes faits, que nous l'admirions durant l'enfance, & quand l'autorité de ceux qui nous enseignoient pouvoit en imposer à une raison qui n'étoit pas encore formée; mais notre admiration pour ce Poëte va en augmentant à mesure que notre goût se perfectionne & que nos lumieres s'étendent.

D'ailleurs, il est facile de prouver historiquement & par les faits que Virgile & les autres Poëtes excellens de l'antiquité ne doivent point aux Colleges ni aux préjugez leurs premiers Admirateurs. Cette opinion ne peut être avancée que par un homme qui ne veut

point porter ses vûës hors de son temps & hors de son païs. Les premiers Admirateurs de Virgile furent ses Compatriotes & ses Contemporains. C'étoient des femmes, c'étoient des gens du monde moins lettrez, peut-être que ceux qui bâtissent à leur mode l'histoire de la réputation des grands Poëtes, au lieu de la chercher dans les écrits qui en parlent. Quand l'Eneïde parut, elle étoit plûtôt un livre de ruelle, s'il est encore permis d'user de cette expression, qu'un livre de College. La langue dans laquelle l'Eneïde étoit écrite, étoit la langue vulgaire. Les femmes comme les hommes, les ignorans comme les sçavans la lurent, & ils en jugerent par l'impression qu'elle faisoit sur eux. Le nom de Virgile n'imposoit point alors, & son livre étoit exposé à tous les affronts qu'un livre nouveau peut essuïer. Enfin les Contemporains de Virgile jugerent de l'Eneïde comme nos peres ont jugé des Satyres de Despreaux & des Fables de la Fontaine dans la nouveauté de ces ouvrages. Ainsi ce fut l'impression que l'Eneïde faisoit sur tout le monde, ce furent les larmes que les femmes verserent à sa lecture qui la firent approuver comme un poëme ex-

cellent. Cette approbation s'étoit déja changée en admiration dès le temps de Quintilien, qui écrivoit environ quatre-vingt-dix ans après Virgile. Juvenal, contemporain de Quintilien, nous apprend que de son temps on faisoit déja lire aux enfans dans les Ecoles, Horace & Virgile.

Dum modo non pereat totidem olfecisse lucernas,
Quot stabant pueri, cum totus decolor esset
Flaccus & haereret nigro fuligo Maroni. (a)

Cette admiration a toujours été en augmentant. Cinq cens ans après Virgile & dans un siecle où le Latin étoit encore la langue vulgaire, on parloit de ce Poëte avec autant de veneration que les personnes les plus prévenuës de son mérite en peuvent parler aujourd'hui. Les Institutes de Justinien, le plus respecté des livres prophanes, nous apprennent que les Romains entendoient parler de Virgile toutes les fois qu'ils disoient le Poëte absolument & par excellence, comme les Grecs entendoient parler d'Homere toutes les fois qu'ils usoient de la même expression. *Cùm*

(a) *Juv. Satyr. 7.*

Poëtam dicimus nec addimus nomen, subauditur apud Græcos egregius Homerus, apud nos Virgilius. (a)

Virgile ne doit donc pas sa reputation aux Traducteurs ni aux Commentateurs. Il étoit admiré avant que d'avoir eu besoin d'être traduit, & c'est aussi au succès de ses vers qu'il doit ses premiers Commentateurs. Quand Macrobe & Servius le commenterent ou l'expliquerent dans le quatriéme siecle, suivant l'opinion la plus probable, ils ne pouvoient gueres lui donner de plus grands éloges que ceux qu'il recevoit du public. Ces éloges auroient été démentis par tout le monde, puisque le Latin étoit encore la langue vulgaire de ceux pour qui Servius & Macrobe écrivoient. On peut dire la même chose d'Eustatius, d'Asconius Pedianus, de Donat, d'Acron & des autres Commentateurs anciens qui ont publié leurs Commentaires quand on parloit encore la langue de l'Auteur Grec ou Latin, l'objet de leurs veilles.

Enfin tous les peuples nouveaux qui se sont formez en Europe après la destruction de l'Empire Romain par les Barbares, ont pris leur estime pour Vir-

(a) *Instit. lib. 3, tit. 2.*

gile de la même maniere que les Contemporains de ce Poëte l'avoient prise. Ces peuples si differens les uns des autres par la langue, par la religion & par les mœurs, se sont réunis dans le sentiment de veneration pour Virgile, dès qu'ils ont commencé à se polir, dès qu'ils ont été capables de l'entendre. Ils n'ont pas trouvé l'Eneïde un poëme excellent, parce qu'on leur eut dit au College qu'il le falloit admirer. Ils n'en avoient pas encore : mais parce qu'ils ont trouvé ce poëme excellent dans la lecture, ils ont tous été d'avis de faire de son étude une partie de l'éducation sçavante de leurs enfans.

Dès que les peuples Septentrionnaux ont eu des établissemens sur le territoire de l'Empire Romain, dès qu'ils ont sçu le Latin, ils ont pris pour Virgile le même goût que les Compatriotes de cet aimable Poëte avoient toujours eu pour lui. Je me contenterai d'en alléguer un exemple. Theodoric premier Roi des Visigots établis dans les Gaules, & Contemporain de l'Empereur Valentinien III. avoit voulu que son fils Theodoric II. s'appliquât à l'étude de Virgile. Ce dernier Theodoric dit en parlant au célebre Avitus, qui

fut proclamé Empereur l'année quatre cent cinquante-cinq de l'Ere Chrétienne, & qui le pressoit de s'accommoder avec les Romains. Je vous ai trop d'obligation pour vous rien refuser. Vous avez instruit ma jeunesse : N'est-ce pas vous qui m'avez expliqué Virgile quand mon pere voulut que je m'appliquasse à l'étude de ce Poëte ?

Parvumque edisceré jussit
Ad tua verba, pater, docili quo prisca Maronis
Carmine molliret Scythicos mihi pagina mores. (a)

Sidonius qui raconte ce fait étoit le gendre d'Avitus.

Il en est de même des autres Poëtes célebres de l'antiquité. Ils ont composé dans la langue vulgaire de leur païs, & leurs premiers Approbateurs ont donné un suffrage qui n'étoit pas sujet à erreur. Depuis l'établissement des nouveaux peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, aucune nation n'a préferé aux ouvrages de ces Poëtes anciens, les poëmes composez en sa propre langue. Toutes les personnes qui entendent les poësies des anciens, tombent d'accord

(a) *Sidon. Apol. Carm. Septimo.*

dans le Nord comme dans le Midi de l'Europe, dans les païs Catholiques comme dans les Protestans, qu'ils en sont plus touchez & plus épris que des poësies composées dans leur langue naturelle. Voudroit-on supposer que tous les habiles gens qui vivent ou qui ont vécu depuis que ces nations se sont polies aïent conspiré de mentir au désavantage de leurs Concitoïens, dont la plûpart morts dès long-temps ne leur étoient connus que par leurs ouvrages, & cela pour faire honneur à des Auteurs Grecs & Romains, qui n'étoient pas en état de leur sçavoir gré de cette prévarication. Les personnes dont je parle ne sçauroient s'être trompées de bonne foi, puisque c'étoit de leur propre sentiment qu'elles rendoient compte. Le nombre de ceux qui ont parlé autrement est si petit, qu'il ne mérite pas d'exception. Or, s'il peut y avoir quelque question sur le mérite & sur l'excellence d'un poëme, elle doit être décidée par l'impression qu'il a faite sur tous les hommes qui l'ont lû durant vingt siecles.

L'esprit philosophique qui n'est autre chose que la raison fortifiée par la réflexion & par l'expérience, & dont le nom

nom seul auroit été nouveau pour les anciens, est excellent pour composer des livres qui enseignent à ne point faire de fautes en écrivant, il est excellent pour mettre en évidence celles qu'aura faites un Auteur, mais il apprend mal à juger d'un poëme en general. Les beautez qui en font le plus grand mérite, se sentent mieux qu'elles ne se connoissent par la regle & par le compas. Quintilien n'avoit pas calculé les bévûës ni discuté en détail les fautes réelles & les fautes rélatives des Ecrivains, dont il a porté un jugement adopté par les siecles & par les nations. C'est par l'impression qu'ils font sur les Lecteurs que ce grand homme les définit, & le public qui en juge par la même voïe a toujours été de son avis.

Enfin dans les choses qui sont du ressort du sentiment, comme le mérite d'un poëme, l'émotion de tous les hommes qui l'ont lû & qui le lisent, & leur veneration pour l'ouvrage, sont ce qu'est une démonstration en Geométrie. Or c'est sur la foi de cette démonstration que les peuples se sont entêtez de Virgile & de quelques autres Poëtes. Ainsi les hommes ne changeront point d'opinion sur ce point-là, que les ressorts

de la machine humaine ne soient changez. Les poëmes de nos Auteurs ne leur paroîtront des ouvrages d'un mérite médiocre, que lorsque les organes de cette machine seront assez altérez pour faire trouver le sucre amer ; & le jus d'absinte doux. Ces hommes répondront aux Critiques sans entrer en discussion de leurs remarques, qu'ils reconnoissent déja des fautes dans les poemes qu'ils admirent, & qu'ils ne changeront pas de sentiment, parce qu'ils y verront quelques fautes de plus. Ils répondront que les Compatriotes de ces grands Poëtes devoient connoître dans leurs ouvrages bien des fautes que nous ne sommes plus capables aujourd'hui de remarquer. Ces ouvrages étoient écrits en langue vulgaire, & ces Compatriotes sçavoient une infinité de choses dont la memoire s'est perduë, & qui devoient donner lieu à plusieurs critiques bien fondées. Cependant ils ont admiré ces Ecrivains illustres autant que nous. Que nos Critiques se bornent donc à écrire contre ceux des Commentateurs qui voudroient ériger en beautez ces fautes, dont il est toujours un grand nombre dans les meilleurs ouvrages. Les anciens ne doivent pas être plus responsables

des puérilitez de ces Commentateurs, qu'une belle femme doit être responsable des extravagances que la passion feroit faire à des adorateurs qu'elle ne connoîtroit pas.

Le public est en possession de laisser discuter aux Sçavans les raisonnemens qui concluent contre son expérience, & de s'en tenir à ce qu'il sçait certainement par voïe de sentiment. Son propre sentiment, confirmé par celui des autres, le persuade suffisamment que tous ces raisonnemens doivent être faux, & il demeure tranquillement dans sa persuasion en attendant que quelqu'un se donne la peine d'en faire voir l'erreur méthodiquement. Un Médecin, homme d'esprit & grand Dialecticien fait un livre pour établir que dans notre païs & sous notre climat, les légumes & les poissons sont un aliment aussi sain que la chair des animaux. Il pose méthodiquement ses principes. Ses raisonnemens sont bien tournez, & ils paroissent concluans. Cependant ils ne persuadent personne. Ses Contemporains, sans se mettre en peine de démêler la source de son erreur, le condamnent sur leur propre expérience, qui leur apprend sensiblement que dans

notre païs la chair des animaux est une nourriture plus aisée & plus saine que les poissons & les légumes. Les hommes sçavent bien qu'il est plus facile d'éblouir leur esprit que d'en imposer à leur sentiment.

Défendre un sentiment établi, c'est faire un livre dont le sujet n'excite gueres la curiosité des Contemporains. Si l'Auteur écrit mal, personne n'en parle. S'il écrit bien, on dit qu'il a exposé assez sensément ce qu'on sçavoit déja. Attaquer le sentiment établi, c'est se faire d'abord un Auteur distingué. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que les gens de Lettres ont tâché de s'acquerir, en contredisant les opinions reçûës, la réputation d'hommes qui avoient des vûës supérieures, & qui étoient nez pour donner le ton à leur siecle, & non pour le recevoir de lui. Ainsi toutes les opinions établies dans la litterature ont déja été attaquées plusieurs fois. Il n'y a point d'Auteurs célebres que quelque Critique n'ait entrepris de dégrader, & nous avons vû même soûtenir que Virgile n'avoit point fait l'Eneïde, & que Tacite n'avoit point écrit l'Histoire & les Annales qui sont sous son nom. Tout ce qu'on peut dire contre la

réputation des bons ouvrages de l'antiquité a été écrit, ou du moins il a été dit. Mais ils demeurent toujours entre les mains des hommes. Ils ne sont pas plus exposez à être dégradez qu'à périr, comme une partie à péri dans les dévastations des Barbares. L'impression en a trop multiplié les exemplaires, & quand l'Europe seroit bouleversée au point qu'il n'y en restât plus, les Biblioteques qui sont dans les Colonies des Europeans établies en Amerique & dans le fond de l'Asie, conserveroient à la posterité ces monumens précieux.

Je reviens aux Critiques. Quand nous remarquons des défauts dans un livre reconnu generalement pour un livre excellent, il ne faut donc pas penser que nous soïons les premiers dont les yeux aïent été ouverts. Peut-être les idées qui nous viennent alors, sont-elles déja venuës à bien d'autres, qui dans un premier mouvement auroient voulu pouvoir les publier le jour même, pour désabuser incessamment le monde de ses vieilles erreurs. Un peu de refléxions leur a fait differer d'attaquer encore si-tôt le sentiment general qui leur paroissoit une pure prévention, & un peu de méditation leur a

SECTION XXXV.

De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des Anciens dans les originaux, s'en doivent former.

QUANT à ceux qui n'entendent point les langues dans lesquelles les Poëtes, les Orateurs & même les Historiens de l'antiquité ont écrit, ils sont incapables de juger par eux-mêmes de leur excellence, & s'ils veulent avoir une juste idée du mérite de ces ouvrages, il faut qu'ils la prennent sur le rapport des personnes qui entendent ces langues & qui les ont entendues. Les hommes ne sçauroient bien juger d'un objet dès qu'ils n'en sçauroient juger par le rapport du sens destiné pour le connoître. Nous ne sçaurions bien juger de la saveur d'une liqueur qu'après l'avoir goûtée, ni de l'excellence d'un air de violon qu'après l'avoir entendu. Or le Poëme dont nous n'entendons point la langue, ne sçauroit nous être connu par le rapport du sens destiné pour en juger. Nous ne sçaurions discer-

ner son mérite par la voïe du sentiment, qui est ce sixiéme sens dont nous avons parlé. C'est à lui qu'il appartient de connoître si l'objet qu'on nous présente est un objet touchant & capable de nous attacher, comme il appartient à l'oreille de juger si les sons plaisent, & au palais si la saveur est agréable.

Tous les discours des Critiques ne mettent pas mieux celui qui n'entend pas le Latin au fait du mérite des Odes d'Horace, que le rapport des qualitez d'une liqueur dont nous n'aurions jamais goûté, nous mettroit au fait de la saveur de cette liqueur. Rien ne sçauroit suppléer le rapport du sens destiné à juger de la chose dont il s'agit, & les idées que nous pouvons nous en former sur les discours & sur les raisonnemens des autres, ressemblent aux idées qu'un aveugle né, peut s'être formées des couleurs. Ce sont les idées que l'homme qui n'auroit jamais été malade, peut s'être faites de la fiévre ou de la colique.

Or comme celui qui n'a pas entendu un air n'est pas reçu à disputer sur son excellence contre ceux qui l'ont entendu, comme celui qui n'a jamais eu la fiévre, n'est point admis à contester sur

l'impression que fait cette maladie, avec ceux qui ont eu la fiévre, de même celui qui ne sçait pas la langue dans laquelle un Poëte a écrit, ne doit pas être reçu à disputer contre ceux qui entendent ce Poëte, concernant son mérite & l'impression qu'il fait. Disputer du mérite d'un Poëte & de sa superiorité sur les autres Poëtes, n'est-ce pas disputer de l'impression diverse que leurs poësies font sur les lecteurs, & de l'émotion qu'elles causent ? N'est-ce pas disputer de la verité d'un fait naturel, sur laquelle les hommes croiront toujours plusieurs témoins oculaires uniformes dans leur rapport, préferablement à tous ceux qui voudront en contester la possibilité par des raisonnemens métaphisiques.

Dès que ceux qui n'entendent pas la langue dont un Poëte s'est servi, ne sont point capables de porter par eux-mêmes un jugement sur son mérite & sur la classe dont il est, n'est-il pas plus raisonnable qu'ils adoptent le sentiment de ceux qui l'ont entendu, & de ceux qui l'entendent encore, que d'épouser le sentiment de deux ou trois Critiques qui assurent que le Poëme ne fait pas sur eux l'impression que tous les autres

hommes disent qu'ils sentent en le lisant. Je ne mets ici en ligne de compte que le sentiment des Critiques, car on doit compter pour rien les analyses & les discussions en une matiere qui ne doit pas être décidée par voïe de raisonnement. Or, ces Critiques qui disent que les poëmes des anciens ne font pas sur eux l'impression qu'ils font sur le reste des hommes, sont un contre cent mille. Ecouteroit-on un Sophiste qui voudroit prouver que ceux qui sentent du plaisir à boire du vin, ont le goût corrompu, & qui fortifieroit ses raisonnemens par l'exemple de cinq ou six personnes qui ont le vin en horreur. Ceux qui sont capables d'entendre les anciens & qui en sont dégoûtez, sont en aussi petit nombre par rapport à ceux qui en sont épris, que les hommes qui ont une aversion naturelle pour le vin, sont en petit nombre par rapport aux autres.

Il ne faut pas se laisser ébloüir aux discours artificieux des *Contempteurs* des anciens; qui veulent associer à leurs dégoûts les Sçavans qui ont remarqué des fautes dans les plus beaux ouvrages de l'antiquité. Ces Messieurs habiles dans l'art de falsifier la verité sans men-

tir, veulent nous faire accroire que ces Sçavans sont de leur parti. Ils ont raison en un sens de le faire. Dans les questions qui *gissent en fait*, comme est celle de sçavoir si la lecture d'un certain poëme interesse beaucoup ou si elle n'interesse pas, le monde juge comme les Tribunaux ont coutume de juger, c'est-à-dire, qu'il prononce toujours en faveur de cent témoins qui déposent avoir vû le fait, au mépris de tous les raisonnemens d'un petit nombre de personnes qui disent qu'elles ne l'ont point vû & qui le soutiennent même impossible. Les *Contempteurs* des anciens ne sont en droit de reclamer, comme des gens de leur Secte, que ceux des Critiques qui ont avancé que les anciens ne devoient qu'à de vieilles erreurs & à des préjugez grossiers une réputation dont leurs fautes les rendent indignes. On feroit en deux lignes le catalogue de ces Critiques, & des volumes entiers suffiroient à peine pour faire le catalogue des Critiques du goût opposé. En verité, pour braver un consentement si general, pour donner le démenti à tant de siecles passez, & même au nôtre, il faut croire que le monde ne fait que sortir de l'enfance, &

que nous sommes la premiere generation d'hommes raisonnables que la terre ait encore portée.

Mais, dira-t-on, des traductions faites par des Ecrivains sçavans & habiles, ne mettent-elles point, par exemple, ceux qui n'entendent pas le Latin en état de juger par eux-mêmes, en état de juger par voïe de sentiment de l'Eneïde de Virgile ?

Je tombe d'accord que l'Eneïde de Virgile en François, tombe, pour ainsi dire, sous le même sens qui auroit jugé du poëme original, mais l'Eneïde en François n'est plus le même poëme que l'Eneïde en Latin. Une grande partie du mérite d'un poëme Grec ou Latin, consiste dans le rithme & dans l'harmonie des vers, & ces beautez très-sensibles dans les originaux ne sçauroient être, pour ainsi dire, transplantées dans une traduction Françoise. Virgile lui même ne pourroit pas les y transplanter, d'autant que notre langue n'est pas susceptible de ces beautez, autant que la langue Latine, comme nous l'avons exposé dans la premiere partie de cet ouvrage. En second lieu la poësie du stile dont nous avons encore parlé fort au long dans cette premiere

me rélatifs en Latin & en François, n'ont pas toujours la même proprieté ni la même étenduë de signification, & c'est souvent cette proprieté qui fait la précision de l'expression, & le mérite de la figure dont le Poëte s'est servi. On traduit ordinairement en François le mot d'*Herus* par celui de Maître, quoique le mot François n'ait pas le sens précis du mot Latin, qui signifie proprement le maître par rapport à son esclave. Il faut donc quelquefois que le Traducteur emploïe une périphrase entiere pour bien rendre le sens d'un seul mot, ce qui fait traîner l'expression & rend la phrase languissante dans la version, de vive qu'elle étoit dans l'original. Il en est d'une phrase de Virgile comme d'une figure de Raphaël. Alterez tant soit peu le contour de Raphaël, vous ôtez l'énergie à son expression, & la noblesse à sa tête. De même, pour peu que l'expression de Virgile soit altérée, sa phrase ne dit plus si bien la même chose. On ne retrouve plus dans la copie l'expression de l'original. Quoique le mot d'Empereur soit dérivé de celui d'*Imperator*, ne sommes-nous pas obligez par l'étenduë differente de la signification de ces deux

mots, d'emploïer souvent une périphrase pour marquer précisément en quel sens nous usons du mot d'Empereur, en traduisant *Imperator*. Des Traducteurs excellens ont choisi même quelquefois d'emploïer dans la phrase Françoise le mot Latin *Imperator*.

Un mot qui aura précisément la même signification dans les deux langues, ne peut-il pas encore, quand il est consideré en tant que simple son, & pris indépendamment de l'idée, laquelle y est attachée, se trouver plus noble en une langue qu'en une autre langue, de maniere qu'on rencontrera un mot bas dans une phrase de la traduction où l'Auteur avoit mis un beau mot dans l'original. Le mot de *Renaud* est-t-il aussi beau en François que *Rinaldo* l'est en Italien? *Titus* ne sonne-t-il pas mieux que *Tite*?

Les mots traduits d'une langue en une autre langue peuvent encore y devenir moins nobles & y souffrir, pour ainsi dire, du déchet par rapport à l'idée attachée au mot. Celui d'*Hospes* ne perd-il pas une partie de la dignité qu'il a en Latin, où il signifie un homme lié avec un autre par l'amitié la plus intime, un homme lié avec un autre

jusqu'à pouvoir user de la maison de son ami comme de la sienne propre, quand on le rend en François par le mot d'*Hôte*, qui signifie communément celui qui loge les autres, ou qui loge chez les autres à prix d'argent. Il en est des mots comme des hommes. Pour imprimer de la veneration, il ne leur suffit pas de se montrer quelquefois dans des fonctions ou dans des significations honorables, il faut aussi qu'ils ne se présentent jamais dans des fonctions viles ou dans des significations basses.

En second lieu, supposant que le Traducteur soit venu à bout de rendre la figure Latine dans toute sa force, il arrivera très-souvent que cette figure ne fera pas sur nous la même impression qu'elle faisoit sur les Romains, pour qui le poëme a été composé. Nous n'avons qu'une connoissance très-imparfaite des choses dont la figure sera empruntée. Quand même nous en aurions pleine connoissance, il se trouveroit que par des raisons que je vais exposer, nous n'aurions pas pour ces choses le même goût qu'avoient les Romains, & l'image qui remet sous nos yeux ces mêmes choses, ne peut nous affecter comme elle affectoit les Romains.

Ainsi les figures empruntées des armes & des machines de guerre des anciens, ne sçauroient faire sur nous la même impression qu'elles faisoient sur eux. Les figures tirées d'un combat de Gladiateurs, peuvent-elles frapper un François qui ne connoît gueres, ou du moins qui ne vit jamais les combats de l'Amphitéatre, ainsi qu'elles affectoient un Romain épris de ces spectacles ausquels il assistoit plusieurs fois en un mois? Croïons-nous que les figures empruntées de l'Orchestre, des chœurs & des danses de l'Opera, affectassent ceux qui n'auroient jamais vû ce spectacle, ainsi qu'elles affectent ceux qui vont à l'Opera toutes les semaines? La figure, *Manger son pain à l'ombre de son figuier*, doit-elle faire sur nous la même impression qu'elle faisoit sur un Syrien presque toujours persecuté par un soleil ardent, & qui plusieurs fois avoit trouvé un plaisir infini à se reposer à l'ombre des grandes feüilles de cet arbre, le meilleur abri de tous ceux que peuvent donner les arbres des plaines de son païs. Les peuples Septentrionnaux peuvent-ils être aussi sensibles à toutes les autres figures qui peignent la douceur de l'ombre & de la fraîcheur, que

le sont les peuples qui habitent des païs chauds, & pour qui toutes ces images furent inventées. Virgile & les autres Poëtes anciens auroient emploïé des figures d'un goût opposé, s'ils eussent écrit pour les nations Hyperborées. Au lieu de tirer la plûpart de leurs métaphores d'un ruisseau dont l'eau fraîche désaltere le voïageur, ou d'un bouquet de bois qui donne un ombrage délicieux aux bords d'une fontaine, ils les auroient empruntées d'un poële ou des effets du vin & des liqueurs spiritueuses. Ils auroient peint le plaisir vif que sent un homme pénetré du froid en s'approchant du feu, ou bien le plaisir plus lent, mais plus doux qu'il éprouve en se couvrant d'une fourure. Nous sommes bien plus sensibles à la peinture des plaisirs que nous sentons tous les jours, qu'à la peinture des plaisirs que nous n'avons jamais goûtez, ou que nous avons goûtez rarement, & que nous ne regrettons gueres. Indifferens & sans goût pour le plaisir même que nous ne souhaitons pas, nous ne pouvons être affectez vivement par sa peinture, fut-elle faite par Virgile. Quel attrait peuvent avoir pour bien des personnes du Nord qui ne burent jamais

une goute d'eau pure, & qui ne connoissent que par imagination le plaisir décrit par le Poëte, les vers de la cinquiéme Eglogue de Virgile, qui font une image si pleine d'attrait du plaisir que goûte un homme accablé de fatigue à dormir sur un gazon, & le voïageur brulant de soif à se désalterer avec l'eau d'une source vive.

Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aqua saliente sitim restinguere rivo.

C'est la destinée de la plûpart des images dont les Poëtes anciens se sont servies judicieusement pour interesser leurs Compatriotes & leurs Contemporains.

Une imag enoble dans un païs, est encore une image basse dans un autre. Telle est l'image que fait un Poëte Grec d'un Asne, animal qui dans son païs étoit bien fait & qui avoit le poil luisant, au lieu qu'il est vilain dans le nôtre. D'ailleurs cet animal que nous ne voïons jamais que couvert pauvrement & abandonné à la populace pour la servir dans les travaux les plus vils, sert ailleurs de monture aux personnes principales de la nation, & souvent il paroît couvert d'or & de broderie. Voi-

ci, par exemple, ce qu'écrit un Missionnaire sur l'opinion qu'on a des Asnes en certaines contrées des Indes Orientales. (a) *On trouve ici des Asnes comme en Europe. Vous ne vous imagineriez pas, Madame, que nous avons ici une Caste entiere qui prétend descendre en droite ligne d'un Asne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz que la Caste doit être des plus basses. Point du tout, c'est celle du Roi.* Devroit-on juger sur nos idées un Poëte de ce païs-là qu'on auroit traduit en François. Si nous n'avions jamais vû d'autres Chevaux que ceux des païsans de l'Isle de France, serions-nous affectez ainsi que nous le sommes par toutes les figures dont un Coursier est le sujet. Mais, dira-t-on, il faut passer au Poëte à qui l'on fait le procès sur une traduction, toutes les figures & toutes les prosopées fondées sur les mœurs & sur les usages de son païs. Voilà en premier lieu ce qu'on ne fait pas. Je ne pense pas que ce soit par prévarication, & j'accuse seulement les Critiques de n'avoir point assez de connoissance des mœurs & des usages des differens peuples, pour juger quelles figures ces mœurs & ces usages autorisent

(a) *Lettres. Edifi. tom. 12. pag. 96.*

on n'autorisent pas dans un certain Poëte. En second lieu, ces figures ne sont pas seulement excusables, elles sont belles dans l'original.

Enfin qu'on interroge ceux qui sçavent écrire en Latin & en François. Ils répondront que l'énergie d'une phrase & l'effet d'une figure tiennent si bien, pour ainsi dire, aux mots de la langue dans laquelle on a inventé & composé, qu'ils ne sçauroient eux-mêmes se traduire à leur gré, ni donner le tour original à leurs propres pensées, en les mettant de François en Latin, encore moins quand ils les mettent de Latin en François. Les images & les traits d'éloquence perdent toujours quelque chose quand on les transplante de la langue en laquelle ils sont nez.

Nous avons des Traductions de Virgile & d'Horace aussi bonnes que des traductions peuvent l'être. Tous ceux qui entendent le Latin ne se lassent point de dire que ces versions ne donnent pas l'idée du mérite des originaux, & leur déposition est encore confirmée par l'expérience generale de ceux qui se laissent guider aux attraits des livres dans le choix de leurs lectures. Ceux qui sçavent le Latin ne sçauroient se

rassasier de lire Horace & Virgile, tandis que ceux qui ne peuvent lire ces Poëtes que dans les traductions, y trouvent un plaisir si médiocre qu'ils ont besoin de faire un effort pour achever la lecture de l'Eneïde. Ils ne se peuvent lasser d'admirer qu'on lise les originaux avec tant de plaisir. D'un autre côté ceux qui sont surpris que des ouvrages dont la lecture les charme, dégoûtent ceux qui les lisent dans des traductions, ont autant de tort que les premiers. Les uns & les autres devroient faire reflexion que ceux qui lisent les Odes d'Horace en François, ne lisent pas les mêmes poësies que ceux qui lisent les Odes d'Horace en Latin. Ma reflexion est d'autant plus vraïe, qu'on ne sçauroit apprendre une langue sans apprendre en même-temps plusieurs choses des mœurs & des usages du peuple qui la parloit, ce qui donne une intelligence des figures & de la poësie du stile d'un Auteur, laquelle ceux qui n'ont pas ces lumieres ne sçauroient avoir.

Pourquoi les François lisent-ils avec si peu de goût les traductions de l'Arioste & du Tasse, quoique la lecture du *Roland furieux*, & de la *Jerusalem délivrée*,

délivrée, charme avec raison tous les François qui sçavent assez bien la langue Italienne pour entendre les originaux sans peine. Pourquoi la même personne qui aura lû six fois les Oeuvres de Racine ne sçauroit-elle achever la lecture d'une traduction de l'Eneïde, quoique ceux qui sçavent le Latin aïent lû dix fois le poëme de Virgile, s'ils ont lû trois fois les Tragédies du Poëte François? C'est qu'il est de l'essence de toute traduction, de rendre aussi mal les plus grandes beautez d'un poëme, qu'elle rend fidellement les défauts du plan & des caracteres. S'il est permis de parler ainsi, le mérite des choses est presque toûjours *identifié* avec le mérite de l'expression dans la poësie.

Ceux qui lisent pour s'instruire ne perdent que l'agrément du stile de l'Historien, quand ils le lisent dans une bonne traduction. Le mérite principal de l'Historien ne consiste pas comme celui du Poëte à nous toucher. Le stile de l'Historien n'est pas la principale chose qui nous interesse dans son ouvrage. Des évenemens importans nous attachent par eux-mêmes, & la verité seule leur donne du pathetique. Le mérite principal de l'histoire est d'enrichir

notre mémoire, & de former notre jugement. Mais le mérite principal de la poësie consiste à nous toucher. C'est l'attrait de l'émotion qui fait lire un poëme. Ainsi le plus grand mérite d'un poëme nous échappe quand nous n'entendons pas les mots choisis par le Poëte même, & quand nous ne les voïons point dans l'ordre où il les avoit arrangez pour plaire à l'oreille, & pour former des images capables de remuer le cœur.

En effet, qu'on change les mots des deux vers de Racine que nous avons déja citez.

Enchaîner un captif de ses fers étonné
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné.

Et qu'on dise en conservant la figure : *Mettre des fers à un prisonnier de guerre qui en est surpris & qui fait en vain le mutin contre un joug agréable*, on ôte à ces vers l'harmonie & la poësie du stile. La même figure ne forme plus la même image. On barboüille, pour ainsi dire, la peinture que les vers de Racine offrent dès qu'on dérange ses termes & qu'on substituë la définition du mot à la place du mot. Que ceux

qui auroient encore besoin de se convaincre à quel point un mot mis pour un autre énerve la vigueur d'une phrase, qui même ne sort pas de la langue où elle a été composée, lisent le vingt-troisiéme chapitre de la Poëtique d'Aristote.

Ceux qui traduisent en François les Poëtes Grecs & Latins, sont réduits à faire bien d'autres altérations dans les expressions de leur original, que celles que j'ai faites dans les vers de Phedre. Les plus capables & les plus laborieux se dégoûtent des efforts infructueux qu'ils tentent pour rendre leurs traductions aussi énergiques que l'original où ils sentent une force & une précision qu'ils ne peuvent venir à bout de mettre dans leur copie. Ils se laissent abbatre enfin au génie de notre langue, & ils se soumettent à la destinée des traductions après avoir lutté contre durant un temps.

Dès qu'on ne retrouve plus dans une traduction les mots choisis par l'Auteur, ni l'arrangement où il les avoit placez pour plaire à l'oreille & pour émouvoir le cœur, on peut dire que juger d'un poëme en general sur sa version, c'est vouloir juger du tableau d'un grand maître, vanté principalement pour son

coloris, sur une Estampe où le trait de son dessein seroit encore corrompu. Un poëme perd dans la traduction l'harmonie & le nombre que je compare au coloris d'un tableau. Il y perd la poësie du stile que je compare au dessein & à l'expression. Une traduction est une Estampe où rien ne demeure du tableau original que l'ordonnance & l'attitude des figures. Encore y est-elle alterée.

Juger d'un poëme sur la traduction & sur les Critiques, c'est donc juger d'une chose destinée à tomber sous un sens sans la connoître par ce sens-là. Mais se faire l'idée d'un poëme sur ce que les personnes capables de l'entendre en sa langue, déposent unanimement concernant l'impression qu'il fait sur elles, c'est la meilleure maniere d'en juger quand nous ne l'entendons pas. Rien n'est plus raisonnable que de supposer que l'objet feroit sur nous la même impression qu'il fait sur elles, si nous étions susceptibles de cette impression autant qu'elles le sont. Ecouteroit-on un homme qui voudroit prouver par de beaux raisonnemens que le tableau des Nôces de Cana de Paul Veronese qu'il n'auroit pas vû, ne sçauroit plaire autant que le disent ceux qui

l'ont vû, parce qu'il est impossible qu'un tableau plaise lorsqu'il y a dans la composition poëtique de l'ouvrage autant de défauts qu'on en peut compter dansle tableau de Paul Veronese? On diroit au Critique d'aller voir le tableau, & l'on s'en tiendroit au rapport uniforme de tous ceux qui l'ont vû & qui assurent qu'il les a charmez malgré ses défauts. En effet, le rapport uniforme des sens des autres hommes, est après le rapport de nos propres sens, la voïe la plus certaine que nous aïons pour juger du mérite des choses qui tombent sous le sentiment. Les hommes le sçavent bien, & l'on n'ébranlera jamais la foi humaine, ou l'opinion prise sur le rapport uniforme des sens des autres. On ne sçauroit donc, sans une témerité inexcusable, dire avec confiance lorsqu'il est question d'un poëme qu'on n'entend pas: Que l'opinion que les hommes ont qu'il est excellent, *n'est qu'un préjugé d'éducation fondé sur des applaudissemens, qui, à remonter jusqu'aux premiers suffrages, ne sont la plûpart que des échos les uns des autres*,(a) & c'est être encore plus témeraire que de composer l'histoire imaginaire de ce préjugé.

(a) *Discours sur Homere pag.* 122.

SECTION XXXVI.

Des erreurs où tombent ceux qui jugent d'un Poëme sur une Traduction & sur les remarques des Critiques.

QUE penserions-nous d'un Anglois, supposé qu'il en fut un assez leger pour cela, que penserions-nous, dis-je, d'un Anglois qui sans entendre un mot de François, feroit le procès au Cid sur la traduction de Rutter, (a) & qui le termineroit en prononçant qu'il faut attribuer l'affection des François pour l'original aux préventions de l'enfance ? Nous connoissons les défauts du Cid encore mieux que vous, lui dirions-nous, mais vous ne pouvez pas sentir aussi-bien que nous les beautez qui nous le font aimer avec ses défauts. On diroit enfin à ce Juge témeraire tout ce que fait dire la persuasion fondée sur le sentiment, quand on ne sçauroit trouver assez-tôt les raisons & les termes propres pour refuter méthodiquement des propositions dont l'erreur

(a) *Imprimée en 1637.*

nous révolte. Il est difficile qu'il n'échappe point alors des choses dures aux personnes les plus moderées. Or tous ceux qui ont appris le Grec & l'Anglois, sçavent bien qu'un Poëte Grec qu'on traduit en François perd beaucoup plus de son mérite qu'un Poëte François qu'on traduit en Anglois.

Tous les jugemens & tous les paralelles qu'on peut faire des poëmes qu'on ne connoît que par les traductions & par les dissertations des Critiques, conduisent infailliblement à des conclusions fausses. Supposons, par exemple, que la Pucelle & le Cid soient traduits en Polonois, & qu'un Sçavant de Cracovie, après avoir lû ces Traductions, juge de ces deux poëmes par voïe d'examen & de discussion. Supposons qu'après avoir fait méthodiquement le procès au plan, aux mœurs, aux caracteres & à la vraisemblance des évenemens, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, il apprétie ces deux poëmes, certainement il décidera en faveur de la Pucelle, qui se trouvera dans cette operation un poëme plus régulier & moins défectueux en son genre que le Cid ne l'est dans le sien. Si nous supposons encore que ce

Polonois raisonneur, vienne à bout de persuader à ses Compatriotes qu'on est capable de juger d'un poëme dont on n'entend point la langue, après en avoir lû la traduction & la critique, ils ne manqueront pas de prononcer que Chapelain est meilleur Poëte que le grand Corneille. Ils nous traiteront de gens esclaves des préjugez, parce que nous ne nous rendrons pas à leur décision. Que penser d'une procedure laquelle donne lieu à de pareils jugemens?

SECTION XXXVII.

Des défauts que nous croïons voir dans les Poëmes des Anciens.

QUANT à ces défauts que nous croïons voir dans les poemes des anciens, & que déja nous comptons par nos doigts, il peut bien être vrai que souvent nous nous trompions en plus d'une maniere. Quelquefois nous reprocherons au Poete comme des fautes qu'il auroit faites dans sa composition, d'y avoir inseré plusieurs choses que le temps où il vivoit, & les égards

qu'ils devoit à ses Contemporains l'auront obligé d'y inserer. Par exemple, quand Homere composa son Iliade, il n'écrivoit pas une fable inventée à plaisir, qui lui laissât la liberté de forger à son gré les caracteres de ses Heros, de donner aux évenemens le succès qu'il lui plaisoit, & d'embellir certains faits par toutes les circonstances nobles qu'il auroit pu imaginer. Homere avoit entrepris d'écrire en vers une partie des évenemens d'une guerre que les Grecs ses Compatriotes avoient faite depuis quelque temps contre les Troyens, & dont la tradition étoit encore recente. Suivant l'opinion la plus commune, Homere vivoit environ cent cinquante ans après la guerre de Troye, & suivant la Chronologie de Monsieur Newton, (a) Homere étoit encore bien plus voisin des temps où se fit cette guerre, & il a pû voir plusieurs personnes qui avoient vû Achille & les autres Heros célebres dans le camp d'Agamemnon. Je tombe donc d'accord qu'Homere, comme Poëte, a dû traiter les évenemens autrement qu'un simple Historien. Il a dû y jetter le merveilleux compa-

(a) *Chronolog. pag. 95. & pag. 162.*

tible avec la vraisemblance, suivant la religion de son temps. Il a dû les embellir par des fictions, & faire en un mot tout ce qu'Aristote (a) le loüe d'avoir fait. Mais Homere, en qualité de citoïen & d'historien, en qualité de faiseur de Cantiques, destinez principalement à servir d'annales aux Grecs, a souvent été obligé de conformer ses récits à la notorieté publique.

Nous voïons par l'exemple de nos ancêtres, & par ce qui se pratique encore aujourd'hui dans le Nord de l'Europe & dans une partie de l'Amerique, que les premiers monumens historiques que les nations posent pour conserver la mémoire des évenemens passez, & pour exciter les hommes aux vertus les plus necessaires dans les societez naissantes, sont des poësies. Les peuples encore grossiers, composent donc des especes de Cantiques pour célebrer les loüanges de ceux de leurs Compatriotes qui se sont rendus dignes d'être imitez, & ils les chantent en plusieurs occasions. Ciceron nous apprend (b) que même après Numa, les Romains étoient encore dans cet usage.

(a) Poëtic. chap. 24. (b) Tuscul. lib. 4.

Ils chantoient à table de ces Cantiques composez à la loüange des hommes illustres.

Les Grecs ont eu des commencemens pareils à ceux des autres peuples, & ils ont été une societé naissante avant que d'être une nation polie. Leurs premiers Historiens ont été des Poëtes. (*a*) Strabon & d'autres Ecrivains de l'antiquité nous apprennent même que Cadmus, Pherecides (*b*) & Hecateus, les premiers qui écrivirent en prose, ne retrancherent de leur stile que la mesure des vers. L'histoire s'est sentie chez les Grecs pendant plusieurs siecles de son origine. La plûpart de ceux qui dans la suite l'écrivirent en prose, conserverent la poësie du stile; & ils garderent même durant long-temps la liberté de jetter du merveilleux dans les évenemens. *Græcis historiis plerumque Poëtica similis inest licentia.* (*c*) Homere n'est pas de ces premiers faiseurs de cantiques dont j'ai parlé. Il n'est venu qu'après eux.

Post hos insignis Homerus

(*a*) *Georg lib. pr.*
(*b*) Versuum nexu repudiato, conscribere ausus passivis verbis Pherecides. *Apul. Florid. lib.* 4.
(*c*) *Quintil. Instit. lib.* 2. *cap.* 4.

Tirtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. (a)

Mais on étoit encore en habitude de son temps de regarder les poesies comme des monumens historiques. Homere auroit donc été blâmé s'il eut changé certains caracteres, où s'il avoit alteré certains évenemens connus, & sur tout s'il avoit obmis dans les dénombremens de ses armées, ceux qui véritablement y parurent. Il est aisé de se figurer les plaintes de leurs descendans contre le Poete.

Tacite raconte que les Allemands chantoient dans le temps où il écrivoit ses Annales, les exploits d'Arminius mort quatre-vingt ans auparavant. Etoit-il libre aux Auteurs de ces Cantiques Cherusques d'aller contre la vérité des faits connus & de supposer, par exemple, pour faire plus d'honneur au Heros, qu'Arminius n'eut jamais prêté serment de fidélité aux Aigles Romaines qu'il abbatit? Lorsque ces Poetes auront parlé de son entrevûe sur les bords du Weser avec son frere Flavius qui servoit dans les troupes Romaines; auront-ils pû lui faire finir le pour-parler

(a) *Horat. de Arte Poët.*

avec décence & avec gravité quand tout le monde sçavoit que le Géneral des Germains & l'Officier des Romains en étoient venus aux injures en présence des armées des deux nations, & qu'ils en seroient venus aux coups, sans le fleuve qui les séparoit ?

Prenons un exemple qui nous frappe encore davantage. Aujourd'hui la profession d'Historien & la profession de Poete sont deux professions très-séparées. Nous avons des Annalistes que nous lisons quand nous voulons nous instruire de la verité des faits, & nous ne cherchons que de l'agrément dans la lecture de nos Poetes. Croïons-nous cependant que Chapelain qui écrivit son poeme de la Pucelle quand il y avoit déja bien plus de temps que l'évenement qu'il chantoit étoit arrivé, qu'il n'y en avoit que Troye avoit été prise par les Grecs, quand Homere composa son Iliade ? Croïons-nous, dis-je, que Chapelain fût le maître de traiter & d'embellir à son gré le caractere de ses Acteurs principaux ? Pouvoit-il faire d'Agnès Sorel une fille violente & sanguinaire, ou une personne sans élevation d'esprit, & qui auroit conseillé à Charles VII. de vivre avec elle dans l'ob-

tre par differens motifs. Quelques-uns, dit l'Historien, étoient convenus de terminer leurs disputes & leurs procès à coups d'épée. Les Grecs & les Romains, si passionnez pour la gloire, ne s'imaginerent jamais qu'il fut honteux au citoïen d'attendre sa vengeance de l'autorité publique. Il étoit reservé à ces peuples que la misere feroit sortir un jour de dessous les neiges du Nord, de croire que le meilleur Champion devoit être necessairement le plus honnête homme, & qu'une Societé où l'honneur obligeroit les citoïens à vanger eux-mêmes à main armée leurs injures, ou vraïes ou prétendues, pouvoit mériter le nom d'Etat. Si Quinault ne fait pas tirer l'épée à Phaëton (a) dans la conversation qu'il lui fait avoir avec Epaphus, c'est qu'il introduit sur la Scéne deux Egyptiens & non pas deux Bourguignons ou deux Vandales.

La prévention où la plûpart des hommes sont pour leur tems & pour leur nation, est donc une source féconde en mauvaises remarques comme en mauvais jugemens. Ils prennent ce qui s'y fait pour la regle de ce qui se doit faire par tout, & de ce qui auroit dû se faire toujours. Cependant il n'y a

(a) Opéra de Phaëton Acte 3.

qu'un petit nombre d'usages, & même un petit nombre de vices & de vertus qui aïent été loüez ou blâmez dans tous les temps & dans tous les païs. Or les Poetes ont raison de pratiquer ce que Quintilien conseille aux Orateurs, c'est de tirer leurs avantages des idées de ceux pour lesquels ils composent, & de s'y conformer. (*a*) *Plurimum refert qui sint audientium mores, quæ publicè recepta persuasio.* Ainsi nous devons nous transformer en ceux pour qui le poeme fut écrit, si nous voulons juger sainement de ses images, de ses figures & de ses sentimens. Le Parthe qui s'éloigne à bride abbatue après n'avoir pas réussi dans une premiere charge, & cela pour mieux prendre son temps & pour ne pas s'exposer sans fruit aux traits d'un ennemi qui ne plie point, ne doit pas être regardé comme coupable de lâcheté, parce que cette maniere de combattre étoit autorisée par la discipline militaire des Parthes, fondée sur l'idée qu'ils avoient de la fureur & de la valeur véritable. Les anciens Germains, si renommez pour leur bravoure, croïoient aussi que c'étoit prudence & non point lâcheté, que de

(*a*) *Quintil. Inst. lib. 3. cap. 9.*

fuir dans l'occasion pour revenir à la charge plus à propos. (a) *Cedere loco dum rursus instes magis consilii quàm formidinis arbitrantur.*

Nous avons vû blâmer Homere d'avoir décrit avec goût les Jardins du Roi Alcinous, semblables, disoit-on, à celui d'un bon vigneron des environs de Paris. Mais supposé que cela fut vrai, imaginer un Jardin merveilleux, c'est la tâche de l'Architecte. Le faire planter à grands frais, c'est, si l'on veut, le mérite du Prince. La profession du Poete est de bien décrire ceux que les hommes de son temps sçavent faire. Homere est un aussi grand Artisan dans la description qu'il fait des Jardins d'Alcinous, que s'il avoit fait la description de ceux de Versailles.

Après avoir reproché aux Poëtes anciens d'avoir rempli leurs vers d'objets communs & d'images sans noblesse, on se croit encore fort moderé quand on veut bien rejetter la faute qu'ils n'ont pas commise, sur le siecle où ils ont vécu, & les plaindre d'être venus en des temps grossiers.

La maniere dont nous vivons avec nos chevaux, s'il est permis de parler

(b) *Tacit. de mor. Germ.*

ainsi, nous révolte contre les discours que les Poëtes leur font adresser par des hommes. Nous ne sçaurions souffrir que le maître leur parle à peu près comme un Chasseur parle à son chien couchant. Mais ces discours étoient convenables dans l'Iliade écrite pour être lûe par des peuples chez qui le cheval étoit en quelque façon un animal commensal de son maître. Ces discours devoient plaire à des gens qui supposoient dans les animaux un dégré de connoissance que nous ne leur accordons pas, & qui plusieurs fois en avoient tenu de pareils à leurs chevaux. Si l'opinion qui donne aux bêtes une raison presque humaine est fausse ou non, ce n'est point l'affaire du Poete. Un Poete n'est pas fait pour purger son siecle des erreurs de Physique. Sa tâche est de faire des peintures fidelles des mœurs & des usages de son païs, pour rendre son imitation la plus approchante du vraisemblable qu'il lui est possible. Homere, par cet endroit-là même qui l'a fait blâmer ici, plaisoit encore à plusieurs peuples de l'Asie & de l'Afrique, qui n'ont point changé la maniere ancienne de gouverner leurs chevaux, non plus que beaucoup d'autres usages.

Voici ce que dit Boesbeck, Ambassadeur de l'Empereur Ferdinand I. auprès du Grand Seigneur Soliman II. sur la maniere dont on traite les chevaux en Bithynie, païs très-voisin des Colonies Grecques de l'Asie, & contrée limitrophe de la Phrygie, où étoit la patrie de cet Hector qu'on voudroit faire interdire pour avoir parlé aux siens. (a) *J'observai dans la Bithynie que tout le monde, & même les Paysans y traitent leurs poulains avec humanité, qu'ils les caressent comme on fait les enfans lorsqu'ils veulent leur faire faire quelque chose, & qu'ils leur laissent la liberté d'aller & de venir par toute la maison. Volontiers ils les feroient mettre à table avec eux. Les Palfreniers gouvernent les chevaux avec la même douceur. C'est en les flattant, c'est presque en les haranguant qu'ils les conduisent, & jamais ils ne les battent qu'à l'extrémité. Aussi les chevaux se prennent d'amitié pour les hommes, & il est très-rare d'en trouver qui ruent ou qui soient vicieux en aucune maniere. En nos contrées ils sont nourris bien differemment. Nos Palfreniers n'entrent jamais dans l'écurie sans tempester contr'eux, & ils ne croiroient point*

(a) Busbeq. Legat. Turc. Epistola tertia.

les avoir bien pancez, s'ils ne leur avoient pas donné cent coups à propos de rien, traitement qui leur fait craindre & haïr les hommes. Les Turcs font encore apprendre aux chevaux à se mettre à genouils, afin qu'on puisse monter dessus plus aisément. Ils leur montrent à ramasser à terre avec les dents un bâton ou un sabre pour le présenter au cavalier, & ils mettent des anneaux d'argent au nez de ceux qui sont dressez à faire ce manege, comme une distinction qui sert de récompense à leur docilité. J'en ai vû d'instruits à demeurer dans la même place sans que personne les tint après que le cavalier avoit mis pied à terre, & d'autres faire seuls le manege & obéir à tous les commandemens que leur faisoit un Ecuyer qui se tenoit à une assez grande distance. Les miens, ajoute Boesbeck quelques lignes après, *me donnent tous les soirs un passe-temps singulier. On les tire dans la cour, & celui que j'appelle par son nom me regarde fixement en henuissant. Nous avons fait connoissance par le moien de quelques côtes de melon que je vais moi-même leur mettre dans la bouche.* Il est bien à croire que cela ne s'étoit point fait sans que l'Ambassadeur eut tenu à ses chevaux des propos capables de le bien faire

reprimander par nos Censeurs.

Il n'y a personne dans la République des Lettres qui n'ait oüi parler de Monsieur le Chevalier d'Arvieux, (a) si fameux par ses voïages, par ses emplois & par son érudition Orientale. On ne me reprochera point de citer des témoins recusables pour montrer que bien des Asiatiques parlent encore à leurs chevaux comme Hector parloit aux siens en Asie. Monsieur le Chevalier d'Arvieux après avoir discouru fort au long dans le chapitre onziéme de sa Rélation des mœurs & des coutumes des Arabes, sur la docilité, ou s'il est permis de parler ainsi, sur la débonnaireté de leurs chevaux, & de l'humanité avec laquelle leurs maîtres les traitent, ajoute : *Un Marchand de Marseille qui résidoit à Rama, étoit ainsi en societé pour une cavalle avec un Arabe. Cette cavalle appellée Touysse, outre sa beauté, sa jeunesse & son prix de douze cens écus, avoit le mérite d'être de cette premiere race noble. Notre Marchand avoit sa généalogie & tous les quartiers de pere & de mere de sa filiation à remonter jusqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout prouvé par des actes publics faits en la forme*

(a) Mort en 1702.

que j'ai dite. Abrahim, c'est le nom du l'Arabe, alloit souvent à Rama (a) *pour sçavoir des nouvelles de cette cavalle qu'il aimoit cherement. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer de tendresse en l'embrassant & en la caressant. Il la baisoit, il lui essuioit ses yeux avec son mouchoir. Il la frottoit avec les manches de sa chemise, il lui donnoit mille benedictions durant des heures entieres qu'il raisonnoit avec elle. Mes yeux, lui disoit-il, mon ame, mon cœur, faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue à tant de maîtres, & pour ne te point garder avec moi. Je suis pauvre, ma Gazelle, tu le scais bien. Ma mignonne, je t'ai élevée dans ma maison comme ma fille, je ne t'ai jamais grondée ni batuë, je t'ai caressée de mon mieux. Dieu te conserve, ma bien aimée. Tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te preserve du regard des envieux, & mille autres semblables discours. Il l'embrassoit alors, & il sortoit à reculons en lui disant des adieux fort tendres. Cela me fait souvenir d'un Arabe de Tunis, où je fus envoïé pour l'execution d'un traité de paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavalle que nous avions achetée pour les Haras du*

(a) Bourg de la Palestine.

Roi. Quand il eut mis l'argent dans le sac, il jetta les yeux sur sa cavalle & se mit à pleurer. Sera-t-il possible, dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maison avec tant de soin, & qu'après avoir exigé de toi tant de services; je te livre en esclavage chez les Francs pour ta récompense? Non je n'en ferai rien, ma mignonne. La-dessus il jetta l'argent sur la table, embrassa & baisa sa cavalle, & la ramena chez lui. Les Rélations des païs Orientaux sont remplies de semblables histoires. Mais, quoi, l'on ne croit point par tout, & l'on n'a pas cru toujours que les bêtes ne fussent que des machines. C'est une des découvertes que la nouvelle Philosophie a faites, il faut l'avoüer, sans le secours de l'expérience, & par la voïe seule du raisonnement. On sçait son progrès. Je n'en dirai pas davantage.

Il ne suffit pas de sçavoir bien écrire pour faire des critiques judicieuses des poësies des anciens & des étrangers, il faudroit encore avoir connoissance des choses dont ils ont parlé. Ce qui étoit ordinaire de leur temps, ce qui est commun dans leur patrie, peut paroître blesser la vraisemblance & la raison, à des censeurs qui ne connoissent que leur

temps

temps & leur païs. Claudien est si surpris que les Mules obeïssent à la voix du Muletier, qu'il croit qu'on en puisse tirer un argument pour prouver la Fable d'Orphée.

Miraris si voce feras placuerit Orpheus
Cum pronas pecudes Gallica verba regant.

Il semble que Claudien auroit eu peine à croire une chose à laquelle les Provençaux ne daignent pas faire attention, s'il ne fut jamais sorti de l'Egypte, où l'on croit qu'il étoit né. Peut être ses Compatriotes l'auront-ils repris de pecher contre la vraisemblance.

SECTION XXXVIII.

Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poëmes, & qu'on ne la quitte que pour lire des Poëmes meilleurs.

QUOIqu'il en soit de ces fautes que les Critiques passez ont trouvées, & que les Critiques à venir découvriront dans les écrits des anciens, elles n'en feront point abandonner la

lecture. On continuera de les lire & de les admirer, à moins que les Poëtes à venir ne produisent quelque chose de meilleur. Ce ne furent point des Critiques Géometriques qui dégoûterent nos ayeux des poësies de Ronsard, & qui leur en firent abandonner la lecture, mais bien des poesies plus interessantes que celles de Ronsard. Ce sont les Comédies de Moliere qui nous ont dégoûtez de celles de Scarron & des autres Poëtes qui l'avoient précedé, mais non des livres écrits pour mettre en évidence les défauts de ces pieces. Lorsqu'il paroît des poësies meilleures que celles qui peuvent être déja entre les mains du public, il n'est pas necessaire que les Critiques le viennent avertir de quitter le bon pour prendre le meilleur. Le monde n'a pas besoin d'être éclairé sur le mérite de deux poëmes, comme sur le mérite de deux systêmes de Philosophie. Il fait le discernement & il juge des poëmes à l'aide du sentiment bien mieux que les Critiques ne le peuvent faire avec leurs regles. Qu'on fasse donc un poëme meilleur que l'Eneïde, si l'on veut diminuer l'admiration que les hommes ont pour cet ouvrage, & si l'on prétend lui enlever ses

Lecteurs. Qu'on s'éleve plus haut que Virgile & que ses pareils, non point comme ce Roitelet qui se mit sur le dos de l'Aigle pour prendre son essort quand l'oiseau de Jupiter seroit las, afin de pouvoir lui reprocher ensuite que ses aîles le portoient plus haut que lui. Qu'on le fasse en volant de ses propres aîles.

Qu'on choisisse donc dans l'histoire moderne un sujet neuf où l'on ne puisse pas se prévaloir des inventions ni des phrases poëtiques des anciens, mais où il faille tirer de son génie la poesie du stile & toute la fiction. Qu'on fasse un poëme Epique de la destruction de la Ligue par Henri IV. dont la conversion de ce Prince, suivie de la reduction de Paris, seroit naturellement le dénouement. Un homme capable par les forces de son génie d'être un grand Poete, & qui pourroit tirer de son propre fond toutes les beautez necessaires pour soutenir une grande fiction, trouveroit mieux son compte à traiter un pareil sujet dans lequel il n'auroit point à éviter de se rencontrer avec personne, qu'il ne pourroit le trouver en maniant des sujets de la fable ou de l'histoire Grecque & Romaine. Au lieu

d'emprunter des Heros aux Grecs & aux Latins ; qu'on ose donc en faire de nos Rois & de nos Princes.

Homere n'a pas chanté les combats des Ethiopiens ni des Egyptiens, mais ceux de ses Compatriotes. Virgile & Lucain ont pris leurs sujets dans l'histoire Romaine. Qu'on ose donc chanter les choses que nous avons sous les yeux, comme sont nos combats, nos fêtes & nos cérémonies. Qu'on nous donne des descriptions poëtiques des bâtimens, des fleuves & des païs que nous voïons tous les jours, & dont nous puissions confronter, pour ainsi dire, l'original avec l'imitation. Avec quelle noblesse & quel pathetique Virgile auroit-il traité une apparition de Saint Louis à Henri IV. la veille de la bataille d'Yvri, quand ce Prince, l'honneur des descendans de notre Saint Roi, faisoit encore profession de la confession de foi de Geneve ? Avec quelle élegance Virgile auroit-il dépeint les vertus en robes de fêtes qui, conduites par la Clémence, seroient venues ouvrir à ce bon Roi les portes de sa ville de Paris ? L'interêt que tout le monde prendroit à ce sujet par differens motifs, seroit un garent assuré de l'attention du public sur l'ouvrage. Mais les

faisons que nous avons exposées dans ces reflexions & l'expérience du passé, montrent suffisamment que la possibilité de faire un poëme Epique François meilleur que l'Eneïde, n'est qu'une possibilité métaphisique, & telle qu'est la possibilité d'ébranler la terre en donnant un point fixe hors du globe.

Tandis qu'on ne fera pas mieux, ni même aussi-bien que les anciens, les hommes continueront à les lire & à les admirer, & cette vénération ira toujours en s'augmentant à mesure que les siecles s'écouleront sans qu'il paroisse personne qui ait pû les atteindre. Nous n'estimons pas leurs ouvrages pour avoir été produits en certains siecles, ce sont certains siecles que nous reverons pour avoir donné le jour à ces ouvrages. Nous n'admirons pas l'Iliade, l'Eneïde & quelques autres écrits, parce qu'ils sont faits depuis long-temps, mais parce que nous les trouvons admirables en les lisant, parce que tous les hommes qui les ont entenduës les ont admirées dans tous les temps. Enfin, parce que plusieurs siecles se sont écoulez sans que personne ait égalé leurs Auteurs en ce genre de poesie.

SECTION XXXIX.

Qu'il est des professions où le succès dépend plus du génie que du secours que l'art peut donner, & d'autres où le succès dépend plus du secours qu'on tire de l'art que du génie. On ne doit pas inferer qu'un siecle surpasse un autre siecle dans les professions du premier genre, parce qu'il le surpasse dans les professions du second genre.

IL ne faut pas entendre de tous les Ecrivains de l'antiquité ce que je dis ici des Poetes, des Historiens & des Orateurs excellens. Par exemple, ceux des livres des anciens qui sont écrits sur des sciences dont le mérite consiste dans la multitude des connoissances, ne l'emportent pas sur ceux que les modernes ont écrit touchant ces mêmes sciences. Je serai même aussi peu surpris qu'un homme qui auroit pris son idée du mérite des anciens sur leurs ouvrages de Physique, de Botanique, de Geographie

& d'Astronomie, parce que sa profession l'auroit obligé à faire sa principale étude de ces sciences, n'admire point l'étendue des connoissances des anciens, que je suis peu surpris de voir l'homme qui a formé son idée du mérite des anciens, sur leurs ouvrages d'histoire, d'éloquence & de poesie, rempli de vénération pour eux. Les anciens ignoroient dans les sciences que j'ai citées bien des choses que nous sçavons, & par la démangeaison naturelle aux hommes de porter leurs décisions plus loin que leurs lumieres distinctes, ils sont tombez, comme je l'ai déja dit, en une infinité d'erreurs.

Ainsi l'Astronome d'aujourd'hui sçait mieux que Ptolomée tout ce que sçavoit Ptolomée, & il sçait encore toutes les découvertes qui se sont faites depuis les Antonins, soit à l'aide des voïages, soit à l'aide des Lunettes de longue vûë. Ptolomée, s'il revenoit au monde, se feroit Eleve à l'Observatoire. Il en est de même des Anatomistes, des Navigateurs, des Botanistes & de tous ceux qui professent des sciences dont le mérite consiste plus à sçavoir qu'à inventer, à connoître qu'à produire. Mais il est d'autres professions où

les derniers venus n'ont pas le même avantage sur leurs prédecesseurs, parce que le progrès qu'on peut faire en ces sortes de professions, dépend plus du talent d'inventer & du génie naturel de celui qui les exerce, que de l'état de perfection où ces professions se trouvent lorsque l'homme qui les exerce fournit sa carriere. Ainsi l'homme qui est né avec le génie le plus heureux est celui qui va plus loin que les autres dans ces sortes de professions, & cela indépendamment du dégré de perfection où elles se trouvent lorsqu'il les exerce. Il lui suffit que la profession qu'il embrasse soit déja réduite en art, & que la pratique de cet art ait une méthode. Il pourroit lui-même inventer l'art & rediger la méthode. La force de son génie, qui lui fait deviner & imaginer un nombre infini de choses, qui ne sont pas à portée des esprits ordinaires, lui donne plus d'avantage sur les esprits ordinaires, qui professeront un jour le même art que lui, après que cet art aura été perfectionné, que ces esprits n'en pourront avoir sur lui, par la connoissance qu'ils auront des nouvelles découvertes & des nouvelles lumieres dont l'art se trouvera enrichi lorsqu'ils viendront à

le professer à leur tour. Le secours que donne la perfection où l'un des arts dont nous parlons est arrivé, ne sçauroit mener les esprits ordinaires aussi loin que la supériorité de lumieres & de vûës naturelles, peut porter un homme de génie.

Telles sont les professions du Peintre, du Poëte, du General d'armée, du Musicien, de l'Orateur, & même celle du Médecin. On devient grand General & grand Orateur dès qu'on exerce ces professions avec le génie qui leur est propre, en quelque état qu'on puisse trouver l'art qui enseigne à les bien faire. Le mérite des ouvriers illustres & des grands hommes dans toutes les professions dont je viens de parler, dépend principalement de la portion de génie qu'ils ont apportée en naissant, au lieu que le mérite du Botaniste, du Physicien, de l'Astronome & du Chymiste, dépend principalement de l'état de perfection où les découvertes fortuites & le travail des autres ont porté la science qu'ils entreprennent du cultiver. L'histoire confirme ce que j'ai avancé ici sur toutes les professions qui dépendent principalement du génie.

Parmi les professions que j'ai citées

nes sur Hippocrate.

On dit vulgairement que Cesar, s'il revenoit au monde & qu'il vit les armes à feu & les fortifications à la moderne, en un mot les armes dont nous nous servons pour attaquer & pour défendre, seroit bien étonné. Il lui faudroit, ajoute-t-on, recommencer son apprentissage, & le faire même assez long avant qu'il fut capable de mener deux mille hommes à la guerre. En aucune façon, disoit le Maréchal de Vauban, qui sentoit d'autant mieux la force du génie de Cesar, que lui-même il en avoit beaucoup. Cesar auroit appris en moins de six mois tout ce que nous sçavons, & dès qu'il auroit eu connu nos armes, dès qu'il auroit eu connu, pour s'expliquer ainsi, la nature de nos traits & celle de nos boucliers, son génie en sçauroit faire des usages dont peut-être nous ne nous avisons point.

Quoique l'art de la peinture renferme aujourd'hui une infinité d'observations & de connoissances qu'il ne renfermoit pas encore du temps de Raphaël, nous ne voïons pas cependant que nos Peintres égalent cet aimable génie. Ainsi, supposé que nous sçachions quelque chose dans l'art de dis-

poser le plan d'un poëme, & de donner aux personnages des mœurs décentes que les anciens ne sçussent pas, ils n'auront pas laissé de nous surpasser, s'il est vrai qu'ils aïent eu plus de génie que nous, & cela d'autant plus qu'il est certainement vrai que les langues dans lesquelles ils ont composé étoient plus propres à la poësie que les langues dans lesquelles nous composons. Nous ferons peut-être moins de fautes qu'eux, mais nous n'atteindrons pas au dégré d'excellence où ils sont arrivez. Nos Eleves seront mieux instruits que les leurs, mais nos Artisans seront moins habiles. *C'est parmi les anciens*, dit un des grands Poëtes d'Angleterre, (a) *& principalement parmi les Ecrivains des pais qui sont à notre Orient, qu'on trouve ces génies rares qui s'élevent au-dessus des autres par les forces d'un heureux naturel. Homere prend un essort que Virgile ne sçauroit suivre. On trouve dans l'ancien Testament des idées encore plus magnifiques, & des expressions encore plus ravissantes que dans Homere.* En effet, Monsieur Racine ne paroît plus grand Poëte dans Athalie que dans ses autres Tragédies,

(a) *Addison spectateur du troisiéme Septembre 1711.*

que parce que son sujet tiré de l'ancien Testament l'a autorisé à orner ses vers des figures les plus hardies & des images les plus pompeuses de l'Ecriture sainte, au lieu qu'il n'en avoit pû faire usage que très-sobrement dans ses pieces profanes. On a écouté avec respect le stile Oriental dans la bouche des personnages d'Athalie, & ce stile a charmé. Enfin, dit ailleurs l'Auteur Anglois que nous venons de citer, nous pouvons être plus exacts que les anciens, mais nous ne sçaurions être aussi sublimes. Je ne sçai par quelle fatalité tous les grands Poëtes des nations modernes s'accordent à mettre ce que les anciens ont composé si fort au-dessus de ce qu'ils composent eux-mêmes. C'est même avoüer qu'on est incapable d'écrire dans le goût des anciens, que de tâcher de les rabaisser. Quintilien (a) dit que Seneque ne cessoit point de parler mal des grands hommes qui l'avoient précedé, parce qu'il voïoit bien que leurs ouvrages & les siens étoient d'un goût si different, qu'il falloit que les uns ou les autres déplussent à ses Contemporains. En effet, ces Contemporains ne pouvoient point admirer

(a) Quint. Instit. lib. x.

les faux brillans & le stile hérissé de pointes des écrits de Seneque, qui annoncerent la décadence des esprits, tandiis qu'ls continueroient d'admirerle stile noble & simple des Ecrivains du siecle d'Auguste. *Quos ille non destiterat incessere, cum diversi sibi conscius generis, placere se in dicendo posse iis quibus illi placerent, diffideret.*

FIN.